La Diva , par Édouard Cadol

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Cadol, Édouard (1831-1898). La Diva , par Édouard Cadol. 1879.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

2249

LA DIVA

8° Y 2907

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

BERTHE SIGELIN. . . . . 1 vol.

LA BÊTE NOIRE . . . . . 1 —

LA GRANDE VIE . . . . . 1 —

LES INUTILES . . . . . 1 —

MADAME ÉLISE. . . . . 1 —

MARGUERITE CHAUVELEY . . . . . 1 —

LA PRIMA DONNA — LE PÈRE REYMOND. . . . . 1 —

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie,
RUE BERGÈRE, 20, A PARIS. — 5242-9.

LA DIVA

PAR

ÉDOUARD CADOL

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

DÉPÔT LÉGAL 6923

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879

Droits de reproduction et de traduction réservés

©

LA DIVA

I

LOUIS SKÉBEL

Il faisait un temps atroce; ce froid de novembre, où la décomposition des feuilles tombées, en saturant l'atmosphère de miasmes fiévreux, triple la mortalité dans les agglomérations populeuses. A Paris, les enfants tombaient comme des mouches à la première gelée; les hôpitaux regorgeaient.

Il faisait cher vivre, et la masse des petits employés, chassés dans la banlieue, s'endettaient en criant la faim.

Cependant les journaux officieux publiaient tous les matins le même article satisfait sur la prospérité du pays, assurant que, grâce au gouvernement, tout allait le mieux du monde.

De fait, boursiers et femmes faciles menaient un train

princier et nombre de gens, qu'autrefois on avait vus affublés de guenilles, tranchaient maintenant du personnage.

Or, un soir, vers sept heures, un grand diable de garçon, joufflu, mal peigné, crotté comme un poète de l'ancien temps, — ils ont des parts d'agent de change aujourd'hui! — et insuffisamment couvert d'un paletot d'été, que le grand soleil et la pluie avaient rendu de couleur indécise, arpentait lestement la rue de Richelieu.

Quelque hâte qu'il parût avoir d'arriver au terme de sa course, chaque fois qu'il rencontrait au passage les affiches de spectacles, il s'arrêtait net, et cherchant celle du Théâtre-Lyrique, il se plantait devant.

Elle était double ce jour-là.

La première division portait le spectacle du soir : *Richard Cœur-de-Lion*, et le *Roi Candaule*, d'Eugène Diaz.

La seconde était disposée à peu près ainsi :

« Demain, relâche
» pour sixième représentation
» *Par ordre*
» AU CHATEAU IMPÉRIAL DE COMPIÈGNE DE
» LA PRINCESSE ALDÉE,
» Opéra fantastique en cinq tableaux ; paroles de
» MM. Jules Barbier et Michel Carré,
» Musique de
» M. LOUIS SKÉBEL. »

On eût dit que ce grand diable de garçon eût entrepris d'en apprendre le texte par cœur. Après une première lecture, il y revenait, et, à la dernière ligne, il prononçait à mi-voix, ce nom de : *Louis Skébel*, avec une sorte de délectation intime; le répétant à plusieurs reprises, en nuançant ses inflexions.

C'est que ce Louis Skébel, c'était lui.

Natif de Thionville, fils du greffier de la mairie, il s'était senti la vocation de la composition musicale, et contre vent et marée il avait suivi son idée, avec ce bel entêtement de Lorrain, dont le diable n'aurait pas raison.

A dix-sept ans, las de lutter contre la résistance de son père, qui n'était ni moins Lorrain ni moins entêté que son fils, celui-ci prit la clef des champs, et, fort de son vouloir, il débarqua à Paris, avec quatre louis dans sa poche, un violon, dont il avait appris tout seul à se servir, et toute sa garde-robe dans un foulard.

Le matin même de son arrivée, se donnant seulement le temps de se débarbouiller, afin qu'on ne le prît pas pour un nègre, il se présenta dans deux endroits qui n'ont, en apparence, que peu de rapports entre eux : au Conservatoire de musique et à Saint-Eustache.

Ici et là, on lui fit subir un examen quelques jours après.

Il échoua au Conservatoire ; mais il fut accepté à la maîtrise de Saint-Eustache, à titre d'*enfant de chœur solo d'attaque*, avec la haute paye de dix-huit francs par mois.

C'était maigre ; d'autant que, taillé en hercule, il était affligé d'un appétit féroce. Par bonheur, le casuel lui valait une trentaine de francs de surplus, et comme la charcuterie lui semblait chose délicieuse, il arrivait à vivre.

Bientôt, d'ailleurs, une circonstance fortuite lui procura de nouvelles ressources.

Commandé, pour une messe de mariage, il attendait la venue des époux, quand le suisse, accourant tout troublé dans la sacristie, annonça qu'un malheur venait d'arriver à l'organiste.

— Ah ! monsieur l'abbé, monsieur l'abbé ! fit-il.

— Et quoi donc, Gérôme ?

— M. Bellafont vient de tomber à l'entrée de l'église, et quand on l'a relevé, il a perdu connaissance.

— Courez, et transportez-le ici, dit le premier vicaire.

Bellafont était un vieux brave homme, ancien prix de Rome, sous la Restauration, que les duretés de la profession avaient réduit à la condition d'exécutant, et dont la santé s'était altérée à lutter contre les difficultés de la vie artistique.

Par excès de malechance, ce jour-là, le malheureux, se croyant en retard pour la messe, avait voulu monter plus vite que de raison les marches de la paroisse ; son pied avait porté à faux ; il avait glissé, et l'on pensait qu'il s'était cassé le bras.

A peine l'avait-on étendu dans la sacristie, en donnant ordre à un enfant de chœur d'aller chercher le premier médecin venu, que le bedeau, ne se doutant de rien, annonça l'arrivée de la noce.

— Que faire?

Skébel hésita longtemps. Enfin, poussé par le désir d'obliger les gens, il s'avança et dit :

— Je sais un peu tenir les orgues. Si l'on veut, je tâcherai de suppléer M. Bellafont.

A tous risques, on accepta ; mais, dame! on n'était pas tranquille.

Cependant tout marcha régulièrement. Bien mieux, à deux reprises, durant les prières qui se disent à voix basse, et après la bénédiction, quand les mariés et le cortège de invités se rendent à la sacristie, l'orgue jeta sous les voûtes sonores, des improvisations dont on fut frappé, et, pour tout dire, charmé.

Cela valut à Louis des leçons de piano dans quelques familles où les vicaires avaient du crédit.

A ces chétifs revenus, le Lorrain en ajouta bientôt d'autres d'un genre analogue. Il entra, à titre d'alto, dans un théâtre de drame, passant sa soirée à grincer des trémolos sur l'en-

trée en scène du traître ou de la jeune héroïne, aussi innocente que persécutée et, l'hiver, il faisait sa partie dans des orchestres de danse, aux bals de barrière.

Pourvu qu'il eût cinq heures de bon, et bien à lui, chaque jour, il acceptait tout, et ne 'se plaignait de rien. Ces cinq heures, sa consolation! il les consacrait à l'étude et à des exercices de composition, qui allaient jusqu'à refaire en entier la partition de *Charles VI*, non content d'avoir mis tout *le Cid* en musique.

Un jour, il fut mandé à l'Opéra-Comique.

Un compositeur en renom de cette époque, venait de tomber malade, au beau milieu des préparatifs d'un ouvrage, sur lequel la direction avait compté. Les principales mélodies étaient trouvées; mais il restait à composer les chœurs, les *ensembles*, certains récitatifs, toute l'orchestration et le dernier acte en entier.

Était-il homme à parachever cette besogne, sans autre profit qu'une mince part des droits d'auteur, et en restant *dans la coulisse;* c'est-à-dire, en consentant à ce que son travail fût attribué à son grand confrère?

— Donnez! répondit-il.

— Marché conclu.

Et trouvant cette fois l'occasion d'employer ses facultés natives, il y mit tout ce qu'il possédait d'imagination et de savoir.

— Ah diable! fit le directeur, à l'audition de ce qu'il apportait, vous êtes *du bâtiment*, vous, mon gaillard! C'est dommage de ne pas signer ces choses-là!

— Bah! répondit bonnement Skébel, le sac n'est pas vidé pour si peu. On en a d'autres. Je ne me repens pas de l'affaire.

L'opéra réussit largement, et si, pour le public, ce succès ne sortit point le Lorrain de l'obscurité, du moins les gens

du métier le connurent et fondèrent des espérances sur lui.

C'est ainsi que le directeur du Théâtre-Lyrique d'alors lui confia le livret de *la Princesse Aldée*.

La musique, composée, écrite, orchestrée en moins de trois mois, n'inspira qu'une confiance médiocre aux intéressés.

Mais contre toute prévision, il se trouva que la première représentation fut un triomphe.

Dès le lendemain, les journaux donnaient à cette *première* l'importance d'un événement. Le nom de Skébel fut désormais dans toutes les bouches et la France compta une illustration de plus.

Songez que, déjà, vingt photographes sollicitaient l'avantage de le portraicturer gratis : suprême sanction de la célébrité contemporaine, et il n'y avait plus, dans l'univers, que deux personnes qui n'appréciassent pas à sa juste valeur le succès de Louis Skébel.

La première, c'était l'auteur de ses jours, maître François Skébel, qui se donnait pour magistrat, et disait de son fils :

— C'est un crétin.

La seconde, c'était Louis Skébel lui-même, qui ne se voyait aucune raison de n'être plus ce qu'il était la veille. Par cela qu'on ne sait jamais, au juste, ce que l'on vaut dans l'opinion des tiers, il continuait de se tenir pour un pauvre diable de garçon, fort en peine de payer son terme, et à plus forte raison, de caresser le moindre rêve d'avenir.

Ce n'est pas qu'il n'en eût la tentation ; bien au contraire !

Le travail des répétitions avait précisément amené des relations qui lui avaient mis au cœur un mal étrange et tout nouveau pour lui : l'amour !

Mais n'était-ce pas folie?...

Naïf, timide, et pis que modeste, *quoique* musicien, il

n'était pas homme à se croire capable d'inspirer la seule affection à laquelle il pût être sensible : une affection légitime, allant droit au mariage et à la constitution d'un nid, tout plein, à fur et à mesure, de beaux galopins gâtés, rougeauds et braillards.

Il lui semblait que pour consentir à se lier à lui, pour la réalisation d'un tel idéal, il faudrait avoir la berlue. Il se trouvait si peu séduisant avec son grand corps, sa grosse tête, surmontée de cheveux emmêlés, ses pattes massives et ses façons de paysan du Danube! D'ailleurs, un ménage coûte gros, et il n'avait pas le sou vaillant.

Voyez au surplus où il en était, et s'il y avait de quoi se donner les gants de songer à l'amour!

Si, en dépit de la pluie, il remontait cette rue de Richelieu, le ventre creux, malgré l'heure du dîner passée, c'est qu'il allait, en se violentant, demander, quémander, mendier, quelques centaines de francs à l'agent général de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques. Ah! qu'il s'y sentait de répugnance et d'humiliation! Cependant il poursuivait sa route : il le fallait!...

Arrivé au coin de la rue Saint-Marc, il traversa de biais et, le cœur serré, il entra sous la porte cochère du numéro 30.

— Monsieur Peragallo? demanda-t-il, en faisant effort.

— Ses bureaux sont fermés, lui fut-il répondu.

— Je pense bien, mais j'ai besoin de le voir pour une affaire qui ne peut se remettre à demain.

Visiblement, le portier avait une consigne. Cependant, si gauche et crotté que fût ce grand garçon, il avait en lui quelque chose de sympathique qui s'imposait, et le portier ne put y résister.

— Ma foi! fit-il, montez toujours. S'il est chez lui, il vous recevra peut-être.

Louis ne se le fit pas dire deux fois.

En enjambées de quatre marches, il escalada trois étages et sonna à une porte.

La bonne qui lui ouvrit fit, elle aussi, des difficultés ; mais elle aussi, subissant le charme que ce grand diable, au sourire piteux, répandait autour de lui, passa outre aux recommandations de son maître et introduisit le compositeur dans une pièce, à travers la porte de laquelle, un bruit de vaisselle et d'argenterie lui apprit qu'il surprenait son monde à table.

Il en augura mal pour ce qu'il venait solliciter. Il s'attendait, du moins, à se morfondre là, jusqu'à ce qu'on eût pris le café.

Il n'en fut rien.

Après quelques minutes, la porte s'ouvrit et il vit s'avancer un homme à la physionomie avenante.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit Peragallo, de vous recevoir ainsi ; mais je n'attendais aucune visite. Votre démarche, me dit-on, est d'un caractère exceptionnel et urgent ; veuillez m'apprendre ce que vous attendez de moi.

Oubliant de s'excuser de son indiscrétion, et sentant d'instinct que la politesse consistait à prendre le moins de temps possible à la personne qu'il relançait ainsi jusque dans son intérieur, Skébel lui dit, tout d'un trait :

— Monsieur, je suis obligé d'aller demain au château de Compiègne. Or, je n'ai pas le nécessaire pour y paraître convenablement. Je viens donc vous demander le service de m'avancer de quoi faire figure décente.

L'agent général, habitué à d'autres manières, pleines de circonlocutions, de la part de ceux qui frappent à sa caisse, ne put réprimer un sourire.

— Je ne dis pas non, répondit-il. Pourtant, ne pensez-

vous pas qu'avant toute chose, il serait bon que vous me dissiez à qui j'ai l'honneur de parler.

— Excusez-moi, monsieur, répliqua Louis. Je suis un peu distrait par nature et la démarche que je me permets est si inusitée pour moi, qu'elle me trouble. Je suis l'auteur de la musique d'une pièce qu'on a jouée la semaine passée au Théâtre-Lyrique.

— *La Princesse Aldée?*

— *La Princesse Aldée*, oui monsieur.

— Ah! vous êtes...?

— Louis Skébel.

— Mais, mon cher monsieur, reprit Peragallo, je n'ai pas de service à vous rendre. Les cinq premières représentations de *la Princesse Aldée* ont mis, dans ma caisse, une somme qui vous appartient, et qui nécessairement est toute à votre disposition. Je n'en ai pas, là, le chiffre exact; mais vous n'avez qu'à me dire ce qu'il vous en faut.

Le compositeur réfléchit un moment, puis tenté de profiter de la facilité de son agent pour se passer quelques fantaisies :

— Mon Dieu! fit-il, si, sans vous mettre trop à découvert vous pouviez me donner... trois cents francs, je vous en serais vraiment obligé.

— Trois cents francs! répéta l'agent général en ouvrant de grands yeux. Ah çà! mais d'où tombez-vous donc? De la lune?...

— C'est trop? balbutia Skébel déconcerté.

— Attendez! fit son interlocuteur en sortant vivement.

— Il se moque de moi! pensa le jeune homme un peu déconfit.

Quand l'agent général rentra, il avait deux billets de cinquante louis à la main.

— Tenez, fit-il, en les présentant au compositeur, voici

toujours un acompte ! Nous réglerons le dix du mois, et si d'ici là, vous avez d'autres besoins d'argent, envoyez toucher un bon, de dix heures du matin à quatre heures du soir.

Skébel, interdit, contemplait les deux billets de banque, doutant qu'il y eût droit.

— Ah ça, monsieur, dit-il, combien donc, à peu près, pensez-vous que cet ouvrage puisse me rapporter?

— Si l'on vous en offre cinquante mille francs, ne traitez pas; on vous volerait plus de moitié.

Étourdi, titubant comme un homme ivre, Louis Skébel sortit de là, transfiguré.

II

LE FILS DE SON EXCELLENCE

Le lendemain, vers neuf heures du matin, la salle des pas perdus de la gare du Nord offrait un aspect inaccoutumé.

A la cohue des voyageurs ordinaires, se mêlaient des groupes remuants et gais, qui, par là, se distinguaient des autres, affairés et inquiets de leurs billets et de leurs bagages.

— Ce sont les acteurs du Théâtre-Lyrique qui vont jouer à Compiègne, répondaient les employés quand on les questionnait.

Dans le nombre, il se trouvait une jeune fille d'une exquise grâce et de maintien modeste.

Élève du Conservatoire, récompensée d'un accessit à l'avant-dernier concours, elle avait renoncé à poursuivre ses classes, acceptant sans marchander le premier engagement qui lui avait été offert.

— Vous avez grand tort, ma chère enfant, lui dit son professeur. S'il en est temps encore, ne signez pas. Donnez-nous une année, et toutes vos qualités seront dans leur

éclat, tandis qu'actuellement vous risquez de compromettre votre avenir.

— Que ma profession me permette de vivre honnêtement, monsieur, répondit-elle, c'est tout ce que j'espère de cet avenir. Mais le présent est plus pressant pour moi.

— Quoi! l'indépendance? Vous êtes malheureuse chez vous?

— Ah! Dieu, non!

— Une amourette alors?... Quelque mariage auquel on s'oppose?

— Encore moins.

— En ce cas?...

Il la vit sourire mélancoliquement.

— Je suis indiscret? ajouta le professeur.

— Non, monsieur. Mais il faut que je gagne ma vie le plus tôt possible; ma mère est épuisée.

— Et votre père?

Elle hésita un instant; puis :

— Mon père est un condamné politique.

— Exilé?

— Déporté à Lambessa.

Le professeur n'insista plus, et la jeune artiste s'engagea.

Ses débuts passèrent inaperçus, et Louis Skébel fut le premier qui lui confia une création : un tout petit rôle effacé, de troisième plan, qui ne comportait que deux couplets, le reste consistant à tenir une partie dans les morceaux d'ensemble.

A peine deux journaux avaient-ils imprimé son nom : Mademoiselle Adrienne, avec un mince compliment sur son attrayant visage.

C'est bien le mot : attrayant.

D'autres avaient les traits plus réguliers, les yeux plus beaux, les cheveux de couleur plus franche; mais le regard,

la physionomie, le port de la tête, tout en elle avait un attrait frappant, attrait d'intelligence et d'affabilité, de franchise et de droiture surtout.

Mise avec simplicité, d'une correction de tenue à laquelle ses vingt ans donnaient un charme élégant, elle était de ces femmes qui plaisent au premier abord.

Selon une habitude, qui ne souffre guère d'exception au théâtre, cette jeune fille était accompagnée de sa mère. Mais, contre l'usage, celle-ci n'avait absolument rien du type de la « mère d'actrice ».

Loin de se plaire dans le monde spécial où sa fille l'entraînait, elle avait le plus parfait mépris de tout ce qui touche au domaine artistique.

Du directeur au dernier des figurants, tout, dans ce centre singulier, lui inspirait une souveraine répugnance; les auteurs, compositeurs et journalistes compris.

A peine consentait-elle à répondre, par un imperceptible mouvement de tête, au salut que les uns et les autres lui adressaient, et jamais elle n'avait fait l'honneur à aucun de lui adresser la parole.

Au foyer, dans les coulisses, elle passait silencieuse et raide, comme un piquet, ne voyant même pas les collègues de sa fille, insensible à tout ce qui l'entourait, et si bien muette et désintéressée qu'elle paraissait absente, rentrée en elle-même.

— « La mère-la-Folie ! » l'avaient surnommée les camarades d'Adrienne, par un tour d'esprit familier aux acteurs.

Cette vieille dame était la fille d'une ancienne mercière de la rue Neuve-des-Mathurins, qui, autrefois, avait été autorisée à mettre, sur son enseigne : « *Fournisseur de la Maison Royale.* »

Catholique jusqu'à l'idée fixe, imbue de naissance de tous les préjugés cléricaux de la bourgeosie *bien pensante*,

elle avait eu le perpétuel déplaisir de n'avoir affaire qu'à des gens en opposition diamétrale avec ses convictions ; si tant est qu'on puisse appeler convictions, des partis pris, jamais examinés.

Son mari, plus que tout autre, l'avait froissée, au point qu'après avoir bataillé sans succès, contre lui, durant d'interminables années, elle l'avait pris en pitié ; le laissant dire et faire, sans jamais plus le contre-carrer ; le plaignant avec la tendresse que les âmes charitables professent pour les fous.

Celui-ci, Agénor Baroit, était de ces hommes à principes qui ne transigent sur aucun point.

Franc-maçon, affilié aux sociétés secrètes de la fin de la Restauration, combattant de Juillet, émeutier de 1831, échappé par miracle à l'affaire de la rue Transnonain, collaborateur de *la Réforme* et de *la Démocratie pacifique* sous Louis-Philippe, blessé sur la place du Palais-Royal en février 48, puis chef de barricade en juin de la même année, il s'était fait prendre lors du coup d'État, et les commissions mixtes l'avaient envoyé à Lambessa, où le climat et la dure vie de ce bagne avaient pu ruiner sa santé, mais non amollir son âme.

Et sa femme avait assisté à tout cela, impuissante à le retenir; blâmant en secret ses actions et le mobile qui le poussait; attribuant le tout à de la faiblesse d'esprit, et brûlant cierge sur cierge à tous les saints du Paradis, pour obtenir que son mari fût touché de la grâce.

Durant la captivité de l'insurgé, la pauvre et digne femme n'avait reculé devant aucune tâche, pour vivre honnêtement, élever sa fille, et, autant que possible, adoucir le sort du père de celle-ci, en lui envoyant le plus possible d'argent.

Un jour, une amnistie fut promulguée, et bientôt le père rentra dans son foyer.

Qu'on eut peine à le reconnaître ! Il avait vieilli de vingt ans.

Courbé, blanchi, agité de tremblements nerveux, il ne conservait de vitalité que dans le regard, où il était facile de saisir les signes d'une âme ardente.

Sa femme n'eut pas besoin d'un long temps pour comprendre que les idées de son mari n'avaient pas varié d'une nuance, et que les cruautés de la transportation n'y avaient ajouté qu'une haine imperturbable.

Cependant, madame Baroit n'en conçut pas trop d'inquiétude.

Tenant volontiers cette haine pour monomanie, manifestation d'une sénilité prématurée, et croyant le pouvoir si bien établi, si fort, si satisfaisant surtout, que personne ne pouvait accueillir l'espoir de l'entamer, elle bénit les conditions qui avaient été imposées à son mari, pour qu'on tolérât qu'il revînt dans la capitale ; à savoir : interdiction de s'occuper de politique.

Ils étaient beaucoup dans ce cas, alors, et par là, fort embarrassés de trouver un emploi. Intimidés par la surveillance occulte dont ils étaient l'objet, suspectés ,d'autre part, par ceux de leurs coreligionnaires qui n'avaient pas voulu profiter de l'amnistie, répugnant à accepter des fonctions dans certaines affaires industrielles aux mains de leurs adversaires, la plupart menaient une vie difficile.

« Patience ! » écrivaient leurs amis de Bruxelles, de Genève et de Londres. « Ça ne peut durer ; l'Empire n'en a pas pour six mois. »

Ils le croyaient sans doute, s'efforçant d'ailleurs, par tous les moyens, de hâter l'heure de la revanche. Mais ceux de Paris partageaient de moins en moins l'illusion, et, sans se décourager, le besoin les pressant, ils étaient forcés, à mesure, de se créer des ressources.

Victor Borie s'était mis à faire ce qu'on a appelé en plaisantant de l'*agriculture en chambre*; il écrivait pour les publications de Bixio; Valchère s'adonnait plus spécialement à la viticulture; d'autres entraient dans des administrations privées et dans le service des chemins de fer.

Baroit se fit correcteur d'imprimerie.

Un jour, il rencontra Ranc à la libraire Lacroix-Werbœckowen.

On causa de Lambessa où ils avaient souffert ensemble; puis de ce qu'on devenait à Paris, et Ranc lui proposa d'entrer dans un journal non politique, le *Panthéon de l'Industrie*, dont Delescluze était le rédacteur en chef.

Delescluze, lui, arrivait de Cayenne.

Froid, sobre de paroles, d'une probité rigide en toutes choses, de mœurs austères et, en morale, plutôt intolérant, il fit d'abord des difficultés pour agréer Baroit, lui reprochant de souffrir que sa fille se destinât au théâtre.

— Je ne me reconnais pas le droit de m'y opposer, répondit celui-ci.

— Et comment?

— D'autres, parmi nous, disent : « la famille avant la cité; la cité avant la patrie ». Moi, je ne suis pas *communaliste*, et j'ai retourné la formule : « La patrie avant tout! » Or, je me connais. L'occasion là, j'oublierai femme et enfant, pour délivrer mon pays du joug impérial. Dès lors, je dois prévoir l'insuccès, que, cette fois, je payerai de ma tête. Dans ces conditions, il faut que ma fille ait liberté de faire elle-même sa vie.

Finalement, et quoi qu'il en pensât, Delescluze admit le père d'Adrienne dans la rédaction de son journal, à des appointements convenables, auxquels s'ajouta bientôt le produit de correspondances anonymes, qu'il envoyait à des

journaux, publiés à l'étranger, et dont la police interdisait l'entrée à la frontière.

Cela procura un bien-être relatif au ménage; bien-être d'autant plus sensible, qu'on en avait été plus longtemps privé.

Le vieux patriote en éprouvait une profonde joie, se disant sans cesse :

— Ça peut durer si peu !

Il apportait tout ce qu'il gagnait, n'en retenant que certaines cotisations, qu'il acquittait en secret, et de quoi secourir d'anciens camarades de proscription, réduits à la dernière extrémité.

— Tâche de faire des économies, disait-il souvent à sa femme; je ne serai peut-être pas toujours là !

Sa femme n'y comprenait rien.

Ce qu'elle comprenait bien moins encore, c'est qu'Adrienne, élevée dans les principes maternels, eût pu adopter le théâtre.

A vrai dire, celle-ci ne paraissait pas s'être mise en frais d'explications, car elle n'avait jamais répondu qu'un mot :

— La vocation !

C'est qu'Adrienne avait beaucoup du caractère de son père : une grande lucidité de perception, et une extrême fermeté de vouloir.

De très bonne heure, elle avait apprécié sa situation.

Fille d'un proscrit de seconde importance, sans fortune, elle était condamnée au célibat, faute d'être mariable dans le monde où ses instincts la poussaient.

Sa mère fort éprouvée, vieillie avant l'âge, devait fatalement avoir besoin de soins en sa maturité. La profession artistique, seule, pouvait permettre de satisfaire à de telles obligations ; d'ailleurs l'artiste est, par soi-même; on ne lui demande que du talent, quelle que soit sa parenté.

Dès qu'elle s'en rendit compte, Adrienne n'hésita pas.

Chose singulière ! Ces trois personnes, si dissemblables par le caractère, les sentiments et l'éducation, tombèrent en accord parfait sur un point.

Aucune des trois n'eut d'appréhension quant aux risques que la vie théâtrale entraîne pour la vertu d'une jeune fille.

Le père et la mère estimaient Adrienne de trop haute fierté pour succomber à la galanterie de ce milieu, et, pour elle, l'idée qu'il y eût, là, *un danger*, l'eût simplement fait sourire.

On le répète, elle se croyait vouée au célibat, réfractaire d'intention à tout ce qui appartient au domaine de l'amour.

Mais, entre eux, jamais un mot à ce sujet, jamais une recommandation de prudence des parents à leur fille; on eût dit qu'ils se fussent compris d'instinct, et que ce leur eût suffi.

Cependant, dès ses premiers pas, dans la voie où elle s'était engagée, Adrienne avait été contrainte de constater des difficultés de tenue, et, plus d'une fois, la nuance de certains égards, de certains empressements l'avait mortifiée dans son orgueil.

La familiarité de ses camarades, la bienveillance protectrice de ses professeurs, et surtout les façons de quelques habitués du théâtre l'avaient obligée à des ripostes et à des manifestations défensives auxquelles elle ne s'était pas résolue sans dégoût.

Elle ne s'en sentit que mieux armée ensuite, et se retranchant derrière une affabilité facile, à l'usage de tous, mais par cela même banale, elle découragea le plus grand nombre.

Une seule persoune parut longtemps ne se rebuter de rien.

C'était un grand et blondasse jeune homme, tiré à quatre

épingles, scrupuleux observateur de la mode, jusqu'à la limite extrême du ridicule.

Étroit des épaules, exigu, maladroit, fadasse, il y avait en lui je ne sais quoi d'inachevé, d'incomplet.

Sa timidité faisait supposer qu'il en avait conscience, et qu'il en souffrait. Le front fuyant dénotait une intelligence médiocre et, quelque prudence qu'il mît dans ses rares discours, certains mots estropiés témoignaient de son ignorance.

En apparence, le moins dangereux des soupirants de la jeune fille, et cependant le plus tenace.

C'est que, sous cet aspect lymphatique et borné, il y avait une obstination presque bestiale, des instincts aveugles, des appétits vertigineux, qu'une insuffisante raison ne pouvait tempérer.

Or, il s'était épris d'Adrienne ; épris au point d'en perdre le repos, de n'avoir plus rien qu'elle en tête ; au point d'être prêt à faire des folies, pis que des sottises, prêt à commettre des indignités.

A défaut de grâce ou de mérites personnels, il avait dans le monde une situation dont d'autres femmes eussent fait grand cas.

C'était le fils d'un haut personnage du régime d'alors « Monseigneur Le Fauve. »

Membre du conseil privé, pourvu de toutes distinctions honorifiques et autres, celui-ci avait été ambassadeur, puis président du conseil des ministres à plusieurs reprises, et qu'il fût, officiellement ou non, à la tête des affaires publiques, il n'en restait pas moins l'arbitre d'une sorte de gouvernement occulte, auquel tout aboutissait en dernier ressort.

Personnalité toute-puissante dans l'État, il pouvait tout, et, n'eût été son fils, il eût été parfaitement heureux.

Mais il n'est pas donné à la créature humaine de goûter la félicité parfaite : il y a des fatalités.

« — Que veux-tu, Zénobie! dit quelque part un personnage de Gavarni, chacun a sa misère : le lièvre a le *taff*, le chien les puces, l'homme a la soif!...

» — Et la femme a l'ivrogne! répond l'épouse du philosophe aviné.

L'Excellence avait son fils!

Pis qu'une misère; une plaie, un ulcère cuisant, irritant, cruel!

Sous son aspect de grand dadais, de niais à berner, à mener en laisse, ce fils était le seul homme de France qui fût capable, maintenant, de causer des insomnies au dignitaire.

Quand du haut en bas de l'échelle gouvernementale, chacun consentait à subir la loi du père, le fils n'en supportait pas même une observation.

Aucun respect. Loin de là; dans la discussion, le jeune homme lui jetait à la tête des choses qui eussent valu Mazas à tout autre.

Il faisait beau l'entendre accommoder les amis de son père; pas un n'y échappait. Les titres, la pourpre même, ne l'arrêtaient pas, et quand il entamait le chapitre du coup d'État, l'Excellence allait fermer les portes à double tour.

Était-ce donc que ce jeune homme eût des scrupules, ou que sa foi politique fût contraire au régime du temps? Pas le moins du monde. Il se souciait des origines, des moyens et des gens comme de ça; mais volontaire et avide de jouissances, il n'entendait pas qu'on lui fît obstacle.

Qui d'ailleurs?

Son père?

Le fils de l'Excellence en connaissait trop le fort et le faible pour que le bonhomme se piquât de la plus mince autorité paternelle.

La loi?

Est-ce que la loi était faite pour les gens de leur sorte! Qu'on allât le conter à d'autres! Quand donc ce père l'avait-il observée? Pourquoi pas invoquer la morale aussi?

Et, à ce mot, Rodolphe, — c'était le nom de cet aimable jeune homme, — se tenait les côtes.

Parfois l'homme d'État, à bout de ressources, essayait de le prendre de haut, s'emportant à son tour.

Peine perdue!

L'autre lui criait à tue-tête une dizaine de vers d'Hugo, tirés des plus amères pages des *Châtiments*, ou tout un alinéa de *Napoléon le Petit*.

Il fallait se taire et céder, faute de pouvoir en user, avec son enfant, comme à l'égard d'un journaliste ou de quelque autre séditieux.

Cependant, à mesure, les exigences de Rodolphe prirent de telles proportions, qu'il fallut étudier de près les moyens d'en avoir raison.

Mais comment? Rodolphe n'entendait pas s'éloigner et l'on ne pouvait songer à le supprimer.

Un bon moyen, c'eût été de le faire tomber sous la coupe de quelque femme adroite, qui l'eût mâté, réduit, rendu inoffensif, et avec qui, au préalable, on se serait entendu.

Singulier expédient, il est vrai, et, pour un père, diable de négociation, que d'aller choisir une maîtresse à son fils!

Mais bah! le dignitaire avait mis la main à de bien autres besognes, après tout; et puis il n'avait pas le choix!

C'est par suite de ces préoccupations que Son Excellence fut mise au fait de l'amour malheureux de son fils pour Adrienne, alors que celui-ci n'avait pas encore perdu tout espoir.

Avec un soin méticuleux, l'homme d'État ouvrit une enquête sur l'artiste.

— La croyez-vous capable de prendre un pouvoir absolu

sur l'esprit de Rodolphe? demanda-t-il un jour à l'un des chefs de la police de château.

— Si elle le veut, j'en réponds!... fit celui-ci. C'est une fille d'une grande intelligence et d'un tact extrême.

— Jolie?

— Mieux que cela, charmante.

— En ce cas, c'est la femme qu'il nous faut.

— Mais consentira-t-elle, aussi?

L'Excellence haussa les épaules.

— Une fille de théâtre? fit-il.

— Une fille étrange, monseigneur.

— Bah!

Le consentement d'Adrienne ne pouvait faire doute dans l'esprit d'un homme qui se souvenait d'avoir acheté des consciences et des probités de qualité un peu plus haute!

— Question de prix! répéta-t-il, pour se confirmer dans sa confiance. Aussi, ne perdons pas de temps. J'achèverai l'affaire moi-même, et j'enverrai mes instructions directement. Il faut en finir. Mon fils, voyez-vous, mon cher, finirait par me rendre la vie impossible!

Dès le jour suivant, il se mit à l'œuvre, afin de compléter l'enquête commencée.

Tout bien vu et considéré, « cette petite » lui parut digne de remplir la mission qu'il lui réservait intentionnellement. Et pour comble de chance, il pensa n'avoir pas besoin d'intervenir.

C'est que le jeune homme y mettait de la passion. Le moyen de supposer un insuccès, dans les conditions de richesse et de crédit où se trouvait celui-ci, près d'une actrice inconnue et sans le sou?

C'est pourtant ce qui arriva.

Un soir, au foyer du théâtre, Adrienne appelant le fils de l'Excellence à ses côtés, lui dit presque à haute voix :

— Mon cher monsieur, je vous prie en grâce de cesser vos assiduités; j'ai scrupule de vous faire perdre vos peines.

— Mais, dit piteusement Rodolphe, si je ne me plains pas de les perdre?

— Libre à vous, sans doute, répliqua Adrienne. Mais vous m'obligez à vous dire que vos attentions m'incommodent. Peut-être une personne de ma condition, — une actrice! — aurait-elle mauvaise grâce à se retrancher derrière certains principes; je n'en parlerai donc pas. Il me suffira, je pense, de vous avouer que, même au cas où je devrais m'en écarter, ce ne pourrait être en votre compagnie. Sans que j'aie rien de particulier à vous reprocher, il se trouve que vous ne me plaisez pas.

Elle lui débita ce compliment avec un sourire sur les lèvres, quoique le cœur lui battît à la suffoquer; mais elle avait cru plus court et décisif de le froisser.

Elle n'en fut pourtant pas quitte sur le coup. Il écrivit, il envoya des fleurs, des bijoux.

Tout fut refusé.

Puis elle n'en entendit plus parler, et six mois passèrent là-dessus.

Dès ce moment, monseigneur Le Fauve jouit de quelque tranquillité.

Jamais son fils ne lui avait donné moins de tablature. Chose inouïe : il lui parlait avec politesse.

Bien plus! Depuis longtemps, le père et le fils, quoique habitant le même hôtel, ne se fréquentaient guère.

Quand, jusque-là, Rodolphe entrait chez l'auteur de ses jours, c'était uniquement pour en obtenir quelque chose : de l'argent, un passe-droit au profit de personnages tarés ou compromis, et assez souvent aussi, pour que l'homme d'État étouffât quelque mauvaise affaire que l'autre s'était mise sur les bras.

Et voilà que Rodolphe paraissait se ranger, prendre intérêt aux préoccupations paternelles, s'inquiéter de la réussite de ses plans, allant jusqu'à offrir de s'y employer.

Parfois, il venait déjeuner, et suivant monseigneur dans son cabinet, il lui tenait compagnie, des heures, en fumant cigare sur cigare, ce dont celui-ci se gardait de se plaindre, quoique l'odeur du tabac lui fût insupportable.

Le hargneux jeune homme s'était transformé en mouton.

— Il a donc triomphé? se dit Le Fauve.

— Mais, non ! Mais pas du tout! lui fut-il répondu, un jour qu'il en parlait à celui qu'il avait consulté six ou huit mois auparavant. On ne voit même plus M. Rodolphe au théâtre.

— Ah! diable! fit l'Excellence. Est-ce que ce serait le calme précurseur de l'orage?

Il y avait de quoi prendre de l'inquiétude, tant, de la part de Rodolphe, c'était inusité.

Cependant, cela semblait si bon que le bonhomme n'en chercha pas plus long.

Un matin, comme monseigneur se disposait à se rendre à Saint-Cloud, où il y avait conseil, le préfet de police se fit annoncer, priant monseigneur de le recevoir, toute affaire cessante.

— Eh ! bon Dieu! que se passe-t-il donc?

— Rien de bon, Votre Excellence. Tenez...

Et le préfet étala sous les yeux de l'homme d'État une série de rapports secrets, dont il résultait que la politique du moment était, jour par jour, dévoilée à une cour étrangère, avec qui, depuis quelques mois, on était en politesse.

Débats du conseil privé, conciliabules intimes, démarches mystérieuses, tout était divulgué en détails précis.

Monseigneur Le Fauve fronça le sourcil.

— Qui envoie ces notes? demanda-t-il.

— La comtesse de Külm.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

Pour toute réponse, le préfet tira un dossier de sa poche, et, en détachant une feuille volante, lut à haute voix :

« Maria-Léopoldine-Zélie Skarleeck, née à Mons, trente-deux ans, fille d'un ancien chef d'escadron du premier empire, orpheline à dix-sept ans ; élevée au couvent des Dames Benoîtistes de Louvain; enlevée à vingt ans par le comte de Külm, saxon d'origine, chevalier d'industrie, officier dégradé pour indélicatesse caractérisée, tué en duel à Palerme. Cinq ans de la vie de cette femme échappent à toutes recherches. Depuis quatre ans, vit sur un grand pied dans les capitales et principales villes d'Allemagne; en correspondance avec des personnes sans notoriété, de Varsovie, Vienne et Berlin, lesquelles sont supposées agents subalternes de la police allemande. Débarquée à Paris depuis quinze mois, hôtel rue Montaigne; chevaux, voitures, domestiques, relations suivies dans la colonie étrangère... »

— Qui subvient à ses dépenses? demanda monseigneur, en interrompant le fonctionnaire.

— Personne ! Le dernier payement de l'hôtel a été versé le mois dernier, au moyen d'une vente de cinq pour cent nominatif.

— Alors, aucune action sur elle?

— Aucune... légalement, et jusqu'ici du moins !...

— Au surplus, l'important n'est pas là. Il faut avant tout découvrir qui lui fournit les renseignements qu'elle transmet.

— Et si c'était Votre Excellence ?

— Moi ?

— A son insu, bien entendu !

— Comment donc?

A ce moment la porte des appartements intérieurs s'ouvrit, et Rodolphe entra.

— Tiens ! bonjour, fit-il en donnant la main au préfet. Je vous dérange?

— Nullement, répondit celui-ci, en rassemblant ses papiers, avec un peu de précipitation; ce que Le Fauve remarqua.

— Je suis à toi, dit celui-ci à son fils.

Puis entraînant l'autre dans un coin du salon :

— C'est lui? demanda-t-il à voix basse.

— Tout comme vous, monseigneur : à son insu!

— Il est l'amant de cette femme?

— Par désespoir d'amour.

III

ADRIENNE

Quand la marée a fini de monter et ne commence pas encore à descendre, on dit :

— « La mer bat son plein. »

Le second empire en était là.

Seulement les lois de la marée sont connues. Après avoir battu son plein, la mer redescend, on s'y attend, et il ne vient à personne la folie d'en douter.

Il en est autrement des empires.

A part quelques rares clairvoyants, qui par prudence, d'ailleurs, ne parlaient qu'entre intimes de leurs prévisions, sur le régime napoléonien, le monde entier pensait qu'on en avait à perpétuité.

Les maîtres du pouvoir, plus que les autres encore, croyaient le principe impérial si profondément enraciné en France, qu'ils ne s'occupaient qu'à jouir de la situation.

A lire, dans les journaux, la relation des fêtes qu'on prodiguait en haut lieu, la bourgeoisie se sentait en parfaite

quiétude, avide d'en lire les comptes rendus, et convaincue que rien au monde ne devait être plus brillant.

Périodiquement la liste des invités de Compiègne provoquait l'admiration.

Que de grands noms, que d'hôtes considérables, venus de tous les points de l'Europe! Tout ce qu'il y a de marquant chez nous, défilait là, à tour de rôle : diplomates, magistrats, artistes, gens de lettres; une cohue d'illustres!

Et l'on contait merveilles des plaisirs délicats, pris chaque soir, dans les réunions intimes du château. Ce qu'on y dépensait d'esprit passait l'imagination; jusqu'à des généraux qui « faisaient des mots! » A n'y pas croire!

Pourtant, on y croyait, car c'était imprimé!

En gagnant la gare du Nord, le lendemain du jour où Peragallo lui avait avancé une partie de ses droits d'auteur, le candide Louis Skébel y réfléchissait, non sans de poignantes appréhensions.

Est-ce que, lui aussi, il aurait à lancer des traits d'esprit? Et même, sans aller jusque-là, se posséderait-il assez pour parler à propos? Il en doutait; péniblement intimidé par avance, et tenté, à chaque tour de roue de son fiacre, de fausser compagnie à leurs majestés, quitte à mettre le contre-temps sur un accident fortuit, ou une indisposition foudroyante.

Mais on avait tant insisté pour qu'il vînt. C'était cas de conscience, et pourtant, quand un encombrement de voitures forçait la sienne à s'arrêter, il était content; espérant que, sans qu'il y fût pour rien, le train serait parti, à son arrivée.

Il ne s'en fallut pas de beaucoup. La distribution des billets était close; mais ce ne pouvait être un obstacle; le régisseur ayant pris le sien avec celui des autres.

— Hé! arrivez donc, sacrebleu! lui cria le directeur, resté

le dernier sur la porte des salles d'attente. On part; vite! vite! Skébel!...

Poussé, tiré, conduit, le pauvre diable, tout ahuri, pénétra dans l'un des compartiments réservés pour le service du château.

A peine fut-il assis qu'un coup de sifflet lui déchira les oreilles, et le train roula. Plus moyen de se dérober.

Il en resta, un moment encore, pis que troublé, sentant des peurs instinctives le gagner, voyant vague et pris de désespoir.

Une voix fraîche et claire le rappela à lui-même. C'était Adrienne qui lui disait bonjour.

— Je vous demande pardon, mademoiselle, répondit le compositeur, heureux de la rencontre. Je suis arrivé à la dernière minute; on m'a fait courir et, j'étais si essoufflé, si désorienté que je n'ai pas vu mes compagnons de voyage.

Ce disant, il salua légèrement les autres personnes qui l'entouraient.

A ses côtés se tenait un des employés supérieurs du ministère des Beaux-Arts, qu'il avait entrevu aux dernières répétitions de *la Princesse Aldée*.

En face, le directeur du théâtre, et un personnage gourmé, vieilli, fardé, teint, épilé, cravaté jusqu'aux oreilles: un sous-chambellan quelconque; quelque vieux garçon, ancien fonctionnaire médiocre, qu'on avait pourvu d'une sinécure, confinant à la domesticité, faute de pouvoir lui faire l'aumône de la main à la main.

Parlant à peine, il avait aux lèvres un perpétuel sourire humilié, qui contrastait avec l'affectation de dignité, que lui imposait sa charge.

A la gauche du compositeur, Adrienne et sa mère, faisaient vis-à-vis à un jeune homme que Louis ne connaissait pas, et qui, une jambe repliée sous l'autre, était plutôt

étendu qu'assis, sur les deux places qu'il s'était adjugées, avec sans-façon et autorité malséante.

Du premier coup d'œil, Skébel le prit en grippe, ce jeune malotru. Il aurait voulu trouver occasion de lui faire sentir son inconvenance, de lui être désagréable.

Ce jeune homme, c'était le fils de monseigneur Le Fauve, que le hasard remettait tout à coup en présence d'Adrienne, de cette fille, dont il s'était appliqué à se distraire, en se jetant dans les filets de la comtesse de Külm.

Une impression de gêne dominait chacun des voyageurs; et malgré les efforts du directeur, qui adressait la parole, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, on ne parvenait pas à rompre la glace.

Rodolphe, après avoir salué Adrienne, qui lui avait répondu avec aisance, s'était renfoncé dans son coin, ne parlant plus, mais ne la quittant pas des yeux.

C'est que toute la fougue de désirs, qu'elle lui avait inspirée, avait repris pleine possession de ses sens. Je dis : « ses sens », car il n'y avait rien d'attendri dans ce qu'il éprouvait.

A défaut de pouvoir se la concilier, il aurait voulu la faire souffrir, la dompter, l'humilier. A l'amour qu'il ressentait pour elle, si l'on peut appeler amour l'espèce de convoitise qui le harcelait, s'ajoutait la rage d'une vanité blessée, et il avait suffi qu'elle serrât la main de Skébel, pour qu'il eût subitement celui-ci en aversion.

Ce fut bien pis, ensuite!

Ennuyé de se trouver là, sans sympathie à l'égard de ses autres compagnons de route, Louis se mit à causer à mi-voix avec Adrienne, qui, incommodée de la persistante attention de son ancien poursuivant, se prêta volontiers au tête-à-tête.

D'ailleurs, la simplicité et la candide modestie du com-

positeur avaient plu à la jeune fille. Elle lui devait sa première création aussi. Et, durant les études, il s'était montré si affable pour elle !

A un moment alors, des intrigues de coulisses avaient menacé Adrienne de la reprise de son rôle, qu'on se proposait de donner à une autre artiste.

Skébel ne l'avait pas permis.

Adrienne avait su cela, et elle en avait gardé de la gratitude au jeune homme.

Cependant, elle n'osa le remercier ouvertement. Une fois seulement, en lui donnant la main, elle lui dit :

— Bonjour, mon protecteur.

Il comprit son intention, et lui sut gré de sa réserve.

Au cours des répétitions, il avait souvent causé avec elle. D'instinct, il recherchait sa compagnie ; mais aucune intention ne se formulait dans son esprit.

Il était si pauvre, si chétif et inconnu ! Il pensait que l'amour lui était interdit ; l'amour comme il l'entendait du moins ; c'est-à-dire une affection élevée, poétique et douce, dans la gravité d'un lien officiel et sanctifié.

Certes ! il avait eu des maîtresses ; mais quelles ! Des variétés de maritornes !

On pense si, comparée à celles-ci, Adrienne lui semblait « la reine ! » une créature bénie du ciel, quelqu'un d'étonnant !

Et de fait, la débutante était faite pour inspirer à ce naïf et tendre garçon une admiration et un respect irrésistibles. C'est pourquoi il ne s'était jamais permis d'analyser, en lui, la nature des sentiments qu'il éprouvait à son égard.

Mais depuis la veille, depuis que l'agent général lui avait ouvert des horizons sur la possibilité de faire fortune, un voile s'était déchiré.

Nombre de choses qu'il s'était interdit d'espérer, comme

invraisemblables, lui apparaissaient maintenant sous un tout autre aspect. Il n'en venait pas encore à se les proposer pour but avoué de ses efforts; mais elles se dessinaient assez nettement à son imagination pour qu'il pût se les définir. Il l'osait du moins, et, intérieurement, il se disait :

— Qui sait!...

Or, pendant que le train glissait sur les rails, il songeait au hasard qui l'avait placé à côté d'Adrienne.

Il se trouvait bien là ; par une sorte de mirage dont le vague même le charmait, il se laissait aller à un rêve inconscient, qui lui semblait délicieux.

Il se voyait transformé, riche, illustre, toujours jeune; sinon beau, du moins agréable, et cette femme, avec qui il causait tout bas, ce n'était plus l'Adrienne du Théâtre-Lyrique, à peine liée avec lui, de cette particulière et facile, mais superficielle amitié des artistes, c'était sa vraie amie, sa seule amie, sa femme!

L'aimable songe!

Un point noir pourtant; le regard persistant de ce voyageur d'en face, qu'il avait pris en haine.

Tout à coup, celui-ci se pencha vers le directeur, et lui fit une question à l'oreille.

— Comment! répondit tout haut l'impresario, vous ne connaissez pas le triomphateur du jour? Permettez-moi de vous le présenter.

Puis, forçant l'attention du compositeur :

— Mon cher Skébèl, dit-il, je vous présente au fils du premier homme d'État de l'époque, M. le comte Rodolphe Le Fauve.

En envoyant secrètement le directeur au diable, Louis s'inclina avec réserve.

— Ma foi, monsieur, fit Rodolphe, je vous fais mon com-

pliment de confiance, sur ce qui m'a été dit de votre partition, par des personnes à même d'en juger, car, pour moi, je n'ai pu encore l'entendre.

Savez-vous rien de plus agaçant que l'obligation d'échanger des politesses avec quelqu'un d'antipathique ? Louis se tenait à quatre pour mesurer ses paroles et répondre convenablement.

Peut-être devinait-il qu'en provoquant la conversation, le fils de l'Excellence n'avait eu pour but que de rompre son tête-à-tête avec Adrienne.

A demi renversé, Rodolphe s'appliquait à ne pas laisser tomber l'entretien, bien que Louis fît des efforts en sens contraire, tantôt en évitant de répliquer, tantôt en lançant une formule qui équivalait à une conclusion.

Mais l'autre le relançait.

Les nerfs de Louis se crispaient, et ce voyage, si bien commencé, devenait un martyre.

Enfin, on arriva.

Il s'était mis à pleuvoir. Toutes les voitures de Compiègne, réquisitionnées pour le service du château, se mêlaient à la sortie de la station. Des employés de toutes sortes, des agents de police, donnaient des indications confuses, et les groupes, traversés par les uns et les autres, formaient un tohu-bohu général, où les appels, les recommandations se confondaient avec le sifflet des machines en manœuvre et le roulement des traîneaux à bagages.

Louis avisa un landau, y conduisit Adrienne et sa mère, puis monta près d'elles et ferma la portière, se séparant ainsi des autres personnes attachées au théâtre.

Sans qu'il eût reçu d'ordres, le conducteur prit le chemin de la résidence impériale.

Au moment de passer le pont de l'Oise, un coupé de maître devança le landau.

Dans ce coupé, deux personnes : Rodolphe et une femme d'une beauté singulière.

C'était la comtesse de Külm ; ce coupé lui appartenait.

Si elle se trouvait là, ce n'est pas qu'elle figurât dans la série des invités du château. Mais, Rodolphe, pourvu d'une charge *honorifique* dans les *écuries !* était tenu de suivre les chasses, et l'étrangère trouvant à louer, à Compiègne, un hôtel, que des orléanistes, non encore ralliés, désertaient chaque année avec quelque fracas, durant le séjour de l'empereur, elle s'y était installée avec ses équipages et ses gens.

Quand les deux voitures arrivèrent en ligne, madame de Külm se pencha, et jetant un regard dans le landau.

— C'est ça ? fit-elle.

On n'entendit pas la réponse de Rodolphe ; mais, mus par une inquiétude indéfinissable, Louis et Adrienne se regardèrent en même temps, et, d'un même mouvement, tous deux détournèrent les yeux.

La jeune fille était pâle ; Skébel, au contraire, avait un flot de sang au front.

Arrivés dans une cour intérieure du château, les deux jeunes gens durent se séparer.

Adrienne avait à rejoindre ses camarades, et le gouverneur du palais attendait le compositeur dans son appartement.

Sans se rendre compte du sentiment qui le poussait, Louis retint la jeune fille.

— Croyez-vous que j'aie du talent? lui demanda-t-il, d'un ton étrange. Et pensez-vous que je puisse arriver à la fortune?

Elle le regarda, souriante et étonnée.

— Est-ce que vous en doutez? fit-elle.

— Et vous?

— Moi? Non. Pourquoi me demandez-vous cela?

— C'est que la vie théâtrale a des côtés horribles pour les femmes.

— Je m'en aperçois, sans doute; mais....

— Mais, interrompit le jeune homme, si le découragement vous venait, mademoiselle, je vous en prie, avouez-le-moi.

— A vous, monsieur Skébel?

— Vous ne me connaissez pas, c'est vrai, et je n'ai aucun droit de me mêler de votre vie. Cependant, je vous porte le plus grand respect. N'en cherchez pas plus long, et, en telle circonstance que ce soit, vous me ferez honneur en usant de mon dévouement.

Fort intriguée, Adrienne lui tendit la main, un peu émue, comprenant qu'il y avait sous l'enveloppe presque épaisse de ce grand diable de garçon, une extrême sensibilité de cœur et un tact exquis.

Jusqu'où cela pouvait-il aller? Elle ne s'y méprit pas, elle comprit aisément que Louis l'aimait jusqu'à l'épouser, et elle en fut touchée.

IV

UNE SOIRÉE THÉATRALE AU CHATEAU DE COMPIÈGNE

La salle de spectacle du château de Compiègne a la forme d'un carré long. Le parquet en pente est entouré de baignoires grillées, au-dessus desquelles une galerie latérale.

Au fond, une sorte d'amphithéâtre, de la largeur de la salle : la loge *des souverains*, loge découverte, où le regard plonge aisément de toutes les places.

Après avoir dîné à la table du gouverneur du palais de Compiègne, Louis Skébel fut conduit dans l'une des baignoires, voisines de la scène, et par laquelle on y peut communiquer.

Au parquet, à la galerie, une foule de femmes en toilettes, des hommes en uniforme, beaucoup d'officiers de la garnison, des habits noirs en minorité; aucun qui ne fût paré du ruban rouge.

Dans la loge impériale, personne encore. Par la porte du fond, laissant voir un salon très éclairé, à peine apercevait-on quelques grands valets qui se promenaient en causant.

Tout à coup un mouvement se produisit, puis un chambellan, en grande *livrée*, annonça : — L'Empereur!

D'un même mouvement tous les assistants se levèrent, firent face à la loge, et Napoléon III parut, accompagné de l'impératrice.

Derrière eux, les familiers de la cour, et les invités de la série.

Des ambassadeurs étrangers, deux ministres, un maréchal de France, des dignitaires, nombre de sénateurs et quelques députés, mêlés à des dames en tenue de cour.

Un silence morne d'abord; puis des chuchotements gouailleurs, des remarques désobligeantes sur l'extérieur des souverains.

Ceux-ci gagnèrent deux fauteuils isolés, au centre d'une rangée de sièges disposés en demi-cercle.

Leurs hôtes se glissèrent en silence, aux places qui leur étaient réservées, puis tout le monde s'assit dans la loge impériale, tandis que le reste des spectateurs restaient debout, le dos tourné à la scène.

Le jeune compositeur ressentait une impression pénible au spectacle de cette cour étrange, et comme, d'autre part, il éprouvait de l'embarras à assister à la représentation de son œuvre, il quitta la place et gagna les coulisses.

La scène était pleine de monde : des employés du ministère, des fonctionnaires du château, quelques hauts personnages amateurs de la société des actrices, mêlés à des gens qui se tenaient un peu partout, silencieux, très attentifs et à qui personne ne parlait : la police d'Hirvoy. Dans le manteau d'Arlequin, deux grenadiers de la garde, le fusil au pied.

Louis traversa la scène pendant qu'on jouait l'ouverture et pénétra dans le petit foyer.

Adrienne y était seule.

C'est elle qui jouait la première scène après le chœur d'introduction.

Tous deux avaient bien envie de revenir sur la conversation interrompue au moment de leur arrivée. Mais le temps manquait.

D'un tacite accord, ils remirent la conférence à un moment plus favorable, et Adrienne étant sortie sur l'appel du régisseur, Louis poussa une porte au hasard, espérant découvrir quelque issue qui lui permît de respirer un moment l'air extérieur.

En effet, une petite pièce traversée, il se trouva dans un escalier assez sombre, qui conduisait aux chambres où les comédiens s'habillaient.

L'un d'eux, qui descendait en costume, le rencontra.

— Oh! cher maître, lui dit-il, vous vous dérobez au triomphe.

— Je cherche tout simplement quelque endroit où l'on puisse fumer une cigarette.

— Dans ma loge, si vous voulez.

— Merci, non; j'aimerais mieux le grand air.

— Descendez en ce cas.

Louis suivit le conseil.

Après quelques marches, il vit une grosse porte d'allée. Elle était seulement fermée au loquet. Il ouvrit et aperçut devant lui une rue obscure et déserte.

Quel contraste avec l'affluence de là-haut! A peine une ou deux fenêtres faiblement éclairées; le silence particulier à la province.

Le vent, qui soufflait de l'est, avait nettoyé le ciel, où les étoiles brillaient dans leur éternel arrangement.

Au lointain, le roulement d'une voiture; un chien gémissant, dans la solitude d'une maison.

Sans plus de souci de sa tenue de soirée, Louis s'assit sur le pas de la porte, fumant, en suivant ses pensées; songeant à cet empereur dont la couronne semblait accabler le front; à cette souveraine, officiellement si adulée, et qui, tous deux, lui avaient paru si isolés, si retranchés du reste des hommes; engoncés dans un décorum maussade, qui ne les mettait pas même à l'abri des quolibets de tout un monde de comparses gorgés et ingrats.

Puis, réfléchissant à la facilité avec laquelle il avait passé de la salle de spectacle à ce coin de rue désert, il lui vint à l'esprit une espèce de roman bizarre.

— Comme il serait aisé pourtant de tirer sur l'empereur! se dit-il. Tandis que les issues principales du château sont hérissées de gardes, d'huissiers, de mouchards, il n'y a qu'à pousser cette porte, monter un entresol, attendre l'entr'acte sur la scène, puis, par le trou du rideau, viser, et...

— Mais voilà, se dit-il encore, c'est trop simple pour venir à l'idée d'un conspirateur.

Comment de telles imaginations se présentaient-elles à son esprit? On ne sait.

La vie est pleine de ces influences mystérieuses sur le cours des réflexions. Qui dira si, dans l'air des milieux où l'on est tout à coup transplanté, il n'y a pas des éléments innommés qui s'imposent à la réflexion?

Ce qui est certain, c'est que, malgré lui, absorbé dans une suite d'idées de cette nature, il n'aperçut pas tout de suite, des ombres qui longeaient les maisons, se rapprochant de lui avec une extrême prudence.

Séparées d'abord, elles se réunirent bientôt dans l'enfoncement d'une porte cochère. Puis un temps passa.

Louis, qui avait seulement remarqué l'arrivée de la dernière, ne s'en étonna pas, croyant à quelque habitant de

Compiègne qui rentrait chez lui, après le domino de famille, ou la poule au billard au café de la Cloche.

Cependant, quelqu'un se détacha de cet enfoncement, et gagnant le milieu de la rue, vint droit au jeune homme.

— C'est vous, Charles? lui demanda l'inconnu, en s'arrêtant à distance.

— Non, monsieur, répondit Louis.

— Pardon! fit l'autre avec un peu de précipitation.

Puis, comme troublé, il donna une explication qu'on ne lui demandait pas. On eût dit qu'il eût à cœur de détourner des soupçons possibles.

— Charles est mon beau-frère, dit-il, le chef machiniste du château, et pendant l'acte, il devait venir prendre un café avec nous. C'est qu'il n'aura pas pu sortir. Bonsoir, monsieur.

Tout en rendant le bonsoir, Louis dont la cigarette s'était éteinte, frotta une allumette, et l'éclat du fulminate jeta un éclair de vive lumière sur les traits de l'individu.

Cela, de la part de Louis, était sans dessein, et il ne doutait pas de ce que l'autre lui avait dit.

Néanmoins, le visage de son interlocuteur le frappa. Il n'avait rien du cachet populaire, et les habits, le linge ne se rapportaient guère à la qualité de parent d'un machiniste, que se donnait celui qui les portait.

Malgré cela, Skébel n'en tira aucune conséquence, sur le moment.

L'homme avait rebroussé chemin. Louis le suivit des yeux et, de nouveau, le vit rentrer dans l'ombre de la porte cochère.

Alors, il lui sembla entendre des chuchotements; après quoi, deux ombres surgirent du même point, s'éloignèrent et se séparèrent au bout de la rue.

Il écouta : le même murmure se faisait entendre dans le silence de la nuit.

Influence de l'obscurité peut-être, de son isolement dans un endroit inconnu, ou encore de ses réflexions précédentes sur la facilité d'un attentat contre la vie du souverain, Louis fut pris d'un frisson de terreur.

Sans raisonner, il jeta sa cigarette, et rentra, en fermant vivement la porte.

Plus encore poussé par un effroi instinctif, au moment de remonter au théâtre, il colla son oreille à la serrure et attendit, en retenant son souffle.

Des minutes se passèrent ainsi.

L'imagination peuplée de fantômes, il crut entendre des pas, un conciliabule, quelqu'un qui appelait :

— « Charles?... »

C'était comme une hallucination, que le silence exagérait à ce degré, qu'il fut sur le point de crier à l'aide, en entendant distinctement deux coups de sifflet au dehors; lesquels furent suivis d'un bruit de pas précipités.

Il lui semblait qu'il courût lui-même un danger; il se sentait anéanti, égaré d'épouvante, quand, apercevant un énorme verrou, il le poussa, par un mouvement fiévreux, et faillit tomber en faiblesse.

Subitement, à l'étage supérieur des voix, des allées et venues, une roulade au passage ; une confusion de bruits joyeux.

Il comprit que le premier acte venait de finir; les artistes regagnaient leur loge, afin de changer de costume.

Rappelé brusquement à la réalité, il fut presque honteux de la peur qu'il venait d'éprouver.

Tout tremblant encore, il se secoua, voulant qu'une cause physique, la fraîcheur de la nuit, après une si grande chaleur là-haut, l'obscurité de la rue, après l'étincellement des lumières de la salle, eût produit ce malaise passager ; une affluence du sang au cerveau.

En fait, et à y repenser, quoi d'extraordinaire en ce

qui venait de se passer ? Des gens entrant dans une maison ; quelqu'un qui demandait un employé du théâtre, puis le pas de gens pressés de rentrer chez eux ; voilà tout.

Il en arrivait à se moquer de lui.

Cependant, revenu sur la scène, recevant, sans s'y attacher, les compliments des personnages qui l'encombraient, il était poursuivi par une sorte de curiosité : comment s'appelait le chef machiniste du château?

Ceux à qui il le demanda crurent qu'il avait quelque recommandation de mise en scène à lui faire.

A un moment, un homme de cinquante et quelques années l'aborda, sa casquette à la main, disant :

— Monsieur désire quelque chose de moi?

— Qui êtes-vous, mon ami? fit le compositeur.

— Le père Achille.

— Achille?

— Le chef machiniste.

— Ah! bien! répondit Louis, en suivant son idée. Mais ce n'est pas vous, dont je m'inquiétais; c'est... Charles; votre second, peut-être?

— Je n'ai pas de second, monsieur, et il n'y a pas de Charles dans l'équipe.

— Vous en êtes sûr?...

— Sûr et certain, monsieur.

— Alors, j'aurai mal entendu le nom. A cela près, c'est votre beau-frère qui voulait vous voir tout à l'heure.

— Moi? J'étais fils unique, monsieur, et je ne me suis pas marié. Il faudrait être malin pour être mon beau-frère dans ces conditions-là, sans doute!

Skébel s'en tira en lui donnant une gratification, et son inquiétude le reprit.

Par le trou du rideau, il inspecta la salle.

Tous les assistants étaient à leur place, debout, faisant face

à l'empereur, toujours morne et impassible, et à qui de temps à autre, des personnes venaient parler à voix basse, pendant que des laquais passaient des rafraîchissements.

Aucune émotion apparente.

Sur la scène, dont on changeait le décor, un groupe d'hommes causaient tout bas, avec animation.

Tantôt, l'un d'eux se détachait, traversait vivement les coulisses, et allait transmettre des ordres.

L'un de ceux-ci, après avoir examiné le compositeur pendant un moment, s'approcha brusquement de lui.

— Qu'est-ce que vous faites-là? lui demanda-t-il avec autorité.

Louis déclina sa qualité.

— Vous avez une place dans la salle? lui demanda de nouveau le policier.

Puis, sur la réponse affirmative du jeune homme :

— Vous y serez mieux qu'ici, ajouta-il, en forme de conseil impératif.

Quitte à revenir, Skébel se rendit à l'invitation.

La petite baignoire où cette place lui avait été attribuée était, on l'a dit, tout contre la scène et garnie d'un treillage doré.

De là, on voyait tout, sans être aperçu des autres spectateurs, et les voix y étaient comme étouffées.

En y pénétrant, Louis fut frappé de l'apparente émotion des personnes présentes.

Elles entouraient un grand garçon, très décoré d'ordres étrangers, qui, durant la journée, s'était constitué, plus particulièrement, le cicerone du jeune compositeur : un employé du ministère de la maison de l'empereur.

Dégagé, souriant, il répondait aux questions qu'on lui adressait.

— Il n'y a rien à craindre, disait-il, au moment où Skébel arrivait. Ils sont *coffrés*.

Quelqu'un qui vint l'appeler l'empêcha d'en dire davantage.

— De quoi s'agit-il donc? demanda Louis.

— Nous l'avons échappé belle : un complot, mon cher monsieur.

Plus tard, revenu dans les coulisses, Louis entendit une autre conversation sur le même sujet.

C'étaient des choristes et de petits employés du théâtre qui se communiquaient leurs renseignements.

L'un disait :

— Il paraît que leur plan consistait à se faufiler avec les musiciens. Puis, dans les dessous, où il n'y a personne, d'attendre la fin du second acte. Alors, les musiciens redescendus, dans la cour, ils comptaient viser l'empereur à loisir par la porte de l'orchestre, grâce à ce que tout le monde a le dos tourné, et lui envoyer une *prune* en pleine poitrine.

— Ça, c'était malin!

— Et qui que c'est, ces gens-là?

— Des Italiens, des espèces de francs-maçons ou de *carbonari*, avec qui, qu'on dit, qu'il avait fait un pacte dans les temps, quand il conspirait lui-même contre Louis-Philippe, pour l'affranchissement des peuples et la *destruction* du paupérisme, et que pour lors, à cause qu'il les a lâchés ils l'ont condamné à mort dans un tribunal secret.

A la forme près, c'était ce que, dans son hallucination, et par une sorte de seconde vue, Louis avait imaginé.

Son opéra, le succès qu'il en attendait, étaient loin de sa préoccupation maintenant; il restait terrifié à la perspective de ce qui aurait pu arriver.

Vers minuit, le rideau à peine levé sur le dernier tableau

de la *Princesse Aldée*, un chambellan entra vivement dans le foyer des acteurs.

— M. Skébel est-il ici? demanda-t-il.

— C'est moi, monsieur, répondit Louis.

— Veuillez me suivre, ajouta le fonctionnaire.

Le jeune homme était devenu livide et ses artères battaient avec précipitation.

L'idée de ce projet d'attentat à la vie du monarque, lui restait dans l'esprit; ce monde policier, qui l'entourait, sa participation inconsciente à toute cette affaire, résultant du verrou qu'il avait poussé, tout cela, lui avait mis au cœur une appréhension indéfinie mais persistante, sous l'impression de laquelle il demanda d'une voix étranglée :

— Vous suivre, monsieur, où donc?

— Dans la loge impériale; Leurs Majestés ont manifesté le désir de vous féliciter.

Le chambellan ouvrit une petite porte, et marchant vivement, de façon à devancer de beaucoup celui qu'il avait mission d'introduire, s'engagea dans un couloir étroit, extrêmement éclairé, et encombré de monde; des hommes en toilette de soirée, mais rien que des hommes.

Le passage était difficile.

Disposés en groupes, et, en apparence, occupés à converser, ces personnes s'écartaient pour laisser passer le chambellan; mais Louis était obligé de les frôler en s'excusant pour traverser leur rassemblement.

De temps en temps, un monsieur, venant en sens contraire, d'un pas précipité, se heurtait presque au compositeur, et tout en souriant, tout en s'excusant à son tour, avec infiniment de courtoisie, il y avait toujours un contact, dont le hasard répété fit penser à Skébel que ces gens appartenant à la police occulte, s'arrangeaient pour le palper des pieds à la tête, comme s'ils eussent voulu s'assurer

qu'il ne cachait pas une arme sous ses vêtements.

Enfin, on monta quelques marches; une autre porte s'ouvrit et le jeune homme entra dans un salon : le salon de la loge impériale.

Au bruit de la porte, quatre grands laquais, qui dormaient étendus dans les fauteuils, ouvrirent les yeux, et lentement se levèrent sans plus s'inquiéter de lui.

A ce moment, Louis se sentait pris d'une autre préoccupation : que diable allait-il dire à ces gens-là?

Tout à coup, des applaudissements; puis un silence; puis le chambellan sortant de la loge, pénétra dans le salon, précédant Napoléon III et l'impératrice Eugénie, derrière qui se rangèrent à distance, et raides comme la justice, les invités faisant cortège.

Alors, s'inclinant profondément, le chambellan dit en désignant le jeune compositeur :

— Monsieur Skébel.

L'empereur adressa au jeune homme de vagues compliments, auxquels il suffisait de répondre par de légères inclinaisons de tête.

Et les dignitaires, rangés en demi-cercle, assistaient à cette scène banale, avec cette rectitude de tenue qui doit, plus d'une fois leur peser.

Enfin, un mot de l'empereur mit fin à l'audience.

L'impératrice lui prit le bras, et tous deux disparurent lentement par une issue des appartements privés.

Alors les invités se débandèrent.

De toutes parts, un envahissement de monde. Les femmes ramassant la queue de leur robe, s'en drapaient comme d'un manteau espagnol, au risque d'en fouetter le visage de leurs voisins.

On se hélait, on s'interpellait à haute voix, et c'était comme une bousculade.

Plus d'égards les uns pour les autres; au diantre l'étiquette! et l'on entendait des mots d'argot à travers le brouhaha général.

Une cohue qui avait je ne sais quoi d'une descente de la Courtille.

— Venez donc souper, criait un jeune sous-chambellan à Skébel.

Mais lui, entouré de jupes traînantes, montrait qu'il ne pouvait avancer sans marcher dessus.

— Qu'est-ce que ça fait! Allez donc! fit l'autre.

Ces gens-là si guindés sous l'œil du maître, paraissaient des écoliers faisant irruption hors des classes, tout prêts à se débrailler.

Louis enjamba tant bien que mal, tout en se disant :

— Ainsi voilà à quoi se réduit la souveraineté! L'isolement au milieu de parasites sans conviction et sans vergogne!

En suivant le jeune fonctionnaire qui l'avait appelé, il traversa des couloirs à demi sombres, où des groupes s'étaient formés dans les renfoncements obscurs. On entendait des rires étouffés, des ripostes libres.

Puis c'étaient des portes qui s'entrebâillaient pour laisser passer quelque ombre furtive, avec des bouffées d'orgie à petit bruit.

La galanterie suait aux murs, épandait ses parfums dans l'air.

Malgré lui, le compositeur se demanda tout haut :

— Où suis-je donc, vraiment?

— Hein? fit son cicerone, où vous êtes, cher monsieur? Eh bien, mais! à la cour impériale!...

V

LA PERQUISITION

Depuis certain scandale où, à pareille occasion et dans le palais même, un des meilleurs comédiens de ce temps, un homme de cœur, à tout le moins, avait dû faire acte d'énergie, pour rappeler à la décence un personnage officiel, chargé de présider un souper d'acteurs, venus en représentation au château, ces repas nocturnes étaient soi-disant supprimés à Compiègne.

Cependant la licence n'y perdait rien. Plus ou moins à l'insu des *patrons*, on soupait clandestinement, dans quelques chambres privilégiées.

Louis Skébel, invité de différents côtés, se tira d'affaire en prétextant une migraine, et à trois heures du matin il se rendait à la gare, où un train devait le ramener à Paris.

Dans les salles de la gare, quelques acteurs et les employés du théâtre sommeillaient en attendant le départ.

Adrienne et sa mère étaient du nombre.

Quand on ouvrit les portes, ils passèrent ensemble sur le quai et montèrent dans le même compartiment.

Madame Baroit, fidèle à son mutisme de parti pris, se blottit dans un coin et ne tarda guère à s'endormir.

Les jeunes gens l'eurent belle, dès ce moment, de parler à cœur ouvert de ce qui les occupait tous deux.

Mais cette liberté même leur devint un embarras, et ni l'un ni l'autre ne se décidant à aborder le sujet délicat, la conversation roula sur la représentation.

Le train subit un retard assez long, par suite d'un léger accident survenu du côté de Villiers-le-Bel, et l'on n'arriva à Paris qu'après cinq heures et demie du matin.

Là encore, Louis dut s'occuper des deux femmes pour la recherche d'un fiacre qu'on ne trouvait pas.

A la fin, il en ramena un. Il voulait qu'elles le prissent à elles seules. Mais elles insistèrent pour qu'il y montât en leur compagnie.

Le véhicule ne contenait que deux places, il fallut se serrer, et les cahots aidant, il y eut entre Adrienne et Louis des frôlements inévitables, si petits qu'ils se fissent tous deux, quelque soin qu'ils apportassent à les éviter.

Ils en restaient au point de ne se rien dire, mais un fluide mystérieux les mettait en telle communication, qu'ils devinaient, chacun de son côté, l'état de leur âme.

Au moment de se séparer, Skébel avait tendu la main à la jeune fille.

— Je voudrais bien, lui dit-il, avoir un entretien avec vous, et le plus tôt possible; mais on ne joue pas ce soir et vous ne viendrez pas au théâtre.

— Eh bien, répondit-elle, à demain!

— C'est si long!...

— Y a-t-il donc urgence?

— Pour moi, oui. C'est que j'ai mille appréhensions. Il

s'agit d'une chose très grave que vous ne pouvez comprendre; un grand événement possible dans ma vie; quelque chose qu'il dépend de vous de faire tourner à bien, et j'ai si peur que ça ne se puisse pas; si peur de me bercer d'illusions! La plus dure souffrance pour moi, c'est l'incertitude, l'attente. Voilà pourquoi ces trente-six heures me font l'effet d'un martyre.

— En ce cas, dit Adrienne, touchée de sa simplicité, venez quand même au théâtre ce soir. J'ai mes costumes à remettre en ordre, pour la représentation de demain; nous nous rencontrerons au foyer.

Ils se quittèrent là-dessus.

Les dames Baroit demeuraient quai de Gèvres, à deux pas du Théâtre-Lyrique, dans un petit appartement, au cinquième, avec fenêtres sur un balcon.

Au retour du proscrit, on avait songé à déménager. Mais lui, avec l'arrière-pensée d'avoir plus grande liberté d'agir sans inquiéter les deux femmes, liberté de recevoir, sans les compromettre, certains amis politiques, s'y était opposé et trouvant deux chambres vacantes, à l'étage supérieur, il s'en était arrangé.

A cela près, on vivait en commun. Quand Baroit avait besoin de quelque chose, il frappait au plancher, et on lui répondait en cognant au plafond.

Pendant qu'Adrienne s'attardait à écouter Louis, madame Baroit montait lentement ses étages, et pénétrait chez elle où tout lui parut en ordre.

Adrienne l'ayant rejointe, elles ne se dirent qu'un mot :

— « Bonsoir!... »

Puis, en hâte, elles se mirent au lit, accablées de fatigue, toutes deux.

La mère s'endormit immédiatement, avec la quiétude d'une âme qui a pleinement rempli sa journée.

Pour Adrienne elle lutta un peu contre le sommeil.

Elle éprouvait du regret de si vite cesser de penser aux choses aimables qui se dessinaient vaguement dans son imagination. Cependant la nature l'emporta, et bientôt ses yeux se fermèrent.

Vers midi, un bruit inusité réveilla la mère et la fille.

On eût dit que plusieurs personnes parlementaient dans l'antichambre. Il y avait des répliques de voix inconnues, qui ressemblaient à des injonctions.

Brusquement, la bonne entra dans la chambre de madame Baroit. Elle avait le visage anxieux, consterné.

— Qu'y a-t-il? demanda sa maîtresse. Qui est là?

— Des hommes.

— Que veulent-ils?

— Parler à madame sur l'heure.

— Qu'ils reviennent.

— Ils ne veulent pas. Ils donnent cinq minutes à madame pour s'habiller, et disent avoir mission de tout visiter ici, au nom de la loi.

Madame Baroit eut un serrement de cœur ; mais devinant ce dont il s'agissait, elle se trouva très calme.

Pour elle, ce qui arrivait — quoi que ce fût d'ailleurs ! — elle l'avait prévu ; elle n'avait cessé de s'y attendre chaque jour.

— Dites que je passe un peignoir, répondit-elle, et avertissez mademoiselle, le plus doucement possible.

Quelques instants après, elle entrait dans la salle à manger, où l'attendait un commissaire aux délégations judiciaires, accompagné d'agents en bourgeois.

De laide mine, d'une impassibilité grossière et presque menaçante, ces êtres déclassés, couverts de leurs chapeaux graisseux, lui jetèrent un regard suspect, et se levèrent pour procéder à leur méchante besogne.

— Un moment, fit madame Baroit. Je suis ici chez moi.

Pour pénétrer dans mon domicile, il y a des formalités à remplir, êtes-vous en règle?

— Parbleu! fit le commissaire, en riant de pitié.

— Je parle poliment, reprit la mère d'Adrienne. Veuillez me dire qui vous êtes et en vertu de quels ordres vous agissez.

Le commissaire s'exécuta, avec brusquerie et précipitation.

— Bien! fit la femme du proscrit. Je vous répète à présent que je suis chez moi, et que je proteste contre la violation de mon domicile.

— Eh! protestez. Si vous croyez que nous allons nous amuser à y faire attention!

— Vous le consignerez du moins sur le procès-verbal.

— Pour quoi faire? dit le policier en haussant les épaules.

Enfin, ajouta-t-il en s'adressant au greffier, écrivez toujours.

Puis, revenant à madame Baroit :

— Vos clefs?

— Non, monsieur; ce serait acquiescer, et je proteste.

— Qu'est-ce que vous y gagnerez? Des détériorations à vos meubles, voilà tout.

— Faites votre état, et épargnez-moi des observations dont je n'ai pas besoin pour savoir me conduire.

— Elle est stupide! marmotta le chef des agents, blessé de ce « faites votre état ». Il faut aller chercher un serrurier maintenant; nous n'en finirons pas. Allons, vivement, qu'un de vous y aille!

Ce disant, il fit mine d'ouvrir une porte.

— Pour entrer là, vous attendrez que ma fille soit vêtue convenablement, fit la mère d'Adrienne en lui saisissant vigoureusement le poignet.

Mais la porte s'ouvrit, et la jeune fille parut.

Elle était livide.

— Où est mon père? demanda-t-elle.

— Je l'ignore, mon enfant, répondit madame Baroit.

— Monsieur, reprit Adrienne d'une voix suppliante, où est mon père! Est-ce qu'on va encore l'envoyer là-bas? Qu'a-t-il fait? Je vous en conjure, monsieur.

— Laisse, laisse, ma fille, dit doucement madame Baroit en attirant son enfant sur sa poitrine. Tu vois bien que ce sont des agents subalternes, qui n'ont rien à nous dire.

Adrienne fondit en larmes.

La visite commença dès l'arrivée du serrurier.

On ouvrait tout. Le linge, les effets, les moindres objets étaient dépliés, examinés, puis jetés de côté; on fouillait tous les recoins.

Ne découvrant rien à leur usage, les agents y mettaient du dépit et se permettaient des appréciations blessantes.

Madame Baroit les suivait pas à pas, immobile auprès d'eux, muette et calme, soutenue par une espérance qu'elle s'efforçait de ne pas laisser percer.

Redoutant que son mari ne se fût compromis de nouveau et n'eût quelque part, chez lui, des papiers qu'il importait qu'on ne découvrît pas, elle s'appliquait à irriter les agents de façon à absorber leur attention sur elle seule, comptant que, faute de renseignements, la visite de l'appartement des deux femmes terminée, ils se retireraient sans continuer leurs investigations.

Alors, eux partis, elle se promettait de monter chez son mari et, à tous risques, d'enlever et de détruire jusqu'aux notes les plus insignifiantes.

Par malheur, au milieu de l'opération, un autre agent de police survint, suivi d'un commissionnaire. Après deux mots échangés avec le commissaire, il s'approcha de madame Baroit en lui présentant un papier.

Elle y jeta les yeux, reconnut l'écriture de Baroit et lut :

« On m'a arrêté hier à minuit. Je suis au secret. Remets du linge et des vêtements au porteur.

» Je vous embrasse de toute mon âme.

» AGÉNOR BAROIT. »

La pauvre femme sentit son cœur se fondre; sa suprême espérance s'envoler. Les effets de son mari étaient là-haut.

— Bien! fit-elle, pour gagner du temps. J'enverrai ce qu'on me demande.

— Ah! mais non! s'écria le commissaire, c'est tout de suite ou pas du tout.

— Je veux assister à toute la visite.

— Avez-vous peur qu'on ne vous vole?

— Je ne vous connais pas, après tout, et je veux voir ce que vous emporterez.

— Eh bien, fit l'agent, dites à votre fille de monter.

« Monter!... » on savait donc que Baroit avait un appartement séparé? Hélas! oui, et la malheureuse femme, dont l'énergie tomba d'un coup, s'affaissa sur un tabouret, en plongeant son visage dans ses mains.

Par opposition, Adrienne avait repris possession d'elle-même, et faisant signe à l'agent, elle monta chez son père.

Trois hommes veillaient à la porte. Après quelques pourparlers, ils livrèrent passage.

Madame Baroit pleurait; non que l'injustice la révoltât; elle ne doutait pas de la culpabilité nouvelle d'Agénor; elle n'admettait pas que le gouvernement pût commettre un acte arbitraire, en ceci; elle pleurait sur la sottise de son mari, sur sa folie, sur ce qui, pour elle, était une monomanie de conspiration.

Pendant ce temps, Adrienne faisait un paquet des objets demandés par son père.

Observée dans ses moindres mouvements par le commis-

saire, qui l'avait suivie, elle dominait ses indignations. Au surplus, elle n'avait plus envie de pleurer; il lui semblait qu'elle eût mieux à faire.

Du moins, elle appréciait si bien la situation, qu'elle ne demanda même pas la permission de joindre un mot d'écrit à l'envoi.

Elle pressentait qu'on le lui eût refusé.

Les objets remis au commissionnaire, et celui-ci parti, elle s'assit posément et sans parler, sans faiblir, elle suivit les agissements des agents.

Ils ramassaient, au hasard, tous les papiers; fouillant jusque sous les meubles, éventrant un matelas, sondant les murs et le parquet.

Quand ce fut fini, ils lui déclarèrent qu'elle ne pouvait rester là; on allait poser les scellés sur les deux portes de la petite antichambre.

Elle se leva silencieuse, ferma celle du carré, quand ils eurent achevé, puis elle redescendit.

Déjà, au-dessous, le désordre était réparé en partie, et la bonne dressait le couvert.

Adrienne passa dans la chambre de sa mère.

Elle aperçut celle-ci à genoux devant une chaise où elle avait placé un crucifix. Elle priait.

Ce spectacle produisit dans l'âme de la jeune fille une impression inattendue, inexplicable pour elle-même, mais spontanée et irrésistible.

Sa mère lui parut misérable.

Quoi! voilà tout ce qu'elle trouvait à faire pour conjurer un si effroyable malheur? Prier, attendre un secours occulte, venu par miracle! Il lui semblait que s'en fier là-dessus équivalait à un abandon.

Sa fermeté de caractère s'en indignait presque, en dépit du respect filial.

Alors, se renfermant dans le silence, se *reprenant*, se concentrant en elle seule, elle se retira dans sa chambre, et tombant sur un siège, elle se dit :

— Il faut que, moi, je le délivre. Comment?

Deux choses s'imposaient :

Savoir quelle était la gravité du crime politique reproché à son père; et le soustraire au martyre de la déportation.

Mais encore une fois : comment?

A tout examiner, la jeune fille se voyait réduite à elle-même, à elle seule.

En effet, qu'attendre de cette épouse, qui croyait sincèrement s'employer, en importunant les cieux? Rien!

Dès ce moment, Adrienne mit sa mère de côté.

Restait une difficulté aussi.

Sauver son père, n'était pas tout. Elle connaissait son caractère; il l'eût reniée, maudite, plutôt que d'accepter la liberté à des conditions que son orgueil d'adversaire eût blâmées. Il avait profité d'une loi d'amnistie; il eût refusé une *grâce*.

A une autre, le problème eût semblé insoluble. Mais Adrienne tenait de son père, et sans rien approfondir, elle se résuma résolument d'un mot :

— Il le faut!

A quel prix? qu'importe!

C'était une vie à sacrifier, la sienne? Soit! On mourra à la peine? Tant pis! C'est un éternel sacrifice de joies légitimes de toutes sortes? Qu'y faire? Allons!...

Elle avait bien, une première fois, fait acte de renoncement intentionnel, quitte à se réfugier dans l'art. Allait-elle marchander quand il s'agissait d'arracher son père aux tortures, que ne pouvaient manquer de lui prodiguer ses ennemis triomphants? Allons donc!

Depuis son retour, Agénor avait conté à sa fille ce qu'il avait enduré pendant la première transportation.

Elle le revoyait couvert de haillons, rongé de vermine, martyrisé dans ses chairs, par la température excessive, la brutalité, le bâton de la chiourme, épuisé, grelottant la fièvre, souffrant la faim et la soif, meurtri, sale et insulté.

Et elle eût hésité à se dévouer, à faire abnégation totale de ses aspirations personnelles? Non!

Jeunesse, amour, maternité, bien-être, gloire, que tout fût à jamais ruiné; mais que ce malheureux père fût soustrait à ces infamies.

Cela, elle le *voulait*, à tous risques, à tout prix.

Le soir, elle se rendit au théâtre, non pour retrouver Louis, elle l'avait oublié; mais dans l'espoir d'apprendre quelque nouvelle relative à son père.

Son attente fut trompée. Le théâtre était morne; le foyer vide.

Seul, le jeune compositeur s'y trouvait, assis devant la cheminée, comptant les minutes aux battements de son cœur.

En apercevant Adrienne, il se leva et vint à elle avec empressement.

Il avait de la joie plein les yeux: une joie honnête et franche, qui traduisait ingénument un espoir profond.

La jeune fille lui prit la main, l'entraîna dans une embrasure, et, l'interrompant, au moment où il allait faire sa profession de foi :

— Je sais, fit-elle doucement, et avec un sourire attendri, je sais ce que vous vous proposiez de me dire : « Vous m'aimez, vous voulez m'offrir votre main, une part de l'avenir heureux qui vous attend; que vous méritez. » C'est cela n'est-ce pas?

— Oui, fit Skébel : ce n'est que cela!

— Croyez-le, monsieur, reprit la jeune fille, il n'y a rien au monde qui pût me toucher davantage. Ce matin, en vous

quittant j'étais résolue à m'en remettre à vous de mon existence. Sûre de mon cœur, je me sentais digne de votre attachement, car mon affection répond à la vôtre. Cependant, il faut renoncer à ce projet.

Louis pâlit subitement.

— Pourquoi? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Pourquoi? répéta Adrienne. Parce que ma vie est peut-être perdue à jamais; parce que j'ai le triste devoir de me refuser au bonheur facile, qui est le patrimoine des autres femmes; parce que....

Ses yeux s'étaient voilés de larmes.

— Tenez, fit-elle, en voyant venir, montez avec moi dans ma loge; ce que j'ai à vous apprendre ne peut être entendu de personne.

Louis la suivit, l'âme brisée.

Une fois là, seule en face de ce garçon qui l'aimait, qui ne pouvait rester indifférent à son chagrin, elle cessa de se contraindre, et les pleurs inondèrent son visage.

Les cœurs timides et naïfs ont des élans d'audace inconsciente. Louis saisit les mains de la jeune fille, et pleurant lui-même, il l'attira sur sa poitrine, l'entourant d'un bras, lui essuyant les yeux de son mouchoir, la cajolant, comme il eût fait d'un enfant.

Elle le laissait agir, ne se rendant peut-être pas compte de la familiarité, mais pleine de confiance et d'abandon, touchée de la bonté qu'il montrait.

Puis, après un moment, elle le fit asseoir à ses côtés, et lui dit tout.

Deux heures après, Skébel sortait du théâtre, ne voyant pas ceux qui le saluaient au passage.

Adrienne lui avait déclaré ses intentions d'abnégation et de renoncement absolues.

Avant de songer à elle, il fallait qu'elle eût accompli une

tâche, qui peut-être, hélas ! était simplement l'impossible.

Louis l'avait écoutée sans l'interrompre.

Quand elle eût terminé:

— Je comprends, lui dit-il ; mais il n'appartient pas à des causes de ce genre de modifier mes sentiments pour vous; tout ce que je puis, c'est ne pas vous importuner. Tels ils sont, tels ils subsisteront en moi tant que je vivrai. Sachez qu'ils sont là, comme une épargne, un dépôt, que vous auriez confiés. Je vous aime et n'aimerai jamais que vous; c'est la première et la dernière fois que je me permets de vous le dire. Le jour où, votre tâche accomplie, vous vous croirez la liberté de songer à vous-même, dites-moi simplement : « J'ai fini. »

Maintenant, reprit-il, je ne crois pas que vous puissiez avoir scrupule d'user de mon dévouement; je vous l'offre, Adrienne; je vous l'offre tel qu'il vous le faut : aveugle, constant et discret.

Pour le reste, je n'en parlerai plus et... j'attendrai.

Adrienne lui tendit de nouveau la main.

— Je ne sais rien de ce que je ferai, lui dit-elle; mais je me sens déjà plus forte, puisque vous restez mon ami.

Louis ne répondit rien, crainte d'en trop dire.

Alors, comme il allait s'éloigner, elle le retint, et, avec un sourire de ses beaux yeux noyés de mélancolie, elle le contempla un moment :

— Embrassez-moi, lui dit-elle, en approchant son front par un mouvement d'exquise chasteté, embrassez-moi comme vous embrasseriez une sœur affligée....

VI

UN HOMME CONSIDÉRABLE

Durant plus d'une année la situation ne se modifia pas.

Louis Skébel multipliait vainement les démarches, de concert avec Adrienne, dans l'intimité de qui il pénétrait de plus en plus, en raison de l'abnégation, du désintéressement dont il faisait preuve.

Ils étaient ensemble comme de vieux amis, comme seraient de vieilles gens, pour qui l'amour est du domaine d'autrefois ; tels qu'elle le souhaitait : frère et sœur.

Cependant les rares nouvelles qu'on recevait du prisonnier étaient mauvaises.

La captivité, le dur régime de la prison altéraient sa santé, et une fois déjà, son embarquement avait été reculé, sur l'avis des médecins de la forteresse. Cependant on annonçait un nouveau convoi, non de condamnés politiques cette fois, mais de malfaiteurs.

Au théâtre, Adrienne avait été longtemps l'objet de la pitié de ses camarades. Et puis, on s'en était lassé.

Dans ce milieu, où la vie marche à pas redoublés, où les impressions violentes se succèdent sans discontinuer, ce qui se prolonge s'use vite.

D'abord, la peine de la pauvre fille avait été tenue pour un malheur de la maison; chacun avait cherché le moyen de s'employer à l'adoucir.

Cependant l'impossibilité devenue évidente, la chose devint fait acquis, et l'on n'y pensa plus.

Un soir, on donnait la première représentation d'un ouvrage que les journaux avaient tambouriné à grand renfort d'*indiscrétions* et de commérages. La curiosité du public montée an diapason désirée, la salle *faite* par l'impresario, il en résultait un de ces événements fugitifs qui donnent des *premières* où le monde officiel afflue.

Dans une avant-scène madame de Külm étalait une toilette qui faisait sensation.

Derrière elle, Rodolphe se tenait dans cette posture nonchalante qui n'est assez souvent qu'une affectation, un genre.

Depuis la représentation de gala à Compiègne, il n'avait pas revu la jeune fille ; il n'avait pas reparu dans les coulisses du théâtre, fuyant l'humiliation de se trouver en face d'une femme qu'il convoitait de toutes ses forces, de toute la fougue de ses appétits, et qui l'avait éconduit avec un sang-froid, une rondeur, dont la nuance « bon enfant » était infiniment blessante pour un homme de son caractère.

Dans cette pièce, Adrienne avait un rôle.

Rodolphe savait bien qu'il allait la revoir et il s'y était préparé. Mais quand il l'aperçut, aucune préparation ne tint et un trouble extrême l'envahit.

Sans s'arrêter au détail des transformations qui, durant cette suite de mois, s'étaient accomplies chez la jeune artiste, il la trouva plus enviable que jamais.

Il l'entendait chanter, d'une voix qui lui donnait le frisson, qui ravivait des convoitises passionnées, aveugles, délirantes, et l'entraînait à des rêves violents; une sorte de vertige où il y avait de l'enlèvement, du rapt, l'abus de la force.

A l'entr'acte, il passa dans les coulisses. Mais Adrienne ne s'y trouvait pas.

Revenu dans son avant-scène, il attendit vainement qu'elle reparût. Elle n'était ni du deuxième ni du troisième acte; par contre, tout le quatrième était à elle.

Ce fut un triomphe pour la jeune fille; triomphe d'autant plus grand qu'on ne l'avait pas prévu.

Pour les auteurs, ce quatrième acte était le point faible, presque dangereux de l'ouvrage, et l'on ne comptait pas qu'une artiste de second ordre, lui donnât de l'attrait. Qu'elle le fît *passer*, c'est tout ce qu'on en espérait.

Elle-même était bien éloignée d'en attendre de l'effet. Le jouer lui était plutôt pénible, parce que la situation avait, par hasard, des points de rapport avec le chagrin qui attristait sa jeunesse.

Elle représentait la femme d'un roi détrôné, que ses ennemis avaient incarcéré, et elle avait à exprimer les tortures de son impuissance à le délivrer.

Cela peut-être fut cause du succès surprenant qu'elle obtint.

S'identifiant avec le personnage, elle abandonna son âme aux douleurs qui la déchiraient réellement, et ses nerfs tendus outre mesure, donnèrent à son chant des accents de vérité irrésistible.

Trois fois, elle dut reparaître; trois fois les femmes lui jetèrent leurs bouquets, et quand elle rentra dans la coulisse, tout le théâtre l'attendait, la félicitait; les musiciens de l'orchestre étaient montés et lui faisaient cortège; les

habitués, les journalistes, les gens du ministère lui prodiguaient des éloges émus, qui avaient un air de remerciement.

Étonnée, calme, froide, elle souriait avec mélancolie, ne se rendant pas compte de son triomphe.

— Me permettrez-vous, mademoiselle, de vous adresser mes compliments? lui dit une voix qui la fit retourner brusquement, sous l'empire d'un pressentiment confus.

C'était Rodolphe qui lui demandait cette permission.

— Vous! monsieur, fit-elle en lui saisissant la main.

Et, se dérobant aux louanges de ceux qui l'entouraient, elle l'entraîna au foyer.

On avait suivi la diva, mais, la voyant en conférence avec le fils de l'ancien ministre, on se tenait à distance, et elle pouvait parler sans être entendue.

— Monsieur, lui dit-elle, tout est en fête autour de moi; tous ceux qui sont là m'acclament, se réjouissent et me croient heureuse. Eh bien, moi, j'ai la mort dans l'âme, du malheur à me laisser mourir, la plus horrible peine qu'on puisse supporter!

— Pourquoi? demanda Rodolphe, frappé de cette confidence, que leurs relations n'expliquaient pas suffisamment.

— Vous souvient-il de la représentation de *la Princesse Aldée* au château de Compiègne?

— Sans doute.

— Pendant que je chantais là-bas, on arrêtait mon père ici, et voilà plus de quinze mois qu'il est en prison, malade au point qu'on n'a pas osé le transporter à Lambessa. Hélas! monsieur, de récents avis nous montrent son départ comme imminent. Eh bien, je vous l'assure, s'il supporte la traversée, ce sera pour mourir en arrivant!... Comprenez-vous maintenant pourquoi ces ovations me sont indifférentes; comprenez-vous pourquoi, en vous apercevant, je vous ai entraîné à l'écart?

— Oui, dit-il.

Puis prenant un carnet :

— Son nom ? demanda-t-il à la jeune fille. La date de son arrestation ?

Puis encore:

— Est-il jugé ?

— Non.

— De quoi l'accuse-t-on ?

— Je ne sais pas.

— Et ils veulent l'envoyer là-bas, comme ça ?

— Serait-ce le premier ?

— Ah Dieu, non ! Je le sais bien !

— Mon père est un insurgé de juin, un transporté de décembre.

— Ça ne fait rien, dit Rodolphe, je vais voir à cela.

— Ah ! monsieur...

— Bah ! fit le fils de Son Excellence en l'interrompant, vous me remercierez après.

Et sur l'heure, il envoya un mot à son père, pour lui dire qu'il avait besoin de le voir, toute affaire cessante, après minuit.

En recevant le mot de son fils, à un bal d'ambassade, où Le Fauve avait dû se montrer, le dignitaire fronça le sourcil.

Il en avait son saoûl de ce gaillard-là. Quoi qu'il eût pu faire, pour le séparer de l'espionne, il n'était arrivé à rien, et, si soigneux qu'il fût de lui tenir cachés les secrets du gouvernement, les rapports de la dame continuaient de contenir des renseignements dangereux.

Le pis est que Rodolphe avait deviné l'intention, chez son père, d'expulser la comtesse. Il s'en était suivi une série de scènes atroces entre eux.

Il avait fallu que l'Excellence y renonçât, se réduisît a

jouer double jeu, c'est-à-dire à se laisser surprendre de fausses révélations. Une satanée tablature, en tout cas !

Qu'y avait-il encore ? Le dignitaire avait fort envie de se dérober ; mais l'autre était si bien capable de lui servir un nouveau plat de sa façon, et de mettre les deux pieds dedans !

Le plus sage était de savoir de quoi il retournait.

A une heure du matin, Le Fauve rentrait à l'hôtel.

— Monsieur Rodolphe attend Son Excellence, lui dit le valet de pied.

En effet, le père trouva son fils dans son cabinet.

— Écoute, dit celui-ci, je t'ai dérangé pour une affaire urgente, mais qui ne te coûtera rien.

— Ça, c'est bon ! fit l'homme d'État.

— Il s'agit de mettre en liberté un bonhomme qui a peut-être bien un peu conspiré, mais qui doit plutôt vous embarrasser, car il est sur le point d'être déporté une seconde fois, sans que vous osiez le faire passer en jugement.

— Comme tu y vas ! reprit monseigneur.

— Laisse-moi donc tranquille ! Tu n'as qu'à le vouloir. En tout cas, comme il est à la veille d'être *emballé*, tu peux dès maintenant, sur l'heure, donner contre-ordre. On verra après.

— Tu t'y intéresses donc bien ?

— Je ne le connais pas, mais il est le père d'une femme pour qui j'éprouve une passion que rien n'a pu dompter. Pour m'en distraire, j'ai tout essayé, rien n'a réussi. Je l'aime et je la veux ; donne-moi la liberté de son père ; il me la faut.

Sans répliquer, l'ancien ministre se mit à une table, et, prenant une plume :

— Tu l'appelles ? demanda-t-il.

— Agénor Baroit.

— Où est-il?

— A l'île de Ré.

L'Excellence écrivit quelques lignes et demanda à son fils :

— Tu as ton coupé?

— Non.

Prends le mien. Va porter cela à la préfecture. Ce n'est pas la liberté de ton protégé; il y faudra peut-être la croix et la bannière. C'est simplement le contre-ordre d'embarquement. Va vite!

— Merci! dit Rodolphe en s'en allant.

L'homme d'État avait compris, du premier coup, le parti qu'on pouvait tirer de l'incident.

Ce devait être, avant tout, la rupture entre son fils et madame de Külm. Or, il était grand temps qu'on y avisât.

Les jaloux de l'Excellence en avaient fait flèche pour attaquer son crédit, et l'avant-veille l'empereur, l'attirant à l'écart, lui avait manifesté du déplaisir à ce propos.

Et voilà que Rodolphe lui apportait les moyens d'arriver au but, sans inconvénients; tendant, de lui-même, la tête au licou! Bonne aubaine!

Toutefois, il fallait être sûr de son fait, étudier le terrain, et arriver à un marché en règle, avec arrhes de chaque côté.

Dès l'aube, les réponses qu'il reçut aux messages envoyés par lui, durant la nuit, — une affaire d'État ne l'eût pas plus intéressé, — permirent à Le Fauve d'envisager exactement la situation.

D'une part, l'embarquement d'Agénor était indéfiniment ajourné, et cela d'autant plus aisément qu'on n'y procédait qu'à contre-cœur; les médecins en ayant signalé le danger.

C'est que le malheureux paraissait à bout de forces. Les rhumatismes le torturaient, et l'on craignait la complication de quelque autre maladie du côté de la moelle.

Le médecin avait prononcé le mot : ataxie.

Depuis quelque temps, en outre, la puissance cérébrale diminuait. Il était endormi, lourd; l'attention soutenue le fatiguait. On craignait quelque chose.

Là devant, l'Excellence donna pour instruction formelle, de garder ces renseignements absolument secrets, et de prodiguer les plus grands soins au prisonnier.

— Diable! se dit Le Fauve, s'il allait nous faire la mauvaise farce de mourir!...

Quant aux nouveaux rapports qu'on adressa sur Adrienne, à l'homme d'État, ils ne firent que confirmer les anciens. Il les étudia consciencieusement, et conclut ainsi :

— « Cette fille est incapable d'aimer jamais un pantin tel que Rodolphe. Il n'y a pas à l'entraîner, à la convaincre, il faut la réduire ou y renoncer. Pas de milieu. De la fermeté de caractère dont elle est, il est indispensable de prendre ses précautions : donnant, donnant !... »

Cependant il restait navré et humilié de tout cela et, sa détermination prise, il referma le dossier en ajoutant :

— C'est égal. Sale besogne!

Mais le moyen de s'y soustraire?

A tout prix, il fallait que Rodolphe rompît avec la comtesse de Külm, et puisqu'il n'y avait que ce moyen d'y arriver, tant pis!

La seule question qui subsistât était celle-ci : Qui se chargerait de proposer délicatement le marché à la jeune fille?

On ne pouvait se confier à quelque agent subalterne. L'opération exigeait de la discrétion, un tact exquis, une extrême prudence, car, avant tout, rien de cette affaire ne devait transpirer jamais!

Il fallait donc que le *négociateur* fût, à tout le moins en apparence, *considérable*.

Où chercher?

Et voilà qu'un matin, durant l'audience habituelle, l'huissier fit passer à monseigneur une carte sur laquelle on lisait :

« Ludowig Warth. »

Le Fauve y jeta les yeux et poussa une exclamation de joie. Plus heureux que Diogène, il avait trouvé son homme.

Pour en venir plus tôt à ce qui lui tenait au cœur, l'ancien ministre accorda tout ce que lui demandait le solliciteur présent ; puis, celui-ci parti, il revint à cette carte et donna ordre d'introduire.

Si quelqu'un eût pu lire dans la pensée de l'homme d'État, ce quelqu'un eût été fort surpris de son exclamation de joie en voyant entrer celui qui l'avait provoquée.

L'aspect était presque imposant. D'une aisance très digne, d'une tenue extrêmement correcte, il semblait fait pour inspirer toute considération.

Dans la cour de l'hôtel, son coupé avait tout à fait bon air ; par les portières, on apercevait sur les coussins des brochures et des journaux. Le coupé d'un personnage.

Et lui-même avait son hôtel, avenue de l'Impératrice, s'il vous plaît, avec serres, parc, grilles dorées; des luxes à la fois cossus et distingués.

L'hôtel était bien connu à Paris. On y donnait des fêtes dont parlaient les journaux, et, un jour par semaine, madame y recevait un cercle de gens notables : des généraux, des évêques, des ministres parfois, des receveurs généraux en quantité ; tous fonctionnaires quant au fond, et, brochant sur le tout, les financiers de la plus haute volée, avec des jeunes gens, titrés ou non, qui ne connaissaient pas meilleur endroit pour *flirter* avec des femmes d'origines diverses.

Le ménage n'en avait pas toujours été là.

Au début, monsieur occupait une assez humble place, dans une de ces banques où Morny avait la main, en compagnie d'une série de dignitaires affolés de spéculation.

Six mille francs d'appointements, tout au plus. Telle était alors la condition de Ludowig Warth.

Pour sa femme, elle n'avait rien apporté à la communauté.

Fille de légionnaire, élevée à Saint-Ouen, orpheline, elle s'était accommodée du premier venu sur qui son adorable visage avait fait impression.

Le mari lui importait peu; mais le mariage, oui, et beaucoup!

Oh! se marier; sortir de tutelle; se produire et avoir un salon! rien ne lui dansait plus dans la tête!

Warth n'était ni beau, ni agréable, sans doute; il avait plutôt l'air gourmé d'un cuistre; mais bast! c'était un mari!

Elle le prit d'enthousiasme, et, dès le second mois, elle recevait.

Dame! C'était un salon bien chétif et modeste d'abord. Le thé, servi dans des tasses en porcelaine dorée, de pacotille, en faisait les frais. Le piano provenait d'une combinaison d'abonnement en trente-six mois. Le meuble vous avait un air de *private parlour*, de garni. Et les invités étaient, pour la plupart, de qualité mince.

Mais à chaque réunion nouvelle, il y avait un petit luxe de plus, et bientôt, la réception fut précédée d'un dîner.

Dîner d'intimes, pour commencer : deux services, avec un poisson, la bombe glacée du pâtissier voisin, et les gâteaux secs, qui du dessert passaient au salon, à dix heures.

Un peu après, on invita un chef hiérarchique de l'employé. Prétexte à primeurs sur la table.

Le soir, il vint un pianiste en renom, qui *tapa* un morceau à la mode. Madame fit danser les enfants : des amies de Saint-Ouen qui cherchaient amateur. Puis, il y eut un chanteur de romance, puis... puis...

Le ménage se trouva obéré. Les créanciers envoyèrent du papier timbré, firent des scènes dans les escaliers, et le Mont-de-Piété devint une ressource.

Là devant, Ludowig tripota un peu à la Bourse, comme de raison. Il gagna, il perdit, fit des « moyennes » et finalement se trouva pris dans un mouvement, qui le mit dans l'alternative de sauter ou de faire des emprunts forcés à sa caisse, aggravés de grattages insolites sur les livres, que M. le commissaire avait eu l'ennui de parapher à chaque page.

Après s'y être laissé aller pour payer ses *différences*, il y revint pour solder la dépense des réceptions de madame. Un peu plus, un peu moins; quand on y est, ma foi !... Puisqu'on n'y voyait que du feu, je vous demande un peu de quoi eût servi le scrupule! D'autant, — notez-le, je vous en supplie, — qu'il comptait bien tout restituer à la première opération qui réussirait.

Quand ça? Demain peut-être; qui sait, aujourd'hui même, probablement : la rente ne pouvait raisonnablement faire autrement que de monter, sur les dépêches venues de Londres dans la nuit.

Et puis, pas du tout! Contre toutes prévisions la rente *dégringolait!* Une ignoble manœuvre des gros banquiers allemands!

Et mons Ludowig avalait un nouveau « bouillon », entraînant nouveaux *barbottages* dans la caisse et nouveaux grattages sur les livres. Tant pis! Mais demain? Demain, ça ne pouvait manquer de remonter.

Tant et si bien qu'un beau jour, l'honorable employé se

trouva avoir fait, à la lune, un trou de quatre-vingt mille francs.

Passe encore s'il eût eu le temps d'attendre comme toujours « à demain », mais va te promener!

Pour les besoins d'une belle opération, où les hauts administrateurs entrevoyaient le moyen de dévaliser à coup sûr un *peuple* de petits rentiers — mais légalement, entendez bien! — on voulut dresser le bilan général de la maison.

Impossible, pour Warth, de dissimuler plus longtemps ses emprunts à la caisse.

Un autre eût filé ou se fût brûlé la cervelle. Lui, pas!

Tablant sur ce que les opérations de son administration n'avaient rien à gagner à ce que la justice y mît le nez, il se présenta bravement un matin, chez le président du conseil : Monseigneur Le Fauve, et, muni d'un état en règle, qui faisait le plus grand honneur à ses talents de comptable, il lui avoua, comme par curiosité, que depuis deux ans, il volait en toute sécurité!

On pense bien que Monseigneur n'était pas parvenu à la haute situation qu'il occupait sans en avoir vu de toutes les couleurs. Si l'autre crut le déconcerter, par sa brutale et cynique franchise, il se trompa du tout au tout.

— Voyons l'état de vos détournements, dit Son Excellence.

Il l'examina posément, comme s'il se fût agi d'un document de comptabilité régulière, et il releva une erreur d'addition dans la colonne des unités.

— Vous vous faites tort de neuf francs, dit-il avec un beau sang-froid.

Puis prenant une plume qu'il trempa dans l'encre, avant de la présenter à l'employé infidèle :

— Vous allez me signer cela, n'est-ce pas? lui demanda-t-il.

— Jamais !

— Comme vous voudrez; si vous préférez coucher à Mazas...

— Faire du bruit? répliqua Warth, avec un sourire effronté. Vous n'oseriez pas, monseigneur.

— Parce que ?...

— Parce que la justice une fois appelée, les opérations de la compagnie lui sauteraient aux yeux.

Le Fauve le regarda un moment, puis, haussant les épaules :

— Innocent ! fit-il en riant. Vous vous imaginez donc, mon cher, que vous pourriez être un antagoniste ? Je vous croyais plus intelligent. Mais, mon ami, qui donc vous parle de saisir la justice de votre affaire ? Hé ! non; elle doit être étouffée... et vous avec ! si vous n'êtes pas sage.

Ludowig avait pâli.

— Vous êtes stupide ! reprit Le Fauve, en s'animant. Où donc vous croyez-vous ? A qui pensez-vous avoir affaire ? Qui diable a pu vous faire supposer que des gens, comme nous, risqueraient de jeter du scandale sur une entreprise, qui fait corps avec tout un système de gouvernement ? Et cela pour quatre-vingts malheureux mille francs ? Belle vétille, vraiment !

— Cependant, pour m'incarcérer, il faut...

— Il faut un signe de moi; pas plus. Et une fois *bouclé*, vous l'aurez belle sans doute de faire vos conditions.

Warth ne trouva rien à répliquer.

— Je suis pris ! pensa-t-il, confondu. Et je me suis livré moi-même !... »

En effet, il avait cru possible d'échapper aux conséquences de son vol, par une menace. Et voilà que la botte était parée.

Cette lamentable constatation le cloua sur place, dérouté, désemparé.

Mais bientôt, avec cette lucidité singulière que provoque un danger imminent, le drôle apprécia sa situation d'un coup d'œil. Il n'avait pas à tenir tête, non ; mais était-il perdu pour cela ?

Puisque l'homme d'État n'avait qu'un signe à faire pour l'envoyer à Mazas, et de là... on ne sait où, pourquoi celui-ci tenait-il à la reconnaissance signée du crime ?

Il y avait peut-être là le prélude de quelque *accommodement*. Son instinct de coquin le lui disait.

En ce cas, il fallait changer d'attitude, s'abandonner, se jeter aux pieds du vainqueur, se rendre à merci.

Ce n'est pas qu'il comptât le moins du monde sur la sensibilité de l'Excellence ; il connaissait trop le bon apôtre !

Si Monseigneur devait en venir à faire grâce, ce ne pourrait être qu'en raison d'une arrière-pensée. A tout hasard, il fallait chercher une échappatoire, en comptant là-dessus. N'y eût-on gagné que du temps, c'eût été se garder des chances de se mettre à l'abri et, qui sait ! une fois hors d'atteinte, de proposer un marché avantageux.

Tout cela se formula dans son esprit, en moins d'une seconde ; sur quoi, ne s'attachant plus qu'à un point : sortir des griffes de son interlocuteur, il se composa la physionomie du rôle qu'il avait à jouer.

Il ne se jeta pas à genoux sur le tapis ; mais inerte, silencieux sur sa chaise, il parvint, par la force de la volonté et en exagérant la fixité de son regard sur un point lumineux, à faire jaillir deux grosses larmes de ses yeux.

Dès ce moment Monseigneur lui parla en vain. Ludowig affectait de rester écrasé. Puis, quand il pensa avoir produit son effet, il se leva.

— Je suis prêt à signer, dit-il.

Le Fauve, qui s'en méfiait, lui passa le papier sans mot dire.

Alors, prenant la plume, Warth regarda l'Excellence.

— Monsieur, dit-il, oubliant à dessein de lui donner sa qualification honorifique, signe évident d'un trouble extrême, — monsieur, ma femme du moins est innocente; ayez pitié du sort que je lui ai fait.

Sa femme ! il en parlait sans malice. Elle arrivait là, dans son intention, comme préparation à ce qu'il projetait d'ajouter, à savoir : qu'il entendait ne pas survivre à sa honte, et que, dès le lendemain, au plus tard, la malheureuse aurait à porter son deuil.

Quand Le Fauve le comprit, il haussa de nouveau les épaules.

— Vous tuer ? fit-il. Pour quoi faire ?

Ludowig eut l'intelligence de ne pas répondre en parlant de son honneur, quoique la péripétie fût indiquée, et de tradition. Non. Il traita la question en homme pratique.

— Que voulez-vous que je devienne ? répliqua-t-il. Que vous me fassiez passer aux assises ou non, je suis perdu. Quels moyens d'existence désormais ? Comment expliquer mon renvoi ? Je suis perdu, vous dis-je. D'ailleurs, je me fais horreur à moi-même. Le souvenir de ma malversation me poursuivra partout et toujours !...

L'homme d'État lui coupa la parole. C'est dommage, car il était lancé, et il lui venait des choses très touchantes à dire.

Par malheur, Le Fauve n'en croyait pas un mot, et comme il avait d'autres affaires, il n'aimait pas à perdre le temps.

— Taisez-vous, lui avait-il dit.

Puis lui enjoignant de s'asseoir, il reprit de l'air le plus calme du monde :

— Se tuer ne remédie à rien. Laissons donc cela. Laissons de même le vol que vous avez commis, et prenons votre

situation à l'heure présente. Eh bien, sans entrer dans des explications que l'état de votre esprit ne vous permettrait pas de saisir, je me borne à vous dire qu'il dépend de vous de tout réparer et de reprendre ensuite le courant d'une existence convenable.

Ludowig en resta suffoqué.

Oubliant son rôle d'écrasé, de candidat au suicide, il posa un coude sur la table, dans l'attitude d'un homme qui se dispose à faire affaire.

Que voulait-on lui dire? Causons. Qu'est-ce que vous proposez? Nous verrons s'il y a marchand.

L'Excellence saisit la nuance du revirement qui s'opérait en son homme. Mais estimant que celui-ci allait trop loin, et trop vite en besogne, il le remit à son plan, d'un air indulgent.

— Vous êtes trop ému, lui dit-il, pour causer utilement de tout cela. D'ailleurs, ne vous y trompez pas; vous ne sauriez nous intéresser, et vous nous embarrassez encore moins. Mais, tout à l'heure, vous avez parlé de votre femme, qui est, en effet, bien innocente de vos méfaits. Il y a plus. Elle est fille d'un légionnaire, qui a donné, jadis, des gages de son attachement à la dynastie. Il vous appartient de lui épargner des douleurs qu'elle n'a pas méritées. En outre, elle est personne de bon sens. Elle comprendra à mots couverts; je me propose donc d'arrêter avec elle ce qu'il convient que vous deveniez. Priez-la de venir demain dans la matinée. Il suffira d'une conférence pour fixer votre sort. Allez.

Le ministre ne s'était pas trompé; madame Ludowig Warth était personne de grand bon sens, et elle mit toute la bonne grâce imaginable à conférer.

En sorte, qu'à l'issue de l'audience, l'intelligente dame emportait, dans sa poche, une commission, qui envoyait

son mari au Mexique. Il y avait là des intérêts à surveiller et, loin d'être destitué de son emploi, Warth paraissait chargé d'une mission de confiance.

Durant son absence, on liquida son affaire ; puis, au retour, on le pourvut.

En ce temps béni, il y avait toujours en préparation quelque combinaison industrielle ou financière, où les hauts personnages ne pouvaient paraître ostensiblement.

Warth devint l'homme de paille de Son Excellence et, naturellement, eut part dans les bénéfices, sans compter les épingles dont madame était comblée.

Maintenant le mari était deux fois millionnaire, recevait en son hôtel à Paris, donnait à chasser sur ses domaines en Auvergne et tenait le haut du pavé.

Les malveillants, les jaloux, parlaient bien de certain trou à la lune, dont le bruit avait circulé autrefois. Mais, crainte des mouchards, ils n'en parlaient guère qu'à huis clos, prudemment.

— Des mensonges ! disaient les bonnes âmes. Histoire très grossie et méchamment exploitée par les démagogues de la proscription.

Cependant, si riche et si indépendant qu'il fût maintenant, Warth n'en restait pas moins à la discrétion de Monseigneur ; et quand celui-ci l'eut mis au fait des tracas que lui causait Rodolphe, l'ancien caissier ne fit pas une objection au rôle que son *bienfaiteur* lui réservait auprès de la cantatrice.

VII

LE MARCHANDAGE

A en croire le poète,

Le latin, dans les mots, brave l'honnêteté.

C'est déjà beaucoup ; mais fût-ce en latin, il serait écœurant de préciser ici tout ce qui fut tenté pour arriver à mettre Adrienne dans l'alternative de laisser son père mourir à la peine ou de prendre Rodolphe pour amant.

Pas de milieu, du reste. Et si jusque-là, elle avait eu mille difficultés à savoir peu ou prou de la situation dans laquelle se trouvait Baroit, les renseignements lui arrivaient, dès lors, avec trop d'exactitude et de précision.

L'état du malheureux eût crevé le cœur d'un indifférent.

A moitié perclus, traité comme un chien, croupissant dans la saleté, il n'avait plus conscience de lui, de son martyre.

Il était tombé aux trois quarts en enfance, insensible à

l'abjection ; pleurant seulement, et bégayant des prières suppliantes, à des dieux inconnus, enfants de sa fièvre et de son délire.

Et quand ses atroces souffrances n'arrachaient pas des larmes à ses co-détenus, même à ses geôliers, c'était bien pis ; il faisait rire, par des contorsions, des gestes, des abandons de soi, qui confinaient à la folie.

De plus en plus rarement, comme par accès, il lui revenait des éclairs de demi-lucidité ; c'est-à-dire qu'il reprenait une vague notion de sa misère.

Il savait, pour un moment, qu'il était en prison, malade, torturé, perdu.

Alors, au début de cet étrange repos, la fermeté d'âme lui revenait.

Puis la fatigue arrivait, et avant de retomber à l'état d'imbécillité, il gardait une sorte de quasi connaissance, durant laquelle, en s'y prenant habilement, on parvenait à lui faire faire ce qu'on voulait ; on en obtenait, du moins, une soumission épuisée, passive, qui permettait qu'on lui dictât des choses dont il n'avait pas tout à fait conscience.

Un jour, on lui fit ainsi écrire une lettre à sa fille.

Cela se bornait à la description des douleurs qu'il endurait.

On lui avait présenté la chose comme un complot. L'un de ses compagnons de captivité, lui avait-on dit, venait de se libérer et quoique ce fût défendu, sous les peines les plus dures, celui-ci s'était offert à faire parvenir la missive.

Aussi Baroit écrivait-il d'enthousiasme, disant tout, se montrant sous un jour tel, qu'une âme de bronze n'eût pu résister aux sanglots.

Cependant, il se possédait encore assez pour ne pas donner à sa lettre le caractère d'une plainte. Non. Il disait :

« ... Voilà ce que j'ai enduré. Mais c'est fini. A la fin du mois on m'embarque pour Lambessa. Là, du moins, j'aurai de l'air! ... »

Il semblait crier : délivrance ! parce qu'il était envoyé au bagne.

Seulement, le prétendu libéré ajoutait en *post scriptum :*

« Mademoiselle,

» Votre pauvre père s'illusionne. Pourra-t-il seulement supporter partie de la traversée ? J'en doute, car je sais ce qu'elle est : je sais que le *parquage* à bord est cent fois plus horrible que la prison, et je sais aussi dans quel état de maladie, d'épuisement, de folie, est maintenant mon malheureux compagnon d'infortune...»

D'une écriture serrée, dans tous les sens du papier, il appuyait sur les détails que donnait Baroit, assombrissant encore ce qui était déjà lugubre et finissant par conjurer la jeune fille de faire des démarches en haut lieu pour s'éviter un deuil.

« Ne fût-il pas votre père, disait-il en terminant, il y a là une question d'humanité. »

A la réception de cette lettre qui lui fut remise — en cachette ; comme pour l'obliger ! — Adrienne devint presque folle de douleur.

Quel était désormais son devoir ?

Elle avait fini par percer à jour le complot qui tendait à la jeter aux bras de Rodolphe.

Elle n'en devinait pas la raison ; elle ne démêlait pas l'intérêt que des tiers, quels qu'ils fussent, pouvaient y avoir. Elle sentait seulement qu'on la mettait au pied du mur ; l'obligeant à choisir entre : se livrer au fils de Son Excellence, ou laisser son père mourir à force de tortures.

Elle pensa que toute cette machination était le fait de Rodolphe.

Cependant, son équité la poussait, avant de le condamner, à avoir une preuve irrécusable de l'ignominie du personnage. Il lui semblait de trop petit esprit pour machiner de si épouvantables infamies.

Elle tenta une épreuve.

Avec une netteté farouche, elle le mit au fait de ce qui se passait et de ses soupçons sur lui, et elle eut, au moins, la consolation de voir qu'il ne les méritait pas.

Loin de s'embarrasser, il entra en colère, et n'ayant jamais ménagé personne, il lui dévoila le caractère de son père.

— C'est lui qui fait faire ce marchandage, dit-il. Mais, il n'en sera pas le bon marchand, je le jure. La grâce de votre père est obtenue, Adrienne. L'empereur l'a signée, et je vous l'apporterai demain, sans condition, ou bien monsieur mon père aura de mes nouvelles.

Il fit tout pour cela, en conscience; traitant l'auteur de ses jours comme le dernier des hommes ; menaçant de le traîner publiquement dans la boue, tout prêt à le battre, après l'avoir insulté.

L'homme d'État n'y prit seulement pas garde.

Les rapports de police lui disaient que la cantatrice n'en était plus à hésiter. Il se borna à faire passer dans la feuille officielle la liste de ceux que l'on embarquait à telle date — trois jours après — pour la colonie pénitentiaire.

Le nom d'Agénor Baroit y figurait, à son rang alphabétique.

Le journal fut envoyé à la jeune fille accompagné d'un mot anonyme ainsi conçu :

« Rue de Luxembourg, nº..., il y a un entresol confortablement meublé. Sous l'oreiller on trouvera la grâce que l'on sait. »

L'encre dont on s'était servi était de couleur singulière et entre les lignes on eût dit qu'il y eût d'autres caractères tracés.

En douze heures, il se trouva que le premier texte avait disparu, s'était effacé, et qu'en place, des phrases sans signification apparaissaient.

. . . . . .

. . . . . .

La veille du jour fixé pour le départ du bagne flottant, qui devait emporter son père à la Nouvelle-Calédonie, Adrienne jouait cinq actes du répertoire au Théâtre-Lyrique.

Selon l'habitude, elle dîna chez elle, en face de sa mère, à quatre heures.

Elles touchèrent aux mets du bout des dents l'une et l'autre.

Depuis deux mois, madame Baroit était en mauvaise santé : des défaillances, étourdissements, lassitudes constantes inexpliquées.

— Ne viens pas au théâtre ce soir, lui dit Adrienne. Je serais inquiète de toi. J'aime mieux que tu te mettes au lit, dès mon départ, et que tu te reposes.

La mère s'y refusait.

— Qu'ai-je à craindre ? répliqua la jeune fille. Du quai de Gèvres à l'entrée des artistes, il n'y a pas cinq minutes.

— Pour y aller, soit. Mais au retour, passé minuit ?...

— Je me ferai accompagner par le régisseur.

— Si j'étais sûre qu'il y consentît !...

— C'est son chemin. Seulement, je devrai attendre qu'il

ait fini son inspection. Aussi bien, ne t'inquiète pas si je suis de quelques minutes en retard.

— Tu le veux, Adrienne ?

— Oui, maman ; je t'en prie.

— Eh bien, soit ! Après tout, je me sens rompue.

— Va te mettre au lit. Si tu dors à mon retour, je te laisserai. Ne t'étonne donc pas si en t'éveillant demain matin, tu te souviens que je ne t'ai pas embrassée en rentrant.

— Va ! va ! fit sa mère, je t'entendrai bien. Tu ne risques rien d'entrer dans ma chambre !

Selon une habitude, qui commençait à se prendre, la représentation fut un triomphe pour Adrienne.

Au dernier entr'acte, le foyer s'emplit de mélomanes qui l'accablèrent de compliments. Elle les recevait avec une joie fébrile et ceux à qui elle consentait à serrer la main, restaient plus ou moins surpris de l'énergie de son étreinte.

La pièce finie, elle remonta à sa loge, changea de vêtements, donna l'ordre de lui retenir une voiture, et, renvoyant l'*habilleuse*, elle ouvrit un buvard et se mit à écrire.

A une heure du matin, le portier, qui pestait contre elle, — tout le monde était parti, et il n'attendait plus que le dépôt de la clef d'Adrienne pour se coucher, — la vit enfin descendre.

Elle entra dans la loge.

— Demain, au petit jour, dit-elle, vous enverrez votre fils porter cette lettre. N'y manquez pas, surtout !

Elle jeta un louis sur la table, et gagnant l'avenue Victoria, absolument déserte, elle monta dans un coupé qui attendait devant la sortie des artistes.

Le mouvement de bascule qu'elle imprima à la voiture éveilla le cocher.

— Rue de Luxembourg, n°..., dit-elle.

Le cocher fouetta sa bête et l'on partit.

C'en était fait. Elle avait conclu le marché : son honneur contre la vie, la liberté de son père !...

A ce moment, elle était animée, mais non troublée ou confuse.

Elle savait où elle allait; mais elle savait aussi ce qu'elle voulait.

Qui l'eût aperçue dans ce fiacre vulgaire eût été frappé de l'altération de ses traits. Elle était laide, tant il y avait de colère et de haine répandues sur son masque crispé.

Au petit jour, Louis Skébel rêva qu'on enfonçait sa porte. Il s'en fallait de peu. Quelqu'un, las de sonner, tapait sur le panneau à grandissimes coups de pied, tout en hurlant :

— Monsieur Skébel ! monsieur Skébel !

A la fin, le Lorrain se dressa sur son séant, se frottant les yeux, dérouté encore par les pesanteurs du sommeil. Et quand après quelques minutes d'efforts pour se ressaisir, il fut enfin convaincu de la réalité, à savoir qu'on manifestait la ferme intention d'obtenir audience de lui, il sauta à bas de sa couche, et, sans cérémonie, il alla ouvrir, pieds nus et en chemise.

— Ah çà ! fit-il, que diable vous prend-il ? A qui en avez-vous avec un tel vacarme ? Est-ce que le feu est à la maison, ou bien supposez-vous que je me sois suicidé ?

— Monsieur Skébel, répondit le fils du portier, qui avait qualité de garçon de théâtre, c'est une lettre, que mademoiselle Adrienne a recommandé de vous remettre dès le grand matin.

A ce nom, les idées du brave garçon se débrouillèrent comme par enchantement.

Une lettre d'Adrienne !

Plus il allait, et, quelle que fût sa retenue envers la cantatrice, plus l'amour le gagnait.

Il prit la lettre et se sauva dans sa chambre.

Passer un vêtement eût pris trop de temps. D'un bond, il s'élança dans son lit, rabattit la couverture sur ses jambes, déchira l'enveloppe et lut :

« Si vous m'aimez comme je vous aime, Louis, vous porterez la lettre ci-incluse à ma mère, sur l'heure.

» Cette lecture lui sera un coup douloureux. Vous la consolerez et vous l'embrasserez pour moi.

» Je vais commettre une ignominie, je le sais, et je n'ai pas le courage de ne pas la commettre.

» Je me *vends*, mon ami, non pour du luxe et du bien-être, auxquels, Dieu merci ! je suis peu sensible, mais pour racheter quelques souffrances d'un pauvre être accablé, vaincu, qui n'a même plus la conscience de sa décrépitude et de son humiliation.

» Jugez-moi aussi sévèrement que vous voudrez, Louis. Je renonce à être comprise. S'il n'avait fallu que ma vie, je l'eusse donnée sans hésitation, mais ma mort n'eût servi de rien. Il fallait mon déshonneur.

» Le sacrifice en sera fait quand vous lirez ces lignes.

» Votre conduite est toute tracée, mon pauvre ami. Vous êtes bon, vous pleurerez sur moi qui pleure sur vous. Mais il faut plus, il faut m'oublier et vous attacher à une autre, qui n'ait de sacrifice à faire qu'à vous.

» A cette heure où je suis encore digne de votre amour, Louis, je vous jure que je vous ai aimé, et que mon cœur du moins ne sera jamais à un autre.

» ADRIENNE. »

A la lecture de cette lettre, le jeune homme ne trouva pas une larme sur le premier moment.

L'assaut était trop rude. Il n'y avait pas moyen de réfléchir.

Son trouble était si grand que, sans s'arrêter à aucune considération, il rompit le cachet de la lettre qu'Adrienne le chargeait de porter à sa mère.

Il y avait:

« Ma pauvre chère mère,

» Au reçu de cette lettre, cours à la préfecture de police. On te dira là où tu dois aller recevoir mon père.

» Dès qu'il sera dans tes bras, emporte-le, comme un enfant, car ce n'est plus qu'un enfant. Emmène-le en Belgique et ne lui parle jamais de moi, qui suis morte pour vous.

» Louis te dira de quel prix j'ai payé les derniers jours de mon père. Adieu.

» Celle qui fut ta fille, met à tes pieds ses tendresses et son respect.

» ADRIENNE. »

Dans les journaux du lendemain, on lisait :

« Ce soir au Théâtre-Lyrique, changement de spectacle.

» Mademoiselle Adrienne a rompu son engagement.

» Dans la matinée, un avoué est venu payer son dédit au théâtre, et le directeur a dû décommander l'affichage de la pièce annoncée.

» Il circule tout bas, sur cet événement inattendu, un roman très original, dont le fils d'un haut personnage serait le héros.

» On ne saurait dire encore si la sensible cantatrice, qui était en train de conquérir le rang d'*étoile*, renonce définitivement à l'art; mais on parle de son départ pour des climats où les nuits sont éclairées par une lune entièrement de miel. »

A quelques jours de là, l'éditeur Hetzel, qui se trouvait

avec des proscrits de l'empire, au Parc royal de Bruxelles, remarqua sur des chaises, non loin de l'endroit où lui-même était assis, un vieillard accompagné d'une femme, au visage austère et morne.

Le vieillard semblait se délecter aux rayons du soleil qui l'éclairait en plein.

Quand son regard plongeait par delà la terrasse, d'où l'on domine la ville, jusqu'à de petits coteaux qui lui font une ceinture, ses yeux souriaient.

On eût dit qu'il fût ravi de sonder l'espace, de contempler le ciel profond et lumineux.

Du doigt, il le montrait à sa compagne, disait quelques mots auxquels elle répondait par un signe de tête, et puis il regardait encore.

— C'est singulier, dit Hetzel; j'ai vu cet homme-là quelque part.

Après un long moment, la femme dit un mot au vieillard.

Docilement, celui-ci fit un signe affirmatif et tous deux se levèrent.

Il passa son bras sous le bras de celle qui l'accompagnait, et s'appuyant de sa canne, il se mit en marche.

Il y avait grande difficulté. Le mouvement par lequel il lançait chaque jambe en avant, avait quelque chose d'incertain et de saccadé. Le pied ne se posait pas; il tombait, comme au hasard; encore qu'avant d'y faire porter le poids de son corps, le malheureux parût s'efforcer de lui donner une assiette certaine.

Il approchait ainsi péniblement du groupe des proscrits.

Quand il ne fut plus qu'à quelques mètres, Hetzel le reconnut.

— Mais, fit-il aux autres, c'est Baroit!

— Agénor Baroit?

— Lui-même!...

Celui-ci avait entendu son nom. Il s'arrêta, et dévisageant Hetzel :

— Monsieur?... demanda-t-il, avec étonnement.

Il ne reconnaissait aucun de ceux qui le contemplaient.

Ils lui dirent leur nom, et il se souvint vaguement.

— Oui, oui, fit-il. Mais, mon Dieu! que vous êtes changés tous.

Et lui donc!

S'il avait eu conscience du passé; s'il s'était vu, avec ses facultés de discernement d'autrefois!...

Ils lui demandèrent son histoire; comment il avait échappé.

La vieille dame eut un tressaillement et blêmit.

Mais il leur répondit des choses sans suite, racontant un combat avec des geôliers, et puis comme un miracle : l'ange de la République, qui avait aveuglé ses adversaires et l'avait pris par la main, le guidant au dehors de la forteresse, en le faisant passer à travers des portes de fer.

Et il riait, s'interrompant pour interpeller sa femme, par un perpétuel :

— N'est-ce pas, ma bonne?

Les autres en restaient muets, écrasés!

— Il est fou! se disaient-ils.

Fou, non; mais en enfance et perclus; fini!

Quand il eut passé, les proscrits se regardèrent avec consternation.

Est-ce donc là ce qui les attendait?

Plus d'un en avait la secrète appréhension. Puis l'énergie leur revint; l'énergie et la colère :

— Un de plus à venger! dirent-ils.

VIII

LA FÊTE D'ASNIÈRES

C'était le second dimanche de la fête d'Asnières; le jour le plus brillant des réjouissances, dites *champêtres*, car à neuf heures, il allait être tiré un magnifique feu d'artifice, à la pointe de l'île des Ravageurs, qu'Eugène Sue a illustrée.

Les restaurants du quai, le café du pont regorgeaient de monde. Aux fenêtres des maisons riveraines, les amis des locataires, accourus de Paris pour la circonstance, s'étageaient les uns sur les autres, et la foule grouillait sur les berges.

Un peu avant la première fusée du feu d'artifice, un des trains qui, de deux en deux minutes, traversaient en sifflant le pont du chemin de fer, déposa à la station une femme enveloppée d'un pardessus sombre. Pas de chapeau. Ses cheveux disparaissaient sous une espèce de pointe en dentelle de laine, qui formait capuchon, et dont les coins retombaient sur ses épaules.

Bousculée à la sortie, portée par la foule endiablée, elle arriva sur la place du pays.

Sans doute elle avait ignoré que ce fût la fête patronale, car elle parut surprise, et, pour tout dire, désappointée, d'apercevoir ces girandoles en verres de couleur, ces cafés bondés de consommateurs des deux sexes qui buvaient et fumaient en riant, criant et chantant.

Elle inclina vers une rue presque déserte, la rue de Normandie, qui débouche à la Seine, entre les deux ponts.

Quelques bonnes vieilles, assises sur le pas des portes, berçant des enfants trop petits pour que la mère eût risqué de les emmener voir le feu d'artifice, des bourgeois qui gagnaient le train, afin d'éviter la presse des derniers retours ; c'est tout ce qu'elle aperçut en suivant la rue lentement.

Elle semblait se consulter. Après un moment, elle se dit à mi-voix :

— Attendons que ce soit fini.

Et du même pas elle arriva sur le quai.

Là, peu de monde.

Le pont empêchait de voir les pièces d'artifice, au pied desquelles on apercevait un mouvement de lanternes ; les employés de Ruggieri qui prenaient leurs dispositions.

D'abord elle s'assit sur un banc, regardant l'eau, dont les petites vagues, que soulevaient les rames, brillaient d'un million d'étincelles.

Puis je ne sais quelle curiosité la prit. Pourquoi ne verrait-elle pas les fusées, le bouquet ?

Elle se leva, gravit la pente qui mène au pont payant, et redescendant de l'autre côté, elle se trouva bientôt au plein de la fête.

Les cris, la musique, les pétards, tout cela l'étourdit, et suivant l'impulsion, elle arriva sur le champ de foire, qu'elle parcourut dans sa longueur.

On l'a reconnue : cette jeune femme, c'était Adrienne.

Il y avait douze jours qu'elle était la maîtresse de Rodolphe. Le matin même, elle avait eu la certitude de la délivrance de son père. On lui avait appris qu'il était en sûreté à Bruxelles, et, sur le moment même, elle s'était dit ;

— C'est assez !

Rodolphe devait dîner au château, et dès son départ, après lui avoir elle-même noué sa cravate blanche, accroché à l'habit une brochette de décorations où brillait ce que les bonnes gens appellent l'étoile de « l'*honneur* », elle s'était résolue au suicide, c'est-à-dire à laver la boue qui tachait sa robe blanche dans les flots de la Seine.

Elle jeta un voile sur sa tête, puis elle était partie sans éclat, sans mouvement de désespoir, tout simplement, n'ayant qu'une idée : aller au plus près.

C'est que cette idée était bien arrêtée dans son esprit.

Une fille comme elle aurait-elle pu s'admettre dans la situation d'une fille entretenue ? Non ! Pour se résoudre à conclure l'odieux marché qui la livrait à des amours déshonorantes, qui l'amenait à se donner à un homme qu'elle n'aimait pas — pour être exact : qui lui répugnait par sa sottise et son caractère — à subir l'intimité d'un être, dont le contact lui causait le frisson qu'on éprouve à frôler un serpent, il fallait de toute nécessité deux choses : en premier lieu qu'une volonté de sacrifice la soutînt, lui donnât l'énergie de surmonter ses dégoûts, en second lieu, qu'elle eût par devers elle une échappatoire intentionnelle.

La première de ces conditions était désormais remplie. Elle était certaine de la délivrance de son père ; en ce cas, à l'autre !

Voilà pourquoi la malheureuse était venue à Asnières — qu'elle croyait trouver calme, désert, sombre ; — pour-

quoi elle se donnait aisément patience, jusqu'à ce que la dernière chandelle romaine fût tirée.

Une heure de plus ou de moins, quand on est décidé à en finir avec la vie, c'est si peu de chose; c'est si vite passé !

Tout à coup elle entendit une pétarade assourdissante qui annonçait le début du feu d'artifice.

Du côté de l'eau, les flammes de bengale incendiaient les nuages de pourpre, comme fait un violent incendie.

Tout le monde courait à la berge, délaissant saltimbanques, bals, chevaux de bois, et tourniquets.

Elle suivit le mouvement qui l'englobait de toutes parts.

Au bord de l'eau, elle se trouva au milieu de quelques familles d'artisans.

Un homme aux épaules robustes, aux reins forts, aux muscles d'acier portait dans ses bras un marmot, qui jetait des cris de joie, à la moindre fusée et qui, pour se consolider dans sa situation, enfouissait ses petites mains dans la chevelure du père, et s'y cramponnait résolument.

Près de cet homme, une femme en jupon de couleur, en camisole blanche, tenait le dernier né dans ses bras, pendant qu'une grande fillette, qui comprimait ses cheveux dans un filet en chenille de soie floche, une de ces enfants du peuple qui, à quatorze ans, connaissent et supportent la misère, et sont déjà épuisées par excès de travail, se hissait sur les pointes de ses espadrilles pour apercevoir le haut *des soleils* qui tournaient aux charpentes.

Assise à terre, enfouie dans leurs jambes, une vieille édentée, que le temps, le jeûne forcé et les duretés de la pauvreté n'avaient pu faucher, attendait que ce fût fini, pour ramener au taudis commun, les plus petits de la marmaille.

Elle ne cherchait à rien apercevoir. Elle en avait tant vu, en son jeune temps !

Puis, s'apercevant que son petit-enfant sur le dos du père masquait la vue à Adrienne, qui restait auprès d'elle :

— Fais une petite place à c'te jeunesse, Thomas, fit la grand'mère.

L'ouvrier appuya de côté.

— Non, dit Adrienne ; ne vous dérangez pas.

— Ça ne fait rien, répliqua le fils de la vieille, approchez. Tenez : venez là, vous prendrez la *grande* devant vous.

— P'pa, dit la fillette qu'on appelait la *grande*, si au lieu de rester là, nous descendions jusqu'au bateau à lessive. J'y vois personne.

L'ouvrier y jeta un coup d'œil.

— T'as raison, fit-il, prends-moi le moutard. Venez-vous, la mère ? Mais faites attention de *ne pas* glisser.

— Je m'en chargerai si vous voulez bien, dit Adrienne.

— Vous êtes trop honnête, mamzelle.

Et se faufilant, en hâte, à travers les curieux, la famille gagna le bord de l'eau.

Là, il y avait une planche qui faisait tremplin sous le pied.

— Veillez à vous, dit l'ouvrier.

— Ne craignez rien, répondit Adrienne.

Et avec mille précautions, elle fit passer la vieille femme.

Une fois dans le bateau à lessive, on se trouva au premier rang.

— Quasiment comme des princes ! dit la grande fillette.

On les avait vus passer et s'installer. D'autres suivirent, et peu à peu, cent cinquante personnes furent là.

Mais qu'importe ! Elles étaient derrière, et debout, celles-ci,

tandis qu'eux étaient assis, les pieds ballants au-dessus de l'eau, qui coulait en miroitant, dans une infinité de remous et de petits tourbillons pleins d'éclairs argentés.

Adrienne pensait :

— Le feu d'artifice tiré, ces bonnes gens partis, je me laisserai glisser là.

Un des marmots battant des mains faillit perdre l'équilibre.

— Nom de Dieu ! hurla le père; veillez à vous, la mère. A quoi que vous pensez donc !

— Ce mâtin-là se trimousse comme une anguille, répondit la vieille, en allongeant une taloche à l'enfant, qui se mit à pleurer.

— Donnez-le-moi, dit Adrienne. La grand'mère a assez de veiller à elle.

Et ces gens, qui ne la connaissaient pas, lui passèrent à bout de bras, au-dessus du courant, un beau petit joufflu dont les yeux étaient tout mouillés de larmes.

Adrienne l'assit sur ses genoux, le serrant sur son sein, lui essuyant le visage, et, — que les gens susceptibles me pardonnent ce détail ! — le mouchant de son mouchoir, afin peut-être de l'embrasser à bouche que veux-tu.

Le petit n'en eut pas pour longtemps à geindre. Il lui rendit un gros baiser, et regarda de tous ses yeux écarquillés.

Il était en admiration, et à chaque *baguette*, il serrait nerveusement les mains de celle qui le portait, en lui disant :

— Regarde, madame ; vois-tu comme c'est beau !

Alors, il y eut un moment d'entr'acte. Tout devint sombre.

—C'est-il fini ? demandaient les enfants avec regret.

— Attendez un peu.

— Ça va être le bouquet, faut croire.

En effet, après un instant d'attente, qui parut un siècle à l'impatience de ces naïfs petits, un tonnerre éclata, qui les fit tressaillir ; puis tout l'horizon s'illumina d'une lueur crue, féroce, que les yeux ne pouvaient supporter d'abord.

On se voyait comme en plein jour et la lune était éclipsée.

C'était la gerbe du bouquet.

— C'est drôle! dit tout bas l'ouvrier à sa femme, en lui désignant Adrienne.

— Quoi donc?

— Elle pleure, la dame.

— Pourquoi ça?

— Est-ce que je sais!

— T'as cru voir.

— Non. J'ai vu.

La femme, malgré l'effort, ne parvint pas à attribuer une cause à cette singularité, et prenant son parti avec la philosophie des malheureux, qui ont l'habitude de la peine, faute de ne pouvoir rien à la leur ou à celle du voisin :

— Qué-que tu veux! fit-elle ; c'est peut-être qu'elle a du chagrin.

M. La Palisse n'eût pas trouvé mieux.

Le mari ne répondit pas, mais il lui resta une préoccupation dans l'esprit.

En trois minutes le bouquet brilla et s'éteignit.

On attendit un assez long temps, espérant vaguement quelque surprise, puis, lentement, les spectateurs remontèrent au quai.

Un à un, les saltimbanques reprenaient leur *boniment*, les orgues se mettaient à ressasser leur simpiternel motif ; tambours, cloches, trompettes, jetaient au vent des bruits abracadabrants, et des voix fatiguées, alcoolisées répétaient :

— Ohé! Lambert!

A cause des précautions à prendre pour le passage de la grand'mère sur la planche flexible, la famille de l'ouvrier laissa passer ceux qui remplissaient le lavoir flottant.

Adrienne avait rendu le petit à sa famille, mais elle était restée assise à sa place.

Le père s'en étonna, dit un mot à l'oreille de sa femme, qui vint à la jeune fille.

— Voulez-vous bien nous faire la politesse, lui dit-elle, de vous rafraîchir d'un doigt de vin avec nous?

— Je vous remercie, répondit vivement Adrienne, je vais attendre que la foule soit passée pour rentrer à la maison.

— Vous allez attendre là?

— J'y ai frais, et je me sens bien.

— Vous êtes d'Asnières?

— Non. De Clichy.

On n'osa pas insister.

— Alors, bonsoir, madame, dit l'ouvrier.

— Bonne nuit, fit la jeune fille. Voulez-vous me permettre d'embrasser vos enfants?

— C'tte bêtise! répliqua la grand'mère en lui poussant ses petits.

Quant à *la grande*, ce fut elle qui embrassa Adrienne, et l'on se sépara.

— Tu avais raison, p'pa, dit la grande fillette à son père, quand on eut escaladé le talus. C'tte dame avait les joues salées.

La fête continuait toujours; mais les groupes s'éclaircissaient.

A un moment, l'horloge de l'église jeta dans l'espace trois coups : minuit moins un quart.

En peu d'instants, les cafés se vidèrent, les boutiques

foraines furent désertées. Il n'y avait plus que deux trains pour rentrer à Paris : ceux de onze heures cinquante et de minuit dix.

Les lampions s'éteignaient ; un seul orgue sur le nombre envoyait aux échos son agaçante ritournelle. Au loin des gens, bras dessus, bras dessous s'engouffraient dans les rues qui conduisent à la gare, en chantant faux des chœurs de circonstance.

Et les habitants du pays, en chapeau de paille, chaussés d'espadrilles faisaient de la philosophie, ou de la politique, avec des grands coups de canne aux cailloux de la chaussée, en croisant un *pochard* qui s'arrêtait dans ses zigzags, pour leur dire :

— Je suis un honnête homme !...

Adrienne était toujours à la même place, immobile et silencieuse.

Alors, le dernier train qui part d'Asnières, traversa le pont, chargé de voyageurs à casser les essieux, avec des grappes de femmes et d'enfants accroupis sur les marches de l'impériale des *seconde classe*.

Puis le silence se fit.

La jeune fille jeta un regard circulaire. Personne n'était proche. Elle rabattit son fichu sur ses yeux, en en prenant la pointe entre ses dents, joignit les mains et se laissa glisser.

A peine entendit-on un léger clapotement, qui étouffa deux mots :

— Mon Dieu!...

IX

UN NOUVEAU BAIL

En l'absence du maire d'Asnières, retenu en province pour des affaires personnelles, l'un des adjoints avait dû présider au cérémonial de ce grand jour de fête.

Flatté d'abord d'arborer ce qu'en termes familiers on appelle la « sous-ventrière », l'écharpe municipale, le bonhomme n'avait pas tardé à en avoir sa charge.

Présider les concours d'orphéons et de pompe, ça va bien. Mais les choses ne peuvent guère se passer sans trinquer un brin.

Et puis ce sont des cortèges qui se forment, des promenades dans les rues, musique en tête, petits discours, félicitations, poignées de main à en avoir le poignet démanché, sans compter les stations de quatre heures en plein soleil, pour assister à la joute sur l'eau, au mât de beaupré et autres divertissements de tradition, dans les communes riveraines du fleuve.

Franchement, le feu d'artifice tiré, M. l'adjoint en avait assez !

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
RF
IMPRIMÉS

Aussi, lâchant la compagnie, qui se régalait d'un *bishop* dans la salle du conseil de la mairie, il se débarrassa de ses insignes, dépouilla sa grandeur, et gagna sa maison avec l'intention formelle de se coucher et de dormir d'un trait jusque passé sept heures.

Sa femme n'y contredit point, et comme la demie de minuit sonnait, le représentant de l'autorité, qui avait l'abdomen un peu lourd, prenait son élan pour escalader ses deux forts matelas : tous deux en crin, par bonne entente de l'hygiène particulière aux gens gras.

Alors un coup de sonnette à casser le cordon.

L'adjoint prêta l'oreille.

— Ce n'est rien ! dit madame. Des polissons qui font des farces sur leur chemin.

— Je voudrais en pincer un, répondit le suppléant de monsieur le maire, j'en ôterais l'envie aux autres.

Mais de nouveau la cloche tinta, et l'on entendit une voix qui appelait.

— Monsieur l'adjoint ! monsieur l'adjoint !

— Ce ne sont pas des polissons, dit celui-ci.

Pnis ouvrant la fenêtre :

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il un peu brusquement.

— Vite, vite, habillez-vous, répondit l'appariteur. On vient de tirer une femme de l'eau. Il faut faire les constatations.

— En voilà bien d'une autre, à cette heure ! s'écria l'officier municipal, avec déplaisir. Que le diable la patafiole, cette imbécile de femme ! Aller se noyer un jour de fête, passé minuit ! Ça n'a pas de bon sens... Que le diable la patafiole !...

— Est-ce qu'elle est morte ? demanda la femme de l'adjoint.

— On ne sait pas, madame. Les uns veulent la prendre par les pieds, pour lui faire rendre l'eau qu'elle a avalée ; les autres veulent lui fourrer du tabac à priser dans la bouche, pour la ravigoter. Mais les gendarmes demandent des ordres.

— Et où est-elle?

— On l'a portée provisoirement dans la salle de l'hôtel *Beau-Rivage*, et le brigadier a envoyé réquisitionner le docteur Bastin, à tout hasard. Restent les constatations...

— Il n'y a pas à tortiller, soupira l'adjoint. Il faut que j'y aille. Le diable la patafiole !...

Quand l'adjoint pénétra à l'hôtel *Beau-Rivage*, Adrienne, étendue sur une paillasse à terre, était inanimée.

Autour d'elle, les propriétaires de l'hôtel, avec une fille et un garçon de salle, deux gendarmes et le brigadier ; puis l'homme qui l'avait tirée de l'eau : cet ouvrier dont la jeune fille avait tenu un enfant sur ses genoux, durant le feu d'artifice.

Il avait trouvé étrange que celle-ci restât là, toute seule. La remarque de sa fille aînée, qui avait dit, on se le rappelle : « C'est drôle, elle a les joues salées, » lui avait mis un soupçon dans l'esprit.

Aussi cédant au pressentiment, il avait renvoyé sa famille et s'était mis à rôder autour du bateau à lessive, en fumant sa pipe, s'appliquant à observer l'inconnue du coin de l'œil.

Quand il la vit se laisser tomber à l'eau, il lança un juron énergique, ôta sa veste et d'un seul élan, plongea.

La nuit le gênait pour trouver la pauvre fille, qui ne se débattait pas. Pour la découvrir, il lui fallut un temps, qui, en pareille passe, paraît terriblement long.

Enfin, au cinquième plongeon sa main rencontra un bras. Il tira.

Mais alors, autre difficulté.

Les jupes de la jeune fille s'étaient accrochées à un clou du bateau. Il fallut qu'il remontât à la surface pour reprendre haleine. Et quoique le froid le gagnât et engourdît ses mouvements, quoique la lassitude se fît sentir, il se laissa couler encore.

Par un effort désespéré, il empoigna l'étoffe et lançant un coup de pied sur le bateau, il déchira tout. Il avait dégagé le corps qu'il poussa en haut.

Quand lui-même il émergea à l'air libre, il était temps! La suffocation lui gonflait les artères du cou, à éclater; il avait des bourdonnements inquiétants dans les oreilles, et il sentait l'étourdissement paralyser ses forces.

Il savait bien qu'il y avait grave imprudence à lui, à se mettre à l'eau, à un pareil moment.

On avait copieusement dîné à la maison. Et toute la soirée, dehors, sur le champ de foire, on avait mangé toutes sortes de choses dans un amalgame invraisemblable : du pain d'épice, et des pommes de terre frites, sans compter les macarons; le tout arrosé de ces boissons de pacotille auxquelles les pauvres gens sont condamnés. Le froid de l'eau pouvait en arrêter la digestion, l'étouffer peut-être. Il s'en méfiait.

Pourtant, il n'avait pas balancé un moment. Cette jeune femme avait embrassé ses enfants !

Enfin ! elle était hors de l'eau. Restait à gagner la berge avec elle. Le pourrait-il ?

Il essaya d'appeler ; mais la voix s'arrêta dans la gorge.

— Alors, à tous risques ! ne comptons que sur nous, et à la grâce de Dieu !...

Il rassembla ce qui lui restait de forces, et tenant vigoureusement Adrienne, il nagea...

Quand il l'eut à moitié posée sur les cailloux, il n'en pouvait plus. Il tomba à son tour ; puis, sans savoir pour-

quoi, sans y rien comprendre, l'attendrissement le prit, et il pleura comme un enfant.

C'est là qu'on finit par les découvrir tous les deux. Le *pochard* qu'Adrienne avait entendu rabâcher : — « Je suis un honnête homme », s'était pris les pieds dans la veste de l'ouvrier et, comme de raison, était allé rouler dans la poussière à quelques pas.

Puis revenant furieux à l'objet où il s'était empêtré, il parvint à réfléchir ; la possibilité d'un malheur perça à travers les vapeurs alcooliques de son cerveau, et se dégrisant à moitié, il cria :

— Au secours !...

On était accouru. On avait transporté la noyée à l'hôtel où l'on avait dû aider l'ouvrier à la suivre.

Le petit monde est sensible aux dévouements d'autrui. Ce bon diable d'ouvrier ayant conté l'affaire en deux mots, on songea qu'il était chargé de famille, et l'on fut ému de son abnégation.

Le brigadier faisait des grimaces atroces, pour ne pas pleurer *sous les armes!* En un clin d'œil, les gens de l'hôtel improvisèrent un costume bien chaud pour le sauveteur, pendant que la servante lui apportait du thé avec un flacon de rhum; mais du bon; pas celui de la clientèle!...

A l'arrivée de l'adjoint, le docteur, accouru en hâte, s'occupait de la jeune fille, et l'on faisait silence, attendant ses ordres et les exécutant avec précision empressée.

— Elle n'est donc pas morte ? demanda l'adjoint.

— Le docteur dit que non, lui fut-il répondu tous bas.

C'est une rude besogne que de chercher à ramener un noyé à la vie.

Pendant que les uns frictionnent ses membres, avec telle étoffe de laine que ce soit, pour tâcher de provoquer

de la chaleur, et rétablir la circulation du sang, le médecin s'applique à l'opération de la respiration artificielle, en faisant de légères pesées sur les côtes, simulant, ainsi, le mouvement qu'elles ont en l'état de santé, et, collant sa bouche sur les lèvres du patient, il tente de lui insuffler doucement de l'air dans les voies respiratoires.

Il y faut une patience imperturbable. Parfois cela dure des heures avant que, pour le vulgaire, un signe de vie réapparaisse.

A deux heures du matin, Adrienne ouvrit les yeux.

Quoiqu'on l'eût placée devant un grand feu, au bout de quelques minutes ses dents se mirent à claquer, en même temps que des frissons la parcoururent.

Le docteur l'entoura dans une couverture de laine, et, la prenant dans ses bras, il la monta au premier étage, dans une chambre qu'on avait préparée sur ses indications : du feu dans la cheminée, un lit bassiné, avec des bouteilles d'eau chaude, sous un édredon.

— Et maintenant, dit le brigadier, maintenant, monsieur le maire, ou plutôt, excusez! le « faisant fonctions », nous attendons la consigne pour les constatations.

— Ah ! oui..., fit l'adjoint en s'arrachant une paire de poils de ses volumineux sourcils, et cela en manière de contenance, maintenant c'est les constatations. Eh bien, brigadier, faisons donc les constatations.

L'ouvrier, tout à fait remis à présent, demanda permission de conter le premier ce qu'il savait, afin de pouvoir rentrer chez lui, où l'on devait être inquiet.

Il parla simplement, évitant de se faire valoir, par inconscience peut-être du caractère de son action, qui lui semblait si naturelle!...

Quand il eut terminé, il signa ce que le brigadier avait écrit sous sa dictée.

— Père Molvot, lui dit l'adjoint, en lui tendant la main, ce que vous avez fait là est d'un brave homme!

L'ouvrier en devint tout honteux, et le rouge lui monta aux yeux.

— Comprenez, monsieur le maire, répondit-il, en torturant sa casquette. J'ai trois enfants. Eh bien, un supposé qu'il y en ait un à qui que ça arrive, j'aimerais bien qu'on lui en fasse autant. Faut s'aider les uns les autres, avec le respect que je vous dois.

Il partit là-dessus, en rallumant sa pipe.

Les vêtements d'Adrienne séchaient devant le feu. La finesse de son linge était remarquée ; l'étroitesse de ses bottines aussi.

— Quelqu'un de bien ! disait-on.

On fouilla dans les poches, et l'on y trouva une petite bourse en mailles d'argent, contenant deux louis et de la monnaie, plus un billet de la banque de France, sur papier jaune foncé : deux cents francs.

Cela lui valut de la considération.

En surplus, il y avait à elle, dans une assiette à soupe, sur la cheminée, une montre et la chaîne de col, deux bagues assez simples, et un bracelet, avec une turquoise — qui porte bonheur !

Tout cela ne disait rien d'elle, ne constatait pas son identité.

L'adjoint voulait, si possible, l'interroger.

Quand on en parla au docteur, qui venait d'achever de l'installer, en mettant près d'elle une garde pour la veiller, il envoya l'autorité promener.

— Je vous le défends bien ! dit-il. Elle n'est pas en état de s'envoler, soyez tranquille, et vous l'interrogerez quand je vous le permettrai. Jusque-là. laissez-la en paix.

Il l'avait entendue tousser, d'une façon qui avait éveillé

son inquiétude, et il avait constaté à la base des poumons une chaleur qui lui déplaisait.

L'adjoint et le brigadier s'inclinèrent.

— En ce cas, dit le premier, c'est fini pour aujourd'hui, et nous pouvons aller nous coucher.

— Effectivement! répondit l'autre.

— Brigadier, interrompit le gendarme, qui avait exploré les poches, voilà un papier tout mouillé qui était collé dans la doublure

On déplia le papier avec précaution, et, malgré les bavures de l'encre détrempée, on put lire :

Association confraternelle
des artistes dramatiques et lyriques
rue de Bondy, n°...

Paris le...

QUITTANCE

« Reçu de Mlle *Adrienne Baroit* (*dite Adrienne*), la somme de *cent francs* montant de ses cotisations, à ce jour (*et don volontaire à la caisse des retraites*).

« Paris, le... »

Signature : « illisible. »

— Une actrice, fit l'adjoint.

Tout en bas du papier, il y avait à la main :

« *Mademoiselle Adrienne Baroit, quai de Gèvres, n°...* »

Mais la seconde partie de la phrase était biffée d'un trait de plume, et on y avait substitué cette autre adresse :

« *Rue de Luxembourg, numéro...* »

L'adjoint transcrivit cette seconde indication, en passant la note à l'appariteur.

— Demain vous irez voir ce qu'il retourne de tout cela.

Le lendemain à l'aube celui-ci arrivant rue de Luxembourg, trouva Rodolphe qui avait fait atteler pour courir à la préfecture de police. La narration de l'appariteur l'en dispensa et faisant monter le fonctionnaire municipal sur le siège de son coupé, on partit à fond de train.

Quand Rodolphe descendit à l'hôtel *Beau-Rivage*, le docteur Bastin quittait la malade.

Le jeune homme le remercia de ses bons soins, et demanda s'il pouvait emmener Adrienne à Paris.

—L'emmener? fit le docteur. Si vous voulez la tuer, vous n'avez que cela à faire.

— Mais non! Mais je veux qu'elle guérisse au contraire, et j'entends ne rien épargner pour cela, docteur. Dans quel état est-elle donc?

— Je crains de la pleurésie, répondit celui-ci et, en raison de l'accident qui l'a déterminée, je crains encore des complications graves. Par bonheur nous pouvons compter sur une période de beau temps. Si vous pensiez avec moi qu'il y ait difficulté à la soigner dans un hôtel, où du reste une personne malade est toujours un embarras, louez quelque maisonnette ici, qu'on meublera à la diable; mais où elle sera chez elle. L'important est de la laisser à la campagne. L'air de Paris lui serait funeste en ce moment. Et si, rétablie aux premiers froids, elle peut passer l'hiver dans le Midi, il est à peu près certain qu'au printemps prochain, il n'y paraîtra plus. Voilà mon sentiment sur l'état de cette jeune fille. Maintenant vous ne me connaissez pas, et vous avez probablement un médecin qui vous donne habituellement des soins. Appelez-le, en y adjoignant une sommité médicale, nous aurons une consultation qui déterminera vos résolutions.

Cela dit, le docteur lui remit sa carte et courut à d'autres éprouvés.

Les médecins de Paris confirmèrent purement et simplement les prescriptions de leur confrère.

Sur quoi, une des maisonnettes de la rue du Chemin-Vert se trouvant libre, Rodolphe fit venir un tapissier, qui l'aménagea en un jour.

Le surlendemain de l'événement, Adrienne, étendue sur un lit improvisé, dans une tapissière, y fut transportée, sous la direction du docteur.

A l'automne la jeune fille était sur pieds, et dès la mi-octobre, elle partait en Italie.

La raison de sa tentative était restée un mystère. Une seule personne la connut : Louis Skébel.

Au moment de quitter la France elle lui écrivit :

« Vous l'avez compris, mon ami, telle que vous m'avez connue, il ne se pouvait pas que j'acceptasse l'ignominie sans arrière-pensée.

» Au moment où je me suis déterminée à troquer l'estime de moi contre la liberté de mon pauvre père, je me suis déterminée du même coup à mourir.

» La mort m'a échappé par un concours de circonstances où je crois voir le doigt de Dieu. Un pauvre et excellent homme, un ouvrier, a fait le sacrifice de ses devoirs envers ses enfants, une épouse et une vieille mère, pour me tirer du dessous d'un bateau où mes vêtements s'étaient accrochés.

» Il a risqué sa vie, la misère de sa famille, par esprit instinctif d'humanité. Quand j'y pense, la honte me prend. Il aurait pu se noyer, condamner, par là, les siens à la mendicité, et quand j'ai voulu l'en remercier, il m'a fait la moue d'un homme qu'on humilie.

» Par bonheur, son dernier enfant n'était pas encore baptisé, et me voilà sa marraine ; c'est-à-dire de sa famille à

lui, ce qui lui interdit de s'opposer à ce que je fasse ce que je dois.

» Pourtant il n'y a consenti qu'à la condition d'un serment :

» — Jurez-moi, m'a-t-il dit, que vous ne recommencerez pas.

» J'ai juré en lui baisant les mains, ces mains qui m'ont arrachée à la mort ; ces mains que les délicats, des soi-disant hautes classes, disent *grosses* et qui, en réalité, sont *fortes* et loyales surtout.

» O mon ami ! comme les idées de mon père me gagnent ; comme ses convictions me pénètrent ! comme son sang agite mon cœur, à la constatation des injustices et des vilenies de ce monde.

» J'en viens à douter de choses qui me faisaient trembler jadis et que je croyais un suprême refuge. Dites-moi où est Dieu ? A quoi s'attarde-t-il, quand le crime s'étale de toutes parts avec insolence ? Sa justice est-elle endormie ? Sa bonté est-elle lasse ?

» N'entend-il plus les lamentations de la multitude, ou bien veut-il châtier, par là, l'ineptie moutonnière de ces pauvres gens, qui, d'un seul mouvement anéantirait ceux qui les oppriment et les insultent ? Est-il dans ses desseins que l'excès de la douleur et de l'humiliation leur ouvre les yeux enfin, jusqu'à apercevoir qu'ils sont le nombre, la force ; qu'ils ont le droit, et qu'au lieu de plier l'échine, en fournissant leur sang, leur argent et jusqu'à leurs jeunes filles, à la dépravation de ceux qui se font leurs maîtres, il est l'heure de relever la tête et de contraindre ceux-ci à les servir, sans les scandaliser ?

» C'est trop d'humilité en toute conscience. L'abus légitime l'effronterie de ces orgueilleux avides et cruels ! En attendant que les peuples remettent au pas ces despotes

en délire, je me révolte, moi, et, dans mon âme endolorie, je n'admets plus qu'un sentiment : la vengeance !

» Ils ont martyrisé mon père; pour le tirer de leurs mains, j'ai dû sacrifier honneur et vertu, surmonter des dégoûts sans nom, renoncer à des amours chastes, au respect des autres et de moi, et, sottement, vaincue, râlant sous le talon de leur botte, j'ai fermé les yeux, me résignant à la mort ?... J'étais stupide.

» Non, je ne recommencerai pas ; non, je ne renoncerai pas à la vie. J'y vois un intérêt nouveau, persistant, plein d'âcres joies, de triomphes amers, un but unique qui se formule ainsi :

» Leur rendre au centuple le mal qu'ils m'ont fait... »

» Il y faudra du temps, j'y userai le meilleur de moi. N'importe ! il faut que je leur rejette au visage toute la boue dont ils m'ont salie !

» . . . . . .

» . . . . . »

— Papa, dit un matin Rodolphe à l'Excellence, donne-moi des lettres pour les gouvernements de Turin, Naples, la Toscane, Rome...

— Tu pars?

— Après-demain.

— Pour longtemps?

— Un an peut-être.

Le visage de Monseigneur se fit radieux comme un premier beau jour d'avril.

Et tout bas, il se dit :

— Ça... c'est bon !...

X

LA HAINE ET L'AMOUR

Trois années après les événements que nous avons rapportés, le journal *Il Pungolo*, de Milan, contenait à la première page, un long article, dont nous traduisons les passages principaux :

« Une heure du matin.

» Toute la ville est encore en émoi des acclamations dont les *dilettanti* ont comblé la diva française : Mademoiselle Adrienne pour nos voisins ; l'*Adriani* pour nous, qui l'avons adoptée de cœur, tant son aimable talent a le cachet de l'Italie.

» C'était sa représentation d'adieu, et tout ce qui se pique d'intelligence artistique tout ce qui tient un rang, si humble qu'il soit, dans le monde des arts, avait tenu à honneur de lui donner un témoignage reconnaissant de l'admiration qu'elle impose.

» Ça été un triomphe non interrompu. Dès le premier acte de cette *Traviata*, de notre Verdi, où il semble qu'elle

se soit incarnée, elle a été rappelée quatorze fois, et quatorze fois les bouquets, les bijoux, les couronnes ont jonché littéralement la scène.

» Il serait impossible de rendre un compte détaillé des péripéties de cette soirée, presque unique dans nos annales. Il suffira de dire qu'au dernier acte, toute la salle pleurait.

» L'orchestre est monté sur le théâtre, et aux bravos mille fois répétés des assistants, le chef d'orchestre l'a couronnée de fleurs.

» Émue, tremblante, les yeux humides, elle n'a pas trouvé de paroles pour exprimer ce qu'elle ressentait, et se jetant au cou du maestro, elle l'a embrassé avec un sourire sous ses larmes.

» Toutes les personnes qui avaient assisté à la représentation l'ont attendue à la sortie, et quand elle a paru, un hourrah immense s'est échappé de chaque poitrine : *Eviva l'Adriani!*

» La délicieuse princesse de *** l'a fait monter dans sa voiture pour l'emmener souper à son palais. Aussitôt on a dételé les chevaux, et la jeunesse a traîné l'équipage.

» Pour en descendre, la diva a trouvé tous les cachemires de la princesse disposés en tapis, sur la voie même, et le peuple a battu des mains.

» Au moment où nous écrivons ces lignes, luttant contre une émotion profonde et bien douce, l'orchestre exécute sous les fenêtres du palais, les morceaux préférés de l'illustrissime cantatrice qui, de cinq minutes en cinq minutes, est obligée de paraître au balcon, d'envoyer des baisers à la foule, en réponse aux cris d'amour qui font retentir l'écho... »

Ces choses singulières, le journaliste ne les avait pas rêvées. Tout s'était passé comme il le consignait au courant de la plume.

L'article n'en restait pas là. Sous une autre forme, le rédacteur rendait un dernier hommage à la diva, en exprimant le regret unanime qu'on ressentait à la voir quitter l'Italie.

« ... Elle part demain, disait-il. Elle retourne dans son pays, dans sa capitale parisienne, où sans doute le succès l'attend, mais où l'on peut lui prédire qu'elle ne saurait être plus aimée que par nous.

» Adieu, ajoutait-il, — en la tutoyant comme une muse ; — adieu ! nos cœurs resteront pleins de ton angélique souvenir. Va, sois heureuse et adulée ; mais souviens-toi quelquefois, au milieu de tes triomphes de reine, qu'il y a sous notre ciel pur, des âmes enchantées où ton nom est gravé à jamais, entouré d'une auréole de gratitude et d'amitié. »

Cinq jours après, un élégant coupé de maître s'arrêtait rue de Boulogne, à Paris, devant un petit hôtel précédé d'une cour sablée.

— La porte, s'il vous plaît ! cria le cocher.

Les battants de la grille s'ouvrirent. Le coupé pénétra, et quand il eut avancé à un petit perron de six marches, une jeune femme un peu poudreuse, un peu fatiguée dans sa toilette de voyage, en descendit.

Cette voyageuse, c'était Adrienne, qui revenait d'Italie et qui rentrait chez elle.

On a bien lu : *Chez elle.*

Ce petit hôtel, en somme exigu et modeste, mais d'un aspect agréable, encadré d'arbres et de verdure grimpante, était sa propriété.

Il était si peu vaste, qu'on avait dû louer une écurie dans le voisinage pour y loger *ses* deux chevaux.

Ils lui appartenaient de même, ainsi que le mobilier, l'argenterie et le reste.

Sans doute, le tout n'était pas intégralement payé ; mais qui a terme ne doit rien et n'en est pas moins possesseur de l'objet acquis. Or, Adrienne avait en poche, des traités et des engagements qui lui permettaient de faire face aux obligations souscrites en son nom, par son notaire à Paris. Donc, c'est bien *chez elle* qu'elle entrait en ce moment.

Cette modification de sa situation à l'égard de Rodolphe était le premier acte de l'œuvre qu'elle avait entreprise, et dont on a compris l'esprit par la lecture de sa lettre à son ami Louis Skébel.

Outre la blessure de dignité, dont une fille comme elle devait odieusement souffrir, à se voir à la charge d'un homme qui n'était pas son mari, il fallait pour la conduite de ses projets qu'elle fût indépendante de lui.

En trois ans elle y était arrivée.

Selon les prévisions du docteur Bastin, le climat de l'Italie l'avait tout à fait remise de la pleurésie qui avait failli l'enlever.

En six mois, elle se retrouva en pleine santé.

Ces six mois, elle les employa à se familiariser avec la langue italienne. Les leçons des professeurs, auxquels elle eut recours, trouvaient naturellement là leur application immédiate et constante, et bien qu'elle ne songeât point à en tirer parti pour son art, dans la péninsule, il arriva que le maestro, qui dirigeait ses études, lui offrit inopinément de débuter à Milan, par suite de la mort accidentelle de la prima donna du cru.

Entreprise périlleuse ! dont une autre se fût épouvantée. Cependant, Adrienne l'affronta, à la condition expresse d'être présentée au public milanais, non comme une remplaçante, mais à titre de pis-aller.

On dut mettre dans les journaux que l'Adriani n'entendait point du tout combler le vide que la mort avait fait

tout à coup, mais simplement et humblement rendre service au directeur et aux abonnés, en chantant tant bien que mal les rôles qui se trouvaient sans titulaire.

On vint l'entendre d'une oreille prévenue, avec un parti pris d'indulgence, s'attendant à une médiocrité, et la réaction fut d'autant plus vive.

Comment ! un pis-aller ? Mais non ! Cette modeste personne chantait mieux que sa devancière. Sans doute, la prononciation de la langue n'était pas irréprochable ; mais quelle âme, quels élans de génie, quelle étendue de voix !

Dès sa troisième apparition, on la tint pour *diva*, les journaux la tambourinèrent, et les bouquets tombèrent à ses pieds à chaque rappel.

Elle acheva la saison, à la satisfaction générale, et le directeur ayant eu vent de propositions russes, se l'assura pour l'année suivante, par un traitement magnifique, qui déconcerta le général chargé de procurer des loisirs à son maître le czar.

Durant l'année qui suivit, la Russie revint à la charge, sans plus de succès. L'impresario de Milan surenchérit de telle sorte qu'Adrienne lui donna la préférence ; d'autant que son travail, en ce pays, la perfectionnait, à mesure, dans l'art italien.

L'année suivante, sûre d'elle enfin, elle ouvrit l'oreille aux propositions du théâtre italien de Paris, se réservant un congé qui lui permît de traiter pour la saison de Londres ; saison pour laquelle on lui faisait un pont d'or.

C'est ainsi que, relativement riche, elle se fit acheter l'hôtel de la rue de Boulogne et pourvoir de tous les accessoires y attachés.

Maintenant, elle était affranchie de toute sujétion envers le fils de Son Excellence.

Quelques jours après son retour à Paris, elle demanda une entrevue à Louis Skébel.

Le brave garçon se mit à ses ordres, et elle préféra aller chez lui.

Quand Adrienne entra chez le pauvre garçon, il la reçut avec embarras. A peine osa-t-il lui tendre la main.

La jeune fille la saisit, se jeta dans ses bras, et sans dire une parole, fondit en larmes sur son épaule.

Il l'y retint longtemps, sans souffler mot, de même, et les pleurs, roulant de ses yeux, s'étagèrent en perles humides, dans les cheveux de son amie.

Ils s'assirent à distance ensuite, muets d'émotion. Puis Adrienne se contraignit à lui sourire.

— Mon ami, dit-elle à Louis, je vous ai écrit il y a trois ans, ce qu'il y avait au fond de mon cœur et de ma pensée. Depuis, si vous avez su quelque chose de moi, vous avez pu supposer qu'il n'y avait là qu'un mouvement de colère, dont le temps avait eu raison.

Tant d'autres finissent par s'habituer à l'équivoque et à la honte! Tant d'autres ont senti leur ressentiment s'évanouir peu à peu, à force de reculer le moment d'une action énergique!

Il n'en est pas ainsi pour moi. Je vous répète ce que je vous ai écrit, Louis : je veux me venger.

Sans cette volonté ferme et constante, j'aurais essayé de nouveau de me tuer ou bien, si le courage m'avait manqué, je me serais jetée dans quelque communauté de filles repenties; en tout cas, j'aurais chassé loin de moi cet homme qui, plus ou moins inconsciemment, m'a fait tomber dans les boues de la galanterie, et m'a imposé son déshonorant amour.

Or, vous le voyez, mon pauvre Louis, je n'ai pas brisé ma chaîne; je continue de subir sa compagnie, je persiste à être la *maîtresse* de ce malheureux.

Louis ne put réprimer un sanglot.

— Je vous fais de la peine, dit-elle. Je vous fais rougir et vous ne me comprenez pas.

— C'est vrai! répondit-il doucement, je ne parviens pas à comprendre.

Puis s'animant, et venant lui prendre la main :

— Écoutez-moi, Adrienne, ce n'est pas celui qui a reçu vos confidences, celui qui sait pourquoi et comment vous avez fait le plus épouvantable sacrifice que puisse s'infliger à elle-même une femme de votre caractère ; ce n'est pas celui-là, dis-je, qui vous suspectera jamais de vous laisser gagner par l'habitude du déshonneur, comme vous dites. Je vous juge comme il convient, et m'en tiens au fait primitif. Je fais plus : sans vous demander d'explications, je crois qu'une pensée de vengeance vous permet de supporter encore des contacts horribles. Mais, sans savoir quel est votre projet, je n'approuve pas cet idéal de vengeance...

— Quoi! s'écria la jeune fille, que voudriez-vous donc? Parce que j'ai eu le malheur de plaire à cet homme, qui a eu la puissance de me faire amener à lui, pieds et poings liés, à sa merci, comme autrefois les pauvres filles que de nobles pourvoyeurs fournissaient à Sa Majesté Très-Chrétienne Louis XV, en son repaire du Parc-aux-Cerfs, j'ai vu ma vie perdue, mon affection pour vous brisée, mon honneur, pour le répéter encore, anéanti. Moi, un être libre et pensant, de conduite estimable, élevé dans des principes plutôt sévères; moi, enfin, qui en raison de mon âge, avais le droit légitime d'aspirer à un idéal aimable et digne, j'aurai été contrainte de violenter ma vertu ; puisqu'enfin, il faut appeler les choses par leur nom, j'aurai été contrainte d'abandonner mes titres à l'estime, de renoncer à mes rêves de chaste fille, à mes ambitions d'honnête femme et de mère respectée, à l'amour d'un mari de mon choix, aux

caresses de mes enfants, moi, dis-je, parce qu'il aura passé par la tête d'un des puissants de ce monde de me faire servir aux plaisirs de son digne fils, j'aurai sombré dans l'abjection, et, le martyre subi, je n'aurai qu'à m'en aller, souillée, honteuse et résignée?... Pourquoi donc Louis? Parce que je suis une fille obscure, l'enfant de pauvres gens? Parce que Jésus a dit de tendre l'autre joue à qui vous soufflette?

— Non! répondit le jeune homme, avec une profonde émotion; parce que, Adrienne, mon cœur est un refuge qui ne pourra jamais vous être fermé.

Adrienne resta comme foudroyée.

— Ah! mon Dieu! dit-elle en fondant en larmes.

— Mon amie, reprit Louis doucement, me comprenez-vous bien? Pour moi, et cela, dès la première heure, je n'ai vu, dans ce qui est arrivé, que ce qu'il y avait en effet : un effroyable malheur.

— Malheur irréparable, Louis!

— Irréparable, sans doute, reprit celui-ci. Allez! à la douleur que je n'ai cessé d'en éprouver, je ne saurais me faire illusion! Mais l'affection que je vous avais vouée, Adrienne, n'est pas de celles que l'adversité déconcerte. D'autres malheurs pouvaient vous frapper : une maladie qui vous eût fait perdre les grâces de la jeunesse; un accident qui vous eût défigurée; que sais-je?... Dès ces temps-là, j'avais prévu bien des choses; car il est de ma nature de réfléchir, et de m'attendre à tout. Cependant, j'en conviens, je n'avais pas prévu ce qui nous a séparés, et il m'a fallu du temps pour m'en remettre, pour sonder ma conscience et voir clair dans mon cœur. Eh bien, voilà ce que vous pouvez y voir vous-même, Adrienne : mes sentiments se sont accrus d'une pitié attendrie, et telle que vous êtes, je n'ai rien à vous pardonner, je

ne vous vois pas coupable ; je ne saurais vous adresser un reproche. Et je vous le dis, avec la conviction d'un homme de bien, qui depuis trois ans a souffert, et s'est mûri, je vous dis, Adrienne : « Ne vous rapetissez pas à poursuivre une vengeance ! La haine ne produit rien de bon ; elle n'a jamais fait que des ruines ; c'est une arme funeste, même à qui l'emploie. » Faites mieux : Oubliez, puisque je vous en prie, moi qui ne veux plus rien savoir ; oubliez et donnez-moi la main. A votre honneur volé, je substituerai le mien; votre âme meurtrie, je la confondrai dans la mienne, et entre le passé et votre souvenir je mettrai ma tendresse. Soyez ma femme voulez-vous ?

La jeune fille l'avait écouté, en éprouvant des impressions profondes. Elle était pâle et ses yeux englobaient le jeune homme d'un regard atterré.

Quand il eut fini de parler, elle glissa à terre, à genoux devant cette générosité, cet amour qu'elle avait perdus.

Il voulut la relever.

— Non, dit-elle, Louis, laissez-moi là. Laissez-moi vous regarder, habituer mon cœur à l'éclat de votre bonté. Laissez-moi me calmer, avant de vous répondre.

Après un moment, Adrienne se releva.

— A votre tour, reprit-elle, écoutez-moi, Louis. Je vous l'ai écrit, et je n'ai pas besoin de le répéter, pour que vous me croyiez : je vous aime, avec tout ce qui subsiste de pur en moi, et je ne me sens pas coupable de ma déchéance. Je crois, que ce qu'il y a d'immatériel dans la créature est hors d'atteinte des flétrissures qu'il m'a fallu essuyer, et cela, mon ami, vous est voué à jamais. Mais je crois aussi, que le beau rêve que vous faites briller à mes yeux, ce rêve magnifique, tout de consolation, n'est pas réalisable. D'autres s'inquiéteraient peut-être de l'avenir, des modifications que le temps apporte dans le caractère

des hommes les meilleurs et les plus charitables; elles s'inquiéteraient aussi des hasards qui provoquent parfois des rencontres, dont il naît des douleurs imprévues ; moi, non! Je vous connais, je vous aime et j'ai foi!

— En ce cas?... Si vous m'aimez, Adrienne!

— Oui, encore une fois, je vous aime, et c'est parce que je vous aime que je refuse d'être votre femme, mon ami. Vous blâmez mes intentions de vengeance. Ah! Louis, que j'en ferais aisément l'abandon, pour me réfugier à vos pieds! Qu'est-ce que la mauvaise joie de rendre de la peine à qui vous en a abreuvé, auprès de l'hospitalité que mon cœur trouverait dans le vôtre. S'il n'y avait que moi, Louis, je vous dirais de me prendre, et dès cette minute, je resterais là. Mais, je ne puis vous oublier, vous. Si je vous aime, je vous honore encore bien plus, et je ne veux pas qu'on vous méconnaisse, je ne veux pas infliger à votre personnalité un caractère que, malgré vous, malgré moi, le monde lui donnerait. Non! un artiste tel que vous, un homme de votre valeur et de votre probité, ne peut être le mari d'une femme qui a été la maîtresse d'un autre! C'est à y consentir que la faiblesse et la culpabilité commenceraient pour moi. Plus je vous aime, Louis, plus je vous veux respecté. Voilà pourquoi, à aucun moment de ma vie, je n'accepterai de vous diminuer en devenant votre femme. Vous savez, vous, quelle infamie m'a livrée à l'homme que je traîne à ma jupe comme un forçat son boulet. Mais qui en est instruit en dehors de nous? Et je souffrirais qu'on vît à votre bras, en qualité d'épouse, la femme qu'un autre... et quel autre! aura produite en qualité de sa *conquête?* Allons, Louis, j'ai le cœur plus haut placé! Je refuse, mon ami, et vous m'approuvez, et vous m'en aimez davantage!

Louis pleurait.

Son chagrin troubla la jeune fille. Presque affolée, elle lui prit la tête dans ses bras :

— Louis ! s'écria-t-elle avec exaltation, Louis, tu crois que je t'aime, n'est-ce pas ? Tu ne me soupçonnes pas d'une arrière-pensée ou d'une insuffisance d'amour ? Quelle preuve veux-tu, dis ? Me crois-tu vouée obstinément et sans retour à cette idée de vengeance qui te blesse ? J'y renonce si tu veux ; mais parle et ne pleure pas... Ah ! Louis, tiens, tu me désespères. Tu ne comprends donc pas que c'est par amour pour toi que je ne veux pas être ta femme ! Ta femme, moi ! non. Ta maîtresse s'il le faut, mais...

— Taisez-vous ! dit Skébel en essuyant ses yeux.

Doucement il l'attira sur sa poitrine et l'embrassa au front. Puis, s'efforçant de sourire, il la fit asseoir en face de lui.

— Je vous ai bien comprise, Adrienne, lui dit-il, et si je pleure, c'est parce que je vois que vous êtes à jamais perdue pour moi. Une fatalité sépare nos destinées ; l'amitié seule est possible entre nous. Eh bien ! je me résigne. Il le faut. Donnez-moi la main, et ne revenons plus sur ce sujet.

Voyons, ajouta-t-il, pour couper court à leur émotion, quels sont vos projets, mon amie ?

— Je ne sais plus ! répondit-elle.

— C'est trop tôt ; oui, calmez-vous d'abord. Tenez, ajouta-t-il, déjeunez ici. Après nous causerons posément.

Elle se rendit à son désir, et durant le repas, il fit si bien qu'il ne resta pas trace des déchirements du début de leur entrevue.

Quand on eut desservi, Louis revint à ce qui, malgré tout, l'inquiétait un peu. « Se venger !... » Comment ?

Il le lui demanda.

— Je tiens beaucoup de mon malheureux père, dit-elle ; l'obstacle de mon humilité, loin de m'accabler, surexcite

mon énergie. Je ne suis rien qu'une enfant de la très mince bourgeoisie, et j'ai choisi pour antagoniste le personnage le plus influent de ce temps-ci ; car vous pensez bien que je ne fais pas à son fils l'honneur de m'en prendre à lui. Tout au plus, puisqu'il a été un instrument, lui réservé-je de retourner en mes mains cet instrument contre celui qui m'a vendu les derniers jours de mon père, au prix de mon bonheur et de ma dignité. Cependant, je n'appréhende pas la défaite dans ce duel, du plus petit contre le plus grand, et depuis trois années, je me suis assez grandie, et assez fortifiée pour voir, prochaine, l'heure de la suprême lutte.

— Quoi ? dit Louis, vous songer à renverser le crédit de Le Fauve ? Vous conspirez ?

— Le renverser ? Non ! Que m'importe sa grandeur ! Si je conspire, c'est contre le repos de sa vieillesse. Il m'a fait pleurer ; il faut qu'il pleure ! Il m'a réduite au désespoir ; à son tour il en sentira les angoisses. Il a jeté de la honte sur ma robe de vierge, j'en couvrirai ses cheveux blancs !...

Il y avait tant d'animation dans la voix de la jeune fille, que Louis crut sans utilité de répliquer.

Clairement, il comprenait que cette victime n'était plus accessible qu'à la douleur de sa blessure. Il ne lui demanda même pas par quels moyens elle espérait atteindre le but proposé et parut s'incliner devant sa résolution.

— Rappelez-vous seulement une chose Adrienne, lui dit-il. Si la lassitude vous prend, ou si l'issue du combat vous est défavorable, vous avez toujours votre place près de moi, qui, à quelque titre que ce soit, saurai vous dérober aux représailles, et vous fournir un asile, où vous pourrez vous recueillir en paix.

— Merci ! répliqua-t-elle en se levant pour se retirer. Mais, ou je succomberai à la peine, ou avant deux ans, je porterai le nom de celui qui m'a fait déchoir.

— Épouser Rodolphe Le Fauve? fit le compositeur en tressautant. — C'est là votre but?

— Porter son nom, oui!

— Mais après?

Elle eut un rire d'amer triomphe.

— Après?... répéta-t-elle. Ah! après!... Vous verrez!...

XI

DANS LES PETITS APPARTEMENTS

Il y avait alors à Paris un homme qui, en question de critique musicale, faisait la pluie et le beau temps. Il disposait d'un journal, où ses arrêts avaient force de chose jugée.

Or, sur le premier début d'Adrienne, — l'Adriani, — à la salle Ventadour, cet homme publia six colonnes de feuilleton, qui eurent un retentissement extraordinaire.

Le coup était porté.

On raconta bien ensuite que de *hautes influences* étaient intervenues; mais puisque en somme l'*Adriani* chantait bien et qu'elle était, ma foi, très jolie, on la maintint au rang où elle s'était placée dès l'abord, c'est-à-dire, à l'état d'*étoile*.

Tout comme à Milan, elle fut baptisée *Diva*.

Un jour, un chambellan lui fut dépêché, pour s'enquérir des conditions dans lesquelles elle consentirait à chanter aux Tuileries.

— Si je suis commandée par le directeur de mon théâtre, répondit-elle, je n'ai pas à faire de conditions.

— Ce n'est pas cela, mademoiselle. Leurs Majestés en ce cas, ne m'auraient pas chargé d'une démarche auprès de vous.

— Cela rend la situation embarrassante, dit-elle, et il ne suffit plus que je me mette aux ordres des souverains. Voyons, n'y a-t-il pas quelque bonne œuvre qui puisse motiver un concert à la cour ?... Sous le prétexte d'y prendre part, je pourrais satisfaire à ce qu'on désire de moi.

Ce fut convenu ainsi.

Il y avait eu une catastrophe quelque part, en province. Le gouvernement avait envoyé des secours. La cassette impériale y avait fourni de même, et des souscriptions particulières avaient ajouté au soulagement des infortunés. Mais quoi qu'on eût pu faire, le remède, comme toujours en pareil cas, n'avait pas été en proportion du mal.

Eh bien, qu'on organisât une fête intime, où l'entourage seul serait admis. Il y aurait concert et les assistants participeraient à une tombola, dont le produit irait aux victimes de la catastrophe. Les curés s'en chargeraient....

A jour dit, Adrienne arriva.

Sa toilette était d'une réserve élégante qui fit sensation. En si petit comité qu'on fût, il y avait deux cents personnes et un seul salon était occupé, celui où se donnait la représentation.

L'un des autres réservé à l'exposition des lots de la tombola, avait au fond, une sorte d'estrade où s'étageaient des objets de prix, qu'avaient fournis ceux-là mêmes qui avaient pris des billets; des merveilles !

Dans la cour du Carrousel, un employé du château, quelque sous-chambellan, attendant la *diva*, lui avait offert le bras, pour la guider à travers les appartements.

Elle entra au moment où, pour ouvrir le spectacle, on jouait une babiole à deux personnages.

Une ambassadrice, qui, sous ce régime, était fort bien en

cour et captivait, par diverses excentricités, l'attention de la ville, se leva de sa place, pour aller à la rencontre de l'Adriani.

— Pardon, mon cher, dit-elle au sous-chambellan, c'est moi qui aurai le plaisir d'amener mademoiselle à l'impératrice. C'est chose entendue.

Puis, passant son bras sous celui de la *prima donna*, elle l'entraîna au premier rang des places réservées, et la présentation se fit.

Il n'y avait pas de programme arrêté. A quel moment Adrienne aurait-elle à se faire entendre ?

— Quand vous voudrez, mademoiselle, lui dit l'impératrice. Nous sommes entre nous, et il n'y a ici que des gens réunis, vous comprise bien entendu, pour venir au secours de pauvres éprouvés.

La petite pièce jouée, l'ambassadrice dit tout bas à Adrienne :

— Vous plaît-il ?

— Certainement, madame.

On s'était levé.

Ordre fut donné d'avancer le piano.

L'impératrice surveilla elle-même l'installation, aidée par son amie, la femme de l'ambassadeur.

Au moment où le pianiste frappait le premier accord, Adrienne aperçut Rodolphe.

La jeune fille le vit pénétrer dans la salle du concert, serrer la main de différents spectateurs, et venir enfin s'asseoir à côté d'un personnage un peu épais, et très vulgaire, qu'elle avait remarqué, par cela que chacun lui prodiguait une déférence spéciale, et par cela aussi qu'il avait paru s'appliquer à analyser la cantatrice.

Elle devina que cet homme était le Goliath, dont elle s'était improvisée le David : Monseigneur Le Fauve.

Son premier morceau en souffrit.

La colère fit trembler sa voix. Mais loin de lui nuire cette émotion prévint en sa faveur. On supposa que la présence de Leurs Majestés l'impressionnait.

Cela ne dura pas, du reste.

Les applaudissements passés, elle donna un autre cahier à son accompagnateur et, maîtresse d'elle-même, alors, elle chanta d'une âme passionnée.

Bien que l'empereur s'entendît autant en musique qu'en politique, ce qui, sans calomnier son souvenir, est donner la juste mesure de son dilettantisme, il parut très satisfait, et, profitant du caractère intime de la réunion, il alla féliciter la jeune fille, sur l'estrade même.

Un moment, il l'accapara. Puis, lui offrant le bras, il la ramena dans l'auditoire, où elle fut étroitement entourée par la cohorte des dévoués de première importance, qui n'entendaient pas rester en deçà de l'enthousiasme du maître.

L'impératrice lui donna son bouquet, et, quand on eut enlevé le piano, pour livrer la scène à trois sociétaires de la Comédie-Française, la souveraine, qui avait désigné une place derrière elle, à la cantatrice, recula son fauteuil, afin de pouvoir continuer de l'entretenir.

Jamais une artiste n'avait été ainsi reçue au château. On lui faisait une place à part.

Et, de tous côtés, Rodolphe recevait de ces compliments voilés, qui ne sont que plus sensibles à la vanité des sots. Il en venait à faire la roue, comme un paon, et son père, qui l'observait d'un regard oblique, se conjouissait dans son for intérieur, se disant :

— Il est pris ! M'en voilà donc débarrassé !

— Attendez !... attendez, monseigneur ! ne chantez pas victoire avant le combat !

C'est ce qu'Adrienne pensait en observant, elle aussi, la physionomie de l'Excellence.

Le plus dur pour elle fut de se maîtriser, quand, à son tour, l'homme d'État s'approcha pour la complimenter.

Néanmoins, par un effort de volonté, elle lui fit un visage souriant. Elle parut sensible aux éloges qu'il lui adressait.

Et comme Rodolphe s'était joint à eux, elle fit semblant d'apprendre seulement alors quel degré de parenté les unissait.

— Monsieur votre père ? dit-elle. Pardon ; j'ignorais.

Et sa tenue se nuança d'une sorte d'embarras respectueux, dont le vieux diplomate fut dupe.

— Ma foi ! glissa-t-il à l'oreille de son fils, tu es un heureux coquin, toi, et si haut placé que je sois, je n'ai jamais été favorisé de pareille aubaine.

Puis, en manière de plaisanterie :

— Veux-tu me la troquer contre madame Warth ? lui dit-il.

— Tu t'en ferais mourir ! riposta l'aimable jeune homme en son parler de coulisses de *bouiboui*.

Ils se valaient visiblement.

L'Adriani fut la reine de la soirée.

L'empereur l'eut à sa droite au souper impromptu qui suivit le tirage de la tombola, et la souveraine ôta une bague de son doigt pour la lui donner en souvenir.

Bien plus qu'elle, Rodolphe en triomphait.

Il avait des attitudes de vainqueur dont son père haussait les épaules. Il se faisait suffisant, et, n'eût été la présence des souverains, il eût affiché la cantatrice, avec la platitude d'un collégien à sa première intrigue.

Adrienne ne perdait aucun de ces détails.

Depuis le retour à Paris, elle avait eu des velléités d'inquiétude au sujet de son ascendant sur l'esprit de ce gar-

çon; sa seule ressource, sa seule arme, pour le combat qu'elle voulait engager.

Retrouvant ses amis d'autrefois, ses habitudes de cercle et de sport, ses relations dans l'aristocratie improvisée de ce régime, elle avait redouté qu'il ne lui échappât pas quelque galanterie nouvelle.

Il parlait des obligations de sa « position » pour se reprendre quelque peu ; il prétextait de ses fonctions dans les équipages de chasse, pour s'absenter. Tout lui était bon pour tirer sur la longe.

Mais dès que les journaux se mirent à parler de l'Adriani, à la vanter, à relater jusqu'aux moindres faits de sa vie privée, toute l'importance de ces diverses obligations s'atténua singulièrement.

Il parut s'ingénier à trouver des raisons de se montrer avec elle au dehors, de la produire, d'en faire parade.

Cela suffit à la rassurer.

Après cette soirée aux Tuileries, il n'y mit plus aucune diplomatie. On eût dit qu'il lui découvrît des attraits restés inaperçus jusque-là, que l'amour, la passion s'exaspérassent en lui.

Par décorum, il avait consenti à se faire un domicile à part, à retourner à son appartement dans l'hôtel de Le Fauve. Maintenant il le regrettait.

Il la suppliait de permettre qu'il eût sa chambre dans la petite villa de la rue de Boulogne, qu'il lui amenât ses amis, qu'on vécût *maritalement* enfin.

— Ah! non, mon cher, lui répondit-elle. Venez tant qu'il vous sera possible, aussi matin que vous voudrez, mais restons chacun chez nous. Je ne veux pas qu'on me soupçonne de vous accaparer; je ne veux pas vous compromettre.

Et comme il gémissait:

— Vous m'en remercierez un jour, lui dit-elle encore.

— Un jour? Quel jour?

— Le jour où vous vous marierez.

— En voilà une idée! Me marier, moi?...

— C'est une nécessité de votre position, et je ne suis pas assez sotte pour m'être fait des illusions à ce sujet.

— Tu ne m'aimes donc pas? Ah! je le sens bien! Tu ne m'as jamais pardonné d'avoir bénéficié des infamies qui t'ont livrée à moi. Tu m'en rends responsable et tu ne m'aimeras jamais.

— Mon cher, vous en demandez trop long. Qu'importe, au surplus! Le résultat n'est-il pas le même? Si vous m'étiez insupportable, qui me forcerait aujourd'hui à vous admettre chez moi?

— Tu as voulu te tuer pour m'échapper...

— Pour me dérober à moi-même, seulement. Mais pourquoi revenir là-dessus? Non! Je vous ai cru, quand vous m'avez juré n'avoir été pour rien dans les clauses du marché, dont les jours de mon père étaient le prix. Je crois que cela s'est comploté à votre insu, et je vous ai, depuis longtemps, pardonné de n'avoir pas eu la grandeur de me renvoyer pure, avec la grâce que je venais acheter.

« La passion, » m'avez-vous dit ensuite. Soit. Mais la passion n'est qu'une convoitise, un appétit fort bas, qui n'a rien de commun avec l'amour. Et puisque vous souffrez que j'aie d'autres principes que les vôtres, je vous avouerai, mon pauvre ami, que je ne crois pas à l'amour, en dehors des liens légitimes.

— M'aimeras-tu si je t'épouse? s'écria Rodolphe en lui saisissant la main.

— Vous?... fit-elle en souriant. Le fils de Son Excellence épouser une actrice; la fille d'un insurgé?...

— Si tu m'aimes, oui!...

Elle le regarda fixement, puis, lui tournant le dos:

— Vous êtes ridicule! dit-elle. Laissons cela; vous m'obligerez.

Un soir, elle chantait *Rigoletto*.

Selon l'habitude, Rodolphe était à son fauteuil. Tous les grands mondes occupaient les loges, et, par hasard, on écoutait.

Aussi, ce soir-là, les marques d'approbation lui éclataient-elles de tous les points de la salle. Rodolphe se sentait enivré.

Il passa sur le théâtre.

Dans un coin, Adrienne paraissait conférer sérieusement avec un personnage inconnu au jeune homme.

Fort de ses droits, il s'approcha.

— Eh bien, mon général, disait la cantatrice, nous pouvons rester là-dessus, quant à présent. En principe, je suis consentante. Pour le surplus, si vous voulez bien m'honorer de votre visite, il se peut que les choses aboutissent à notre satisfaction réciproque.

— A votre heure, répondit le personnage, avec un accent étranger... J'aurai l'honneur, mademoiselle, de me mettre à vos ordres.

— De quoi s'agit-il? demanda Rodolphe.

— Je vous dirai cela plus tard, mon cher, répliqua Adrienne.

Puis elle donna son adresse à son interlocuteur, et lui confirma permission de se présenter quand il lui conviendrait.

Celui-ci s'inclina devant elle, et comme elle lui tendait la main, il la porta à ses lèvres, avec un mouvement de respect.

— Qui est-ce? demanda Rodolphe vaguement inquiet.

— Le général G...off...

— L'intendant des théâtres de Pétersbourg?

— Précisément.

— Mais, reprit le jeune homme, que vous veut-il, Adrienne?

— A en juger sur ses propositions, répondit-elle, il ne me veut assurément que du bien.

— Expliquez-vous, je vous en prie. Ses propositions, dites-vous; quelles propositions?

— Eh bien, un engagement. Vous ne comprenez pas?

— Comment! s'écria Rodolphe en pâlissant, vous consentiriez à aller en Russie?

— Certes! Une fortune, Rodolphe!

— Allons! tu ne peux pas songer à accepter?...

— Parce que?...

— Et moi?...

— Vous? Quoi, vous?

— Je ne puis pas aller passer des années à Pétesbourg; tu le sais bien.

— Ai-je proposé de vous emmener avec moi?...

— Mais...

— A quel titre, d'ailleurs? Vous chantez faux comme un jeton. On ne pourrait même pas vous employer comme souffleur! Ah! mon pauvre Rodolphe, ajouta-t-elle en riant, quelle mine vous faites!...

— Adrienne, je t'en supplie, ne te moque pas de moi. Tu le sens bien, n'est-ce pas? Cet engagement n'est pas possible.

— Pourquoi donc?

— Parce que je ne puis te suivre, et que je veux encore moins te quitter.

— Bah!...

— Adrienne, tu me tourmentes avec cruauté. Je ne sais quelles idées nouvelles te sont venues; on dirait que tu as

entrepris de me mettre à distance, de relâcher nos liens. Tu as obtenu le résultat contraire. Je t'aime plus que jamais. C'est pour le reste de mes jours, pour toute ma vie. Je ne puis me passer de toi. Une séparation, temporaire même, serait au-dessus de mes forces. Encore une fois, je ne veux pas te quitter, entends-moi bien, je ne le veux pas, je ne le puis pas!...

— On frappe au rideau, répondit la jeune fille, avec calme. Laissez-moi me recueillir. Nous reparlerons de cela une autre fois.

Rodolphe était trop douloureusement impressionné pour rester longtemps là-dessus.

Il ne retourna pas à son fauteuil.

Agité, nerveux, chagrin, il demanda son paletot, et gagna la rue, en se promettant de revenir prendre la jeune fille à la fin du spectacle, et de la ramener chez elle, où il provoquerait une explication.

Quand onze heures sonnèrent, il revint au théâtre et attendit le baisser du rideau dans la coulisse.

— Tu veux bien que je te ramène chez toi? demanda-t-il doucement à Adrienne. Ce projet d'engagement en Russie me tracasse, et je voudrais t'en parler ce soir.

— Volontiers, répondit-elle. Mon coupé est en bas, allez m'y attendre. Je vous offre une aile de poulet froid.

XII

LE NID D'UNE FAUVETTE

On l'a dit, la villa de la rue de Boulogne était toute petite. Mais l'aménagement se ressentait du goût de la propriétaire: une grande simplicité, avec un cachet gai et aimable.

Certains, qui y avaient pénétré, se permettant une sorte de calembour, qui faisait allusion à sa liaison avec le fils de Monseigneur Le Fauve, en avaient dit:

— Le nid de *La Fauvette*.

Chaque fois qu'Adrienne chantait, elle trouvait le couvert mis en rentrant. Peu de chose; mais préparé avec un soin attrayant. Une profusion de lumières dont les cristaux étincelaient.

— Nous sommes deux, dit Adrienne en pénétrant ce soir-là, avec Rodolphe; ajoutez-nous quelque chose. Je me sens en disposition de tout croquer aujourd'hui.

Ses gens se hâtèrent.

— Vous me permettrez de changer de vêtements? demanda-t-elle au jeune homme.

Il resta interdit à cette question.

N'avaient-ils pas habité le même appartement, vécu dans la plus étroite communauté? Qu'était-il survenu, pour qu'il eût à attendre dans une pièce séparée, que ses vêtements de ville fussent remplacés par une robe de chambre? Jusque dans les moindres détails, elle trahissait un parti pris d'élever des barrières entre eux.

Il lui fit part de son impression.

— Qu'allez-vous vous mettre en tête! lui répondit-elle. Je n'en cherche pas si long, et s'il vous est indifférent de me voir endosser un peignoir, vous êtes bien libre de me suivre; je ne suis pas assez sotte pour faire de ces façons avec vous.

Il entra derrière elle dans son cabinet de toilette.

Les femmes de théâtre ont la désagréable obligation de s'enduire les bras et les épaules d'un mastic ton de chair, où le rose domine, afin que les feux de la rampe ne donnent pas à la peau une nuance glauque, qui paraîtrait cadavérique.

A ce premier ennui s'ajoute celui d'enlever cette pommade parfumée.

Tout naturellement, Adrienne défit son corsage et procéda à ce soin à l'aide d'eaux de toilette, dont les senteurs d'encens se répandaient dans l'atmosphère.

En sa façon de procéder, il y avait des décences que, pour la première fois, Rodolphe remarquait. Et ces bras, ces lignes du col et de la nuque lui apparaissaient comme une révélation.

D'un seul mouvement, son peigne enlevé, Adrienne rejeta ses cheveux en arrière; ils se déroulèrent en flots abondants, tombant jusqu'aux jarrets, souples, soyeux comme un manteau royal; encadrant son corsage et tranchant sur le mat éclat de ses bras fermes, ronds et blancs:

un charme inouï, souverain, fantastique, quelque reine en déshabillé, une sirène!...

Il la contemplait, muet d'admiration, subjugué, et la passion qui lui emplissait l'âme arrivait à l'hallucination, à un éblouissement qui le força de fermer les yeux.

Quand il les rouvrit, Adrienne achevait de boutonner un peignoir de cachemire blanc, moins blanc que son col, et qui faisait ressortir le rose tendre de ses petits doigts effilés qui émergeaient d'un fouillis de dentelles.

— Venez-vous? fit-elle sans autrement prendre garde à lui.

Et, ouvrant la porte, elle passa dans la salle à manger, dont la grande clarté doubla l'animation de ses beaux yeux noirs.

Elle s'était assise.

— Vous vous servirez, n'est-ce pas? lui dit-elle. Puisque nous avons à causer sérieusement, et qu'il est tard je vais renvoyer ces braves gens.

Elle sonna.

— Allez vous reposer, dit-elle à sa femme de chambre.

Puis, se tournant vers le jeune homme:

— Au fait, lui demanda-t-elle, comment rentrerez-vous? Vous plaît-il que le coupé vous attende?

— Non, répondit Rodolphe avec je ne sais quel vague espoir. Il n'y a pas si loin d'ici au faubourg Saint-Honoré: je m'en retournerai à pied.

— Les rues ne sont pas sûres la nuit. Quoi que disent les journaux de votre père sur l'excès de prospérité générale, la misère est si grande que des gens, jusque-là laborieux et honnêtes, se font coupeurs de bourse et attaquent les passants attardés.

— Je dois avoir un revolver ici.

— C'est juste; oui, pendu à un clou, dans ma chambre:

— C'est assez pour me faire respecter.

— Bonsoir, dit Adrienne à sa camériste. Nous n'avons besoin de rien. Allez vous coucher.

Qui eût été dans le secret des intentions d'Adrienne ne se fût pas mépris sur les coquetteries qu'en cette soirée, elle accumulait aux yeux du jeune homme. Par tous les moyens, elle s'appliquait à le troubler. Pas à pas, elle l'attirait vers elle, se faisant aussi désirable que possible, et, sous une sorte d'abandon enjoué, elle observait les progrès de la captation qu'elle s'était proposée.

Elle qui s'était dite en disposition de « tout croquer », elle trempa à peine ses lèvres de deux gorgées de bouillon froid; elle éplucha une crevette, suça le fin bout d'aile d'un perdreau, et mordilla six grains de chasselas. Un demi-verre de Haut-Barsac, et ce fut tout.

Alors, posant les coudes sur la table, mouvement qui releva les larges manches de son peignoir, et laissa voir ses bras d'un modelé antique, elle regarda son hôte, avec un sourire presque affectueux.

— Eh bien? dit-elle, ami Rodolphe, vous avez fini déjà? On dirait vraiment que vous avez le cœur gros.

Il ne put y tenir : ses yeux rougirent, et deux grosses larmes débordèrent impétueusement.

— Fi! reprit-elle en plaisantant, la vilaine grimace! Voulez-vous essuyer cela! ajouta-t-elle en lui jetant son mouchoir au visage.

Puis se levant, elle alla s'asseoir à ses côtés, lui écarta de force les mains, dans lesquelles il avait enfoui sa tête, et lui parlant d'assez près, pour que son souffle caressât les joues du jeune homme :

— Grand fou!... dit-elle avec une bienveillance affable. Qu'as-tu, voyons?

C'était la première fois qu'elle le tutoyait.

Certes! il l'en avait assez souvent priée; toujours sans succès. Elle s'en était défendue, en le payant de différents prétextes, et jamais, à aucun moment, elle ne s'y était laissée aller.

Et voilà que d'elle-même, comme par élan de bonté, elle y venait.

Rodolphe voulut y voir une sorte de révolution; il s'accusa de ne l'avoir pas comprise, de n'avoir pas saisi les nuances du phénomène ordinaire de la cohabitation, qui amène les femmes, les plus réfractaires à l'amour, les plus réservées, les plus glaciales, à s'éprendre à leur façon, et grâce au temps, de celui qui, le premier, les a possédées.

Ce sont des natures *en dedans*, des femmes qui, en raison de leur naturel ou d'une éducation particulièrement rigide, exagèrent la pudeur au point de tenir à péché ou à inconvenance, de laisser surprendre l'émotion, le sentiment, que provoque celui à qui elles sont liées, à titre légitime ou non.

Et Rodolphe s'accusait d'aveuglement; il s'en voulait, il se taxait de modestie exagérée, à avoir douté de l'amour de sa maîtresse.

Après tout, était-elle la seule qui fût affligée de cette excessive pudibonderie. Non! Que n'y avait-il vu clair? Il se fût évité des tortures intimes qui, depuis le retour à Paris, lui avaient gâté sa vie.

Il se laissa cajoler un moment; puis le cœur ravi, reconnaissant :

— Je t'adore! dit-il. N'en doute jamais, pour mon bonheur et pour le tien, et pardonne-moi les mauvaises pensées qui me sont venues.

— Vous avez eu de mauvaises pensées à mon sujet? fit-elle, avec une supériorité d'indulgence qui l'enchanta, lui.

— Oui, je m'en confesse.

— Quoi? Dites, mon pauvre ami.

Il lui avoua tout, se livrant avec candeur, en raison de sa récente conviction d'être aimé d'elle.

Puis après beaucoup de paroles, il aborda le point délicat : l'espèce d'enthousiasme qu'elle avait montré à accepter un engagement à Pétersbourg, sachant bien qu'il ne pouvait l'accompagner et rester auprès d'elle là-bas.

— Tu as voulu m'éprouver? lui demanda-t-il.

— T'éprouver?... Pourquoi donc? Tiens, suis-moi, répondit-elle.

Et elle l'entraîna dans sa chambre.

L'abandonnant un instant, elle ouvrit un petit meuble, dans l'un des tiroirs duquel elle prit un papier, qu'elle serra dans sa main sans le déplier

Le meuble refermé, elle se laissa tomber sur une chaise longue, et poussant du pied un petit tabouret, elle dit à Rodolphe, resté debout à l'observer :

— Approche la table; mets-y la lampe, et assieds-toi là.

Quand il eut fait ce qu'elle lui commandait affectueusement, elle ouvrit le papier, et lui montrant dans un coin le cachet de l'empire moscovite, avec des indications officielles en langue russe, elle lut :

« Projet d'engagement, soumis à l'examen de mademoiselle Adrienne Baroit, par S. E. le général G....off, dans l'espoir de satisfaire aux légitimes prétentions de la grande artiste. »

— C'est un peu slave, par la tournure, ajouta la jeune fille en souriant, mais le fond a de quoi faire passer la forme. Vois, ajouta-t-elle en se penchant, pour lui mettre de nouveau le papier sous les yeux. Pour la première année, cent vingt mille roubles; cinquante mille de plus, pendant chacune des trois années suivantes. Puis, si je poursuis l'engagement jusqu'à dix ans, une pension de vingt mille roubles.

Elle ne laissa pas Rodolphe l'interrompre, et jetant le papier sur un siège, elle prit son genou dans ses mains croisées, à la façon de la Sapho de Pradier.

— Maintenant, dit-elle, raisonnons, en braves gens, qui n'en sont pas à se bercer de chimères. Quel que soit le passé, je suis une très humble fille, qu'en sa bonté le ciel a douée d'une voix que les autres trouvent agréable, d'un visage passable, et d'une santé assez forte pour avoir résisté à des secousses, violentes dans l'ordre moral et dans l'ordre physique. C'est bien, et j'en rends grâce à Dieu, puisque tout cela m'a permis, — sans reproche; je te le répète, mon cher ami : je laisse volontiers le passé dans l'oubli, — puisque, dis-je, cela m'a permis de remplir un devoir filial d'une extrême difficulté. Mais ces dons naturels, ces talismans qui semblent dons de bonnes fées, sont bien éphémères, Rodolphe. Un rhume peut altérer ma voix; la maladie, un accident, devançant l'œuvre du temps, peuvent me rendre laide et ma santé peut péricliter. Donc, si aucune considération extérieure ne s'oppose formellement à ce que je profite de cette voix, de ce *museau* plus ou moins gentil, et de cette vitalité de jeunesse dont je jouis en ce moment, pour me faire une fortune et mettre ma vieillesse à l'abri du malheur et de la misère, il est sage, il est prudent, il est indispensable que je signe avec le général G....off. Cependant, à vos yeux, mon cher, il y a une considération importante,! un obstacle, c'est-à-dire : notre liaison, il y a.... vous! Voyons, mon bon ami Rodolphe, dit-elle en l'interrompant encore, voyons, en toute sincérité, et sans nous dorer la pilule, voyons ce que vaut au juste cet obstacle; — nous ne sommes pas pour nous tromper tous deux, et je vous prends pour juge. Qui êtes-vous? Un homme qui, vaille que vaille, appar-

tient à une aristocratie quelconque, — je n'apprécie pas! — une aristocratie qui a saisi le pouvoir et le détient. Or, pour le détenir, elle a des conditions à remplir, et ces conditions, elle les impose à ses membres. Donc, il arrivera une heure où cette aristocratie vous dira :

— « Vous êtes des nôtres, nous vous avons servi; à votre tour! Un garçon de votre rang nous doit d'offrir une surface, de briller d'un éclat qui rejaillisse sur nous: mariez-vous! »

Et vous vous marierez, Rodolphe, et vous aurez raison! Ah! oui, fit-elle, vous secouez la tête: « Vous m'aimez! » direz-vous. Je le crois, je crois même à votre sincérité, quand vous assurez m'aimer plus encore à présent qu'autrefois. Sans orgueil, j'y prête mieux peut-être, ajouta-t-elle, avec un peu de malice souriante. L'exemple est contagieux. Les hommages, exagérés ou non, qu'on m'adresse, ne sont pas sans vous influencer. C'est encore si nouveau! Mais l'habitude ne peut s'éviter. Un jour mes succès vous seront moins sensibles; ma beauté, — si beauté il y a, — vous paraîtra bien coutumière, et vous penserez, — très justement, je vous le dis moi-même, — que votre situation près de moi n'est pas celle qui convient à un homme de votre monde, et ce que votre père vous aura dit vous reviendra en mémoire, et... enfin, vous ferez ce que la raison commande, vous me tendrez la main bien amicalement, vous me direz un joli : — « Merci, ma chère », sachant que je n'accepterais rien de plus, et, avec un reste de regret, peut-être, vous épouserez une belle jeune fille, qui vous fera honneur, si vous savez la guider. Voilà mon cher...

— Tu as tout dit? demanda Rodolphe, avec l'accent d'une violente contention d'esprit.

— Tout, mon bel ami.

— Eh bien, non! Je ne me marierai pas, et surtout je ne me laisserai pas marier par mon père ou par les gens de sa clique. Dieu merci! je les ai vues de près, leurs jeunes filles à marier. Combien en pourrais-je compter qui ne se fussent cru honorées d'un caprice de César? Combien sont-elles qui n'ont pas affiché des allures à tout faire supposer? Les épouser, moi?... Bon pour ces imbéciles qui font courir après, plus tard, et menacent de faire supprimer les journaux s'il s'y trouve la moindre allusion à la mésaventure de leur grandeur. Non, encore une fois, Adrienne. Je ne me marierai pas dans ces conditions, et c'est toi que j'épouserai. Laisse-moi dire à mon tour, ajouta-t-il vivement, car j'y ai beaucoup réfléchi depuis le jour où, à ce propos, tu m'as haussé les épaules en me traitant de fou. Ne m'interromps pas, je t'en supplie, car je veux tout te dire, moi aussi.

Sache-le d'abord, si le hasard me fait le fils d'un homme qui tient le haut du pavé sous ce régime, je ne m'en suis jamais gonflé, au point d'oublier d'où nous sortons. Que serait mon père, sans le coup d'État? Un méchant avocassier, arrivé à grand'peine à un siège de conseiller. Qu'était ma mère: la fille d'un imprimeur-lithographe de Lyon : « cartes de visite et billets de faire part; » et en boutique, encore, contre le théâtre des Célestins. Or, ta grand'mère, à toi, était lingère brevetée de Charles X. Il me semble bien que nous nous valons. Reste l'effet du temps sur ta beauté et mon amour. Je n'ai qu'un mot à te répéter : — Je t'adore! Tu parles d'habitudes; j'ai pris celle de vivre de ta vie, de confondre ma destinée avec la tienne; il te faut à moi quand même, à quelque condition, quitte à tout risquer, à tout perdre. Si j'étais un pauvre diable sans revenus, si je n'avais que la considération d'autrui à te sacrifier pour être toléré par toi, ce serait vite fait. Comme d'autres, dont je me suis moqué, j'accepterais ce rôle

inférieur de « mari d'une étoile ». Est-ce assez dire, Adrienne? Crois-tu que je veuille vraiment que tu sois ma femme? C'est toi seule qu'il faut consulter là-dessus, en partant de ce point, qu'en tout cas, et quoi qu'il en puisse advenir, je ne consentirai jamais à te quitter. A moins que tu ne me chasses, ce qui est ton droit ; — mais sans menaces stériles, je te préviens qu'une fois chassé, je me ferai sauter la cervelle ; — à moins, dis-je, que je ne te pèse et que tu ne me renvoies, je resterai lié à toi par tel lien que tu voudras ; par un lien légitime, si tu cèdes à ma prière. Quelles raisons aurais-tu de refuser? Une seule peut valoir : le malheur de te déplaire ; le malheur de n'être pas aimé. Sans cela, qu'y a-t-il ? Ma dignité? Tu es femme à t'en préoccuper plus que moi, qui la mets sous tes pieds. Tu resteras au théâtre si tu veux, et ma vanité n'aura pas à en souffrir ; puisqu'en somme je ne suis pas un de ces *décavés*, qui se font légalement entretenir par une artiste riche, et puisque mes ressources personnelles suffisent à mon train de vie. La perte de ce que tu appelles « mon avenir? » Je n'ai pas d'avenir. Par mon père je touche à l'ordre établi ; mais il ne m'est jamais entré dans l'idée de mettre la patte à leur cuisine ; j'en connais trop les éléments. C'est donc jugé. Quoi encore? dis. Je ne vois rien qui puisse exagérer tes scrupules. Il y a plus ; mon mariage avec toi est une réparation. Prononce à ton tour!...

Adrienne ne pouvait douter de la sincérité de ce qu'il lui disait.

Outre qu'elle avait savamment conduit les choses, pour amener de longue main ce que Rodolphe lui-même, en se promenant autour du théâtre, ce soir-là, avait appelé une *explication*, elle s'était appliquée, depuis leur arrivée à la villa, à l'éblouir en affectant, pour la première fois, depuis

trois ans, un abandon plus que cordial, dont le but allait à lui faire constater les biens qu'il était menacé de perdre.

Sa toilette, sa tenue, ces familiarités, ce tutoiement avaient produit l'effet attendu. Il s'était livré sans réserve. Elle le tenait d'autant plus que son instinct féminin lui donnait la certitude de le maintenir à son gré sur cette disposition.

Elle continua son jeu.

Après l'avoir contemplé un long moment:

— Approchez, lui dit-elle. Mettez-vous à genoux, là, devant moi...

Quand il s'y fut jeté, par un élan de passion, elle lui prit les deux mains.

— J'ai voulu connaître le fond de ta pensée, lui dit-elle, et l'épreuve a tourné à ton avantage, à ma satisfaction. Tu ne vaux pas grand'chose; mais enfin... tu n'es pas pourri jusqu'au cœur, et... il y a peut-être de la ressource! Mais vois-tu, mon pauvre Rodolphe, tout cela est trop compliqué. Ne changeons rien à la situation que les événements nous ont faite. Vouloir nous marier et nous le proposer pour but à poursuivre, entraînerait des difficultés grandes; des débats, des brouilles entre ton père et toi. Pourquoi faire? Bah ! Laissons cela! Je continuerai d'être une chanteuse applaudie et trop payée, on continuera de dire : « Rodolphe Le Fauve est le seul amant de la *diva* qu'on ait connu », et si, voix, beauté, santé, m'échappent un jour, eh bien!... tu me serviras une petite pension pour que j'achève de vivre à Sainte-Périne.

— Adrienne!... s'écria-t-il, tellement ému que les mots lui manquèrent et que, croyant ridicule de pleurer, il enfouit son visage dans les jupes de la jeune fille.

S'il avait pu voir le visage de celle-ci, à ce moment, il eût été étrangement impressionné de l'expression qui s'y trahissait.

C'était quelque chose de sauvage et de triomphant; le sourire amer d'un ange du mal.

Elle avait voulu laver son humilation dans les larmes de ceux qui la lui avaient infligée; c'était le premier résultat.

Son cœur ulcéré s'en délecta un moment, puis reprenant son rôle, elle se pencha sur lui, et l'embrassa dans les cheveux.

— Bêta! fit-elle. Séchez vos pleurs, et relevez-vous. Il est tard, je suis brisée, allez-vous-en.

Il se remit debout devant elle, un peu déconfit d'un congé sur lequel il ne comptait pas.

Mais elle était « brisée », disait-elle. C'était assez pour qu'il lui donnât une preuve de sa soumission et de son humilité.

Il prit son chapeau et endossa son paletot.

— Au fait, dit-elle, en reprenant le papier russe, et ça?...

— Ça? répéta-t-il. Que décidez-vous, Adrienne?

Elle l'avait dompté tout à fait; il la laissait si bien se *reprendre*, qu'il n'osait plus la tutoyer.

— Bah! dit-elle, rien ne presse; nous verrons plus tard.

— Adieu, fit-il, en lui tendant la main.

Tout en lui donnant la sienne, elle se recula, jusqu'à la fenêtre, dont elle écarta les rideaux.

— Qu'il fait noir! dit-elle. Vous n'avez pas peur d'être attaqué?

— Donnez-moi le revolver. Je n'y pensais plus.

Elle alla le lui chercher.

— Tiens! dit-il, après avoir examiné l'arme. On a ôté les capsules.

— En effet, j'y songe, répondit Adrienne. J'ai eu peur de quelque accident.

Rodolphe posa le revolver sur la table, et faisant un pas vers la porte :

— Tant pis! dit-il. Bonsoir. Reposez-vous.

— Viens ici, fit Adrienne en le retenant.

Il s'approcha docile et mélancolique, l'interrogeant du regard.

— Voilà comment vous me plaisez, lui dit-elle, en souriant.

Puis, par un mouvement de gaminerie capricieuse, elle lui ôta son chapeau.

— Je ne veux pas qu'on t'assassine, dit-elle; reste!...

Elle avait pris, en cette soirée, la juste mesure de son ascendant, de son pouvoir, sur le libre arbitre de celui à qui on l'avait livrée comme un jouet.

. . . . . .

. . . . . .

Quelqu'un qui n'eut pas d'agrément le lendemain, ce fut Son Excellence.

Ah! le mauvais réveil! Ah! qu'il eût eu raison de s'écrier, avec le poète :

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux!

Déjà la veille au soir, il avait eu du déplaisir.

Après s'être donné un mal du diable à circonvenir son maître, pour en obtenir la signature d'un décret, instituant d'utilité publique, je ne sais quelle malpropre affaire, dont les administrateurs devaient largement lui graisser la patte; celui-ci, consentant le matin, l'avait pris à part, et d'un ton pis que sec, lui avait déclaré connaître le dessous des cartes.

Puis, en le tançant d'importance, comme un serviteur maladroit, il avait déchiré, sous ses yeux, le projet de décret, cvec un mouvement qui équivalait à lui en jeter les moraeaux au nez.

— C'est par là, lui avait dit Sa Majesté, que vous faites mépriser mon règne, que vous fournissez des armes à la raillerie de mes ennemis, aux critiques de l'étranger, par

là que vous déconcertez le dévouement des classes qui soutiennent l'empire. Je vous engage vivement, mon cher, à n'y pas revenir!

Sur quoi le souverain lui avait tourné les talons, à la secrète jubilation des intimes de l'entourage.

Rentré chez lui, Monseigneur s'était mis au lit, comptant sur le sommeil pour se distraire de son ennui.

Le sommeil! Ah bien oui! Six heures durant, il s'était retourné entre ses draps, se débordant de côté et d'autre, avec la fièvre du dépit, et la sourde colère d'un honnête homme qui voudrait se venger de ceux qui l'ont desservi; car il y avait une influence tierce là-dessous. Quelqu'un était intervenu!...

Mais qui était-ce?

C'est là ce qui l'avait empêché de dormir.

Et voilà qu'à sept heures du matin, les rideaux de la fenêtre furent tirés brusquement. La lumière envahissant la chambre éblouit déplaisamment le malheureux, quoiqu'il continuât de fermer les yeux.

Puis, il se sentit tapoter sur l'épaule, avec un sans-façon inouï, indécent, à l'égard d'un personnage de sa capacité, et il entendit une voix qui répétait avec insistance :

— Papa; dis donc, papa?

Reconnaissant son fils, l'homme d'État eut un accès de rage indignée.

— Va-t'en au diable! fit-il. J'ai passé une nuit atroce et j'ai besoin de dormir. Tu m'ennuies; va-t'en.

— Il va être huit heures. Tes secrétaires vont arriver. Tu seras pris par un tas d'affaires et je ne pourrai t'approcher. Bah! tu te coucheras de bonne heure, ce soir; secoue-toi, et causons.

Son Excellence sentit que la contrariété ferait obstacle à ce qu'il se rendormît, et se déterminant :

— Le diable vous emporte tous ! fit-il. Appelle mon valet de chambre, et passe dans mon cabinet.

Il avait encore un reliquat de prétentions, qui ne souffraient pas qu'il s'habillât devant tous autres que ses gens. Il y fallut un bon moment.

Enfin, il parut aux yeux de son fils.

Celui-ci, qui venait de le surprendre au réveil, s'égaya de la transformation.

— Tudieu ! fit-il, ton valet de chambre est précieux !... Mes grands compliments, papa. Dieu me pardonne, tu as une perruque neuve... Ah ! mieux que nature ! On te donnerait quarante ans, tout au plus ! Tu vas pousser madame Warth à la jalousie ; ou bien, si tu fais ces frais-là pour elle, je demande ton interdiction ; elle me ruinera, la vaniteuse !...

— Tu sais que tu m'agaces, toi ! répondit Le Fauve, et si tu as quelque chose à me *carotter*, tu t'y prends mal, mon garçon. Je ne suis pas en train de rire, ce matin. En deux mots ; que veux-tu encore ?...

— Oh ! papa, voilà un « encore » injuste. Il y a longtemps que je ne t'ai rien *carotté*, comme tu dis.

— Au fait !

— Voyons, poursuivit Rodolphe ; regarde-moi bien..... Qu'est-ce que tu dirais si je me mariais ?...

Monseigneur fit un bond sur son fauteuil.

— Te marier ?... s'écria-t-il. En voilà bien d'une autre, à présent.

— Je suis d'âge, je pense.

— Est-ce que tu seras jamais d'âge pour un acte de cette nature ? Tu es fou !

— Allons donc !

— Et puis, te marier. C'est vite dit ; mais, à qui ?... Où sont les gens de bon sens qui voudraient te donner leur

fille ? Je ne me charge pas, quant à moi, de les découvrir, prends-en note !

— Je n'ai pas besoin de toi.

— Tu as trouvé?

— Eh ! oui, donc !

L'homme d'État en pâlit.

— Gare ! fit-il d'une mine piteuse.

— Mais, dis donc, toi ! répliqua Rodolphe en se susceptibilisant; tu n'es pas à prendre avec des pincettes, ce matin. Est-ce que Morny t'a fait donner sur les ongles ?

— Va-t'en au diable ! s'écria Le Fauve, chatouillé à l'endroit sensible. Je te répète que tu m'assommes, là, es-tu content ? Qui est-ce qui m'a bâti un olibrius pareil ? Qu'est-ce que ça peut être, continua-t-il, en donnant cours à son déplaisir, que les gens qui voudraient de toi ? Sont-ce des Iroquois tombés de la lune qui ignorent tes frasques ? ou bien, — ce qui est plus probable, — quelques cousins de Robert-Macaire qui veulent faire chanter l'imprudent auteur de tes jours ? Je brûle de la voir, la fine mouche qui t'aura pris dans ses filets ! A combien d'autres succèdes-tu, bélître?

Le jeune homme résista à l'envie de se fâcher, et, tirant un cigare de sa poche, il l'alluma en se renversant sur son siège.

— Non, fit-il, tu es beau dans ce rôle-là, parole ! Ah çà, tu confonds, papa ; je ne suis pas un député, moi, tu n'es pas à la tribune de la Chambre, et ton éloquence est perdue en ce moment.

Ce qui, dans le fait de son fils, indisposait le plus Son Excellence, c'était que, pour songer au mariage, il fallait, pensait-il, qu'il eût l'intention de se dégager de sa liaison avec Adrienne, liaison qui lui valait, à lui, Le Fauve, une tranquillité à laquelle il avait pris goût.

— Ah çà ! fit-il, ta passion est donc épuisée ?

— Pour qui ?

— Pour cette *diva* que tout le monde prône aujourd'hui. Tu ne te fixeras jamais, alors ?

— Te paraît-elle le mériter ?

— Certes !

— En ce cas, sois pleinement satisfait, au lieu de me chercher querelle, papa.

— Que veux-tu dire ?

— Tu ne comprends donc rien, ce matin, monsieur de la diplomatie ! Eh ! c'est elle que je veux épouser, afin de me fixer selon ton désir.

L'Excellence crut qu'il se moquait du monde.

— Épouser ? demanda-t-il, n'en voulant pas croire ses oreilles. Qui, l'Adriani ?

— Parfaitement.

— Non ?... Je rêve, hein ?

— Pas du tout ! Tu y es au contraire.

— Une femme de théâtre, toi ?

— Une femme de théâtre, si tu veux. Mais une fille qui, dans son petit doigt, vaut mieux que nous deux réunis, avec ta permission ; une personne que j'aime, que j'adore, et qui n'est pas pour te diminuer, si haut personnage que tu sois devenu, par un tour de passe-passe, dont, entre nous, nous pouvons apprécier la singularité.

L'homme d'État n'eut pas le temps de répliquer ; son fils lui coupa la parole.

— Ah ! fit-il, ne prends pas tes grands airs. Encore une fois, je ne suis pas un de ceux qui, pour garder la candidature officielle, répondent *amen* en se pâmant, à tout ce que tu daignes dire. Nous savons ce que nous valons toi et moi, pas vrai ? Si nous supprimons le coup d'État, que sommes-nous ? Toi, un chétif procureur de province, époux d'une honnête femme sans doute, mais d'assez mince extraction

pour que, si elle était encore de ce monde, tu en fusses plutôt embarrassé, comme il arrive à plus d'un de tes camarades, dont la *madame* est confinée au logis, à sa grande mortification. Eh bien, où verrais-tu mésalliance, à ce que je me mariasse à Adrienne ? Nos ancêtres se valent, je crois. Ils étaient roturiers les siens; mais les nôtres ?... Ne le prends donc pas d'aussi haut, cher père, et remercie-moi plutôt de te donner pour belle-fille une personne de mérite et de talent qui te soulagera de ton fils adoré, que tu voues aux dieux infernaux pour le moins trois fois par semaine. Tiens ! ajouta l'aimable jeune homme, je te fais un marché : rentre en toi-même; laisse-moi, sans taquinerie mesquine, la prendre pour femme, et je t'engage ma parole, qu'en dehors de la dot que tu te dois de me compter, tu n'auras plus le désagrément de t'occuper de moi. Ça va-t-il?

— Jamais de ma vie ! vociféra Le Fauve, en frappant du poing sur la table. Jamais !... entends-tu bien ! Et puisque tu as évoqué nos origines, je te suis sur ce terrain; tu passes les bornes, à la fin. Oui ! monsieur mon fils, puisqu'aussi bien vous l'êtes, oui nous sommes des gens de rien; des gens de petite extraction. Mais je n'en rougis pas, sachez-le ! Crachez à votre plaisir sur ceux qui vous ont fait ce que vous êtes; je m'en soucie comme de ça ! Il n'en reste pas moins qu'à la force du poignet, je me suis hissé à la situation la plus haute qu'il soit donné à un parvenu d'atteindre. Mon arrière-grand-père n'était qu'un paria de Clermont? Va comme il est dit. Dès lors, je n'en ai que plus de mérite à m'être élevé au degré de puissance que vous êtes seul à me contester, faute d'en avoir encore senti l'étendue. Et je vous trouve un plaisant drôle de me le reprocher, vous qui, sans moi, traîneriez la savate ou feriez des tours pendables dans les tripots. Vingt fois je vous ai couvert de mon crédit pour empêcher qu'on ne vous

envoyât réfléchir au Dépôt; depuis que vous êtes au monde, je vous ai garni le gousset, payant jusqu'à vos luxures et vos débordements. Quand on est si scrupuleux, on ne tend pas la main à ce père que l'on méprise, et il vous sied vraiment de parler d'un coup d'État sans lequel vous seriez à peine gratte-papier, à douze maigres cents francs, dans quelque administration industrielle où le diplôme de bachelier n'est pas indispensable! Vous vous êtes suffisamment engraissé et gobergé peut-être des produits de ce coup d'État qui paraît vous scandaliser un peu bien tardivement, l'ami ! Mais, en voilà assez, monsieur le délicat, je vous en avertis de bonne amitié. Oui, j'ai assez de vos exigences et de vos sottises, et puisque mon seul tort envers vous est de les avoir souffertes trop longtemps, vous n'aurez plus désormais à m'en critiquer; inscrivez cela sur vos tablettes. Dès cet instant j'y coupe court, et vous marcherez droit, et vous ne me manquerez plus; ou bien, je vous le dis tout net, je vous traiterai en ennemi déclaré et nous verrons bien qui l'emportera de nous deux ! Où sont vos droits, en somme, et qu'est-ce que je vous dois, s'il vous plaît ? Quand je l'épousai, votre mère n'avait pas un sou vaillant, et si peu à revenir, que je fais des pensions à ses gueux de parents, qui tiennent pour les d'Orléans, tout en m'assommant de suppliques, entre nous ! Quand je la perdis, votre mère, je n'avais encore rien acquis; d'où suit que vous n'avez pas un fétu à réclamer à la communauté; d'où suit toujours, que vous n'avez pas sur le torse un brin de linge que vous ne deviez à ma générosité, car vous êtes majeur, et mes obligations légales, envers vous, ont pris fin depuis longtemps. Ah ! je sais bien! ajouta-t-il, se faisant gouailleur. Vous spéculez sur le scandale, monsieur du scrupule ! Vous avez des menaces de chantage dans les yeux et au fin bord des lèvres. Eh bien, je me moque

de vous, tout rondement. Je fais plus : je vous mets au défi de m'intimider, si casse-cou que vous soyez; comprenez-vous cela, mon bel enfant ? Dieu merci ! D'autres, qui vous valaient, s'y sont usé les ongles, et le jour où il me plaira de vous réduire au silence, je n'aurai qu'un doigt à lever. Ne vous y trompez pas, Rodolphe; ma mansuétude passée n'a jamais été de la faiblesse. On est faible pour les créatures aimées; vous m'avez séché le cœur à votre sujet; je vous le dis, à la fin, car l'indignation déborde. Les liens de parenté sont rompus, entre nous, et vous m'en avez donné le déplorable exemple. Poursuivez, et je disposerai de vous comme du premier venu, du plus étranger imprudent qui se mettrait en tête de me faire obstacle. Vous vous croyez à l'abri, parce que vous portez mon nom, n'est-ce pas ? Regardez au-dessus de moi; vous verrez que, devant certaines agressions, devant certains écarts, un nom plus illustre et sacré que le vôtre n'a pas préservé de mesures que commandait la raison d'État. Or je ne suis pas homme à laisser ruiner ma situation par un cadet de votre espèce, un fils qui méconnaîtrait assez ses devoirs pour se mettre en travers de la route que je me suis tracée.

En débitant cette tirade sur un ton véhément, Monseigneur s'était montré aux yeux de son fils sous un jour que celui-ci ne lui connaissait pas.

Il y avait dans son débit saccadé, une énergie, une volonté, avec laquelle il semblait qu'il fallût compter, et qui, à tout le moins, expliquaient sa réussite.

Un homme à tenir tête, à ne reculer devant aucune considération pour se maintenir au rang qu'il avait escaladé, fût-ce avec effraction, fût-ce en piétinant dans des bourbes sanguinolentes...

Cependant le jeune homme, qui tenait peut-être de lui de ce côté-là, n'en fut pas longtemps déconcerté.

Fort de son idée fixe, il comprit seulement qu'il n'arriverait pas à y satisfaire par les moyens qu'il avait employés jusque-là. Il fallait trouver autre chose ; tourner l'obstacle, recourir à d'autres machines.

Eh bien, qu'à cela ne tienne !

Le temps de se préparer, voilà tout. Car pour le résultat final, il faudrait qu'à tout prix son père en passât par là. Lui aussi était d'encolure à ne reculer devant rien.

— Tu as fini ? demanda Rodolphe, après s'être recueilli ? C'est bon ; n'en parlons plus. Bonjour.

Et tranquillement il se leva, prit son chapeau et fit quelques pas vers la porte.

L'autre en resta confondu, et, sa colère tombant tout à coup, il céda à l'inquiétude :

— Tu n'as rien à répondre ? demanda-t-il à son tour ?

— Rien.

— Que vas-tu faire, pourtant ?

— Qu'est-ce que cela te fait ? Tu le verras.

— Alors, tu me braves en face ?

— Moi ?... Pour quoi faire ? Qu'est-ce que j'y gagnerais ? De deux choses l'une, vois-tu : Ou, la réflexion t'amènera à changer de résolution ; ou tu persisteras. Dans le premier cas, fais-moi signe et nous causerons posément. Dans le second... Eh bien, à ton aise ! Je n'ai, moi, à retenir que deux choses, dans ce que tu m'as dit à savoir : que tu ne répugnerais pas à me traiter en ennemi, et en second lieu... que je suis majeur. Excuse-moi de t'avoir dérangé, Excellence.

Là-dessus, il passa la porte.

XIII

LE VICOMTE GONTRAN DE VAL-HUCHON

La connaissance que monseigneur Le Fauve avait bien malheureusement de son fils ne lui permit pas de rester là-dessus.

Sans être extraordinairement perspicace, il devinait une influence étrangère sous cette nouvelle lubie de Rodolphe, et la chercher en dehors d'Adrienne lui eût paru enfantin.

— C'est elle qui le pousse, se dit-il. J'aurais dû le prévoir et prendre mes précautions.

Il se reprochait de s'être endormi dans la sécurité, dans le bien-être que cette liaison lui avait procurés jusque-là. Calme bienfaisant, mais trompeur.

Comment n'avait-il pas supposé que cette jeune fille en viendrait à vouloir régulariser une situation qui, en raison de ses antécédents et de ses origines, devait la blesser dans ses susceptibilités bourgeoises ?

Vaguement il avait compté sur le milieu où se passait sa vie, sur les fréquentations obligatoires avec des gens de mœurs faciles, sur la contagion qu'entraînent des exemples constants.

Pouvait-il s'imaginer d'ailleurs que *cette petite*, si peu de délicatesse qu'elle eût, se réduirait à la fidélité envers un pantin tel que Rodolphe ?

Quoi ! pas une fantaisie, pas un *caprice*, au bénéfice de n'importe qui ; un prince, ou un premier violon ?

Quel diable de fille était-ce là ?

Son désir de mariage n'était, parbleu ! que trop compréhensible en ce cas. Elle avait dû, pensait l'Excellence, endoctriner, convertir ce malheureux pauvre d'esprit, dont le ciel l'avait affligé, lui son père.

Ah çà ! était-ce une habile, cette demoiselle, ou simplement une sotte, empestée de préjugés ridicules?

Il y songea mûrement et, sans parvenir à se faire une conviction, il résolut de tenter une épreuve.

Sur l'heure, il expédia ses ordres.

Or, en plein boulevard Montmartre, il y avait un cercle « d'hommes du monde » disaient les statuts, qu'un ancien croupier de Baden-Baden avait organisé, avec la permission de la rue de Jérusalem, qui y avait trois agents de l'extérieur le plus recommandable.

Parmi les membres de ce cercle, il se trouvait un grand garçon que l'on appelait familièrement « Baluchon » ; mais dont les cartes de visite portaient :

« Vicomte Gontran de Val-Huchon. »

C'était un beau gars, d'une trentaine d'années, à la tenue correcte, aux allures avenantes, souriant, discret et infiniment distingué.

Beaucoup le déclaraient « trop beau ». De fait il y avait en lui quelque chose de la statuaire antique, à la froideur en moins.

Chez lui la beauté ne résidait pas uniquement dans les lignes, dans la pureté des traits ; mais bien dans la physionomie, dont le caractère et la mobilité appelaient la sympathie.

Et puis, pas bête du tout *Baluchon*. Très agréable conteur au contraire, avec le mot heureux, la trouvaille spirituelle, le sarcasme fin, la pointe pénétrante.

Pas ignorant non plus; un garçon qui avait fait deux ans à l'École polytechnique.

« Un charmant garçon! » pour tout dire. Et en effet, cela dit tout; tout ce qu'on en savait.

Il habitait rue de la Tour-des-Dames, quartier Saint-Lazare, un petit entresol donnant sur les jardins des hôtels avoisinants.

Mobilier chétif, de garçon insoucieux, qui n'a pas l'habitude ou le goût de recevoir.

Un ancien soldat le servait, avec la ponctualité des *ordonnances* militaires, et il ne faisait rien.

Se levant tard, il déjeunait dans sa chambre à coucher, sur le coin d'une table, encombrée de journaux: deux œufs, une côtelette, un fruit; du thé.

Sa toilette et la digestion lui prenaient deux heures.

Alors, il descendait au boulevard. Après un tour de promenade, la durée d'un cigare, il se dirigeait vers le cercle.

Un jour, l'un des membres fondateurs amena ce qu'on appelle un « invité de distinction ».

Gontran dînait tous les jours au cercle. Soit hasard, soit intention, l'invité fut placé à côté de lui.

On causa sur le pied de cette quasi-familiarité qui s'établit si vite dans les réunions d'hommes, et l'étranger marqua grande sympathie et grande considération au vicomte.

Il s'étonna qu'un homme de sa naissance et de sa valeur ne se produisît pas dans le monde, ne s'y créât pas des relations capables de le mettre en lumière, de lui procurer la haute situation à laquelle son mérite et son nom lui donnaient droit.

Sans connaître personnellement les membres de la famille de Val-Huchon, l'invité savait parfaitement que

c'étaient personnages très considérables dans leur département. Comment Gontran n'en profitait-il pas?

— Je suis brouillé avec ma famille, répondit celui-ci. Il y a rupture complète et définitive.

A onze heures l'invité prit congé.

— Monsieur, dit-il à Gontran, je suis très heureux et très honoré d'avoir fait votre connaissance, et cela sans banalité, je vous assure. J'aurai surtout grand plaisir à vous revoir et si vous voulez me faire l'honneur de venir prendre une tasse de thé chez moi le vendredi, la maîtresse de la maison sera ravie de vous compter au nombre de ses fidèles.

Ce disant, il lui présenta sa carte.

Le vicomte lui tendit la main en le remerciant, et l'on se sépara bons amis.

Sur la carte il y avait :

« Ludovic Warth. »

Monseigneur, on l'a compris sans doute, n'avait rien pu trouver de mieux, pour empêcher le mariage de son fils avec la *diva* que de fournir à celle-ci un prétendant plus distingué que son fils, plus noble et infiniment mieux à tous égards.

Le *sujet* s'était facilement trouvé et M. le vicomte de Valhuchon n'était pas homme à faire des façons pour donner son nom, moyennant finances, à une actrice; car il avait dans son passé de jeune homme deux ou trois *histoires* — dont l'une l'avait fait chasser de l'École polytechnique — qui le rendaient de facile composition.

Son dossier à la préfecture de police était de nature à ne laisser aucun doute sur ses dispositions à jouer le rôle que l'homme d'État entendait lui distribuer.

Or celui-ci trouvé, choisi, il ne restait plus qu'à le mettre en rapport avec Adrienne. Le salon de Warth n'était-il pas là?

XIV

COMPÈRES ET COMPAGNONS

Quel que fût son attachement à Monseigneur, la belle madame Ludovic Warth prit de grands airs avant de consentir à donner les mains à cette belle affaire.

Concevez aussi!

Une femme comme elle, recevoir dans son salon, sur le pied de l'intimité courante, une... quoi? une baladine, enfin! Une « mademoiselle Adriani », une *actrice*, pour tout dire. Ah! quelle déplaisance!

Monseigneur n'y pensait donc pas!

Elle refusa net d'abord. Puis elle suscita des difficultés, usant, à la façon des femmes, de la force d'inertie.

Tant qu'à la fin, Le Fauve, las de remontrer doucement à Madame que la maîtresse du père avait peut-être mauvaise grâce à tant faire de façons pour accueillir celle du fils, trancha brusquemment dans le vif, en mettant le mari en demeure de rompre la résistance de sa digne moitié.

Celui-ci, néanmoins se permit quelques timides observations!

Agréer les fréquentations du vicomte de Val-Huchon, passe! Ses *erreurs* de jeunesse devaient n'être plus connues que de gens qui, eux-mêmes, avaient passé l'éponge sur les turpitudes du célibat élégant.

Mais une chanteuse?... Ah! que ce Le Fauve était donc exigeant !...

Il fallut s'y résoudre, pourtant.

Non seulement Madame eut la mortification d'ouvrir sa maison à la *Diva ;* mais encore dut-elle l'attirer, la cajoler, l'englober, en singeant des sentiments d'estime et d'affection qui coûtaient énormément à sa vanité. Pauvre dame!

C'est que son salon était le seul terrain neutre où le complot pût se donner carrière.

Quand on eut tout obtenu d'elle; quand après deux entrevues, soi-disant fortuites, Gontran se déclara prêt à conclure le marché, Warth lui fit part des conditions.

S'il réussissait à plaire, un notaire lui compterait, le jour du mariage, deux cent mille francs, figurant comme apport au contrat.

De plus, on lui remettrait, de la main à la main, cent autres mille francs, dont il n'aurait compte à rendre à personne.

Enfin, au cas où il obtiendrait que sa femme renonçât au théâtre, on lui trouverait à l'étranger, dans des pays confinant à l'empire ottoman, un poste de quasi-diplomate ; quelque chose où il y a des pots-de-vin à récolter.

Qu'il fît oublier la cantatrice durant six ou sept ans, c'est tout ce qu'on lui demandait.

Ensuite, il aurait licence de rentrer à Paris.

— Et si je ne réussis pas ? demanda-t-il.

— Vous seriez un maladroit, répondit le chargé de pouvoirs de monseigneur.

— Si je me heurtais à un parti pris, pourtant?

— Voyons ! Est-ce que vous avez tant de modestie que vous fassiez peu de cas de vos avantages personnels?

— Mon cher monsieur, répliqua le vicomte, ces avantages sont ce qu'ils sont. C'est à ceux qui pensent en tirer profit à les apprécier. J'aurais mauvaise grâce à renchérir en ces matières.

Mais telle femme qui, la poursuite aidant, pourrait s'y trouver sensible, jusqu'à un certain point...

— « Un certain point » n'est pas assez.

— Tout à fait, si vous voulez : ne chicanons pas; cette femme, dis-je, pourrait aussi s'en tenir à son idée fixe, d'en épouser un autre. Alors?

— Qu'importe, si quelque esclandre s'ensuit, si cette idée fixe est ruinée par là !...

— Bien, fit Gontran. Le « qu'importe » me suffit.

Gontran était déterminé à réussir.

L'*affaire* valait à son gré qu'on risquât le tout pour le tout. Non à cause de ces maigres trois cent mille francs, non à cause du poste diplomatique qu'on mettait en ligne de compte; mais à cause de la mine d'or qu'il entrevoyait à être le mari, le maître, l'*entrepreneur* d'une chanteuse qui ne pouvait manquer de *produire* des millions.

« Lui faire quitter le théâtre ? » Il fallait que ces gens-là fussent fous, pour en parler seulement !

Jamais ! Et s'il avait des arrière-pensées, elles se résumaient ainsi :

Épouser !... épouser, fût-ce de force; mais épouser pour soi en se bornant à penser :

— Tant mieux, si cela les arrange !...

Comme bien l'on suppose, c'est Rodolphe qui avait introduit l'ennemi dans la place. Voici comment :

Un matin, son père lui dit :

— Qu'est-ce que tu fais, ce soir ?

— Rien. Pourquoi ?

— Peux-tu dîner avec moi chez madame Warth ?

— A quel propos ?

— C'est sa fête.

— En ce cas, répondit Rodolphe, c'est un devoir pour moi : la fête de *belle-maman !...*

— Eh bien, à sept heures et demie.

— Battant. Et avec un bouquet. Tu verras ça !...

A cette réunion *de famille*, Rodolphe avait fait la connaissance de Gontran, qui lui parut, comme à tant d'autres, un « charmant garçon ».

Ils quittèrent la soirée ensemble ; prirent du thé à Tortoni, et jusqu'à trois heures du matin, se reconduisirent à tour de rôle, en se faisant des confidences.

Ils se séparèrent, en se disant :

— Venez donc me voir, mon cher !

Depuis quinze jours, on avait mis le vicomte à même de se faire un intérieur un peu moins mesquin que son entresol de la rue de la Tour-des-Dames.

A cette soirée, madame Warth, appelant Rodolphe auprès d'elle, lui avait dit :

— Votre père vous a-t-il fait ma commission ?

— Quelle commission ?

— Il est encore gentil, par exemple ! Il ne vous a pas dit que j'ai une envie folle ?...

— De qui ?... de moi ?...

— Presque !

— Oh ! oh ! fit le jeune homme, en manière de plaisanterie, vous confondez avec Hippolyte, *maman !...*

Elle lui donna une bonne tape sur les doigts, du bout de son éventail, et de fait, l'allusion ne lui parut pas monstrueuse. Elle s'étonna plutôt qu'il eût de ces réparties, à son sentiment, spirituelles.

— Non! fit-elle. Il s'agit de la *diva*. On m'en a dit tant de jolies choses, que je ne me tiens plus de la connaître. J'avais chargé votre père de vous demander comment cela pourrait s'arranger.

— Diable! répondit Rodolphe, qui n'y vit pas malice; c'est que je n'en sais rien. L'*Adriani* a sa vie, à elle, ses habitudes, ses relations, et je ne puis répondre qu'elle consente à se laisser présenter.

— Je n'en demande pas tant, mon cher. Par cela même qu'elle est artiste, elle a probablement des susceptibilités que je comprends. Je ne propose donc pas que vous me l'ameniez, je vous prie seulement de lui demander si elle permettra que j'aille lui faire une visite, et l'inviter à dîner.

— Dame! il me semble qu'il n'y a rien là, pour elle, de désobligeant!

— Et dites-lui bien surtout, mon cher ami, que mon désir ne cache pas le *carottage* d'une maîtresse de maison, qui se fait payer ses avances par une chanson. Je m'engage à ne pas la tracasser là-dessus. Si mes invités veulent l'entendre, ils n'ont qu'à louer des places aux Italiens... Non. C'est la femme qui m'intéresse, la femme pour qui je me sens de la symphatie, sur ce qu'on m'a rapporté de son caractère.

Quand Adrienne apprit le vœu de madame Warth, elle dressa l'oreille.

Connaissant la liaison de cette femme — liaison publique, admise officiellement, dans le monde impérial — avec le père de Rodolphe, Adrienne flaira quelque manœuvre.

Sans lui avoir rapporté textuellement la scène qu'il avait eue avec l'auteur de ses jours, le jeune homme lui en avait assez dit, pour qu'elle fût certaine de l'opinion de l'ancien ministre, sur les intentions matrimoniales de son digne enfant.

En tout cas, Le Fauve était au courant, et Le Fauve était homme à préparer, de longue main, les moyens de faire triompher sa volonté; elle l'avait appris à ses dépens, la malheureuse!

Donc, si celui-ci en venait à faire agir sa maîtresse, il devait y avoir anguille sous roche.

Elle ne s'en intimida pas. Au contraire.

A supposer que ce fût le prélude d'un premier combat, elle apprécia qu'il était bon, pour elle, de reconnaître le terrain et d'examiner à loisir ceux avec qui elle pourrait avoir à se mesurer.

Soit donc! Et sans tourner autour de la question :

— Ma foi! mon cher, répondit-elle au jeune homme, je trouve, quant à moi, que madame Warth y met trop du sien, et que, si je dois paraître chez elle, il me conviendrait de faire quelque chose de mon côté, pour aller au-devant d'elle; ne fût-ce que pour me montrer sensible au procédé. Tout est donc là; faut-il aller chez madame Warth?

Et comme Rodolphe semblait embarrassé :

— Vous ne me comprenez pas, ajouta-t-elle. Pour moi, je n'y ai point d'objections. Ce sont seulement vos convenances personnelles qui en décideront.

Très flatté d'une telle réserve, le jeune homme lui assura que ses convenances allaient à ce qu'elle acceptât.

— En ce cas, répliqua la jeune fille, dites-lui qu'elle me fasse savoir l'heure de sa visite, afin que je l'attende; mais ajoutez que je n'accepterai son invitation qu'à la condition de chanter de mon mieux ce qui lui plaira le plus.

La troisième fois que l'Adriani passa la soirée chez madame Warth, elle pensa être sur la piste.

Le premier soin de Rodolphe avait été de lui présenter son *ami*, le viconte Gontran de Val-Huchon.

A le voir si beau cavalier, celui-ci, au soin que l'on prit de le donner pour un homme remarquable, très honorablement apparenté, etc., aux frais qu'il fit pour briller à ses yeux, la jeune fille devina vaguement le complot dans lequel on entendait l'englober.

Pour en avoir la certitude, elle affecta de s'y laisser prendre naïvement.

— Quel aimable homme! dit-elle à madame Warth.

— Prenez garde! fit celle-ci en riant. Il n'y a pas que vous, ma belle petite, qui le trouviez charmant.

Puis d'un ton d'indiscrétion maligne, elle se pencha à son oreille.

— Ma chère, continua-t-elle à mi-voix, avant que vous m'ayez fait l'honneur de venir chez moi, il s'y montrait de temps à autre. Depuis, il n'a pas manqué un vendredi.

— Vous croyez?

— Fou de vous! Et vous le savez bien, mignonne.

— Vous allez trop loin, chère madame, répliqua Adrienne sur le même ton de malice. Je m'en doute simplement.

Comme elles en étaient là, Rodolphe s'approcha, suivi de Gontran.

— Dites donc, ma chère, fit-il à Adrienne, vous avez manifesté le regret de ne pouvoir assister à la vente de cette comtesse portugaise qui vient de divorcer, et dont le mobilier est mis aux enchères à la requête de son premier mari.

— Oui, j'ai chanté chez elle, et il y a dans son boudoir différents bibelots dont je meurs d'envie.

— Gontran connaît le commissaire-priseur qui dirigera l'opération. Il offre de vous y mener demain.

— La visite est publique?

— Non, après-demain seulement. Mais ce sera encombré; tandis que demain il n'y aura personne. Vous pourriez choisir ce qu'il vous plairait d'acquérir, et l'on s'arrangerait pour que vous eussiez la préférence.

— Je veux bien, dit la jeune fille. Merci.

— En ce cas, fit Rodolphe, convenons de nos faits. Il faut y aller de bonne heure. Où nous trouverons-nous?

— Nous irons prendre madame chez elle, si elle le permet, répondit le vicomte.

— Ah! malin! s'écria gaiement Rodolphe.

— Qu'avez-vous à rire?

— Ma chère, il est poursuivi par l'idée fixe de visiter votre villa. Il en rêve! Et la proposition d'aller vous chercher est un *truc* pour satisfaire sa curiosité.

— Il n'y a pas besoin de tant de diplomatie, dit Adrienne rondement. Amenez M. de Val-Huchon quand il voudra. Vous en serez peut-être un peu déçu, ajouta-t-elle en se tournant vers celui-ci, car mon intérieur est même un peu trop, paraît-il, celui de tout le monde. Mes amis me le reprochent sans cesse.

— Faites mieux! dit Rodolphe, comme s'il lui poussait une idée lumineuse. Donnez-nous à déjeuner demain, sans façon; nous irons visiter ensuite les bibelots de la Portugaise.

Madame Warth, qui assistait à ce conciliabule, jeta un regard à Adrienne. Puis quand celle-ci eut confirmé l'invitation à l'*ami* de Rodolphe :

— C'est lui qui vous l'amène! dit-elle tout bas.

— Il y a des fatalités! répondit l'Adriani, avec un sourire enjoué.

— Ils sont tous les mêmes!

Ce soir-là, le ménage Warth, Son Excellence (informée

par un petit mot), et le vicomte Val-Huchon, se couchèrent en se disant, chacun de son côté :

— Ça va bien!

Par surcroît, la cantatrice se trouva dans les mêmes idées. Elle aussi, en éteignant sa lampe, elle pensa :

— Tout marche à souhait!

Elle avait définitivement deviné le projet dont Monseigneur attendait le résultat qu'on a exposé plus haut.

Celui-ci ne venait pas régulièrement aux vendredis de sa maîtresse. Les réceptions officielles l'empêchaient assez souvent.

Parfois, il n'y faisait qu'une apparition d'un quart d'heure, venant à elle, lui serrant la main, et s'éclipsant par les appartements réservés, protégé dans sa retraite, par le mari de la dame, qui n'y apportait pas de bégueulerie.

Les jours où il avait liberté de demeurer plus longtemps, c'était un spectacle comique.

On l'installait dans un salon retiré, sur un fauteuil, qui prenait, par là, le caractère d'un trône.

Autour de son importance, un monde de gens debout, souriants et respectueux, lui improvisaient une cour.

Ses moindres paroles, recueillies *révérentement*, provoquaient un murmure d'adulations discrètes. On *buvait* ses mots; on se les infiltrait, comme perles précieuses, et avant même qu'il eût prononcé, la galerie semblait entonner en chœur le refrain des *Deux Gendarmes*, de Nadaud.

— Monseigneur, « *vous avez raison!...* »

Dame! écoutez donc aussi! Pas un, dans le tas, qui n'eût quelque faveur à obtenir : un poste, la croix, une pension, un bureau de tabac.

Il eût pu dire des âneries, des monstruosités, que tous ces parasites, venus uniquement pour le rencontrer, eussent

battu des mains en se pâmant d'aise, en se répétant du regard :

— Est-il permis d'avoir autant d'esprit!...

Un de ces jours-là, madame Warth, rompant le cercle, lui demanda tout bas permission de laisser chanter la *diva*.

— Chut! messieurs, fit l'Excellence, écoutons.

On le prit pour une consigne. Et comme, à la fin du morceau, Monseigneur donna des marques non équivoques de satisfaction, ce fut un délire.

Les autres chanteuses n'étaient plus que de la petite bière, et la Patti, qui allait épouser un écuyer de l'empereur, une simple débutante, en comparaison de cette *Adriani* que Son Excellence daignait applaudir!

En voyant Le Fauve s'approcher de la jeune fille, le cercle d'enthousiastes formé autour d'elle, s'ouvrit.

Bien qu'il y mît quelque cérémonie, Adrienne lui sourit avec une sorte de familiarité égalitaire, et lui prenant le bras, très simplement, elle l'entraîna dans le coin d'un salon dont les *figurants* n'osèrent franchir le seuil.

Le Fauve en fut intérieurement interloqué. Que pouvait-elle lui vouloir?

Quand elle le tint assis à ses côtés, sur un divan, elle le regarda bien en face, avec une mine de la plus affable humeur.

— Monseigneur, lui dit-elle, j'ai une toute petite explication, non à vous demander, — la liberté serait trop grande! — mais à vous fournir. Me le permettez-vous?

— Assurément, mademoiselle, répondit Le Fauve intrigué. De quoi s'agit-il?

— De la bizarre idée de m'épouser, que votre fils s'est mise en tête. Vous êtes au courant, je le sais. Il m'a conté, plus ou moins fidèlement, une conférence que vous auriez eue avec lui, sur ce sujet, vraiment fort délicat. Or, pour-

suivit-elle, sans avoir besoin de savoir quelles sont vos dispositions, je tiens à vous faire une profession de foi, qui, je suppose, vous tranquillisera.

— Vous ne voulez pas de lui ?

— Je ne dis pas cela ! Pardon, monseigneur...

— Vous seriez en effet, bien difficile.

Elle leva sur lui deux yeux, dont l'expression avait je ne saurais dire quoi d'exquise bonhomie railleuse.

— En êtes-vous bien sûr ? lui demanda-t-elle.

A son tour, l'homme d'État sourit.

— A ce propos, fit-il, vous devez en savoir, pour le moins, aussi long que moi.

— Quoi qu'il en soit, répondit-elle, j'ai à cœur de vous assurer que, si jamais vous avez le déplaisir de m'avoir pour belle-fille, vous n'aurez à vous en prendre qu'à vous.

— Et comment donc?

— Ce sera que vous me l'aurez demandé, je vous le jure.

— Vous avez certainement, mademoiselle, de quoi m'en donner l'envie. Cependant...

— Dites, allez ! fit la jeune fille, en riant.

— Cependant, y compteriez-vous ?

— Que sait-on, monseigneur ?

— Permettez, ma belle...

— Il ne faut jurer de rien ! ajouta la jeune fille, sans quitter le ton plaisant.

Puis se faisant sérieuse, elle lui mit la main sur le bras pour devancer la réponse du grand personnage.

— Ceci, ajouta-t-elle, est à seule fin de vous déclarer, en toute sincérité, que je m'en soucie comme de ça.

Et elle fit claquer son ongle sur les perles de sa denture.

— Mais, poursuivit-elle en revenant au ton léger, j'ai scrupule du mal que vous vous donnez pour rendre notre alliance impossible.

— Moi ?

— Monseigneur, je suis loin d'être une sotte, et je vous le dis, entre nous, M. le vicomte Gontran de Val-Huchon vous vole votre argent.

Cela dit, elle se leva, et, rentrant au salon :

— Voulez-vous que je chante encore quelque chose ? demanda-t-elle à haute voix.

— Bravo ! fit-on de toutes parts.

— Du plaisant, du sévère ? Choisissez.

— Tout ce que vous voudrez.

— Eh bien,... l'air de Rosine.

On s'assit en hâte.

— Monsieur de Val-Huchon, dit Adrienne en appelant le beau jeune homme, vous tournerez les pages, n'est-ce pas?

Pendant que celui-ci s'approchait pour obéir, elle observa Rodolphe dans une glace.

Le fils de Monseigneur avait froncé le sourcil.

C'est que Rodolphe commençait à prendre de l'ombrage au sujet de son *ami* le vicomte.

Quand elle eut fini de chanter, elle revint au jaloux.

— Viens-tu ? fit-elle tout bas.

Dans la voiture, elle se tourna vers lui :

— Tu parais maussade, ce soir, ami Rodolphe, lui dit-elle, en lui posant la main sur l'épaule. Qu'as-tu ?

— Rien.

— Menteur !

— Je t'assure.

— Veux-tu que je te le dise ?

— Quoi ?

— Tu t'inquiètes à propos de Gontran ; sois sincère.

— Eh bien,... c'est possible. Je trouve qu'il avance bien vite dans notre intimité ; je trouve...

— Ah ! le bêta ! fit Adrienne, avec un éclat de gaieté. Tu n'as donc pas deviné ?

— Qu'y a-t-il à deviner ?

— L'intrigue par laquelle ton père et sa *bonne amie* (qui est bien humiliée de me recevoir chez elle) ont inventé ce personnage pour le jeter entre nous.

— Tu crois ?

— Je viens de dire à Monseigneur ton illustre père, qu'il y perd son temps et sa malice de vieux singe...

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Il est resté penaud. D'ailleurs, suis-je femme à m'enferrer dans les lacs de ce bellâtre ? Tu ne me connaîtras donc jamais ? Sache-le, Rodolphe ; toi ou personne ! Jamais ! Et vraisemblablement ce ne sera personne, car, à aucun moment, je n'entrerai dans ta famille par la petite porte. Laissons cela. Ne dis rien ; ne parais pas t'être aperçu de leurs menées et laisse-les faire. Ils sont plus embarrassés que nous, à présent, et dans cinq semaines nous serons à Londres.

— Oui, s'écria Rodolphe avec une étrange énergie. Nous serons à Londres, et alors...

— Alors ?

— Alors, nous compterons, monsieur mon père et moi !...

XV

EN DÉSESPOIR DE CAUSE

Cinq semaines!

Cela parut bien court à Le Fauve pour triompher de *cette petite,* comme il continuait de l'appeler.

Néanmoins la guerre étant résolument déclarée par elle, il n'y avait pas à tergiverser; il fallait qu'en ces cinq semaines on eût pleine victoire.

Mais pour y parvenir, par exemple, il importait de ne pas regarder aux moyens.

La seule contrariété qu'il éprouvât était l'obligation de se découvrir. Les intermédiaires ne le satisfaisaient plus. Il sentait la nécessité d'intervenir directement.

Mais, au fait, qu'y risquait-il? Des indiscrétions? Bah! qu'on s'y frottât!...

Définitivement résolu, il donna ordre de lui faire venir, à son réveil, M. le vicomte Gontran de Val-Huchon.

— Il me semble, lui dit-il, quand il le tint là, que nous avons affaire à plus forte partie que nous ne supposions,

et que la diva nous a roulés comme des conscrits. Vous êtes pourtant très bien de votre personne, ajouta-t-il, en toisant Gontran comme on fait d'un cheval proposé par un maquignon. Si vous n'avez pas plu, mon cher monsieur, c'est que nous nous sommes heurtés à un parti pris bien arrêté. Qu'en pensez-vous?

— La modestie m'empêche d'abonder dans le sens de Votre Excellence.

— Laissons la modestie de côté. C'est de la résolution qu'il convient d'avoir; car pour moi, je ne me tiens pas pour battu. J'ai de l'amour-propre. Et vous?

— A mes heures, Monseigneur.

— Vous prenez vos précautions envers moi?

— Votre Excellence m'excusera, répondit le jeune homme. Ne sachant pas où nous allons, force m'est de marcher à tâtons dans l'obscurité.

— C'est-à-dire qu'avant de vous livrer, vous voulez savoir ce que j'ai à vous proposer?

Le jeune homme s'inclina en signe d'assentiment.

— Mon cher monsieur, reprit l'Excellence, sans avoir à vous donner mes raisons, je ne veux pas — comprenez bien! — je ne veux pas que mon fils épouse mademoiselle l'Adriani. Or, il est majeur, je n'ai pas d'action sur lui. Mais si quelqu'un faisait que par je ne sais quelle action, ce mariage devînt impossible, à l'estimation de mon fils,.. je me montrerais royalement reconnaissant envers celui-là.

— Le but est parfaitement défini, répondit le jeune homme. Mais à quels moyens recourir?

— Quand on est dans les hauteurs administratives, monsieur, on n'a pas le temps de s'arrêter à des questions de voies et moyens. C'est aux autres à comprendre et à exécuter.

— C'est que tous les moyens ne sont pas sans risques!

— Il est de règle que celui qui commande couvre celui qui agit.

— Même si ?...

— En tout cas et partout, répliqua sèchement Monseigneur.

Le jeune homme se tut, et se leva, puis s'inclinant, il se dirigea vers la porte.

Le visage de Le Fauve s'éclaira, et se faisant affable :

— Au revoir, monsieur, dit-il.

Ces deux hommes s'étaient pénétrés, le pacte était conclu.

— A propos, ajouta Monseigneur, si vous avez un moment, ce matin, passez donc chez Warth. Je crois qu'il a quelque chose à vous dire... ou à vous *remettre;* je ne sais au juste.

Ce même jour, après le dîner, Adrienne eut un de ces déplaisirs qui, en notre temps, sont de moins en moins rares.

Sa femme de chambre lui apprit qu'elle allait se marier au pays et la pria de la laisser partir au plus vite.

C'était prendre la jeune artiste de court ; mais le moyen de s'y opposer ?

Le lendemain, la cuisinière reçut une dépêche. Elle ne savait pas lire, disait-elle, et elle pria madame de lui en traduire le contenu.

C'était un télégramme pressant. L'enfant que cette fille avait laissé au village était malade. Le médecin n'en répondait pas.

Impossible encore de refuser un congé à la mère. Celle-ci partit le jour même.

Voilà tout le service désorganisé ! Une tribulation.

Ces petits tracas, fort vulgaires, pourront paraître de peu d'intérêt au lecteur. Cependant la suite de ce récit en montrera la grave importance.

On eût dit qu'il y eût là ce que les bonnes gens appellent un « fait exprès » .

Elle s'enquit où l'on s'enquiert, en pareille circonstance, au bureau de placement le plus proche.

Deux femmes lui furent proposées. Ah ! les bons certificats qu'elles montrèrent ! On en disait merveilles là-dedans : probes, empressées, fidèles, et des sentiments religieux, contre signés du vicaire de leur paroisse.

Que désirer de plus? Adrienne les arrêta.

Sur quoi la cantatrice, rencontrant, comme à l'habitude, Rodolphe dans les coulisses du Théâtre-Italien, lui dit :

— Ah ! j'oubliais, mon cher, ne venez pas demain à la maison.

— Vous n'y serez pas ?

— Si fait, toute la journée, au contraire. Mais c'est l'anniversaire du baptême de ma filleule et j'ai toute sa famille, dès le grand matin. Après dîner, je les mène au théâtre voir une féerie du boulevard. Une *régalade* complète, qui ne vous intéresserait pas.

On se souvient sans doute qu'Adrienne, durant sa convalescence à Asnières, avait tenu sur les fonts baptismaux la dernière fille de l'ouvrier qui l'avait tirée du dessous du bateau à lessive.

C'était de cette petite fille qu'elle parlait.

L'enfant avait grandi un peu et s'était développée en raison du bien-être que sa marraine s'était appliquée à procurer à ses parents.

Par ses relations dans le monde théâtral, elle avait pourvu son sauveteur Thomas Molvot d'un emploi bien rétribué.

Il remplissait les fonctions de garde-magasin de décors pour le compte d'un théâtre qui ne donnait guère que des pièces dites à spectacle.

Habile ouvrier, il ne se bornait pas à emmagasiner, à livrer et à *équiper* les décorations confiées à sa surveillance : doué de cette adresse de main que l'ouvrier parisien pos-

sède au suprême degré, de ce génie d'invention qui le rend propre à tous les métiers manuels, il entretenait en bon état ces grandes toiles, et ces gigantesques châssis qui coûtent si cher et que l'usage détériore si facilement.

Tantôt il bouchait l'accroc occasionné par quelque herse mal *amenée* ou la roussissure d'un bec de gaz trop rapproché ; tantôt s'inspirant de ses remarques à l'atelier des décorateurs, il pratiquait lui-même un bout de raccord à la peinture moisie ou affligée de bavures dues à l'humidité, et quant à remplacer les traverses et la carcasse, c'était de son état, puisqu'il était maître en menuiserie. Il est vrai que les ferrures ne l'embarrassaient pas le moins du monde, non plus que la plomberie, etc., etc.

Un homme précieux pour un théâtre !

A tous moments le régisseur lui demandait de chercher à fabriquer quelque accessoire et toujours il arrivait à satisfaire à ce qu'on attendait de lui.

— Il est adroit comme un singe ! disait-on à la régie.

C'est qu'il avait goût à ces choses. Retaper tout un meuble, comme eût fait un tapissier, était peu; bâtir un pont *praticable* assez léger et articulé, pour qu'après l'acte on pût le replier, comme un paravent, contre le mur, et l'enlever à bout de bras, stimulait son génie. Mais où il se passionnait c'était à la recherche des *trucs* où le public perd son latin, où les plus obstinés *chercheurs de petite bête* donnent leur langue aux chiens et avouent leur défaite en demandant :

— Comment est-ce que ça se fait ?

Alors, il était heureux !

Probe, sobre, toujours prêt à tout essayer, on l'estimait beaucoup à la direction, et les gratifications lui permettaient de se faire un peu d'épargne.

En dépit de ce que des écrivains, peut-être bien inten-

tionnés pourtant, mais dès lors inconscients de la portée de ce qu'ils nous donnent trop légèrement pour des peintures *naturalistes*, publient sur le monde ouvrier, ceux qui le composent, ce monde de cyclopes obscurs et courageux, monde où la vitalité de la nation française a son foyer le plus ardent et le plus pur, ceux qui le composent, disons-nous, ne sont qu'en infime minorité tributaires des *assommoirs* dont l'horreur *forcée* équivaut à une trahison.

Il y a longtemps que Michelet leur a crié casse-cou, à ces artistes insoucieux du prestige de la patrie!

« Il importerait, dit-il en un beau livre, une sorte d'évangile [1], il importerait d'examiner si ces romans français qui ont tant de popularité en Europe, représentent vraiment la France; s'ils n'en ont pas montré certaines faces exceptionnelles très défavorables, si ces peintures, où l'on ne trouve guère que nos vices et nos laideurs, n'ont pas fait, à notre pays, un tort immense.

» ... Rien n'a mieux servi, dans le monde politique, *l'entente des honnêtes gens*. Les aristocraties n'ont besoin de montrer qu'une chose contre la France, les tableaux qu'elle fait d'elle-même par la main de ses écrivains. Le peuple qu'on peint ainsi, n'est-ce pas l'effroi du monde? Y a-t-il assez d'armées, de forteresses pour le cerner, pour l'accabler?

» ... Le peuple n'est nullement conforme à ses prétendus portraits... Ils (les soi-disant peintres de mœurs, soi-disant, surtout, réalistes) ont peint généralement des accidents... tout au plus, la minorité, le second côté des choses.

» Les grandes faces leurs paraissent trop connues... *il leur fallait des effets*... Les lecteurs, surtout étrangers, ont cru qu'ils peignaient la règle. Ils ont dit: « Ce peuple est tel!... »

1. *Le Peuple*. 1846. 6e édition.

Ah ! Dieu ! non, par bonheur !

Le peuple français, cela? Du réalisme, ces ignominies, ce langage répugnant d'*afféterie* dans l'ordure?

Jamais !

Au lieu d'aller épier sournoisement à la sortie de l'usine quelques misérables, dont l'avilissement, au surplus, aurait pour première excuse les dépravations et les avilissements d'en haut, que n'êtes-vous entré deux heures plus tôt, dans l'atelier ?

Là, et à ce moment, vous l'auriez vu, le peuple, l'ouvrier, levant le lourd marteau, prodiguant sa peine et sa force, pour un salaire insuffisant, frôlant l'arbre de couche, au risque de se faire broyer.

Vous l'allez chercher au comptoir de vos *manezingues*? C'est simplement le calomnier !

Tenez, le voyez-vous, là-bas, dans ces pays, où la terre disparaît sous la poussière noire et brillante de la houille. Un puits est là. Descendez !

Vous le trouverez alors, dans ces couloirs sombres et malsains, rampant la lampe au front, la pioche à la main, menacé de l'éboulement et du grisou.

Vous le trouverez encore, là, sous ces hangars enfumés, nu jusqu'à la ceinture, maniant des blocs de métal en fusion, recevant en pleine poitrine, les éclaboussures de la matière incandescente ; il est encore ici, dans cette verrerie, où ses enfants se font labourer la figure, en portant au bout d'un tube, la bouteille brûlante qui se détache parfois et les blesse.

Venez au Havre, à Marseille, dans tous nos ports, regardez, traversant sur une planche mal assise, cet homme plié sous un fardeau chancelant ; c'est lui ! Lui encore dans la mâture ; lui dans cette barque, qui s'en va à Terre-Neuve affronter le gros temps, trempé jusqu'aux os, mal nourri, d'une pitance rancie.

Est-ce trop loin? Eh bien, cet homme noir qui conduit le train, qui vous mène à vos loisirs. Le voyez-vous, parfois, en route, pendu en dehors de la locomotive qui marche à toute vitesse, s'accrochant d'une main pour distribuer de l'huile à un rouage? La colonne d'air glacial lui coupe le visage, gerce ses bronches et ses poumons, le menaçant d'une mort que le moindre faux mouvement préviendra, en le faisant écharper sous les roues de l'effroyable machine.

Eh! mais, plus près encore. De votre fenêtre, tenez, regardez-le perché en l'air, sur un siège exigu, maîtrisant deux forts percherons qui traînent un lourd omnibus à travers l'encombrement des rues.

Dix-huit heures d'horloge il est là, seul, attentif à éviter les accidents. L'été, le soleil en plein nez sans désemparer tant qu'il tape ; l'hiver, c'est la pluie, la grêle qui l'aveuglent, la gelée qui le cingle et lui crevasse les mains.

Pourquoi vous attarder à la vitre des bouges? Si, vraiment, vous vouliez l'étudier et le peindre, ce peuple, c'est là qu'il fallait porter votre attention. Il n'y avait qu'à ouvrir les yeux.

Et, au lieu de prêter le funeste appui de vos *excentricités de mœurs*, *faussement réalistes*, à ceux qui le calomnient afin de l'asservir, cet ouvrier, vous l'auriez montré dans sa grandeur et son éclat : masse imposante d'êtres vaillants, probes et généreux, qui travaillent, peinent et épargnent, moins par souci de la vieillesse, que pour élever des marmots; par pli pris de devoir!

Donc, et n'en déplaise aux poètes d'*assommoirs*, Thomas Molvot était un ouvrier que *Mes-Bottes* ne connaissait pas.

En venant s'installer au magasin de décors, il avait, comme de raison, amené sa femme et la marmaille — les *gosses* — et la grand'mère aussi.

Alors les deux femmes, à qui les soins du ménage ne

suffisaient pas, — c'est chose simple qu'un intérieur de pauvres gens! — s'étaient préoccupées de travailler de leur côté.

Ce fut vite trouvé.

La costumière du théâtre, toute à ses inventions, à ses achats d'étoffes et de galons, les chargea des raccommodages; besogne qui ne manque guère dans une entreprise de ce genre. La figuration, les comparses, vous malmènent les maillots, les bas, les dentelles des pourpoints, avec un sans-gêne ruineux.

« M'ame Thomas », comme on l'appelait, s'adonna à la réparation de ces nippes, et bien qu'aidée par *la mère* et sa fille aînée, — *la grande*, — il fallut se procurer des ouvrières; jusqu'à quinze quelquefois, quand, quelque féerie ayant *piqué sa tête*, on préparait, en hâte, la reprise d'un *mélo* à succès.

De là, des bénéfices, du bien-être relatif et des économies qu'on portait à la caisse d'épargne.

Et tout cela, — un rêve! — on le devait à Adrienne.

— Ah! *ben!* faisaient-ils, elle peut compter sur nous, celle-là!... Dieu de Dieu, jusqu'à la moelle de nos os, c'est tout à elle!...

Une religion de cœur pour eux tous.

En prévision de son absence, durant la saison de Londres, Adrienne, réflexions faites, s'était décidée à ne garder, de son domestique, que le cocher.

Elle n'y voyait pas d'inconvénients. Logeant au dehors, il n'aurait point affaire à la villa.

Quant aux deux femmes nouvellement engagées, un double mois de gages les indemniserait.

Seulement, qui viendrait de temps à autre, donner de l'air, et jeter un coup d'œil à la maison?

Elle en parla à Thomas.

— Bon sens ! fit-il, c'est pas si loin du magasin. Là, il y a nos femmes et un poste de pompiers. Je coucherai ici; ça sera plus sûr.

Chose entendue, et, en attendant, Adrienne lui donna ses clefs, pour qu'il pût pénétrer partout; d'autant qu'il y avait quelques portes mal jointes, des chambranles gauchis; petites réparations, dont il se réservait de se charger, pour occuper ses loisirs.

L'anniversaire du baptême fut fêté en conscience. Il y eut déjeuner. On parla d'Asnières, de la fête, de la noyade, du sauvetage et de la maladie que le docteur avait enrayée. Dans la journée on alla à l'ancien Hippodrome qui n'avait pas encore brûlé. Ce fut une journée mémorable, à laquelle il ne manqua que la présence du père des enfants : Thomas Molvot.

Le service avant tout ! Il avait eu à livrer les décors d'une ancienne pièce, qu'on substituait à celle dont le public ne voulait plus.

Il fallait en tout cas qu'il eût eu fort à faire, car sa femme avait dit :

— Quand ce ne serait que cinq minutes, il viendra, à n'importe quelle heure.

Pourtant, il n'avait pas paru.

Mais Adrienne, supposant bien que le brave garçon s'était promis de lui faire quelque surprise, avait pensé que ce serait pour le lendemain. Et elle était trop « du bâtiment » pour ne pas l'excuser.

A dix heures la famille Molvot se retira.

Un fiacre à deux chevaux, vaste comme une berline de gala, de celles que l'on ne sort que pour un sacre, fut amené devant la grille.

Alors des baisers à n'en plus finir et des poignées de mains jusqu'au coude, et une farce finale aux endormis, durant le parcours du salon au trottoir.

Comme on ouvrait la porte du perron, m'ame Thomas tressauta.

— Qué que t'as, maman? fit *la grande*.

— Je sais pas: une venette, quelque brouillard qui m'a passé devant les yeux. J'ai cru voir comme une ombre, qui se rencognait là-bas.

— La femme de chambre, sans doute, répliqua Adrienne ; elle fait le tour de la maison pour gagner le sous-sol.

C'était si probable, qu'on n'en demanda pas plus. Et de nouveau on se dit au revoir, à bientôt.

Quand la femme de Thomas rentra chez elle, on lui dit que son mari n'était pas encore revenu du théâtre, où il aidait à *équiper* les toiles de fond.

Dans la pièce, qui servait de salle à manger-salon, elle aperçut, en allumant une lumière, un tas de corbeilles en osier tressé, — ouvrage du père, — bondées de fleurs.

Son cadeau, sa surprise à Adrienne, à la marraine de *la dernière* qu'il n'avait pas trouvé le temps d'aller disposer en cachette, dans le boudoir de la villa: son *idée*, à cet homme!

— Ce qu'il doit *endèver!*... dit-elle, en son parler peu orthodoxe. Je donnerais autant de pièces de cent sous, qu'il doit s'en ronger les poings jusqu'au sang!

Une image, une espèce de comparaison, qui, à analyser grammaticalement, n'aurait pas l'ombre de sens, et que cependant, son petit monde comprit de reste.

— Je te crois! fit *la grande*.

Ses hôtes partis, Adrienne poussa la grille, donna un tour de clef, et remonta le perron.

Là, elle poussa un verrou.

Puis, traversant différentes pièces, elle gagna sa chambre, se consulta un moment, et se dit:

— Bah! couchons-nous. Moi aussi, je suis fatiguée.

Dix minutes après, elle se coulait dans ses couvertures, et, pour hâter le sommeil, elle ouvrait un livre, qui se trouvait à portée de sa main.

A la deuxième page, un léger bruit lui fit lever les yeux, tendre l'oreille.

Mais non, rien; le craquement d'une boiserie probablement.

Dans la rue, le roulement grossissant d'une voiture, qui fait vibrer les vitres, suit la progression inverse et se perd dans le vague brouhaha de la nuit parisienne.

Cependant, il lui sembla que le pène d'une serrure grinçait. Elle écouta de nouveau.

Onze heures sonnèrent à la pendule.

— La femme de chambre qui gagne son lit, pensa-t-elle. C'est demain dimanche, elle aura voulu avancer son service pour la messe.

Malgré tout, son esprit était en éveil, et le sommeil avait fui. Tout en lisant, elle restait attentive aux moindres bruits, et de temps en temps, ses yeux jetaient un regard à travers la chambre.

A un moment, son sang reflua au cœur d'un seul coup, et les papilles se contractèrent sur tout son corps, avec un frisson d'épouvante.

Sous une tenture elle venait d'apercevoir deux bottines d'homme.

D'abord, elle crut rêver; puis elle supposa que, par oubli, on avait laissé là des chaussures à elle.

Pourtant la longueur en était disproportionnée avec ses petits pieds. Mais dans la demi-obscurité, on distingue mal; les valeurs se font vagues.

Elle allait descendre de son lit, pour s'en assurer, quand saisie, elle vit ces bottines remuer.

Il y avait quelqu'un là!

Affolée, elle saisit le cordon de sonnette, qui pendait au fond de son alcôve, sans pouvoir retenir un cri d'effroi.

A ce léger cri, le rideau fut vivement relevé et un homme, qu'elle reconnut aussitôt, se montra.

— Ne sonnez pas, dit-il; les fils sont coupés. D'ailleurs vos gens ne viendraient pas.

Cet homme, c'était Gontran de Val-Huchon.

Alors, un éclair traversa l'esprit de la jeune fille. Par une intuition soudaine, elle devina tout le complot.

Désespérant de la circonvenir, on s'était décidé à un guet-apens. Les domestiques avaient été achetés et on leur avait substitué des gens à soi.

Cet homme qu'on lui dépêchait, comme une sorte de bourreau, on lui avait promis de l'argent et l'impunité pour que, à tout prix, il provoquât un cas de rupture entre elle et le fils de l'homme d'État.

Elle comprit tout cela d'un trait, et appréciant le danger de la situation, elle se crut perdue sur le premier moment.

Eh bien, n'importe! Du moins elle ne se rendrait pas. Tant qu'il lui resterait un souffle pour appeler, la force de se défendre, elle lutterait. Une fille comme elle ne tremblerait pas devant un misérable.

Et sans hésiter davantage, sans prononcer une parole, elle renversa la lampe d'un mouvement rapide.

Puis, s'entourant d'une couverture, elle se glissa dans la ruelle du lit, se proposant de profiter de l'obscurité pour gagner la fenêtre, l'ouvrir, et au risque de se meurtrir, sauter dans la petite cour d'entrée.

Cela fut exécuté sans un mot de part ni d'autre, et elle allait atteindre la croisée, quand elle heurta une petite table, qui se trouvait sur son passage.

Le bruit l'avait trahie, l'autre allait s'élancer de son côté : elle se recula ivement.

Mais, sur cette table, la main d'Adrienne avait rencontré un objet pesant, un presse-papier en onyx. Elle s'en était emparée à tout hasard, fût-ce comme une arme insuffisante, et blottie, accroupie dans un coin, elle attendait.

Elle aperçut vaguement l'ombre de Gontran approcher. Puis à voix basse, celui-ci se dit à lui-même :

— Que c'est bête ! Je n'y pensais plus !

A quoi?

Elle fut prise de tremblement.

Au petit bruit sec d'une boîte de métal dont on lève le couvercle, elle devina qu'il avait sur lui, comme tous les fumeurs, de quoi se procurer du feu.

En effet, l'éclat d'une allumette éclaira pour un instant la chambre, et grâce au soufre qui brûlait, elle vit cet homme aller à la cheminée où des bougies se trouvaient.

L'obscurité, le dernier refuge de la malheureuse, lui échappait.

O ciel ! était-ce donc fini ?

— Pas encore, fit-elle à haute voix.

Et, se relevant, elle avança de quelques pas ; puis, d'un mouvement furieux, elle lança le presse-papier sur la fenêtre, dont la glace vola en éclats ; et en même temps, d'une voix stridente et éperdue, elle cria :

— Au secours ! A l'aide ! A moi !

Le vicomte abandonna sa besogne pour courir à elle, et quoiqu'il n'eût pas réussi à allumer la bougie, il se trouva tout à coup en pleine lumière.

Une porte s'était ouverte brusquement, un poignet puissant l'avait serré à la gorge et l'avait jeté sur le fauteuil, derrière lequel la jeune fille était rencognée un moment auparavant.

Étourdie de la promptitude de cette survenue, Adrienne ne comprit pas d'abord.

Mais, en jetant un regard vers le boudoir, où une lampe brûlait, elle y aperçut de toutes parts, des fleurs dans des corbeilles, dans des hottes d'osier, pendues aux murs.

Celui qui venait de la délivrer, de la sauver pour la seconde fois, c'était Thomas Molvot.

On se souvient qu'il avait été empêché de faire, en temps opportun, la surprise qu'il réservait à la marraine de sa fille. Avant de se coucher, il avait voulu s'acquitter de ce qui lui était un cher devoir.

On se souvient aussi qu'Adrienne lui avait remis les clefs de la villa.

Se faisant donc aider par un gamin du magasin de décors pour le transport des corbeilles tout agencées, il était venu, avait ouvert à petit bruit, et, se débarrassant de sa chaussure, quoique les tapis en eussent assourdi le bruit, il avait fait son affaire sans qu'on l'entendît.

A la chute de la lampe renversée par la jeune fille, il avait dressé l'oreille ; mais le silence qui suivit l'avait rassuré.

Alors, une voix, bien connue de son cœur, avait appelé à l'aide, avec un accent qui lui avait fait voir rouge, et il s'était précipité.

Maintenant, il était là, un genou sur la poitrine du misérable terrassé, dont il tordait la cravate.

Adrienne s'élança dans le boudoir fleuri en saisissant son peignoir, tombé à terre.

Puis, après un moment, elle revint, rapportant la lampe, qui lui montra les deux hommes restés dans la position que nous avons dite.

Pas un mot n'avait été prononcé.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Thomas. Un voleur ?

— Pis encore ! répondit Adrienne.

— Ah ! fit l'ouvrier, blêmissant d'indignation.

Puis, résistant à la tentation d'achever de l'étrangler :

— Qu'est-ce qu'il faut en faire ? reprit-il.

— Le mettre dehors.

— Soit ! Mais comment ?

— Avec les honneurs dus à sa qualité !... Ce monsieur-là est un homme *né*, mon ami.

Puis, haussant les épaules :

— Lâchez-le, allez, ajouta la jeune fille ; qu'il aille se faire pendre ailleurs.

A regret, Thomas desserra les doigts, et relevant Gontran d'une poigne qui devait ôter à celui-ci toute velléité de résistance, il lui montra la porte.

— Sauve-toi, lui dit-il. Je t'ai assez regardé pour te reconnaître. Si tu as de la chance, tu ne me rencontreras pas.

Gontran avait son chapeau sur un meuble. Pour le prendre, il eût fallu passer devant l'ouvrier.

Celui-ci prit l'objet, le lui jeta, et le poussa par les épaules.

Quand Thomas revint à la jeune fille, elle lui sauta au cou.

— Vous êtes donc mon terre-neuve, vous ! fit-elle gaiement. C'est une vocation, alors ?

Le bonhomme ne sut que répondre ; mais ses yeux rougirent, et, sous ses cils baissés, une larme brilla.

— Ah çà ! fit-il, quand elle l'eut embrassé de nouveau, ça n'est pas fini comme cela, je suppose ?

— Ah ! non !... répondit Adrienne avec un étrange sourire. Non, ce n'est pas fini !...

— Vous allez déposer une plainte ?

— Jamais !

— Alors ?

— Quoi, mon bon Thomas ?

— Puisque vous dites que ça n'est pas fini; qu'est-ce que vous allez faire ?

— Moi ?... Je vous le dirai un jour, mon ami. L'heure d'agir n'a pas sonné pour moi. Quant à vous, c'est autre chose.

— Alors, ça va bien ! Dites.

— Vous allez commencer par monter là-haut. Vous y trouverez deux benoîtes servantes, dont la rue de Jérusalem m'a gratifiée, et, sans entrer dans de longs débats, vous me les mettrez à la porte sur l'heure.

— Ça va bien ! répéta l'ouvrier, en se dirigeant vers l'antichambre.

— En attendant, ajouta la jeune fille, je vais aller faire fête aux belles choses que vous avez apportées là. Et puis, ces coquines à la rue, je vous ferai un bon lit dans le salon, n'est-ce pas ?

— Ayez pas peur ! Je m'arrangerai toujours, fit-il en s'éloignant.

XVI

LA BRU DE MONSEIGNEUR

Les Anglais ne sont point tant méticuleux sur les distinctions sociales. On est lord ou on ne l'est pas; mais pourvu que l'on ait une tenue correcte, — l'honorability — il ne regarde pas à la profession qu'on exerce. Le prince de Galles donne au surplus l'exemple contagieux d'une grande libéralité de vues à cet égard.

C'est pourquoi, le jour où mademoiselle Adrienne Baroit — dite l'*Adriani*, — la cantatrice en vogue de la saison qui venait de finir à la plus grande gloire de la prima donna — épousa, par devant Sa Grandeur l'ambassadeur de France à Londres monsieur André-Stéphane-Marie-Rodolphe Le Fauve, tout le *high life* londonien honora la cérémonie de sa présence, et signa au contrat, déposé dans l'une des salles de l'ambassade.

Société mêlée, cependant. Se frôlant, se coudoyant, des ladies d'un collet-monté superbe, et des figurantes de Covent-

Garden; des baronnets de pure race, et des cabotins de dernier ordre; tous gentlemen pour l'occasion.

A la chapelle seulement, l'assemblée se partagea. D'un côté, les illustres; de l'autre, des Français qui se comprenaient dans le pur argot des coulisses; un idiome fantasque, mais imagé et surtout gai; gai jusqu'à l'éclat de rire ravalé par raison de bienséance.

Si par égard pour la haute situation du père du marié, le monde officiel de la Grande-Bretagne avait cru ne pas devoir se dispenser de faire acte de présence, tout ce qui joue la comédie à Londres en quelque langue que ce soit : Anglais, Français, Allemand, tout ce qui chante faux ou juste, tout ce qui gémit d'un instrument de musique, et même les peintres, les écrivains, les machinistes, s'étaient fait scrupule de donner un témoignage confraternel de sympathie à l'épousée : une camarade !

Et les grandes calèches de l'aristocratie, les cabs de louage, jusqu'à des omnibus bondés de gens en grande tenue, encombraient les abords de l'immeuble au-dessus de la porte duquel s'épanouissait l'écusson abeillé de la dynastie napoléonienne.

Depuis l'avant-veille, la saison du Théâtre-Italien était close et le *Times* avait annoncé que la *Diva*, cédant à une inclination de cœur, renonçait à ses triomphes artistiques, pour devenir l'épouse du fils d'une des plus marquantes personnalités du gouvernement impérial.

Il ajoutait, ce *Times* — qui ne recule devant aucun sacrifice, pour être exactement informé, avant tous autres concurrents des deux mondes, — que la résolution de l'Adriani causait une grande déception au général G....off, qui avait promis à Sa Majesté le Tzar de toutes les Russies quelconques et autres, de lui acquérir le concours de l'inimitable cantatrice, pour les distractions de la cour moscovite.

Or, quoique trompé dans son désir, le Tzar avait donné une haute marque de bienveillance à la jeune artiste, en lui faisant remettre, par un autre général, en mission près de la reineVictoria, un présent aussi digne d'elle que de lui-même.

Et les dilettanti de la Scala, reconnaissants du plaisir que l'Adriani leur avait procuré s'étaient cotisés pour lui envoyer de leur côté un cadeau de noce, qu'une députation avait eu mission de déposer à ses pieds ; quelque chose d'une valeur réelle : les clefs d'or d'un petit palais de marbre, ombragé d'orangers dans la banlieue de Milan.

De France, les témoignages de haute estime, pour avoir moins de poids, au point de vue réalisable, n'en étaient pas moins d'un prix tout à fait exceptionnel.

L'empereur avait chargé un des attachés de le représenter en cette affaire et de signer en son nom au contrat, tandis que l'impératrice envoyait une parure de perles fines à ajouter à la corbeille.

Enfin, le père du marié, monseigneur Le Fauve, avait fait le voyage, quoique la mer l'indisposât d'une façon fâcheuse pour son prestige, afin de présider au grand acte qui lui donnait la *Diva* pour belle-fille.

Pour en venir à ce point de condescendance, pour affronter le désagrément du roulis et l'humiliation d'être vaincu par celle qui, en termes formels, lui avait déclaré qu'elle n'épouserait son fils qu'à la condition qu'il le lui demandât, il fallait sans doute qu'il fût survenu quelque événement de la plus haute gravité.

Oui et non.

En apparence, rien, et pour le monde, si Le Fauve avait jusque-là laissé son consentement douteux, c'est que la cantatrice, disait-on, avait fait des difficultés à renoncer à la carrière artistique. Pas autre chose!

Mais, en réalité, une peur bleue qui, en quelques heures, avait retourné Monseigneur, le poussant à vouloir ce mariage coûte que coûte et le plus vite possible, à présent.

C'est qu'un beau matin il avait reçu, d'agents secrets, entretenus dans la capitale du Royaume-Uni, pour surveiller l'émigration, un avis terrifiant, en télégramme chiffré, lui apprenant que Rodolphe, subventionnant un journal *démagogique*, annonçait la publication, sous son nom, de révélations sur le coup d'État, le personnel de la cour impériale, etc., etc., avec pièces authentiques à l'appui; pièces hélas! indéniables, car le bandit avait dû les soustraire des papiers de son père!...

Que faire?

En un instant, il eut tout examiné. Un moyen, un seul restait: avouer sa défaite et tendre le cou, se rendre à merci.

Dès qu'il en fut persuadé, il n'hésita pas du moins et, en chiffres de même, il télégraphia à l'agent:

« Voyez fils sur l'heure, et demandez conditions. »

Elles lui parurent dures, ces conditions!

Rodolphe parlait en vainqueur qui méprise le vaincu.

Non seulement il chiffrait une rançon considérable; mais il exigeait des manifestations de servilité.

Il fallait qu'en dehors de la dotation stipulée au contrat, son père fît une démarche près d'Adrienne, pour obtenir qu'elle consentît à l'agréer pour beau-père, et de plus, qu'il s'en montrât reconnaissant, en assistant à la signature du contrat, au mariage et au bal qui suivrait.

On a vu que l'Excellence avait dû en passer par là.

Ce qui le rassurait un peu, c'était le ton de la correspondance échangée entre elle et lui, à ce sujet.

En effet, dans les lettres répondues par la jeune fille a son futur beau-père, elle lui avait rappelé discrètement le

malheur qui l'avait frappée, rappelé aussi sa tentative de suicide pour se soustraire à la peine que lui causait sa déchéance. Elle lui avait fait sentir, — à titre de simple preuve à l'appui, — tout ce qu'elle sacrifiait au besoin de reconquérir « l'honneur!... » Vocation, succès, fortune, elle en faisait l'abandon, car elle ne demandait rien pour elle, si, par là, elle retrouvait le droit de lever les yeux devant les honnêtes gens.

Ah! les douces et sages et humbles lettres! Elle abordait tous les sujets, pourtant; même le marché qui l'avait livrée à Rodolphe, même l'honorable entreprise du vicomte Gontran de Val-Huchon.

«... Il ne convient pas, disait-elle, que j'émette ici mon appréciation sur ces faits. Vous avez eu vos raisons d'en agir ainsi envers une petite créature de rien, que vous pouviez parfaitement supposer de la moralité courante des déclassées ordinaires. Par où me distinguais-je des autres en apparence? Si au lieu de chanter les épaules et la poitrine nues devant trois mille curieux chaque soir, j'étais restée près de ma mère à l'aider aux soins du ménage, on ne se serait pas imaginé que je fusse corruptible, et l'on m'eût laissée en paix dans ma douleur.

» Il en était autrement de mon caractère et de mes susceptibilités. Quoique actrice, j'étais *infectée de bourgeoisie*, et ma chute m'a mis au cœur des stimulants de réhabilitation qui m'ont permis de vous combattre vous-même, Monseigneur. Que voulez-vous! Dans notre monde, on appelle cela une *toquade* et j'y aurais usé ma vie.

» Toutefois, ajoutait-elle, vous m'obligerez de croire que je suis étrangère à ce qui, me dit-on, vous a amené à souffrir que j'épouse votre fils.

» Je n'ai, en vérité, jamais compté sur l'intervention de Rodolphe, pour en arriver à la réalisation de mon idée fixe

Et d'ailleurs, je l'espérais inutile. Il y a longtemps que, de lui-même, avec une équité dont envers moi-même, je puis tirer quelque vanité, pensant que mon influence n'y est pas tout à fait étrangère, il y a longtemps, dis-je, qu'il m'aurait suffi de dire « oui » pour qu'il me donnât son nom, et cela, Monseigneur, sans conditions de sa part, — il a maintenant de ces générosités, je vous assure, — sans même me demander de renoncer à ma carrière, et aux différentes satisfactions qu'elle m'a procurées, qu'elle pouvait me valoir encore.

» C'est en dehors de moi qu'il a forgé des armes capables de vaincre vos répugnances; répugnances trop naturelles, j'en conviens sans effort; pour briser votre volonté.

» Je le regrette plutôt, car c'était par d'autres moyens et c'était par moi-même que j'eusse souhaité d'obtenir votre agrément.

» Je vous le répète, ce que *je veux* c'est une *réparation*, officielle et définitive; mais de votre part, *consentie* librement... »

— Elle a raison, pensa Le Fauve: une *toquade*, pour parler son langage.

Il confirma son consentement, comptant qu'une fois la jeune fille satisfaite, il aurait enfin la tranquillité, comptant aussi que, grâce à cette satisfaction, sur laquelle pourraient s'en greffer d'autres, il se la concilierait au point de mater à jamais le drôle qui lui valait tant de tintoin.

Du coup, il ne lésina plus : son parti fut pris, et levant le coude, il avala la coupe jusqu'à la lie, sans faire la grimace.

Ce fut chez le consul impérial, à Londres, que fut donné le bal de noces de Rodolphe Le Fauve et de l'Adriani.

Un monde fou; un buffet dressé à la française; l'orchestre de Covent-Garden et des fleurs partout.

Dans l'assistance, des lords, des membres du parlement, le personnel de l'ambassade au grand complet, des ladies et des miss qui dansaient, comme dansent les Anglaises quand, une bonne fois, elles s'y mettent, sans souci des robes déchirées aux éperons des militaires, sans scrupule des cheveux dénoués.

Il y en avait qui soufflaient comme des phoques, et qui suaient à transpercer leurs ajustements, en dépit du punch et des grogs qu'elles pompaient comme un siphon d'aspiration.

A minuit, Monseigneur fit mine de se retirer. Il en avertit son fils.

— Où est ta femme? lui demanda-t-il, que je prenne congé.

— Là-bas, répondit Rodolphe, en la lui montrant à l'entrée d'un petit salon.

L'Excellence, très rassurée finalement, grâce aux observations qu'il avait faites depuis son arrivée, se glissa à travers les groupes, et familièrement, en bon père-gâteau, bonasse, passa son bras sous celui de sa bru.

— Ah! c'est vous, fit Adrienne.

— Moi, ma belle enfant, qui viens vous dire adieu. Je me rembarque au petit jour, et ne vous verrai plus avant votre retour en France. Bientôt?

— Le plus tôt possible, monseigneur.

— En ce cas, et encore une fois adieu. La paix est bien faite, n'est-ce pas?

— La paix? répliqua Adrienne avec un sourire étrange. Votre Excellence se moque...

— Comment!

— Mais, au contraire, c'est la lutte suprême qui commence entre nous! Ah! monseigneur, je ne sais pas mentir et j'ai l'horreur de prendre les gens à l'improviste. Laissez-moi vous prévenir.

Le Fauve lui quitta le bras pour la contempler.

Elle était calme et toujours souriante; mais il y avait dans ses yeux une passion inaccoutumée.

— Je vous étonne? demanda-t-elle. Allons! vous pressentiez bien que je n'en resterais pas là!... Avouez-le : ce serait trop commode aussi!... J'étais une brave et honnête fille, chaste, vouée à des devoirs honorables, digne de tous les respects, avide de rencontrer un homme de bien qui eût pris ma vie sous son aile, que j'aurais aimé, servi avec l'humilité attendrie d'une épouse, avide surtout de me constituer un foyer, avec de beaux et bons marmots à adorer. Voilà ce que j'étais et à quoi j'aspirais. Pour des raisons dont je ne me soucie point, vous m'avez mis le couteau sous la gorge en me disant :

— « Laisse mourir ton père de misère et d'humiliation, ou passe le caprice de mon fils. Choisis, tu as quarante-huit heures pour te prononcer. »

Et ainsi, vous avez fait de moi, quoi? Une espèce de courtisane, un être souillé, honteux, dont les mères détournent la vue, avec un spasme de dégoût. Ce n'était pas assez! Vous avez ramassé dans je ne sais quel bourbier de votre prétendu grand monde, un homme taré, brûlé, que les tribunaux revendiquent, et, lui glissant des louis dans la poche, vous lui avez dit :

— » Va!... inflige les derniers outrages à cette impertinente qui me gêne. »

Et parce que tout cela a tourné à votre confusion, parce que forcé par la logique des choses, — je vous répète que je ne suis ici pour rien dans la menace dont votre digne fils a usé pour vous réduire, — parce que, enfin, vous avez souscrit, malgré vous, à une première réparation insuffisante, vous m'offrez la paix? Je ne vous supposais pas si candide, en vérité. Non, monsieur, entre nous la paix ne peut se

faire à aucun moment ; jamais ! A mes hontes secrètes, à mon déshonneur public, aux tortures froidement infligées à mon père et à moi, — aussi innocente que lui, — à mon renoncement aux idéals saints que mon âme de vierge couvait, aux larmes que vous m'avez fait répandre, en un mot, il faut une compensation, dont la poursuite est ma seule raison d'exister désormais; il faut, me comprenez-vous bien? il faut des représailles ! J'ai pleuré ; vous pleurerez, monsieur, si la sécheresse de votre cœur n'a pas tari la source des larmes en vous ! J'ai courbé mon front sous la honte ; la honte inclinera le vôtre plus bas que je n'ai eu à baisser le mien. Il ne faut pas abuser de sa puissance, monseigneur, pour écraser les « petits » . L'excès de l'injustice les exaspère, et faute de mieux, ils mordent la main qui les opprime. Encore une fois, je suis en dehors des manœuvres qui vous ont intimidé au point de m'accepter pour votre bru, pour souffrir que je portasse votre nom. Quoi qu'il en soit, ce nom que vous avez fait retentissant, je l'ai maintenant. Eh bien !...

— Eh bien? répéta Le Fauve pâle et tremblant avec une anxiété mortelle.

— Eh bien, monsieur, je ferai en sorte qu'il roule au plus profond de toutes les boues !...

XVII

LE RÉVEIL

« *A Madame veuve Baroit, rue du Mont-Blanc, 96, à Genève (Suisse).*

» Madame

» Selon l'indication qui m'a été laissée par madame votre fille, je vous adresse la lettre ci-incluse, qui lui est destinée.

» Permettez-moi, madame, de me rappeler à votre souvenir, en vous priant d'agréer la nouvelle expression de mon respect.

» LOUIS SKÉBEL. »

La lettre incluse portait :

« Paris, 4 septembre 1870.

» Ma bien chère Adrienne,

» Ne préjugez rien des nouvelles confuses qui vous parviendront où vous êtes. Je suis au centre des nouvelles et l'on ne sait rien encore de positif.

» On parle d'un gouvernement provisoire qui se serait formé. D'autres y contredisent. Des noms sont colportés en désaccord avec d'autres listes. Je vous le répète, si quelque chose est fait, on n'est pas renseigné exactement.

» On dit que la République est proclamée à l'Hôtel de Ville. Je viens d'y passer ; on n'a pu me fixer là-dessus. Cependant, au moment où je vous écris, d'un café du boulevard du Temple, où je me suis attablé pour cela, il se peut que ce retour au seul régime honnête que mérite ce beau pays, — il l'aura, certes, payé assez cher, de son sang, de sa peine et de son argent, — soit fait accompli. Les choses vont vite en de telles crises !

» La seule certitude qu'on ait, c'est que l'empire s'est effondré. Et c'est cette certitude qui donne à cette ville en révolution l'air d'une ville en fête.

» Je n'ai aucun motif de vous faire un tableau adouci de ce qui se passe, chère amie. Le tout petit nombre d'êtres qui vous sont chers sont à l'abri, et je ne suis pas en situation d'alarmer votre amitié pour moi. Vous me croirez donc sincère historiographe et peintre fidèle ; mais renseigné aussi. . . . . .

. . . . . .

» J'ai cherché à avoir des renseignements sur votre beau-père.

» Hier matin, il était encore présent. On l'a vu à Saint-Cloud. Mais depuis l'heure du dîner il a positivement disparu.

» Informé des derniers événements, il a dû prendre parti. Vous devinez lequel. Il a un compte trop compliqué à régler, pour n'avoir pas mis de la distance entre lui et les indiscrets, qui ne peuvent manquer de porter un peu de lumière dans les ténèbres des affaires qu'il a plus ou moins ostensiblement conduites.

» Il m'a été dit que tantôt on avait mis les scellés sur ses papiers.

» Plus aisément et plus tôt que moi, sans doute, vous connaîtrez le lieu de la résidence qu'il aura prudemment choisie pour y faire le mort jusqu'à des temps meilleurs ; si tant est que ses maîtres lui pardonnent la désinvolture avec laquelle il les plante tous là ; lui, l'un des piliers de la maison.

» Quant à votre mari, je viens de l'apercevoir.

» Vous savez, chère enfant, si j'ai sujet de m'apitoyer à son égard. Néanmoins c'est à cause de l'effet qu'il a produit sur moi, qu'au risque de vous écrire sans être bien maître de ma plume, je suis entré dans ce café.

» Un mot vous dira tout :

» En dépit de l'antipathie que je lui inspire à juste titre, il m'a abordé en pleine rue, et, avec le sourire du mendiant honteux, qui confine à l'escroc, il m'a demandé cinq louis.

» Je ne les avais pas sur moi, et m'en suis excusé, lui offrant vingt francs en gardant cent sous de menue monnaie. Il a saisi la pièce d'or comme un affamé se jette sur un morceau de pain, et dans ses élans de reconnaissance, il m'a envoyé en plein nez des bouffées d'absinthe à suffoquer.

» Le pis est qu'il m'a parlé de vous.

— » Comment va-t-elle? m'a-t-il demandé.

» Elle doit être bien contente. Elle est sûre de gagner son procès contre moi, maintenant. Et sa fille lui restera.

» Ma foi! a-t-il ajouté, c'est une gaillarde! Elle a de l'*estomac*, d'avoir tenu tête à monseigneur mon père. Ce qu'il doit faire un nez, celui-là!...

» Il y a un moment où j'ai failli lui cracher au visage.

» Comme je lui répondais que j'ignorais même le lieu précis de votre retraite, il s'est mis à rire.

» — Farceur! m'a-t-il dit avec un cynisme épouvantable. Vous me croyez trop de Pontoise, aussi!

» Je l'aurais battu.

» Pourtant, je n'ai rien trouvé a lui répondre à ce mari qui vous croyant ma maîtresse, acceptait de l'argent de moi.

» J'ai oublié de vous dire qu'il portait un uniforme de fantaisie, quelque chose qui rappelle les zouaves pontificaux.

» Il est vrai que les vrais miliciens de cette phalange renient ces imitateurs insolites.

» Votre mari a un grade là-dedans. Je serais bien embarrassé de dire lequel; mais une croix brodée à son képi se détache sur une infinité de galons qui doivent être en *imitation*, sans quoi, il est invraisemblable qu'il n'en ait pas encore escompté le poids au Mont-de-Piété.

» Sur une sorte de dolman, pendu aux épaules, il a accroché un tas de décorations en ruolz, qui battent comme des grelots à chacune de ses titubations, et il a retroussé ses moustaches en matamore *bien pensant*, pour qui le seul ennemi à mater est la masse insoumise et impertinente des contribuables à merci.

» Vous pensez, ma pauvre amie, si j'ai abrégé l'entretien, et, comme en me séparant de lui, je me suis aperçu qu'il prenait la direction que je m'étais proposée, je me suis arrêté aux boutiques pour lui laisser prendre de l'avance.

» Une demi-heure après, je le retrouvai devant moi, gaiement appuyé au bras d'un autre zouave de même farine hétéroclite, qui, lui du moins, ne battait pas les murs.

» Loin de là, il se tenait raide comme un échalas en terre de vigne, la tête haute, le regard hautain, chamaré de galons de laine, avec un cœur en drap blanc surmonté d'une croix en drap rouge, cousu au côté gauche de sa veste, qui affectait une coupe bretonne.

» Grâce à l'angle d'une glace d'un magasin, je pus en-

trevoir le visage de celui au bras de qui votre mari prenait un point d'appui nécessaire, et j'en restai confondu.

» C'était cet immonde personnage dont l'intervention de Thomas Molvot vous a préservée; le vicomte Gontran de Val-Huchon.

» Rodolphe et lui sont les meilleurs amis du monde.

» Hélas, pauvre femme! devant l'abaissement épouvantable du père de votre fille, de cette Gabrielle que j'ai pu rendre à vos baisers, sans m'arrêter aux conséquences de ma participation à son sauvetage, je me trouble et je crois de mon impérieux devoir de vous l'avouer.

» Je me demande avec angoisse, si vous n'avez pas passé la mesure, si votre vengeance n'est pas allée trop loin.

» J'ai beau me dire qu'il est l'artisan de son ignominie, qu'il a été la cause plus ou moins inconsciente des peines surhumaines qui ont ulcéré votre âme, je ne puis m'empêcher de penser qu'il est le père de votre enfant, et la pitié s'impose à ma propre rancune contre lui. Il me semble que c'est trop!

» Adieu pour aujourd'hui; je vous tiendrai au courant des événements qui se préparent et dont je ne puis encore démêler le caractère ou l'importance; répondez-moi, en vous hâtant, car si les affaires tournent à la prolongation de la guerre, il est supposable que, dans un temps prochain, les communications seront interrompues.

» Embrassez pour moi cette belle enfant, dont le front, déjà pensif, n'est pas sans me faire réfléchir, et croyez à l'inaltérable attachement, au plus respectueux dévouement de

» Votre vieil ami,

» LOUIS SKEBEL. »

On voit par cette lettre, qu'il s'était passé bien des choses inattendues, depuis le mariage d'Adrienne avec Rodolphe.

Pour la clarté du récit, il convient de les résumer, dans leur ensemble.

Comment comprendrait-on, sans cela, qu'à cette date du 4 septembre 1870, la jeune femme, devenue mère d'une fille déjà grande, du nom de Gabrielle, eût assez besoin de dissimuler sa résidence, pour que son ami Skébel lui-même dût lui écrire sous le couvert de sa mère, qu'aucune raison apparente n'obligeait à habiter Genève, puisque son mari était mort et que personnellement elle n'avait rien à redouter de la police impériale?

On ne comprendrait pas davantage, sans les explications qui vont suivre, que Rodolphe, qu'on a laissé riche et appuyé de la protection paternelle à Londres, fût descendu aussi bas que le compositeur le constatait.

On devra nous passer la narration rétrospective des faits qui avaient amené cette singulière et lamentable situation.

Donc, dix jours après la célébration de leur mariage, Adrienne et Rodolphe s'étaient embarqués pour Ostende.

On était à la fin de ce qu'on appelle « la saison » à Londres, c'est-à-dire la fin de l'été; il restait deux mois environ de temps doux, durant lesquels le traditionnel *voyage de noces* pouvait s'effectuer agréablement.

Les jeunes mariés s'installèrent à Montreux, sur les bords de ce Léman aux flots harmonieux; en pleine station hivernale, à l'abri des froids du Nord, en perpétuelle et insatiable contemplation de cette chaîne des Alpes, que le Mont-Blanc domine, éblouissant à perpétuité.

Leur intention n'était pas de prolonger leur villégiature au delà de la fin d'octobre.

Mais des signes de maternité modifièrent les plans arrêtés. Les médecins du cru, appréciant à leur manière l'état extra-nerveux de la future mère, conseillaient de séjourner là jusqu'à l'issue, redoutant le séjour des grandes villes, de

Paris plus particulièrement, où les suites d'un pareil événement sont toujours une question; surtout dans les hautes classes.

Rodolphe, dont la vocation paternelle n'était pas précisément manifeste, s'effrayant un peu de la monotonie du lieu, au temps où les touristes sont rares, suspecta l'opinion des *hommes de l'art* locaux, et recourant à son père, manifesta le désir pressant de l'envoi de quelque *prince de la science*.

L'Exellence, en apprenant la nouvelle, se sentit au cœur un vague soulagement. Il était resté fort impressionné de la sortie de sa bru, au bal de noces de celle-ci, et si fort, si armé contre elle qu'il se sentît, il ne dormait parfois que d'un œil, comme on dit.

La maternité de sa belle-fille lui mit du baume à l'âme. Il présagea une évolution parfaitement capable de modifier les intentions de cette diablesse de fille qui n'était point du tout ce qu'il en avait supposé durant trop longtemps.

Aussi *le prince de la science* confirma-t-il, net et clair, le dire de ses confrères *montreusois*. Il y aurait eu risque, pour la future mère, à revenir en France, à affronter le climat de la capitale.

Adrienne s'y rendit d'autant mieux qu'elle le souhaitait, et Rodolphe n'osa contredire.

Quel que soit le pittoresque de l'endroit, la majesté du panorama qu'on a sous les yeux, de l'opposition de ce lac si bleu, avec ces cimes si blanches et éclatantes, quand le soleil en caresse le faîte, c'est long un hiver à Montreux!...

Quelle que soit la satisfaction promise d'être père, la vie d'intérieur en perpétuel tête-à-tête, entraîne l'ennui, pour qui a des habitudes de distraction et de mouvement.

Le temps vint vite où Rodolphe en fut littéralement assomme.

D'ailleurs, sans se l'expliquer, par insuffisance naturelle, il éprouvait le vague sentiment d'un grave mécompte, à présent.

Cette femme, qui était la sienne — et certes, il l'avait assez voulu ! — n'était plus guère qu'une femme comme une autre. La *diva* avait fait place à l'épouse ordinaire. Plus de bruit autour d'elle, plus d'acclamations, d'articles dans les journaux; rien d'elle, maintenant, qui rejaillît sur lui, qui, si singulièrement que l'amour-propre d'un homme puisse être placé, congratulât son amour-propre.

Bien plus :

Un jour, Adrienne se mit au piano, et essaya de chanter.

Plus moyen ! Le son était comme étouffé, le souffle court. Elle y peinait visiblement, au point qu'elle n'acheva pas le morceau.

— Est-ce que tu as perdu la voix ? lui demanda-t-il avec une sorte d'anxiété.

— C'est possible. Mais qu'est-ce que ça fait ?...

— Comment, ce que ça fait !...

— Je n'en ai plus besoin, je pense.

— Besoin ou non, c'est un grand malheur !

— Je ne suis pas si injuste envers Dieu, fit-elle. Ma voix pour un enfant, ce n'est pas trop payé.

La jeune femme avait assez présent à l'esprit son idéal de vengeance, pour observer attentivement ce qui se passait dans les sentiments de son mari.

Elle constatait, elle aussi, la déception qu'il ressentait, malgré lui; la lassitude qui le prenait.

Elle y ajouta, en mettant sa maison sur un pied sévère, qui y répandit de la froideur, et, partant de là, elle pria Rodolphe de surveiller un peu son langage, qu'il émaillait volontiers, d'expressions empruntées au vocabulaire des coulisses.

— Tu te fais prude? lui dit-il à la fin.

— Le plus possible assurément!

— En voilà *une bonne*, par exemple!

— Je n'en fais rien que pour vous, mon cher.

— Pour moi? Merci bien!

— Pour vous, qui avez choqué votre monde en épousant une actrice, laquelle y est assez sensible pour s'efforcer, par sa tenue, de vous le faire pardonner.

— Mais tu n'y es pas, répliqua Rodolphe. *Mon monde*, comme tu dis, n'est pas si rigide que ça; au contraire. Un agréable abandon y est plutôt de mise, et ces dames parlent argot par coquetterie.

— Elles en ont le droit, sans doute, On ne peut supposer d'elles que ce soit leur langue naturelle. Tandis que moi...

— Avec ça qu'elles sortent de la cuisse de Jupiter pour la plupart. Laisse-moi donc tranquille et ne m'oblige pas à me guinder, je t'en prie.

— Libre à vous, Rodolphe; mais vous me désobligeriez en me mettant, par là, dans une position fausse.

— En quoi?

— En paraissant affecter de ne m'accorder qu'une fort mince considération; en me laissant à mon rang de *cabotine*, qu'on ne saurait élever jusqu'à celui d'épouse. Il faut pourtant bien vous mettre dans la tête que l'*Adriani* n'existe plus.

— Tant pis!

— Pardon! Si l'*Adriani* reste possible pour vous et même pour vos pairs, elle ne le serait pas pour l'enfant qui va naître. Ce petit ne mérite pas de rougir de la condition de sa mère.

— Alors, nous allons nous pincer la bouche en cœur et arrondir les bras en guirlande pour nous parler.

— Pourquoi pas?

— Il ne faudra plus te tutoyer, peut-être?

— Ce n'en vaudrait que mieux.

Rodolphe la contempla avec ahurissement, puis très déplaisamment chiffonné :

— Ah! *ben*, fit-il, ça va être amusant ici!... En voilà *une noce*, en perspective!

— Prenez garde, dit-elle doucement, vous devenez commun, et les domestiques entendent.

Dans certaines grandes villes de France, l'élément *viveur* fleurit presque avec autant d'éclat qu'en la capitale. A Bordeaux, Marseille, Rouen, le Havre, etc., il y a des cercles des *gandins*, *cocodettes* et *cocottes;* on s'amuse enfin, on joue surtout, et l'on fait de mémorables parties, où le baccarat enlève deux ou trois cent mille francs à un *ponte* en une nuit.

Si le ménage eût pris pied là, passe encore; Rodolphe se serait arrangé pour se distraire un peu de la banalité de son ménage, qui, à mesure, l'accablait à mourir.

Mais à Montreux!...

Rien de rien, à Montreux, pendant la saison hivernale. A Montreux, c'était le Léman aux flots bleus, et le Mont Blanc là-bas. Certes! joli spectacle; mieux encore : grandiose; « mais *rasant* à la fin! » se disait le fils de Son Excellence.

— On dirait, mon ami, que vous vous ennuyez un peu ici, lui dit Adrienne, quand elle le crut à point.

— Est-ce que vous y pouffez de rire, vous? lui répondit-il.

— Moi, reprit Adrienne, je ne m'ennuie nulle part, et à Montreux moins qu'ailleurs. On y est si calme!...

— Ah! diable, oui!

— D'ailleurs, je m'occupe, ce qui abrége et agrémente les heures. Que ne faites-vous de même?

— Eh! m'occuper à quoi?

La jeune femme sourit du haut d'une particulière bien veillance.

— Mon cher ami, dit-elle, entre mari et femme, il n'y a pas de sujets délicats, je pense; pas non plus de susceptibilité...

A ces précautions, Rodolphe flaira quelque mortification imminente.

— Je puis donc me permettre, continua sa femme, de vous rappeler que vos études ont été bien négligées! A votre place, je m'y remettrais. Cela vous distrairait, j'en suis sûre et vous y gagneriez d'oser davantage aborder certains sujets de conversation, où vous laissez voir une timidité qui trahit des connaissances incomplètes. N'y gagneriez-vous que d'écrire plus correctement votre correspondance, ce serait déjà un grand point, presque indispensable, pour un homme de votre âge et de votre condition.

Cela était dit d'un ton affable et amical; mais il y avait là-dessous un imperceptible mépris, dont le malheureux sentait toute l'humiliation, sans en démêler la véritable intention.

Il souffrait, voilà tout, et sur le premier moment, il lui montait aux lèvres quelque rebuffade de poids. Mais se fâcher eût été montrer sa blessure, et il se contraignait.

Ce n'était plus assez que cette femme eût perdu le prestige dont elle l'avait ensorcelé; plus assez qu'elle le fatiguât de sa réserve bourgeoise, qu'elle l'agaçât de son décorum, voilà qu'elle le rapetissait avec ses supériorités d'éducation!

Le moment vint où il ne vit plus, en elle, qu'un être gênant, mélange de pédante et de ravaudeuse de nippes conjugales, dont la dignité menaçait d'incliner à la roideur de la quakeresse.

Il lui semblait que, maintenant, au lieu de causer, elle prêchât; elle lui faisait l'effet d'un être insipide et maussade; quelqu'un de morose et d'irritant.

Que de fois il avait été à deux doigts de se révolter, de l'envoyer au diable, en termes vifs et précis, en lui rappelant qu'après tout ce n'était qu'une fille de théâtre, qui avait failli, qui avait été sa maîtresse, sa concubine.

Mais devant le sourire et l'aménité d'Adrienne, son brutal emportement tombait subitement. Elle l'intimidait.

Et puis, pouvait-il oublier leur histoire? Si cette honnête fille avait glissé dans l'équivoque de la galanterie, qui en était cause, qui en avait bénéficié ?

D'ailleurs, comme il lui était facile, à elle, de lui répondre, de le clouer au mur d'un mot !... Au moment de leur mariage, il était encore son débiteur d'une assez forte somme. N'avait-elle pas subvenu aux dépenses de son amant, quand Monseigneur avait serré les cordons de sa bourse? Pour tout dire d'un mot, ne l'avait-elle pas *entretenu ?*

Loin de lui en savoir gré maintenant, il lui en voulait; il le lui reprochait en secret, tourmenté par l'intuition indéfinie du but mystérieux poursuivi par la jeune femme, intuition qui lui donnait de la peur et la grandissait à son sentiment, au point de le contraindre à baisser les yeux sous son regard, écrasé par la conscience latente de la supériorité qu'elle lui imposait, tout en affectant de se faire humble et soumise.

Oh! ce sourire dont elle le poursuivait !... Il y avait je ne sais quoi d'humilliant, qui le faisait rentrer sous terre, le réduisant à rien, plat, rampant, sot; mais animé d'une colère intérieure d'autant plus pénible, qu'il n'osait la laisser éclater.

De jour en jour, il la prenait en grippe, en haine, harcelé entre temps de révoltes des sens, auquel l'état de la jeune femme opposait un frein.

Quand Adrienne, qui lisait dans l'âme du personnage comme dans un livre ouvert, le tint pour arrivé au point psychologique voulu, elle crut prudent pour ses desseins

d'offrir un débouché à l'orage comprimé qui s'amoncelait en lui.

— Mon cher ami, lui dit-elle, je viens de lire qu'il y a des courses à Berne. On s'y rend en une heure d'ici, ne vous plairait-il pas de m'y conduire ?

Il sauta là-dessus comme un chien errant sur un os à ronger.

— Mais si, mais si ! fit-il avec ravissement. Quand donc?

— Dans trois jours.

— Entendu. Attends, je vais m'occuper de retenir un wagon, je pourvoirai à tout, pour que tu n'y risques rien. Laisse-moi faire !

Elle n'avait pas du tout l'intention de l'accompagner. Aussi le jour de l'embarquement, elle prétexta un malaise, que sa position expliquait suffisamment, et l'engagea à aller seul.

— Mais, dit-il, c'est trois grands jours !

— Trois jours de *congé*, qui te feront du bien, répondit-elle gracieusement, en le tutoyant pour la circonstance.

Il en prit deux de plus, pour la bonne raison qu'il n'y a pas de fête sans lendemain, et par la raison meilleure, que pour s'en être trop donné, il était assez malade pour ne point oser affronter les regards de sa femme.

La régularité, le collet-monté de son ménage ne lui en parurent que plus fastidieux au retour.

Adrienne s'en rendit compte avec une satisfaction intime, et exagéra à dessein cette régularité et ce collet-monté.

Mais à quelque temps de là, il y eut une autre fête à Genève. Elle l'y envoya de nouveau, s'excusant sur son état, pour ne pas le suivre.

Dieu du ciel ! il l'espérait bien !

Ce furent, cette fois, des festins homériques, poussés à cet excès particulier que les gens habituellement gourmés parviennent seuls à atteindre ; des parties sans fin, où

les gentlemen de Lyon, Saint-Étienne, Grenoble, et des Anglais et des indigènes d'outre-Rhin, apportaient le débraillé froid de jouisseurs qui, loin de chez eux, ne redoutent plus le qu'en-dira-t-on.

Rodolphe fut absent douze jours, et comme la température commençait à s'attiédir, il fit une pointe à Saxon-les-Bains, où il y avait une roulette, dont les croupiers ratissèrent cent vingt-cinq mille francs à la compagnie.

Le mari de l'Adriani y laissa trente-six mille francs de ses plumes.

Il rentra maussade et mécontent de lui; il s'en prit aux autres, à Adrienne aussi.

En dépit des égards dus à la femme qui approche du terme de sa grossesse, il eut envers elle quelques mouvements d'humeur et des bizarreries qui donnèrent à penser à la jeune femme qu'il touchait au bout de son rouleau.

C'était prévu; pis encore: attendu. Le contraire, pour elle, eût été une déception.

Elle se fit dès lors susceptible, presque acariâtre, et elle eut soin que le médecin répétât à son mari:

— « Les nerfs !... Sa situation !... Que voulez-vous, mon cher monsieur !... »

C'était l'excuse qui la dérobait à toutes représailles; mais le fait n'en restait pas moins à l'état de déplaisance aiguë.

Quand elle le vit horripilé au plus haut période, elle ouvrit de nouveau la soupape:

— Mon cher, lui dit-elle, un soir qu'il se morfondait auprès d'elle, bâillant à inquiéter, il y a quelque chose que je n'ose vous demander.

— Quoi donc encore ?

— J'ai reçu des réclamations pressantes du principal locataire de la maison que votre père a fait figurer dans ma dot et d'ailleurs, il y a des sommes importantes à toucher.

Vous voyez qu'il m'est matériellement impossible de me déplacer pour satisfaire à tout cela; si vous étiez bien aimable, vous me remplaceriez.

Rodolphe s'était à mesure adouci.

— Vous remplacer, ma chère? répondit-il. Comment l'entendez-vous ?

— C'est bien du déplaisir que je vais vous infliger là ; cependant... Voyons, Rodolphe, répondez-moi sincèrement, vous serait-il trop désagréable, d'aller passer le temps nécessaire à Paris ?

Autant valait demander à un bébé gourmant, s'il excuserait qu'on lui donnât les confitures préférées.

Avec une éloquence étonnante, il lui donna mille raisons pour surmonter les scrupules qu'elle était bien bonne de lui supposer.

Plus le panneau était grossier, plus grossièrement il y donna.

Mais aussi, quel mirage ! et quelle délivrance momentanée !

Paris ! Il allait revoir Paris ; ses amis, *ces dames*, retrouver ses anciennes habitudes ! Ah ! quel étonnement de le revoir ! Et pour lui, quelle joie, de s'arracher au fastidieux train-train de Montreux !

Sa malle fut tôt faite; ses dispositions tôt prises. Il montrait une humeur légère et enjouée.

— Et soigne-toi bien ! répétait-il à la jeune femme ; écris-moi tous les jours, des nouvelles de ta chère santé; à la moindre des choses qui n'irait pas comme il faut, un télégramme et j'accours !

Elle l'accompagna jusqu'au chemin de fer, et il l'embrassa avec l'effusion d'un étudiant, qui, las des vacances autour de l'âtre familial, s'envole vers les cieux où fleurit Bullier.

XVIII

QUID?

Adrienne ne s'y était pas trompée. Il n'en avait pas fallu davantage pour que Rodolphe, secouant toute fausse honte en face de lui-même, découvrît à quel point le marché qu'il avait fait était mauvais pour lui.

Il en venait à n'y rien comprendre. Comment diable avait-il pu se butter à épouser, quand même et malgré tout, cette fille si peu faite pour un homme de son caractère ?

— Non ! ç'a été, disait-il à son père, une sorte de surprise, d'enthousiasme maladif, que l'opposition a exaspéré ; pas autre chose ! C'est ta faute au surplus ; il n'y avait qu'à ne pas me contrarier et cela ce serait passé tout seul. D'ailleurs, ce n'est pas la femme d'à présent que j'ai épousée, c'est l'artiste fêtée, applaudie, illustre, et non point cette dame pincée, qui fronce les sourcils au premier mot risqué, qui, sous prétexte de maternité, se confine au logis comme une matrone romaine. Eh ! seigneur, après tout, il n'y a pas qu'elle au monde qui ait un enfant ! Presque

toutes ces dames en ont plus ou moins ; ce qui ne les oblige pas à se déformer, à nourrir, à porter des costumes sans recherche ; ce qui ne les empêche pas non plus de paraître à la cour, aux réunions officielles, de suivre le théâtre, les courses et les soirées. Elles ont l'intelligence et la discrétion de ne pas en ennuyer la maison. C'est à peine si on sait qu'il y a des enfants chez elles. J'ai plus de vingt de mes amis qui en ont deux ou trois et dont je n'ai jamais aperçu le fin bout du nez. Quand on a souci de ce qu'on doit au monde, on a une nourrice dans un coin ; plus tard, c'est l'institutrice anglaise, ou le couvent, ou le collège qui succède, et l'on continue d'avoir, au moins, un intérieur paisible. J'y suis pris ! Je me suis fourré des imbécillités dans la tête ; car enfin, voyons, pour me *coller* sur les bras une espèce de bourgeoise, bien exacte à remplir ses devoirs, bien scrupuleuse en sa tenue, je n'avais pas besoin d'aller m'adresser à une actrice, qu'il a fallu enrichir, au lieu d'en recevoir une dot. Encore une fois ; c'est ta faute, papa.

L'Excellence le laissait dire ; fort peu soucieux du reproche, mais très préoccupé de ce qu'il pouvait y avoir sous cette modification essentielle des habitudes de celle qui lui avait juré une haine implacable.

Ce rigorisme s'alliait mal, en apparence, avec la menace qui lui tintait aux oreilles, de salir le nom qu'elle portait. Où visait-elle ?

Mais peut-être cette menace, dont l'homme d'État, si puissant qu'il fût, n'était pas sans trembler, n'avait-elle été qu'un éclat de colère inconsidérée, la provocation d'un faible, qui croit commencer de triompher.

Et puis la maternité est une grave modification pour certaines femmes. Adrienne n'y avait-elle pas trouvé son chemin de Damas ?...

Surmontant ses appréhensions, afin de l'observer de plus près, Le Fauve avait provoqué des relations suivies avec sa bru.

Bien qu'au retour à Paris, après ses relevailles, elle prétextât l'allaitement, pour refuser de dîner à l'hôtel de son beau-père, elle le recevait à sa table.

Entre eux, jamais une allusion au passé, à la virulente déclaration du bal de noces.

Douce, plutôt prévenante envers monseigneur, elle ne fuyait pas le tête-à-tête, et quand il était là, elle s'arrangeait pour que son enfant lui fût apporté.

C'était une fille. On l'avait appelée Gabrielle, et dès qu'elle put se tenir sur ses jambes, elle se trouva toujours dans les jupes de sa mère, quand Le Fauve se présenta.

— Il ne vous déplaît pas qu'elle reste? demandait Adrienne.

— Je suis, au contraire, enchanté de la voir, répondait l'Excellence.

Alors la jeune femme poussait sa fille par les épaules, et l'enfant allait au dignitaire, en disant :

— Bonjour, grand-père.

Peu à peu ils s'habituèrent l'un à l'autre. Le Fauve, ayant pris la petite sur ses genoux pour répondre à son « bonjour » par un baiser, l'y conservait assise, se prêtant complaisamment à ce qu'elle jouât avec la chaîne de sa montre.

Un temps vint où, lorsque l'enfant n'était pas là, le grand-père marquait un peu de déception.

Elle tomba assez gravement malade vers la sixième année.

Le Fauve montra une sollicitude non équivoque.

Tout ce qu'il y a de grands médecins fut requis par lui, qui venait deux et trois fois par jour, en dépit des terribles occupations que lui donnait la politique en ce moment.

L'empire aussi était malade. Le conseiller intime voyait de nouveaux visages encombrer les entours du monarque,

faire opposition à ses avis, dont on paraissait tenir fort peu de compte.

Mais quels que fussent les tracas de Le Fauve, de ce côté, sa petite-fille l'occupait davantage.

Et Adrienne suivait les progrès de cette affection, dans le cœur de ce vieux cynique, qui, sur le tard, découvrait qu'il y a autre chose, dans la vie, que se jouer des hommes.

A ce moment, Le Fauve était complètement dupe de sa belle-fille. Il en était venu, sans s'en douter, au point voulu par elle. Ce cœur séché, atrophié par la poursuite d'intérêts vils, s'épanouissait, malgré les frimas de la vieillesse prématurée, sous l'influence d'impressions imprévues.

La femme qu'il avait perdue, n'avait été, à son estimation, que ce que les prescriptions du code civil, relatives à la propriété, définissent du nom de « servitude ».

Le fils qu'il avait eu de cette femme ne lui avait jamais procuré que des déplaisances inouïes.

Enfant, Rodolphe n'avait été qu'un marmot souffreteux, volontaire et grinchu, élevé comme un rabougri, à qui l'on passe tout, par crainte de le briser, et qui n'a que des caprices idiots, qu'on n'ose corriger par appréhension d'en être le bourreau.

Adolescent, le méchant diable ne s'était distingué que par la paresse et l'étalage effronté de vices précoces.

Jeune homme, enfin, il avait abreuvé son père de tous les dégoûts imaginables.

Et voilà que, tout à coup, cet époux, cet incrédule de paternité, sentait palpiter sur sa poitrine un petit cœur chaud, dont la vitalité s'infiltrait dans ses artères!

Cette belle petite Gabrielle ne répugnait pas à baiser les joues flasques de ce vieux déconfit qui, philosophe malgré lui, appréciait douloureusement l'inanité de ses triomphes d'orgueil, au point de s'attendrir, — enfin, — aux caresses

désintéressées d'un petit être naïf, qui le cajolait sans arrière-pensée d'exploiter son crédit.

Oh! les jouissances inconnues! Oh! les élans affectueux! Il l'embrassait à l'étouffer, cette petite Gabrielle; cet ange éblouissant de puretés candides!...

Il l'adorait! Il lui donnait, dans son âme aride, tout ce qui subsistait de vitalité affectionnelle. L'en priver, désormais, eût été comme une mort anticipée.

C'est là ce que voulait la fille du proscrit.

Le Fauve, qui n'avait point deviné *le jeu* de sa belle-fille, en arrivait à s'éprendre d'elle, par reconnaissance de tout ce que sa fille lui procurait de satisfaction, dont il n'avait pas à rougir. Et d'autant plus il se sentait d'indignation, de sévérité, contre ce Rodolphe, qui platement méconnaissait ces choses si hautes, si bienfaisantes.

— Le sale coquin! pensait-il. Rien de cette enfant et de cette femme ne l'a touché. Ce qui vient d'elles l'écrase, et quand il devrait passer ses jours à genoux devant ces deux êtres si purs, fier de la dignité de sa femme, orgueilleux de sa fille, il court les milieux de la *crapulerie élégante*, où la tradition de Lesbos exhale un parfum monstrueux.

Cependant en voyant son fils tombé à ce niveau, l'homme d'État éprouvait, dans le secret de sa conscience, des craintes terribles. Il lui revenait, malgré lui, le souvenir de ce qu'Adrienne lui avait crié en pleine figure, le soir même de son mariage.

Cela prenait le caractère d'une prédiction, à ses yeux; prédiction qui se réalisait, hélas!

Mais la jeune femme y était-elle pour quelque chose?

Quand il y réfléchissait seul, un doute atroce lui donnait le frisson. Qui était donc cette femme, si l'avilissement de Rodolphe était le résultat de ses agissements? Et, s'il en

était ainsi, quel but extrême se proposait-elle, que faudrait-il pour que sa soif de vengeance fût assouvie?

Elle avait dit qu'elle ferait tout au monde pour que ce nom de Le Fauve fût terni de toutes les fanges : qu'y manquait-il donc, maintenant ?

Un seul point, le scandale public, le retentissement universel, qui, par le crédit de Monseigneur, avait pu être encore évité.

Cependant, quand l'anxiété lui rongeait le cœur et qu'il allait à sa belle-fille, pour la regarder au plus profond des yeux, dès le premier abord Monseigneur se déconcertait, s'accusant presque d'injustice, s'excusant mentalement de ses soupçons persistants.

Tout en cette jeune mère était si simple, si régulier, si au grand jour !

Il pensait alors au passé de son fils. Rodolphe n'en avait-il pas fait tout autant avant son mariage? Quelle raison, dès lors, de suspecter cette jeune femme qui paraissait souffrir, autant que son beau-père, des turpitudes de l'indigne époux auquel elle était liée.

Toutefois, poursuivi par le doute, il tenta une épreuve.

Rodolphe avait signé des lettres de change du nom de son père.

L'Excellence arriva chez sa bru, lui raconta brusquement le fait, et lui avoua que, venant d'acheter un domaine en province il se trouvait embarrassé.

Adrienne n'attendit pas qu'il conclût pour lui offrir la somme nécessaire au retrait de ces lettres de change compromettantes.

Au cas où elle eût poursuivi la vengeance dont elle avait menacé l'Excellence, il y avait là, pour elle, une occasion inespérée d'y atteindre, *si tant est qu'elle crût* aux embarras pécuniaires momentanés du père de Rodolphe.

Mais il était tourmenté de trop de côtés à la fois pour que la restriction lui vînt à l'esprit.

Elle lui échappa.

On le répète, en dehors de son fils, il avait des sujets multiples de préoccupation.

Son crédit, sa haute position étaient sérieusement menacés.

Or, il le pressentait, et ses soucis à cet égard, greffés sur les tribulations que lui occasionnait son fils, doivent suffire à excuser son manque de perspicacité à l'égard des véritables intentions de sa bru.

Entre le beau-père et la belle-fille, il suivit de là une correspondance à cœur ouvert où Monseigneur, outré et attendri à la fois, appela bien des choses par leur nom, tandis qu'Adrienne — et qui ne l'eût compris d'une épouse éprouvée, d'une mère et d'une âme délicate? — procédait par périphrases discrètes, par allusions si ménagées, que Le Fauve seul en pouvait démêler le sens précis. L'Excellence en était touché.

En tout cas, pas moyen de s'en faire une arme, si l'occasion se présentait.

Quand les choses en furent là, Adrienne eut un mouvement de joie indicible, et seule la nuit dans sa chambre, en face du portrait de Baroit, dont elle achevait de porter le deuil, elle s'écria d'une voix sauvage :

— Je les tiens, ô mon pauvre père ; tu vas être vengé. A leur tour de se ronger le cœur !...

Au moment où l'on s'y attendait le moins, un huissier déposa copie d'une requête au président du parquet, sollicitant pour Adrienne autorisation de plaider en séparation contre son mari.

Ce fut un coup de foudre pour Monseigneur, mieux encore, une révélation.

Il comprit enfin le *jeu* de sa belle-fille ; il aperçut le traquenard dans lequel il était tombé, en supposant que les idées de vengeance de celle-ci s'étaient évanouies grâce au phénomène de la maternité.

Hélas! il était bien visible qu'elle ne s'en était départie à aucun moment ; loin de là, toute sa conduite n'avait eu que cet unique objectif.

Sa rigidité de tenue ? Manœuvre propre à rejeter Rodolphe dans le courant de la vie déréglée, dont les suites ne pouvaient faire doute, étant donné le caractère du pauvre sire.

La facilité avec laquelle la mère avait permis que son enfant prît une large place dans le cœur de son grand-père? Autre manœuvre dont le but allait à faire souffrir celui-ci dans la seule affection qu'il eût éprouvée de sa vie.

A y réfléchir, Monseigneur éprouva une peur réelle, qui, sur le premier moment, le déconcerta à ce degré, qu'il douta de la possibilité de parer le coup que la jeune femme lui portait.

C'était en tout cas un terrible adversaire qu'il convenait de ne pas mépriser. Quelle persistance de haine, quelle ténacité d'agression, quelle puissance de volonté !

Quelle sûreté de coup d'œil aussi! Certes, elle l'avait bien jugé cet homme, en attendant des grâces juvéniles de Gabrielle, qu'il s'attachât à cette enfant, comme jamais il ne s'était attaché à personne au monde.

C'était point acquis, désormais, et ce qui le troublait surtout, c'était l'appréhension d'en être séparé, d'être privé des gentillesses de cette innocente mignonne, privé de lui prodiguer des caresses et des baisers.

Si la fille du proscrit s'était proposé de faire naître un côté faible en ce quasi-vieillard, jusque-là invulnérable, elle n'avait que trop réussi.

Elle lui avait dit qu'aux larmes qu'elle avait répandues

il fallait des représailles. Que ne pouvait-elle le surprendre, dans ce premier moment d'effarement ! Elle eût été satisfaite, il pleurait à son tour !...

Il pleurait de chagrin et de rage, car il se voyait impuissant à empêcher le malheur d'une rupture de relations entre sa petite-fille et lui.

Qu'espérer, en effet ?

Qu'Adrienne se laissât toucher par la peine de celui qui lui en avait tant causé ? C'eût été folie !

La contraindre ? Eh ! par quel moyen ! quand déjà, il n'était pas à sa disposition d'obtenir que l'autorisation de plaider fût refusée à sa belle-fille.

User de ruse ? Se mettre en apparence de son bord, contre Rodolphe, afin de rester dans les bonnes grâces de la mère de ce petit être, dont il avait un impérieux besoin de cœur ?

Adrienne ne s'y laisserait pas prendre. Elle en triompherait d'autant plus, au contraire, et délibérément, avec un sourire vainqueur, — ce sourire du bal de noces, qui lui était resté gravé dans la mémoire, — elle briserait les dernières attaches entre eux.

Restait le procédé opposé : s'entendre avec Rodolphe, et, au prix de tous sacrifices quelconques, le décider à résister à la demande de sa femme, à donner pouvoir à son père de faire valoir et triompher ses droits.

Ah ! bien, oui !... Rien à attendre de ce côté-là.

Rodolphe était plutôt content du procès.

Il trouvait que sa femme avait été bien bonne de requérir l'autorisation légale du parquet. Il la lui eût signée des deux mains, il la lui eût présentée, genou en terre, sur un plat d'argent.

Dieu merci ! il allait donc en être débarrassé de cette ancienne *Diva*, de cette *cabotine*, transformée, pour son plus

cruel ennui, à lui, en une majestueuse « madame de la bégueulerie », *embêtante* et prêcheuse qui lui *sciait le dos*, disait-il, avec ses rabâchages de devoir.

— Digne fille de la *Mère-la-Folie*, répétait-il en s'esclaffant d'un rire de brute. Les deux font la paire, mes bons amis, et je voudrais qu'elles fussent réunies pour voir celle des deux qui aurait le pompon, à commencer d'assommer l'autre. Ah! elle veut se séparer de moi! faisait-il renchérissant sur la gouaillerie. Bonté du ciel! laissons-la faire. J'y souscris, je payerai son avocat, s'il le faut; je lui fournirai des arguments et des faits à ma charge, si, dans la précipitation elle en a oublié. Chère amie! ah! la généreuse femme! Me voilà raccommodé avec elle. Qu'elle gagne sa cause, et je lui envoie un tombereau de fleurs!

Ces dispositions du mari ne faisaient pas le compte de Monseigneur; pourtant il fut privé des moyens de les modifier en influençant son fils.

Celui-ci arrivait de Monaco, où une certaine martingale lui avait permis d'enlever cent dix mille francs au trente-et-quarante de Sa Majesté monsieur Blanc.

De plus, il venait de fonder une affaire en commandite, qui lui promettait des millions; à preuve qu'avant même la mise en train, on avait distribué aux actionnaires un copieux dividende, — à vrai dire pris sur le capital social.

Il se moquait pas mal de « Monseigneur papa! »

Quand, les premières douleurs surmontées, celui-ci eut l'esprit assez lucide pour examiner froidement la situation, il se vit en face d'un problème compliqué, qu'il fallait résoudre à lui seul.

Il ne s'en effraya pas au point d'y renoncer.

Empêcher le procès ne lui était pas possible; c'est vrai. Impossible de même, d'éviter le scandale retentissant des plaidoiries de l'avocat de sa bru.

Elle l'avait choisi dans le camp de l'opposition de la Chambre. C'était l'un des *cinq*, un homme d'une éloquence emporte-pièce, qui d'une phrase arrachait les masques et qui, archi-familier du Palais, savait tout dire, dans une forme à laquelle le président le plus prévenu ne parvenait à rien reprendre, en dépit qu'il en eût.

Eh bien, soit ! Qu'on dît de son fils tout ce qu'on voudrait ! A la fin, Le Fauve le jetait par-dessus bord. Au diable le misérable ! Il suffirait de quelque manifestation étudiée, pour que l'homme d'Etat répudiât définitivement toute solidarité avec cet indigne fils d'un si considérable personnage.

On plaindrait plutôt celui-ci, et par un mot d'ordre des bureaux de la presse, on verrait à atténuer les révélations appréhendées à l'audience, à l'aide d'équivoques de style, comme à modérer le ton des commentaires.

Le fils passe donc, passent le débat, la plaidoirie; mais quant à l'arrêt, autre affaire !

Là gisait le point important, et l'Excellence en étudia le sens désirable, avec un soin, une prudence, une habileté hors ligne, allant jusqu'à rédiger à l'avance, en forme de notes, la teneur des considérants.

A son sentiment, il les fallait sévères à l'égard de Rodolphe; mais sévères à certains points de vue, où les torts du fils primeraient ceux de l'époux. On le montrerait méconnaissant l'inépuisable complaisance paternelle, et par là, s'exposant aux griefs qu'un tiers lui reprochait.

Quant à Adrienne, il suffirait de la présenter comme une personne qui s'est trompée de bonne foi, à qui l'on a rien à reprocher que l'erreur de son cœur. Erreur qui a causé son déplaisir, sa déception; erreur capitale pourtant, dont il serait légitime de tenir compte, pour fixer le sort de l'enfant née de ce mariage.

On mettrait dès lors en lumière de hautes considérations, obligeant à préserver cet enfant de l'influence d'un père, que *peut-être* le chagrin d'un mariage non en rapport avec sa condition, avait entraîné à des écarts ; mais aussi, et *surtout !* l'erreur d'une mère qui, par ce mariage même, avait fait preuve de pauvreté de discernement.

Or, si tant est que père et mère n'offrissent pas de garanties suffisantes au tribunal, pour la bonne direction à donner à l'éducation de cette fillette, à qui s'en remettre pour la protéger, la guider, lui assurer dans l'avenir un rang et une éducation dignes de sa naissance? Eh bien, à l'homme éminent, prudent, sage, considérable et respecté, dont les hauts avis avaient tant de poids dans les conseils de la couronne, et qui, pour sa part, donnait tant d'éclat au gouvernement du pays !...

Voilà le sens de la sentence qu'il fallait faire rendre, pour obvier à tous les inconvénients de ce procès, pour donner satisfaction aux sentiments que le grand-père vouait d'une âme ardente à sa petite-fille, pour triompher à son tour de cette femme audacieuse qui avait provoqué la lutte, et que, par là, on tiendrait en échec désormais.

Après tout, elle n'aurait à s'en prendre qu'à elle, puisqu'elle n'avait pas craint d'ouvrir le feu.

Mais l'aurait-on, ce prononcé de jugement qui coupait court à tout ?

« La cour rend des arrêts et non pas des services ! » venait de dire quelqu'un.

Belle parole, que, pour sa part, Adrienne avait applaudie, en cela surtout qu'elle y voulait voir une garantie.

N'envisageant — selon la disposition naturelle des femmes — qu'un seul côté du débat, étroitement resserré entre elle épouse chaste et chaste mère d'une part, et d'autre part, un mari dépravé, méprisé, un père indigne, elle se croyait à

l'abri d'une déception, même relative, devant des juges équitables.

Son avocat lui avait bien dit, qu'en ces sortes de luttes, tout est problématique, jusqu'au dernier moment. Skébel n'avait pas dissimulé de l'appréhension. Mais il ne l'appuyait sur rien; c'était appréhension vague, timidité d'esprit de la part d'un homme qui n'avait jamais rien eu à débattre contre personne.

L'avoué montrait plus de confiance.

— Je ne vois pas ce qu'on peut articuler contre vous, madame, disait-il, tandis que vos mains sont pleines de preuves écrasantes pour la partie adverse. Je défie bien Son Excellence, qu'on paraît redouter si fort dans ce procès, de faire que les faits argués par nous, avec surabondance de témoignages écrits, seuls recevables au civil, ne soient pas de belles et bonnes infamies caractérisées aux yeux de la loi. Allez ! nous gagnerons haut la main !...

Selon une coutume courtoise, l'avocat qui s'était chargé de défendre Rodolphe, communiqua son dossier à celui de la jeune femme.

— Je n'y ai rien trouvé, dit celui-ci à sa cliente, qui puisse vous donner de l'inquiétude. On dirait que votre mari ne fait opposition que pour la forme, acceptant d'ores et déjà le jugement que vous sollicitez. Pensez-vous qu'il y ait quelque dissimulation sous cette apparente facilité ?

— Du découragement plutôt.

— Cependant, mon confrère occupe une trop haute situation pour qu'il se borne à s'en remettre à la sagesse du tribunal. Il plaidera, et longuement, il m'en a prévenu. Mais sur quoi? Les pièces qu'il m'a communiquées n'y donnent pas matière.

— Vous les a-t-il toutes montrées?

— Ah ! nul risque qu'il ait rien soustrait du dossier. Et

si quelque pièce lui était fournie à l'audience, il me la passerait avant de s'en servir.

— Alors, que supposez-vous ?

— Je vous demande précisément, madame, si vous avez sujet de m'ouvrir le champ des suppositions.

La jeune femme réfléchit un moment.

— Je ne puis, lui dit-elle, que vous exposer ce que je crois imaginer en ceci.

— Dites, qu'imaginez-vous ?

— J'imagine que mon beau-père désire me ménager dans l'opinion. Non par égard pour moi, qu'il redoute; mais à cause de ma fille qu'il adore.

— Ah ! fit l'avocat. Il adore votre fille. Il est donc capable d'aimer quelqu'un ?

— Réveil de facultés affectives, jusque-là comprimées par la poursuite d'intérêts soi-disant élevés. Or, le père de cette enfant a passé les limites de l'indulgence la plus obstinée. Sans même qu'il soit besoin de ce procès, il est publiquement déshonoré. Eh bien ! puisque M. Le Fauve aime sa petite-fille, il désire la préserver, en sauvegardant au moins le seul chaperon qui lui reste.

Elle s'arrêta, croyant remarquer que son défenseur ne la suivait plus, était distrait par la réflexion.

— Et, reprit celui-ci, vous en êtes certaine, madame, votre beau-père *adore* sa petite-fille ?

— Cela vous étonne à ce point, monsieur ?

— Cela me frappe, et pourrait donner la clef de l'attitude de la partie adverse.... Vous êtes catholique ? lui demanda-t-il en s'interrompant.

— Oui, monsieur.

— Catholique romaine ?

— Parfaitement : baptisée à Saint-Louis-d'Antin, où j'ai fait ma première communion; confirmée le lendemain;

enfin, mariée à Londres, par un prêtre romain, régulièrement reconnu. Je suis en règle.

— Vous pratiquez ?

— Non, monsieur.

— Votre père était libre-penseur. Il s'est fait enterrer civilement?

— Au grand chagrin de ma mère, qui pousse la dévotion à l'extrême opposé.

— Cela, c'est bon !

— Pourquoi ?

— Rien, madame. Il faut tout prévoir, quand on a, en face de soi, des adversaires puissants, qui se livrent si peu, et je prends une note pour le cas où des batteries jusqu'ici dissimulées, se démasqueraient à l'improviste. En tout cas, nous saurons demain à quoi nous en tenir. Viendrez-vous à l'audience, madame ?

— S'il le faut....

— Non. Je vous conseille même de ne pas paraître.

La jeune femme le quitta là-dessus, un peu intriguée de ses dernières questions.

— Qu'importe que je sois catholique ! se disait-elle.

Et l'avocat de son côté se répétait :

— Ainsi le vieux Le Fauve *adore* sa petite-fille !.... Là est peut-être le point noir !....

XIX

L'AUDIENCE

On était en mars. Après quelques premiers jours de beau temps, les giboulées avaient fait leur apparition, fouettant en tourbillons affolés des averses de neige fondue et de grêle.

Le ciel était voilé par des masses de nuages gris sale; le jour était faux: il faisait triste.

A huit heures du matin, Louis Skébel arriva chez Adrienne. Il avait toute confiance, lui.

Gabrielle, qui l'avait aperçu par la fenêtre, alla au-devant de lui jusqu'au perron, et lui sauta au cou.

— Dépêche-toi, dépêche-toi, dit-elle, maman est prête.

— Prête? A quoi, mignonne?

— Eh bien donc! prête à sortir avec toi.

— Tu te trompes, elle ne doit pas sortir.

— Si bien! Elle a mis son chapeau, son voile noir, et voilà trois fois qu'elle dit : « — Il n'arrivera donc pas, ce Louis! »

— Alors, c'est changé.

— C'est changé. Dis donc, Louis, ajouta-t-elle, demande-lui de m'emmener; elle ne te refusera pas, à toi.

— T'emmener, ma belle petite? fit Skébel, intérieurement impressionné. Où crois-tu donc qu'il s'agisse d'aller?

— Je ne sais pas. Mais je voudrais aller avec vous.

— Non, mignonne, pas aujourd'hui. Ce n'est pas une partie de plaisir, va!... Reste ici, au contraire, et sois sage. Ta mère rentrera peut-être bien tard; mais pour que tu ne sois pas toute seule, je viens d'aller dire qu'on t'envoie Angèle.

Angèle, c'était la dernière enfant de Molvot, la filleule d'Adrienne.

En pénétrant dans le salon de la villa de la rue de Boulogne, Louis aperçut la jeune femme, un peu pâle sous le voile épais qui lui couvrait le visage.

— Bonjour, dit-elle. Ne sommes-nous pas en retard?

— Loin de là, en avance. L'affaire ne sera pas appelée avant onze heures. Mais il était entendu que vous attendriez les nouvelles ici.

— Je ne m'en sens pas le courage, mon ami. L'anxiété me ronge, et je n'ai pu dormir un moment, repassant un à un les paragraphes de ma requête, cherchant à en découvrir les côtés faibles, afin d'y substituer des arguments nouveaux.

— Ce n'est pas raisonnable, Adrienne. Vous n'avez pas d'inquiétude à concevoir. Moi aussi j'ai consulté, j'ai écouté ce qui se dit sur tout cela. Le doute n'est pas admissible un instant. Voyons, ma chère amie, le temps est mauvais; vous êtes mal disposée. Laissez-moi insister pour que le programme d'hier soit maintenu. Restez ici bien tranquille. Pour que Gabrielle ne vous tourmente pas, j'ai prié Thomas de lui amener votre filleule. Les deux enfants joueront ensemble. Pour moi, je suivrai le débat pas à pas, et d'heure

en heure je vous enverrai les nouvelles par un exprès. Est-ce dit?

— Si vous l'exigez, mon bon Louis, répondit Adrienne, je vous obéirai, car je sens bien que vous avez raison; mais ce me sera bien pénible, atrocement pénible, mon cher ami. Du reste, je n'entends pas assister à l'audience. Je voudrais seulement n'être pas si éloignée de l'endroit où mon sort se décide.

— Où pourriez-vous rester?

— Dans une voiture aux alentours du Palais de Justice. Là, du moins, je serais renseignée aussitôt! Ah! tenez, fit-elle en lui prenant les mains, consentez-y, mon bon, mon cher Louis, je me mourrais ici, dans ce silence et dans cet éloignement.

Louis sentit qu'on le tirait par sa jaquette.

Il tourna la tête et vit Gabrielle, qui avait le cœur gros, et qui tout bas murmura :

— Dis donc oui, toi, méchant!...

— Allons! fit le jeune homme, comme vous voudrez.

Adrienne défit son voile par un mouvement de joie, et lui montrant un visage enchanté, elle l'embrassa sur les deux joues.

— Tenez! ajouta-t-elle, puisque nous avons du temps d'avance, nous allons déjeuner avant de partir. Ce sera bientôt préparé, et cela vous évitera d'entrer dans un café. Et puis, je pourrai, j'espère, prendre quelque chose, car je suis un peu faible, et sans vous, je n'aurais pas eu l'énergie de me mettre à table.

Le déjeuner improvisé fut en effet vite servi, et l'on faillit s'y attarder.

Devant l'enfant il convenait de ne pas parler du procès, et la conversation à laquelle son âge permettait qu'elle prît part, eut un caractère doucement enjoué.

A un moment, la jeune femme, sembla s'absorber dans des réflexions d'une mélancolie attendrie.

— A quoi pensez-vous? demanda Skébel.

L'arrivée d'Angèle entraîna Gabrielle au salon, pour courir au-devant de sa petite amie.

— Je pense, répondit Adrienne, quand sa fille fut partie, je pense au bonheur que nous aurions pu avoir, vous et moi, mon ami, si la destinée avait été plus clémente. A vous voir là, en face de moi, ma fille entre nous, je me laissais aller à une sorte de mirage, qui vous faisait le maître de nos existences, l'époux, le père, en qui l'on se repose en confiance, et avec la gratitude des êtres protégés qui s'abandonnent délicieusement, dans le cœur d'un homme d'honneur...

Le compositeur ne put réprimer un sanglot.

Alors Adrienne se leva, et, venant à lui, elle lui prit la tête dans ses bras, le serrant sur sa poitrine et lui disant avec un frémissement de lèvres à son oreille :

— Ne pleurez pas, Louis; tout ce qu'il y a de meilleur en moi n'a jamais appartenu qu'à vous. Je vous ai tout voué, jusqu'à cette enfant qui est de moi, à moi, et que je vous donne, mon ami, pour que vous partagiez à son profit l'amour dont vous avez honoré la mère.

A onze heures, un coupé de remise s'arrêtait sur le quai au coin du pont de Sébastopol.

Skébel en descendit.

— Enveloppez-vous bien, dit-il à Adrienne, qui y restait blottie; il fait très froid ce matin. Je vais vous faire dire où l'on en est.

— Par qui? Saura-t-on me trouver? A quoi me reconnaîtra votre envoyé?

— Allez, répondit le jeune homme, il n'est pas homme à s'y tromper.

— Qui est-ce?

— Vous ne devinez pas?

— Thomas!... Il a voulu venir?

— Parbleu!

— Je l'aperçois qui vous cherche, fit vivement Adrienne. Faites-lui signe.

Mais l'ouvrier avait déjà reconnu le compositeur. Il accourut le visage souriant et heureux :

— On appelle la cause. Votre avocat a pris place.

Enfin... ajouta-t-il avec une expression de soulagement, nous allons donc être débarrassés de ces canailles-là !

Lui non plus ne doutait pas de l'issue du procès.

Les deux hommes s'éloignèrent vivement, et la jeune femme, plus calme qu'elle ne l'espérait, s'enfonça dans le coin de la voiture, laissant son regard errer dans l'espace.

Tout à coup elle tressaillit, sous le coup d'une découverte imprévue.

De l'autre côté de l'eau, elle venait d'apercevoir la fenêtre entr'ouverte de la chambre qu'elle occupait autrefois dans l'appartement du quai de Gèvres.

Le brouillard était un peu tombé ; un pâle rayon de soleil semblait s'efforcer de percer l'épaisseur des nuages.

Adrienne apercevait un coin de cette chambre où sa chaste jeunesse s'était si longtemps bercée de rêves modestes.

Elle la reconstruisait par le souvenir cette chambrette. Là, son lit à rideaux de cretonne rose ; là, le chiffonnier à secrétaire, dans les tiroirs duquel s'empilaient ces brimborions, qui sont trésors pour les jeunes filles. Elle entendait l'échappement de la pendule de stuc, dont le tic-tac scandait les romans de ses aspirations d'honnête fille, et tout ce beau temps se reconstituait dans les plus indifférents détails ; elle le *revivait* dans sa mémoire.

Dans le coin du balcon, elle revoyait une caisse verte,

qu'elle avait fait emplir de terre pour y semer des graines, dont le feuillage grimpait jusqu'aux persiennes. C'était évidemment tout ce qui restait d'elle en cet appartement. Elle eût voulu y monter, la contempler cette caisse, peut-être bien moisie et effondrée, l'acheter au locataire actuel et l'emporter.

Voilà la salle à manger; le tout petit salon, où elle étudiait ses leçons du Conservatoire, plus tard ses rôles; le rôle de la première *création* de l'opéra de Louis, *la Princesse Aldée.*

Plus loin, la chambre de sa mère.

Singulière persistance d'impression! Elle ne pouvait se figurer cette chambre sans y revoir madame Baroit, dans l'attitude où elle l'avait surprise le jour de l'arrestation d'Agénor, après la perquisition; agenouillée devant une chaise, convaincue de faire œuvre pie, acte utile, en s'en remettant à des dieux indéfinis, du soin de soulager la misère de son mari.

C'était là, au-dessus, qu'il avait habité, ce père, terrassé à la fin, mais invaincu, qu'elle n'avait revu que mort.

Une autre fenêtre encore devait s'apercevoir du fond de cette voiture, où ses souvenirs se déroulaient: la fenêtre de sa loge au Théâtre-Lyrique, là-haut, écrasée par le soubassement du faîte.

Elle n'osait la chercher du regard; puis, brusquement, le cœur agité, frémissant de colère, elle se pencha, et ses yeux la découvrirent aussitôt, perçant au delà des vitres, reconstruisant l'intérieur.

C'est de là qu'elle était partie, une nuit, pour aller se livrer, en échange des quelques jours abrégés de son père, marchandage sauvage : corps pour corps!

Elle pensait à mademoiselle de Sombreuil — dont d'ailleurs la légende est fausse; le verre qu'on lui offrit à boire, sur son désir, ayant été un verre d'eau troublé sans intention par

une goutte de sang qu'un des égorgeurs avait aux mains — et, si tant est que celle-ci eut à avaler le sanguinolent calice, pour racheter la vie de son père, Adrienne trouvait que c'était peu, en comparaison des dégoûts prolongés qu'elle s'était réduite à surmonter, pour éviter au sien, non la mort immédiate qui délivre, mais des tortures horribles et froidement exploitées.

Elle se revoyait, à cette heure humiliante, montant dans le fiacre qui devait la conduire à la rue de Luxembourg; elle se rappelait son entrée dans cet appartement, lieu de supplice, sorte d'échafaud, où, volontairement elle avait eu à immoler ses pudeurs, à subir des embrassements odieux; et, le cœur gonflé de vengeance, elle retombait dans la réalité, s'écriant avec l'indignation de l'innocent opprimé :

— Si Dieu existe, nous l'allons voir!

A deux heures seulement Thomas vint à elle.

— Les dépositions ont été accablantes pour votre mari, dit-il. Le ministère public a conclu en votre faveur, en dépit de certaines réserves, ayant trait à la situation officielle de la famille à laquelle vous vous êtes alliée. Votre avocat a la parole. Bon espoir; j'y retourne.

La plaidoirie de celui-ci fut telle qu'on devait l'attendre d'un homme politique irréconciliable. Sa parole ferme, froide et puissante dépassa les limites du débat.

Il aborda l'origine de ce gouvernement, né dans le sang de passants inoffensifs; il fit un tableau saisissant de la dépravation des hautes classes, des aristocraties de ce régime d'aventuriers, ivres de leur réussite scandaleuse, incompréhensible pour eux-mêmes.

Il les montra déconcertés, par là, au point de douter de la morale et du droit, masquant leur absence de mœurs sous des dehors de dévotion à la famille et à la religion.

Et, s'élevant à la hauteur d'éloquence indignée d'un

apôtre des premiers temps chrétiens, il fouailla toute cette tourbe dorée d'épithètes sanglantes, faites pour les marquer à l'épaule plus profondément que n'eût pu faire le fer rouge du bourreau.

Le prétoire ne l'interrompit pas.

Mais Louis Skébel était pris de frissons.

« Il va trop loin, pensa-t-il; il compromet la cause; il *travaille* pour lui !... »

Quand l'éminent avocat eut terminé, et que l'émotion du public se fut donné cours par un sourd frémissement d'enthousiasme, le défenseur de Rodolphe se leva.

Sa première phrase étonna l'auditoire.

Avec une netteté claire, précise, il abandonna son client. Un homme à la mer, perdu, qu'il était inutile de chercher à sauver !

Non pas un monstre, tel que venait de le dépeindre son « honorable confrère » *pour le besoin de la cause;* mais un être de pauvre intelligence, presque inconscient, et irresponsable.

Son défenseur n'en voulait pour preuve que son mariage même.

« Ce n'est pas, se hâtait-il d'ajouter, que la personne, épousée par lui, ne fût digne d'égards et de respect. Loin de là! » Et à Dieu ne plaise qu'il lui reprochât la profession qu'elle avait exercée avec l'éclat d'un talent supérieur.

Au cas même où certains préjugés domineraient dans sa conscience d'homme du monde, il voulait n'en tenir compte que pour estimer davantage la femme qui, appartenant à ce milieu de mœurs libres, avait su se maintenir aisément épouse rigide et mère attentive.

Mais la disproportion des conditions entre une chanteuse et le fils d'un des plus hauts dignitaires de l'État n'en subsistait pas moins et, en méconnaissant cette dispropor-

tion, son client avait donné la mesure de son caractère fantasque, et de son insuffisance d'esprit.

« Plaignons-le plutôt que de l'accabler, disait-il ; plaignons surtout ce père qui, au faîte des grandeurs acquises en récompense de services inappréciables, rendus à la patrie, et au trône qui en est le soutien, a la douleur de voir son nom respecté retentir dans cette enceinte... »

Cela dit, le défenseur de Rodolphe ne parla plus de celui-ci. Les faits à lui reprochés, il ne voulait même pas les examiner, quelque facile, disait-il, qu'il lui fût d'en atténuer singulièrement la portée.

« Supposons, s'écria-t-il, qu'ils soient acquis à la cause ; supposons que nous ne contestions même pas les conséquences qu'on en a tirées, en forçant un peu la note, en prévision de ce qu'il faudrait peut-être bien en rabattre, si le débat s'engageait sur ce point.

» Mais ce débat ne s'ouvre pas. Par respect pour cette jeune femme, d'une conduite, en tous temps, si digne ; pour ce grand-père qui pleure, humilié dans le silence de la retraite, où il dissimule sa peine ; par respect aussi pour une enfant, qui bientôt grandira et comprendra à son tour les tristesses de ces pénibles dissentiments de famille ; par respect pour ces trois personnes innocentes, laissons dans l'ombre, laissons commencer de tomber dans l'oubli, ce qui vient d'être articulé.

» Au surplus, que veut-on ? Une séparation légale confirmant une séparation de fait ? Eh bien, que la justice prononce ; qu'elle rompe, s'il le lui paraît équitable, un lien qu'on regrette d'avoir contracté.

» Pour nous, nous n'avons pas à nous y opposer, ayant eu le malheur de légitimer la demande formée contre nous ! »

A l'écouter, on aurait pu penser qu'il donnait gain de

cause, qu'il n'avait plus qu'à s'en remettre à la haute sagesse du tribunal, et qu'ainsi tout était fini.

Erreur !

« Cependant, reprit-il, ce n'est pas tout, dans l'espèce, que de trancher ce lien blessant, — et blessant à juste titre, — pour l'un des conjoints.

» Sans doute, si nous étions au lendemain de la bénédiction, si rien, depuis, n'était survenu, il suffirait de dire à cette jeune et intéressante femme :

» — Soyez libre; suivez en paix la droite ligne parcourue jusqu'ici courageusement par vous.

» Mais cette union malheureuse s'est compliquée, confirmée par la naissance d'un être, le plus innocent de tous, lui, un enfant qui n'a pas demandé à naître, une fille qui sera une jeune fille demain, et envers qui des devoirs multiples sont imposés.

» Eh bien, il faut fixer son sort à cette enfant; il faut, qu'à défaut d'un père et d'une mère unis, à tout le moins dans la pensée de son bonheur, la société intervienne en sa faveur et lui accorde ce dont les discordes de ses parents la privent.

» Il faut que les devoirs qui lui sont dus lui soient assurés. Il faut dire qui aura charge et mission de les lui rendre.

» Et qui donc, en effet?

» Sera-ce ce père contre qui, dans un instant peut-être, un jugement sera prononcé ?

» Non !

» Sera-ce sa mère?...

Ici l'orateur prit un long temps de suspension, promenant son regard, autour de lui, comme s'il eût sollicité une réponse de l'auditoire.

— Nous y voilà!... pensa l'avocat d'Adrienne, en tendant toutes ses facultés.

Alors, et se gardant bien de faire présager la réponse à sa propre question, l'avocat de Rodolphe revint à Adrienne et renchérit longuement sur les éloges qu'il lui avait déjà décernés, ne lui reprochant qu'une chose : « une méprise de cœur » peut-être; l'erreur d'avoir *cru* que le bonheur du foyer était possible, en se mariant, elle artiste, avec un homme d'une classe autre que celle à laquelle elle appartenait.

« — Et quand je dis qu'on le lui pourrait reprocher, je l'entends à son propre point de vue, car autrement n'y aurait-il pas excès de sévérité? Elle aimait... Elle aimait au point d'abandonner fortune, triomphes, ovations, hommages de toutes sortes, que des rois mêmes lui auraient prodigués.

» Elle aimait! Et le sacrifice lui a paru facile, et encore une fois, *elle a cru* que cet acte de renoncement lui vaudrait du ciel, la grâce des joies conjugales ; elle n'a pas admis, *elle n'a pas vu*, que ce qu'elle espérait était du domaine de l'illusion; que la différence des conditions sociales y faisait obstacle et obstacle insurmontable!...

» Or, est-ce à une femme si capable de s'illusionner sur l'impossibilité des choses, que vous remettrez sans contrôle le soin d'élever l'enfant qui n'appartient pas qu'à elle seule?

» Vous exposerez-vous, exposerez-vous celle-ci, cette enfant, à ce que les idées de sa mère amènent, pour elle-même, des destinées analogues?

» Qu'en fera-t-elle, de cette enfant, qui me touche uniquement en tout ceci ? »

Et, raisonnant aussi serré que possible, il s'appliqua à démontrer que la mère, désormais privée du contrepoids marital, inclinerait fatalement à faire de son enfant ce qu'elle était elle-même : une honnête femme peut-être, mais un esprit exalté, fantaisiste, trop enclin aux écarts d'imagination.

Sur quoi il fit un tableau des dangers d'une telle éducation.

« — Car enfin, s'écria-t-il, qui est donc cette enfant?

» La fille d'une artiste, d'une grande artiste; faites-la aussi grande que l'on voudra. Oui, c'est l'enfant, la fille d'une grande artiste!

» Mais c'est aussi bien la petite-fille d'un homme illustre, d'un homme qui, par sa situation au faîte du pouvoir, a d'autres aspirations pour sa famille; d'un homme enfin... »

Et durant vingt minutes, l'orateur s'étendit sur la qualité, les mérites, la sagesse, le crédit du grand-père de Gabrielle.

Alors il mit en parallèle cette artiste isolée, sans surface dans le grand monde, et si peu sage, qu'elle en était à plaider aujourd'hui, pour se soustraire aux suites de son aveuglement, et ce grand-père, type de la haute raison, cet homme considérable, que l'âge et les affaires avaient si remarquablement mûri.

Du côté de cet homme supérieur, qui, déplorant les malheurs de sa bru, se substitue, envers elle, à ce fils qui l'a trahie, toutes les garanties de morale, de considération, d'avenir brillant, sont certaines.

Du côté de cette mère estimable, mais de courte vue, et influencée par les frottements de son milieu, plus encore peut-être par ses propres origines, où sont-elles ces garanties; où leur équivalent?

« Cette mère, — à Dieu ne plaise que je lui en fasse un crime! — cette jeune femme est la fille d'un de ces hommes à imagination ardente jusqu'au trouble, pour qui la société est à refondre en entier.

» Famille, propriété, institutions sociales, crédit public, toute notre organisation moderne enfin, rien ne trouve grâce devant leurs revendications fougueuses, et ils ne

craignent pas de se poser en antagonistes résolus à toute extrémité, mais — disons-le, à l'honneur de la mémoire de celui-ci du moins! — résolus de même toute responsabilité.

» C'est cet insurgé contre la divinité même, qui a élevé cette mère.

» Certes! elle est loin de partager les idées de son père!

» Se renfermant dans la retenue qui convient à son sexe, elle n'a jamais donné à entendre qu'elle professât les opinions du malheureux Agénor Baroit; mais elle l'aimait ce père, avec la tendresse d'une enfant respectueuse, et l'influence paternelle a laissé son empreinte sur elle.

» Sans doute, elle est chrétienne; sans doute elle a reçu les sacrements; mais l'ont-ils sanctifiée? Croit-elle? A-t-elle foi dans ces impénétrables mystères, dont la méconnaissance inflige à la vertu un cachet de hasard, de rencontre, dont il est permis de s'inquiéter?

» Qui pourrait nous donner des sûretés à cet égard? Il nous en faut pourtant, avant de nous décider à nous en remettre à cette mère de l'épanouissement d'âme d'une enfant, qui, pour procéder de sa chair, n'appartient pas seulement à elle.

» Un doute nous vient; doute imposé par elle-même; cette femme, cette mère, quelle que soit sa croyance en la parole révélée, quelle que soit sa soumission à l'Église, elle ne pratique pas!...

» Pourquoi?

» Nous avons le droit de nous le demander, nous qui avons part de responsabilité morale, à l'égard de cette jeune fille, à qui sa naissance, ses alliances permettent d'aspirer à un rang mieux que sortable, dans la haute société.

» Et nous avons, en conséquence, le droit d'intervenir, de dire :

» — Cette jeune fille nous appartient, autant qu'à vous ; nous avons, au même degré, charge d'âme, responsabilité envers elle et envers le monde, qui peut nous demander un compte sévère de l'emploi que nous aurons fait ou non, de notre autorité sur elle, de notre influence sur la direction de ses idées, sur le développement de sa conscience. Action morale et attendrie, souci affectueux et bienfaisant, désintéressé, en tout état de cause ; scrupule de probité enfin ; car quel homme serions-nous donc si, las des douleurs que nous inflige notre propre fils, nous nous désintéressions, par odieux égoïsme, de l'innocente, dont notre passé, notre suprême position nous font plus que tout autre, le tuteur bienveillant et affectionné. »

L'avocat en dit long sur ce thème. Il l'avait belle, sachant qu'il ne pouvait être interrompu, sentant que les juges, créatures favorisées du pouvoir, incarné en la personnalité de Le Fauve, étaient de prime abord acquis à Monseigneur.

Habilement, il introduisit la politique dans le débat, se conciliant le tribunal, par une comparaison détournée entre la fille d'un insurgé, supposée libre-penseuse, et un personnage, qui avait tant fait pour la gloire du régime, dont la magistrature dépendait, si inamovibles que fussent certains de ses membres, un des piliers du gouvernement enfin, qui disposait des décorations et du *roulement* judiciaire.

Il l'avait belle, et ne se fit pas faute d'en user.

Persistant à laisser Rodolphe en dehors du débat, en raison de convenances supérieures, il circonscrit la lutte entre cette *actrice*, élevée par un des plus obstinés adversaires de l'ordre établi, incrédule, *libertine*, à la façon dont l'entendaient les ultras de la Restauration, et cet aigle, ce champion de la famille, de la propriété et de la religion ; ce monseigneur Le Fauve, qui, au risque de sa tête, avait

fait triompher en décembre, le principe d'autorité qui avait *sauvé la France*, — un *cliché*, dont tous les aventuriers ont su jouer, pour s'emplir les poches, en provoquant par là la gratitude momentanée des sots.

La conclusion de l'avocat, on la devine.

Il demandait au tribunal, s'il prononçait la séparation réclamée, d'ordonner que l'enfant née d'un mariage rompu, fût confiée à la haute sollicitude du grand-père, de cet homme éminent, qui, en trempant dans les massacres du boulevard Montmartre, les déportations, les exécutions sans jugement, et les commissions mixtes, avait donné de si solides garanties de sa moralité, de ses sentiments conservateurs, de son respect de la religion, de la famille et de la propriété; — mots qui revenaient dans sa bouche à chaque période.

Son adversaire demanda la permission de répliquer.

On estima qu'il ne pouvait qu'irriter le débat, en donnant carrière à l'indignation qui l'animait, et l'on s'empressa de lui accorder la parole.

Ce qu'on attendait se produisit au delà de toute prévision. Il compromit le gain de la cause en ne reculant devant aucune personnalité.

A son tour, il apprécia le rôle de monseigneur Le Fauve dans l'attentat du 2 décembre, qu'il stigmatisa avec un bonheur d'épithètes qui faillirent le faire rappeler à l'ordre par le président.

Quittant les généralités, il prit corps à corps cet homme prétendu d'État, et levant tous les voiles, il étala l'infamie de ses mœurs politiques, familiales et galantes.

Lui aussi, il innocenta Rodolphe.

Comment le malheureux ne fût-il pas devenu un être méprisable, sali de toutes les abjections, ayant eu le malheur d'assister de près aux palinodies de son père, d'être

le témoin des dévergondages de ce puissant, qui n'avait usé de son crédit usurpé que pour se vautrer dans toutes les boues de l'immoralité politique et privée?

Mettant les pieds dans le plat, avec l'énergie du désespoir, il conta comment cette fille de proscrit avait été amenée, par ce prétendu *conservateur*, si scrupuleux de la morale religieuse et sociale, voire politique, à sacrifier ses virginités en échange de la suspension des tortures dont on accablait son père.

Il conta ensuite la tentative de viol, que ce « pilier de l'ordre social » avait subventionnée, pour tâcher d'empêcher son fils de contracter ce mariage, de réparer l'horreur du début de cette liaison, voulue par le père, imposée à la malheureuse honnête fille, dont le grand malheur avait été d'éveiller des concupiscences dans les sens blasés du digne fils d'une telle Excellence.

« Et, s'écria-t-il en se dressant de toute sa hauteur, on nous soupçonne de libre-pensée à l'égard de la Divinité. Dites-moi qui ne serait pas tenté de douter de Dieu, en présence de l'impunité d'iniquités semblables?

» Où est-il, ce Dieu? Que fait-il, si ces monstruosités peuvent se produire, scandaliser la conscience publique, sans que son foudre éclate et anéantisse les monstres qui blasphèment son nom, en se les permettant, avec le cynisme provoquant de la force, qui intimide les cœurs simples et bons?

» Et pourtant, vous mentez quand vous nous accusez de manquer de foi. Elle nous possède, au contraire, et nous soutient, car nous croyons que rien n'échappe à la justice divine, et que ce n'est qu'une question d'heure.

» Vous avez beau triompher, du haut des honneurs contestés, dont vous vous faites un manteau plutôt ridicule, mais en tous cas insuffisant à vous garantir de la raillerie

et du mépris de la galerie ; vous n'éviterez pas le châtiment que vous avez encouru.

» C'est peu que ma parole indignée et honnête soulève votre masque, pour vous cracher au visage une flétrissure désormais indélébile, une minute viendra où la mesure comblée, Dieu — ce Dieu que vous travestissez et rapetissez à votre taille de pygmées insolents — étendra le bras et laissera faire sa justice immuable : la logique indéconcertable des causes que vous avez accumulées contre vous-mêmes, en aveugles que vous êtes.

» Alors plus haut vous vous serez huchés, en faisant litière de tout ce qu'il y a de saint et de respectable, plus profondément vous enfoncerez dans la fange qui vous entoure et vous submerge peu à peu ! »

Très surpris qu'on le laissât poursuivre, il s'enhardissait davantage, sentant par là que sa cause était perdue, et cherchant du moins à provoquer quelque incident d'audience qui lui fournît des moyens d'appel, à tout le moins devant l'opinion.

Mais non ! Rien. Le parti pris était évident.

Il n'y parut que trop au jugement rendu. Le Fauve l'eût dicté lui-même que le libellé n'eût pas été plus conforme à ses plus chères espérances.

La demande d'Adrienne était accueillie, la séparation prononcée à son profit ; *seulement*...

Ah ! dame ! seulement la direction de son enfant était octroyée à Son Excellence Monseigneur Le Fauve, qui seul était chargé de l'éducation de la petite.

Il était dit que Gabrielle serait mise dans un couvent, où sa mère aurait toute liberté de la voir, *aux jours de visite réglementaires, au parloir.*

Qu'au jour de l'an, et à Pâques, ainsi qu'à la fête de celle-ci, l'enfant lui serait amenée et aurait permission de

passer la journée au domicile maternel, de neuf heures du matin à sept heures du soir; *encore que la bonne sœur chargée de conduire la pensionnaire* devrait se tenir dans une des pièces du local occupé par madame Rodolphe Le Fauve.

Il y avait plus de six heures que la jeune femme se morfondait dans son coupé, interrogeant sans cesse le cadran du pavillon de Saint-Louis, sondant la foule du regard, pensant toujours voir accourir Skébel avec la bonne nouvelle.

Enfin elle l'aperçut qui tournait la grille du palais. Il marchait d'un pas rapide, et bientôt il se mit à courir. Elle en augura au gré de son cœur. Se fût-il si fort hâté pour lui apprendre qu'elle avait perdu?

Cependant, elle fut frappée de l'altération de ses traits.

Elle avait baissé la glace et dès qu'il fut à portée de la parole :

— Eh bien? fit-elle avec angoisse.

Louis ne lui répondit pas.

Ouvrant brusquement la portière.

— Rue de Boulogne, cria-t-il au cocher, et le plus vivement possible.

Puis il entra dans la voiture, s'assit à côté d'Adrienne, et lui prenant les mains :

— Ma chère amie, lui dit-il, il faut appeler à vous toutes vos énergies et tout votre sang-froid. Le procès est gagné; mais les conséquences en sont effroyables, et il faut agir sur l'heure.

— Agir?

— Agir, oui; il faut enlever votre fille, la cacher de façon à ce que votre beau-père ne la découvre pas. Le tribunal lui en a confié la tutelle.

Ah! s'écria le Lorrain, en la voyant défaillir, pas de

faiblesse; du calme et de la raison, au contraire; seule la décision prompte peut conjurer le malheur qui menace. Aussi bien, il faut que vous appréciiez exactement la situation. Écoutez...

Et nettement, sans phrases, il lui conta ce qui s'était passé, ce qui avait été dit et répondu de part et d'autre.

Quoique le cheval brûlât le pavé, quand on arriva à la porte de la villa d'Adrienne, elle en savait autant que lui.

Elle n'attendit pas qu'on ouvrît la grille: elle avait la clef de la petite porte, elle entra, et gravissant le perron en deux enjambées.

— Ma fille? demanda-t-elle à la femme de chambre qui venait à sa rencontre.

D'après les idées de Skébel, un plan avait été arrêté, et il consistait en ceci :

A tous risques, le jour même, Louis, sans même se pourvoir du moindre objet de toilette, prendrait Gabrielle avec lui, dans le coupé; gagnerait la gare du Nord et descendrait du train à la station de Maubeuge, où la formalité du passeport n'est pas exigible.

Là, il *fréterait* une voiture et se ferait passer la frontière, à un point éloigné de l'endroit où le chemin de fer la franchit.

Nul risque, dès lors, d'être inquiété par la police, qui veille seulement sur les routes fréquentées.

Alors, parvenu à un village belge, il aurait toute facilité de joindre une gare au delà d'Erquelines, — où, de son côté, la police de Belgique veille, intimidée en ce temps-là par les exigences du voisin impérial, qui plus ou moins ostensiblement menaçait de s'emparer de cette terre libre, — et de là, Louis arriverait à Bruxelles, où madame veuve Baroit continuait de résider.

Près de sa grand'maman, Gabrielle serait soustraite aux revendications soi-disant légales de l'Excellence.

Adrienne s'y rendrait le lendemain et tout serait sauvé.

— Ma fille, répéta celle-ci.

La femme de chambre la regarda d'un air surpris.

— Madame l'a fait demander, répondit-elle.

— Moi?

— Par un exprès. Voici le mot sur lequel nous l'avons laissée aller.

Et la domestique exhiba un bout de papier, signé : « Adrienne Le Fauve », par lequel elle était censé ordonner de confier son enfant à la personne qui en était porteur.

L'écriture était imitée de façon à s'y méprendre.

Skébel, survenant, en resta saisi, lui qui connaissait si bien la *coulée* de son amie.

— Alors, s'écria la jeune femme affolée, vous avez donné mon enfant?

— Dame!...

Adrienne ouvrit des yeux démesurés, ses lèvres s'écartèrent pour crier, mais la contraction nerveuse lui serra la gorge, et tendant les mains en avant, elle fût tombée sans l'élan de Louis qui la retint dans ses bras.

XX

LE JOUR DE L'AN

Bien qu'Adrienne eût fait appel du jugement qui lui ôtait sa fille, et claquemurait étroitement celle-ci dans une maison d'éducation religieuse, ce jugement ordonnait, quant à l'enfant, exécution provisoire, nonobstant toute opposition quelconque.

On a vu comment Monseigneur s'était arrangé pour assurer en cela, les prescriptions de la justice.

Le procédé était bien un peu risqué, et un autre eût pu en avoir du désagrément dans la suite; mais l'honnête homme était trop au-dessus de ces détails pour avoir balancé un moment à y recourir.

Au surplus, s'attendant à la révolte de sa bru, il avait pris toutes précautions requises, précautions extra-légales, puisque la légalité, faite pour le commun, n'atteignait pas un si haut personnage.

Toujours l'application de la formule du maître : « Sortir de la légalité pour rentrer dans le droit. »

Avec un peu de surprise, Le Fauve ne se vit menacé d'aucune part du fait de sa belle-fille.

La signification d'appel fut tout ce qu'elle manifesta de ses intentions.

Il en conçut de l'inquiétude. C'était si peu dans les prévisions de l'homme d'État, que cette jeune femme, qui à plusieurs reprises l'avait ouvertement bravé, se tînt pour vaincue et pliât!...

Il la fit observer autant que possible. Par malheur, les domestiques d'Adrienne se trouvèrent, cette fois, inaccessibles à la corruption policière. Ils étaient indignés du cynisme avec lequel on en agissait avec leur maîtresse. Ces *petits* se sentaient solidairement blessés dans leur orgueil de la désinvolture de tels procédés.

Cependant, Adrienne continuait de vivre au grand jour, et ses actions pouvaient être suivies exactement.

L'Excellence n'y releva rien qui permît de lui supposer des intentions agressives, quant à présent du moins.

On eût dit que, se rendant compte de son impuissance, elle avait la sagesse de ne pas s'épuiser en efforts stériles.

Il avait reçu d'elle la lettre suivante :

« Monsieur,

» Dans l'état actuel des choses, il n'y a plus de relations possibles entre nous; elles me seraient pénibles autant qu'à vous sans doute.

» En attendant que la cour d'appel réforme ce qu'il y a de blessant pour mon cœur dans le jugement qui vous octroie la direction de mon enfant, je me borne à réclamer l'exercice des droits qui m'y sont laissés : droit de voir ma fille et de recevoir ses visites dans les conditions spécifiées. »

En réponse à cette lettre qui se terminait par une formule de politesse, d'autant plus banale qu'aucun des termes n'en

paraissait marchandé, la jeune femme eut toutes autorisations et indications propres à lui faciliter les moyens d'approcher Gabrielle.

L'enfant était internée dans une sainte maison du Marais; le jeudi, après l'office, sa mère avait liberté de la voir.

Quand Adrienne se présenta pour la première fois, elle fut accueillie avec de grands égards.

La supérieure, femme d'une quarantaine d'années, jolie, en dépit du ton blafard de ses traits, voulut la conduire elle-même, non au parloir, mais dans un petit salon, au rez-de-chaussée, dont la porte-fenêtre donnait accès dans une partie réservée du jardin.

On se souvient qu'on était au moment des giboulées, lors du procès; quinze jours s'étaient passés depuis le rapt de l'enfant; il faisait maintenant un temps doux qui sentait l'approche du printemps.

Tout en y aspirant de toutes les violences de sa tendresse maternelle, la jeune femme redoutait beaucoup cette première entrevue. Elle appréhendait une scène de désespoir, de larmes, une série de déchirements.

Il n'en fut rien.

Gabrielle, vêtue de l'uniforme maussade de la maison, se présenta posément, le visage calme et impassible, au point qu'Adrienne en eut de l'épouvante.

Que s'était-il donc passé pour cette enfant depuis ces quinze jours? A quel régime de compression l'avait-on soumise?

Ou bien, cette jeune âme entrant en révolte contre le monde entier, s'était-elle réfugiée dans son orgueil en se voyant la victime d'un infâme abus d'autorité?

N'en était-elle pas venue à se désaffectionner de sa mère, lui reprochant en secret de n'avoir pas mis le feu aux quatre coins de cette prison, plutôt que de l'y laisser enfermer?

Que penser, que croire?

Gabrielle vint à sa mère et l'embrassa avec effusion. Dans l'étreinte, Adrienne constata des soubresauts nerveux dans tout cet organisme en voie de formation, comme des sanglots intérieurs, comprimés par un effort surhumain.

Elle la regarda avec anxiété. Le visage de sa fille était doucement souriant.

Adrienne crut deviner qu'on lui avait fait la leçon, dicté une attitude, de l'observation de laquelle dépendrait la facilité des entrevues suivantes.

Il est à supposer que la supérieure fut satisfaite, car, se levant, elle se retira.

Mais ces deux créatures opprimées souffraient trop de la situation qui leur était faite, pour ne pas craindre de l'empirer en trahissant leurs sensations.

D'un regard, elles s'invitèrent réciproquement à la prudence, et après une conversation qui roula sur le nouveau genre d'existence de Gabrielle, elles profitèrent de la permission que la supérieure leur avait donnée de descendre au jardin.

Là, du moins, en baissant la voix, on ne risquait pas d'être entendu.

— Mon enfant, dit Adrienne, ouvre-moi ton cœur. Quelles pensées te sont venues sur moi? Que crois-tu?

— Ne t'inquiète pas, répondit Gabrielle; j'ai songé à mille choses, dont aucune n'est pour te chagriner. J'ai pensé qu'on te contraignait à te séparer de moi et qu'il était au-dessus de ton pouvoir de me retenir. D'abord, la peine, la rage, la colère m'ont fait éclater, j'ai presque injurié les sœurs, et je les ai bravées en les traitant avec insolence. Puis je me suis sentie rompue, et je n'ai plus trouvé de larmes. Elles ont pensé sans doute qu'il valait mieux me laisser tranquille, et quand elles m'ont dit que la séparation n'était pas absolue, que je pourrais te voir, — si j'étais calme et

docile, — j'ai repris de l'espoir, et me suis arrangée pour remplir la condition imposée à tes visites. Maintenant, je suis rassurée et confiante en toi. Je sais que tu ne peux consentir à ce que je reste loin de toi, à ce que j'aie une vie qui ne soit pas la tienne; je sais que tu veux me faire sortir d'ici. Ah! maman, que ce soit bientôt! Pourtant, je suppose que les difficultés sont grandes, et j'attendrai autant que tu le croiras utile.

Voyant que le visage de sa mère se décomposait :

—Non! fit-elle, ne pleure pas; on nous guette de tous les côtés. Il faut faire comme moi, paraître résignée, et surtout bien cacher l'espoir de nous retrouver. Va, maman, j'ai compris bien des choses depuis ces horribles quinze jours ; on m'a fait entendre des paroles bien amères pour mon cœur, et le chagrin m'a donné les idées d'une fille au-dessus de mon âge. D'ailleurs, je tiens de toi, de ce pauvre grand-père dont nous portons le deuil, et dont, ici, on m'a conté les peines, en me les présentant comme un châtiment du ciel. Ah! maman! tu ne te doutes pas de tout ce qu'on m'a dit!... Mais si par là on a espéré me détacher de toi, on a obtenu le résultat contraire. Jamais je ne t'avais aimée comme à présent, et il n'y a plus que toi au monde pour moi. Ne te méfie donc pas de ta fille; ce n'est presque plus une enfant, et quoi que tu projettes pour me délivrer, ne crains pas de me le dire, si j'y puis aider de quelque façon que ce soit.

— Ma chérie, répondit la jeune mère, en dominant son émotion, j'attendrai que tu sois libre, que nous soyons réunies pour répondre aux insinuations dont on a cherché à flétrir ta mère, dans ton jeune cœur. Le plus pressé est de t'arracher des mains de ceux qui te retiennent. Comment ferai-je? Je le sais, et la réussite est certaine ; mais, étroitement surveillée par tout un monde d'espions, j'ai besoin d'un long temps pour endormir l'inquiétude de

nos adversaires. Il faut que je les trompe, en leur faisant supposer que l'impuissance m'accable et que le découragement m'a prise. Toutefois cette année ne finira pas sans que tu aies retrouvé ta place à mes côtés.

— Presque huit mois! fit Gabrielle.

— Huit grands mois, ma pauvre enfant.

— Tu penses que la justice reviendra sur sa décision?

— La justice? répéta la jeune femme avec indignation. Tu es trop jeune encore pour comprendre ce que ce mot a de dérisoire en ce temps-ci, ma pauvre petite. Non! le nouveau procès que j'intente n'est qu'un moyen de donner le change sur mes desseins. C'est de moi seule que j'attends notre commune délivrance.

— On vient, fit tout bas Gabrielle.

En effet, la supérieure approchait.

— J'ai passé l'heure? demanda Adrienne.

— Nullement, madame; mais certains soins me réclament et j'avais à cœur de prendre congé, en vous assurant de mon respect.

La jeune femme prétexta l'obligation de se retirer. Elle embrassa sa fille et gagna la sortie.

— Comment l'avez-vous trouvée, madame? demanda la supérieure quand Gabrielle se fut éloignée.

— Mieux que je ne supposais. Il m'en a coûté, je vous l'avoue, ma sœur, de retenir mes larmes, car j'avais et j'ai encore le cœur terriblement gonflé.

En quittant la supérieure, Adrienne la remercia de ses bons soins, et, de façon incidente, laissa entendre qu'elle espérait reprendre sa fille bientôt.

— Je comprends votre désir, madame; mais ne craindriez-vous pas de faire obstacle au calme d'esprit si nécessaire à votre fille en lui faisant partager un espoir qui, comme toutes les choses humaines, est sujet à déception?

— Il ne peut y en avoir en ceci par bonheur. La cour d'appel ne peut confirmer le premier jugement.

— Que Dieu vous exauce, madame. Pourtant permettez-moi d'insister pour que Gabrielle soit très prudemment informée à ce sujet.

— Ne craignez rien. Il est inutile, en effet, de la préoccuper; la bonne nouvelle ne lui sera pas plus sensible.

— Si elle ne compte que sur le gain de son procès, pensa la supérieure, nous aurons sa fille longtemps.

Adrienne allait passer la porte extérieure.

— Pardon!... fit vivement la religieuse. Nous voici aux congés de Pâques, et selon mes instructions, j'aurai à vous faire conduire Gabrielle tout un jour. Voulez-vous bien, madame, me dire celui que vous préférez?

— Le dimanche est sans doute pris en entier par les offices?...

— En effet.

— En ce cas, le lundi.

— Le lundi, soit, madame.

Ce lundi-là, ce fut un jour de fête, à la villa de la rue de Boulogne; fête enfantine, franche, naïve. La bonne sœur qui avait amené Gabrielle en fut profondément édifiée.

C'est elle qui, sur l'invitation d'Adrienne, présida aux divertissements réservés de ce beau jour.

Il y eut dînette, ronde, petits plaisirs honnêtes, tout comme à la récréation du couvent.

Des fillettes s'y mêlèrent en compagnie de la petite-fille de Son Excellence, sans oublier la retenue qui marquait la *distance* entre elles et celle-ci.

La filleule d'Adrienne, s'étant oubliée à tutoyer Gabrielle, s'en excusa aussitôt, et ces jeunes enfants se donnèrent de la « mademoiselle » tout le temps.

La bonne sœur ne trouva rien à reprendre à leurs ébats discrets.

Au dehors, une bonne demi-douzaine de mouchards surveillèrent, en pure perte, les abords de la villa. Rien d'insolite, et leur rapport à la Préfecture fut empreint d'une particulière satisfaction.

Du miel et encore du miel de toutes parts.

Monseigneur en augura que sa belle-fille baissait.

— Sa suprême espérance, se dit-il, repose sur le jugement de la cour d'appel. « Le bon billet qu'a La Châtre!... Et puis, quand sera-t-il rendu, ce jugement?... »

Sur ce qu'on lui apprenait de la conduite de Gabrielle, au couvent, il se persuadait qu'elle s'acclimatait à sa situation.

A la faire venir, en l'hôtel qu'il habitait, il se confirmait dans l'idée qu'elle prenait son parti de la séparation.

Il constatait que cette enfant se développait prématurément, quant aux facultés intellectuelles.

Il lui avait parlé de l'avenir auquel elle pouvait logiquement prétendre, faisant briller à ses yeux des destinées presque princières, stimulant sa vanité, lui faisant étalage d'alliances dans le monde officiel, à la cour!...

Et l'enfant l'avait écouté, semblant s'enthousiasmer à la perspective des splendeurs entrevues.

En sorte qu'à mesure le bonhomme, qui ne croyait guère qu'aux mauvaises passions du cœur humain, pensait avoir capté sa petite-fille, et se l'être attachée, par le mirage de promesses, si faciles, pour lui, à réaliser.

Un avis de la police occulte mit le comble à sa sécurité.

Cet avis portait qu'Adrienne avait fait faire une démarche près de son mari, en vue d'amener un rapprochement, devant lequel le jugement obtenu en première instance eût rendu à la jeune femme l'absolue disposition de son enfant.

L'Excellence sachant qu'Adrienne en avait été pour ses offres, en conclut qu'elle perdait confiance dans l'issue de son instance à la cour d'appel.

Elle se tenait donc pour terrassée, enfin!

Tant et si bien, qu'à la fin l'homme d'État, craignant que son fils ne se laissât séduire, fit demander à sa bru si elle consentirait à une entrevue.

— Où et quand Son Excellence voudra, répondit celle-ci.

On proposa le salon de madame Warth.

— Non! fit Adrienne. Il m'a déjà porté malheur.

— En ce cas?...

— Pourquoi pas ici, chez moi? Monseigneur connaît le chemin, et il sait qu'il n'a pas à craindre le plus petit guet-apens. Je ne suis pas encore assez de sa famille pour m'être familiarisée avec ces procédés.

Si peu conciliante que fût l'invitation, Le Fauve fit répondre qu'il se rendrait vingt-quatre heures après à la rue de Boulogne.

C'était le lendemain de Noël.

Quand il arriva à la villa, il fut un peu surpris d'apercevoir des échafaudages, sur lesquels travaillaient des maçons.

La grille avait été enlevée et reposait dans un coin du jardinet d'entrée. Une clôture provisoire en planches débordait sur le trottoir.

Il se garda de demander des renseignements à ce sujet, se promettant d'en obtenir de précis de la Préfecture de la Seine.

En effet, après l'entrevue qu'il eut avec sa belle-fille, il envoya un exprès, qui lui rapporta que l'un des piliers de la porte d'entrée s'était effondré, miné, dans le soubassement, par des infiltrations d'une ancienne source qu'on croyait tarie. Il avait fallu creuser profondément, épuiser la nappe

d'eau, et construire une sorte de cuvette en ciment, au fond de laquelle on étageait maintenant de nouvelles fondations.

Tout cela était le plus régulier du monde, et les bureaux de la Préfecture, non seulement avaient autorisé les travaux, mais encore en avaient demandé la direction, en participant aux frais, afin de conjurer le péril menaçant les voûtes de l'égout qui longeait la rue.

C'étaient presque des travaux *officiels;* l'adjectif devait amplement rassurer Monseigneur.

Son entretien avec sa belle-fille n'eut pas un résultat moins satisfaisant.

En arrivant, il trouva celle-ci dans le boudoir, vêtue simplement et dans une attitude quasi résignée.

— Entrez, monsieur, lui dit-elle avec une aménité fort digne. Comme vous le supposez, ajouta-t-elle avec un pâle sourire, je ne m'illusionne pas sur le caractère de cette conférence, et je n'entends pas vous tromper sur mes sentiments intimes. L'entreprise serait insensée, après les professions de foi que je me suis permises envers vous. Nous sommes, et les circonstances nous forcent à rester des ennemis à jamais irréconciliables; c'est de là qu'il faut partir. Je vous ai fait la guerre; vous vous êtes défendu, et finalement j'ai eu le dessous, puisque vous l'avez emporté sur le point qui devait m'être le plus sensible : ma fille. Je suis donc provisoirement battue. Cependant, ce n'est pas sans ressource, car il n'y a à résoudre qu'une question de sacrifice pour que je change votre victoire en défaite, étant donné que l'acceptation de mes propositions par votre fils, mon mari, mette à néant ce que vous avez obtenu de la justice, telle qu'elle est organisée sous ce régime, dont vous êtes une des plus considérables personnifications. Que demain Rodolphe agrée mes offres, qu'il *réintègre* — selon le terme légal, — le domicile conjugal, quitte à ce que ce ne soit

que pour la forme, et voilà réduit à rien l'arrêt qui me prive de Gabrielle à votre profit. Il va la chercher, me l'amène, et je pars avec elle en des pays où vous ne pourriez m'inquiéter. Telle est la situation claire et nette entre nous. Néanmoins, j'aurais mauvaise grâce à tenter — bien vainement au surplus! — de vous dissimuler la répugnance que j'éprouve, tant à m'expatrier, qu'à subir votre fils dans mon intimité. Le malheureux garçon a passé toute mesure, et jusqu'au ton de ses manières d'aujourd'hui, tout de sa part a de quoi provoquer, en moi, — si humble que je sois d'ailleurs! — des dégoûts terriblement pénibles, sinon insurmontables. Et je me dis qu'il y aurait sans doute avantages pécuniaires, et convenances personnelles, à arriver, avec vous, à un compromis, qui satisfît, par des concessions mutuelles, à notre désir particulier. Que voulez-vous, en somme? Que votre petite-fille reste, dans une certaine mesure, sous votre dépendance, à l'égard de son avenir et de son établissement. Pour moi, ce que je veux, se résume en un mot: la garder près de moi. Vos intentions n'ont rien, en somme, qui puisse me choquer. Elle a tout au plus onze ans; si tôt que vous la mariiez, il me reste bien six à sept ans devant moi, avant de m'en séparer, pour la remettre au bras du mari que vous saurez lui choisir. C'est donc ces six ou sept ans que je vous demande. Faites, je vous prie, vos conditions. Si peu qu'elles soient supportables, j'y souscris d'avance. Sinon, — vous me connaissez, monsieur, j'ai de la décision, et je suis incapable de bravades stériles; — sinon, dis-je, avant huit jours, votre fils aura repris possession de sa chambre chez moi, dût-il m'en coûter tout ce que je possède. A son bras, j'irai tirer ma fille du couvent où vous la détenez, et pensant que mon bien ne durera guère dans les mains de son père, je signerai avec l'Amérique un traité qui, en quelques années, m'aura rendu le double, sinon le

tuple de la petite fortune que j'aurai sacrifiée pour reprendre possession de mon enfant.

Se levant vivement, elle alla ouvrir le tiroir d'un petit meuble, et en tirant une large enveloppe, ornée de timbres-poste, représentant le président des États-Unis, elle mit, sous les yeux de son beau-père, un projet de traité signé en blanc, par un Barnum de cet autre monde, qui lui assurait des gains auprès desquels l'abandon de son patrimoine à la dilapidation de Rodolphe devenait pure bagatelle.

— Vous voyez, dit-elle, je ne vous dissimule rien.

— Eh bien, reprit Le Fauve, quelles seraient les bases de l'accommodement qui vous satisferait ?

Elle les lui exposa posément, avec la plus grande clarté.

Tirer sa fille du couvent, avant tout, et la ramener au domicile de sa mère, où Monseigneur aurait, comme autrefois, toute liberté de venir la voir.

De plus, le grand-père aurait droit de surveillance sur le complément d'éducation à donner à l'enfant, et à des époques déterminées, Gabrielle, non seulement irait passer des journées près de Le Fauve, mais encore les grandes vacances pourraient être partagées également entre lui et Adrienne; Monseigneur restant libre d'emmener sa petite-fille dans l'une de ses terres en province, sans être contraint de recevoir sa bru en même temps.

Enfin, dès que Gabrielle aurait accompli sa dix-huitième année, le grand-père aurait seul le soin de la marier à condition, pourtant, qu'elle ne manifestât pas de répugnances formelles.

Pour ce, elle viendrait habiter l'hôtel de l'Excellence, mais madame Rodolphe Le Fauve y habiterait de même, jusqu'à la célébration du mariage; après quoi Adrienne s'engageait à se retirer dans quelque coin perdu de la campagne, où elle s'efforcerait de se faire oublier.

Cela parut, à Le Fauve, valoir qu'on y réfléchît mûrement.

Il le dit, en toute franchise. Il déclara même spontanément, qu'il ne s'attendait pas à des propositions aussi *raisonnables*, et il demanda quelques jours pour donner une réponse qui, selon ce qu'il fit pressentir, serait, très probablement, un acquiescement pur et simple.

S'il demandait quelques jours, c'est que le renouvellement de l'année entraînait pour lui, une foule d'obligations officielles, extraordinairement absorbantes.

La politique extérieure clochait un peu, à ce moment. Les satanés *points noirs*, dont on avait vaguement parlé, s'étaient élargis à la façon des taches d'huile, et une inquiétude latente dominait le pays.

Quant à Gabrielle, de quoi s'agissait-il? D'un délai d'une quinzaine au plus.

D'ailleurs, pour prouver sa bonne volonté, donner des arrhes, il proposa que l'enfant, au lieu d'un seul jour au nouvel an, passât tout le congé près de sa mère. Il n'avait qu'un ordre à donner.

— Non! s'écria Adrienne, je ne veux pas d'une grâce qui pourrait m'engager. Laissons les choses en l'état. Ma devise n'est pas une coquetterie de femme à la mode, monseigneur, c'est une règle de conduite: « Tout ou rien!... »

L'Excellence sourit bonnement à cette déclaration, qui le rassura d'autant plus.

Sa belle-fille lui fit, encore une fois, l'effet d'une originale, voilà tout.

— A votre aise, dit-il en se levant. Vous tenez à traiter sur le pied de l'égalité, soit! Dans quinze jours, nous signerons un traité de paix armée, mais définitive, car, je vous le répète, vos prétentions n'ont rien que je ne puisse accep-

ter. Et puisque la destinée fait que jamais nous ne puissions nous aimer, — ce que, pour moi, je regrette plus que vous ne supposez, chère madame, — du moins nous pourrons arriver à nous supporter sans heurts nouveaux, ce qui est le principal pour l'enfant que nous affectionnons tous deux.

Là-dessus, il partit, tenant qu'il y avait suspension des hostilités.

Le jour de l'an, à neuf heures du matin, un fiacre amena Gabrielle à sa mère. L'enfant était accompagnée de la sœur habituellement préposée à sa surveillance.

Elle connaissait les êtres, celle-ci, et pour si peu qu'elle fût venue, elle en avait un commencement d'habitude.

Dès l'arrivée on déjeuna. La sœur se leva au dessert et, prétextant l'accomplissement de certains devoirs de son état, elle demanda permission de s'isoler dans le boudoir.

Peut-être entrait-il un peu de discrétion dans sa demande, quoique les personnes de cette profession n'aient pas le cœur bien tendre. Quoi qu'il en soit, elle se retira et, s'installant près de la fenêtre, elle ouvrit un livre, dont elle lut les prières.

Lire n'est pas exact. Elle se bornait à y jeter les yeux de temps à autre, tout en en récitant le texte d'une façon quasi-mécanique.

Parfois le débit s'alanguissait, sur quoi un coup d'œil à la page, et le *dévidage* de paroles reprenait de l'activité comme par un élan nouveau.

Cet exercice pieux, fait peut-être pour maîtriser, anéantir la pensée, n'arrivait pas toujours au résultat désiré.

Malgré elle, la religieuse restait un peu distraite par le travail des ouvriers occupés à la réparation des dégâts survenus, ainsi qu'on l'a dit, à la partie extérieure de la villa.

Elle s'était étonnée en arrivant qu'on travaillât un jour de fête.

— Jusqu'à midi seulement, avait répondu Adrienne. Il était indispensable de clôturer l'habitation; car voilà plusieurs jours que je suis presque dans la rue.

La bonne sœur n'y avait pas accordé autrement d'importance, et, tout en continuant de tourner les pages de son bréviaire, elle suivait, d'un regard plus intéressé qu'il n'eût peut-être convenu, les agissements des ouvriers grimpant aux échelles, maniant leurs outils, s'appelant et se passant des matériaux.

Dans le nombre, il y avait un petit bonhomme, tout couvert d'éclaboussures de plâtre — il en avait jusque dans les sourcils — qui faisait merveille d'agilité, à dégringoler des échafaudages. On eût dit un jeune chat qui s'agrippe à la moindre saillie.

Une ou deux fois, la sœur trembla pour lui, et elle s'attarda à le contempler, oubliant tout à fait sa propre occupation.

Il chantait, en se démenant comme un petit démon gracieux et leste; un beau petit homme encore bien frêle et bien adolescent; mais sous cet aspect juvénile, on pressentait le prochain développement de la force populaire.

Quand la religieuse s'aperçut de sa distraction prolongée, elle s'en voulut un peu de négliger ainsi la benoîte corvée, qu'en son âme et conscience elle croyait d'une utilité de premier ordre et faite pour enchanter le Créateur de l'univers.

Elle voulut s'y reprendre; mais le chant du gamin l'incommodait.

Elle s'éloigna de cette fenêtre.

A l'extrémité opposée du boudoir, il y en avait une autre. Elle se recula jusque-là.

De ce côté, on apercevait le jardin de la villa.

Un peu exigu, un peu maigre, il s'encaissait entre les murs

treillagés de maisons à six étages. On l'embrassait d'un coup d'œil, et d'autant mieux que les massifs, dépouillés de feuilles, n'y faisaient point obstacle.

Le vent continuait à souffler du midi; mais depuis la veille, l'air, tout en gardant sa tiédeur, s'était débarrassé de l'excès d'humidité des jours précédents. On eût dit une matinée de précoce printemps.

Sous les rideaux à demi relevés, la bonne sœur voyait Gabrielle, se promenant près de sa mère. La robe grise de la jeune fille, sévèrement montée jusqu'au menton, dessinait une taille qui, déjà, commençait à se cambrer et ses mouvements discrets s'accusaient, en faisant pressentir que, là aussi, il y aurait éclosion prochaine, un printemps d'un autre genre.

La religieuse en fut légèrement frappée. A voir son élève chaque jour, elle n'avait pas remarqué jusque-là ces petits changements extérieurs.

Mais, au fait, qu'importait la remarque; qu'importaient ces changements eux-mêmes! Cela ne la regardait point, cette fille retirée du monde et de l'humanité; simple rouage, d'une grande machine, qu'elle ne comprenait pas bien.

Soumise de parti pris, elle avait ordre de surveiller cette fillette, à qui, d'ailleurs, il lui était interdit, par la règle, de s'intéresser; qu'importait, encore une fois, tout cela!

Pourtant, le courant d'idées, dans lequel ces remarques l'avaient entraînée, persistait dans son esprit rebelle.

Elle songeait à elle-même, au temps où elle en était là, si loin de supposer qu'elle se claquemurerait dans un cloître, qu'elle revêtirait ce costume singulier et disgracieux, qu'elle mènerait cette existence fade, terne et écœurante!

Pénible souvenir aujourd'hui, où la foi avait perdu de son prestige, s'était faite d'habitude; impressions rétrospectives, douloureuses, auxquelles elle tenta de se dérober en cessant

de contempler Gabrielle et sa mère, qui continuaient de se promener dans le jardinet.

Les ouvriers ne chantaient plus. Elle revint à la première fenêtre, et, voyant midi et quart à la pendule, elle comprit que les travaux avaient cessé.

En effet, on rangeait les outils, on serrait les échelles; certains de ces hommes se lavaient à la pompe.

Parmi ceux-ci, elle aperçut de nouveau le petit apprenti si alerte. Il était déjà prêt, lui, et portait sur l'épaule un gros sac de toile renfermant des objets du métier.

Alors un ouvrier lui donna une bourrade amicale pour le faire passer devant lui.

L'enfant faillit en chavirer, ce dont la religieuse s'étonna. Elle l'aurait cru plus robuste.

Du regard elle le suivit jusqu'à ce qu'il eût tourné dans la rue ; mais elle ne put voir son visage à cause du fardeau qu'il portait.

Elle reprit sa place dans le fauteuil auprès de la croisée et se remit à lire, sans distraction cette fois.

Vers quatre heures, le jour baissa. On lui apporta une lampe et Adrienne vint lui offrir un biscuit pour attendre le dîner.

Comme la religieuse refusait :

— C'est que, dit la jeune femme, je voudrais bien, pour cette fois, et à cause de ce jour, qu'on se mît à table un peu plus tard.

— C'était prévu, répondit la sœur, et je puis ne rentrer qu'à neuf heures, si vous le souhaitez.

Adrienne parut ravie.

— Gabrielle ! Gabrielle ! cria-t-elle en sortant du boudoir, nous avons permission jusqu'à neuf heures.

Par la porte entrebâillée, la religieuse aperçut la robe grise de l'enfant confiée à sa garde,

Il lui sembla même que celle-ci entourait de son bras la taille de sa mère, en s'éloignant avec elle. Une petite observation à lui faire. « Ces familiarités ne conviennent pas. »

Le jour de l'an, les mendiants ont les coudées franches à Paris et, toute la journée, il avait passé des musiciens ambulants devant la villa, s'arrêtant et demandant la charité, sans que la police les pourchassât.

Bien qu'il fît nuit, il en vint encore un; un joueur d'orgue. Il ne resta pas longtemps au surplus. Il commença l'étrange air *national* de cette étrange époque: « *Partant pour la Syrie...* » qu'il laissa au beau milieu.

La religieuse aimait bien cet air-là et elle regretta un peu que le virtuose se fût si vite découragé.

A ce moment, la demie de six heures sonna et fit faire à la bonne sœur la réflexion qu'il y a loin de la rue de Bou logne au Marais.

— On n'aura jamais le temps de dîner! pensa-t-elle avec un petit regret, dont elle se promit de se confesser.

Péché véniel, à vrai dire, et facilement excusable.

Pour ces filles, pliées à tant de privations, un délit de gourmandise est si compréhensible! Heureuses celles qui n'en ont que de cette sorte à se reprocher.

Tout à coup la porte s'ouvrit et Adrienne entra. Elle avait de la joie, — une joie triomphante, — dans les yeux.

— Ma sœur, dit-elle, nous sommes servies. Venez, nous serons toutes deux, sans plus, et si vous m'en croyez, nous attendrons le dessert pour que je vous fasse des excuses.

— Des excuses, madame, à quel propos?

— A propos de notre tête-à-tête.

— Tête-à-tête avec Gabrielle, je suppose?

— Dieu soit loué! fit la jeune femme, sans Gabrielle, ma sœur.

La nonne pâlit subitement en apercevant, sur un siège du salon, l'uniforme de l'enfant.

— Où est-elle donc? s'écria-t-elle avec ahurissement. Nous feriez-vous manquer l'heure de la rentrée au couvent?

— Ma sœur, reprit Adrienne, Gabrielle ne rentrera plus au couvent. Écoutez!... écoutez, je vais tout vous dire:

Avez-vous remarqué, ce matin, ce jeune apprenti qui chantait, en gravissant les échelles? A midi ma fille a revêtu ses habits et a quitté la maison, emmenée par un ami dévoué, qui l'a conduite au chemin de fer, dont le tracé aboutit à la frontière. C'étaient quatre heures à attendre, quatre heures mortelles, durant lesquelles, pour ne pas éveiller vos soupcons, je me suis promenée dans le jardin avec une enfant qui avait endossé le costume de ma fille. Ah! que j'ai eu peur de vous! Que de fois je me suis imaginée que, constatant des différences d'allure, vous veniez surprendre la substitution et appeler à l'aide. On va si vite avec le télégraphe!... Mais non! Vous n'y avez rien vu; vous n'avez rien soupçonné. O ma bonne sœur! que le ciel vous comble de bienfaits! Tout à l'heure, enfin, un faux joueur d'orgue — attendu avec une anxiété que vous ne pouvez imaginer, vous qui avez le malheur de n'être pas mère, — un faux joueur d'orgue est venu me donner le signal. Peut-être l'avez-vous entendu, ma sœur. S'il jouait *l'air de la reine Hortense* en entier, c'était que des obstacles avaient surgi; s'il l'interrompait, c'était qu'on avait reçu une dépêche de l'étranger, disant dans une formule voilée et convenue: « Gabrielle a passé la frontière! » L'air a été interrompu, ma sœur; ma fille est hors d'atteinte; encore une fois, béni soit Dieu. Venez dîner!

— Je pars, madame, répliqua séchement la religieuse.

— Sans dîner?

— Sur l'heure!

— Attendez.

Adrienne sonna.

— Une voiture à tout prix, dit-elle au domestique qui se présenta. Dix francs de ourboire, que vous payerez d'avance.

Puis revenant à la sœur :

— Peut-on faire mieux les choses? lui demanda-t-elle.

Et en attendant que le fiacre arrivât :

— Maintenant, ma sœur, vous allez rendre compte de ce qui arrive à votre supérieure. Ne vous en tenez pas aux renseignements que je vous ai fournis. Ajoutez que cet hôtel est vendu, que j'ai réalisé toute ma fortune, laquelle est à l'abri, et que je ne crains rien. Et si vous voyez monseigneur Le Fauve, qui voudra savoir de vous-même, les détails de cette aventure hardie, dites-lui que j'ai la seconde manche et que je suis toute disposée à jouer la belle quand il voudra reprendre les cartes. Adieu, ma sœur, et, pour conclure avec vous, contre qui je ne saurais avoir aucun ressentiment, excusez-moi de vous avoir trompée. Si vous aviez pu connaître la puissance du seul sentiment qui honore la femme, — la maternité, — vous me pardonneriez d'autant mieux, qu'à ma place vous en auriez fait juste autant...

XXI

L'ENFANT DES SÉPARÉS

Des années avaient passé là-dessus. Puis, comme on l'a rappelé à l'un des chapitres précédents, le Quatre-Septembre, renversant d'un souffle dédaigneux ce qu'on croyait si solide et si fort, avait démasqué les incapacités sinistres et rapaces que tant de déprédations n'avaient pas encore repues.

Et quelques hommes d'abnégation risquant crédit, popularité, la vie même, n'avaient pas reculé devant l'ingrate et écœurante tâche de liquider la banqueroute générale dont le gouffre apparaissait béant, déterminés à sauver l'honneur ; ce qu'ils firent, — un peu mieux qu'à Pavie!

Là-dessus aussi des années passèrent, pacifiant, à tout le moins, la superficie des choses, en dépit des conspirations d'en haut, des séditions cléricales et *ordre-moraliennes*.

Adrienne était rentrée en France, se sentant désormais à l'abri des agressions du passé.

La justice, ressaisie de son instance, lui avait donné gain

de cause et, ce qui faisait sa plus sérieuse sécurité, l'ex-Monseigneur, redevenu monsieur Le Fauve, comme devant, s'était désintéressé des destinées de l'enfant.

Du côté de Rodolphe, la jeune femme n'avait rien à craindre non plus. Les différents jugements, à mesure plus accablants pour lui, l'avaient aussi complètement que possible, dépouillé de ses droits paternels.

Du reste, on n'en entendait pas parler; on ignorait même s'il était en France.

A certains jours convenus, la mère d'Adrienne, madame Baroit, venait dîner; l'hiver rue Saint-Georges, où Adrienne occupait un pavillon assez vaste, au fond d'une cour, l'été à Meudon, dans une petite maison de campagne, des fenêtres de laquelle on avait sous les yeux le splendide panorama des environs de Paris.

Chaque fois, elle se trouvait avec Louis Skébel, quelques amis, entre autres le docteur Bastin, qui avait sauvé la jeune femme des suites de sa noyade, puis encore la fille aînée de Thomas Molvot; celle que l'on appelait *la grande*, autrefois.

Elle était mariée à un employé de chemin de fer, et elle en avait déjà un gros garçon, qu'elle nourrissait elle-même, comme sa mère l'avait nourrie.

Le père Molvot et sa femme ne venaient pas souvent, à cause de leurs fonctions à ce satané théâtre qui n'a guère de congé que le vendredi saint; mais la dernière de leurs enfants, la filleule d'Adrienne, ne manquait point aux réunions intimes.

En dehors de ces personnes, la jeune femme recevait peu de monde. Elle vivait très retirée: de rares connaissances, mais des amis sûrs.

Dans le nombre de ces derniers, il y avait un jeune homme, grand, bien fait, très distingué et joli garçon, à

cela près qu'une longue balafre lui coupait le sourcil en deux, et se prolongeait en biais sur la pommette de la joue gauche, jusque au-dessous de l'oreille.

C'était comme une ligne blanche dont le plus apparent inconvénient consistait à restreindre, d'un côté de son mâle et aimable visage, les jeux de physionomie.

Cette légère imperfection lui venait d'un coup de sabre, reçu durant la guerre allemande, alors que, volontaire dans l'armée de Faidherbe, il avait essayé, pour sa part, de repousser l'envahisseur.

La balafre reçue, il avait brûlé la cervelle à son homme, et quoique éborgné par le sang qui coulait de sa blessure, il avait continué de charger, ce qui lui avait procuré la satisfaction de mettre deux uhlans hors de combat, en leur effondrant la poitrine de la baïonnette de son mousqueton de cavalerie, arme insuffisante, dont les troupes du Nord étaient plus ou moins pourvues.

Il y avait gagné la croix accrochée sur sa blouse d'uniforme par le général en chef en personne, devant tous ses camarades réunis, et, de sergent, il passa officier.

Le brave garçon n'en tira d'autre conséquence que l'obligation de se distinguer davantage.

Mal lui en arriva.

A une affaire où il commandait un détachement, il reçut une balle au bras droit, laquelle contournant les os, lui fit en pleines chairs le sillon d'un tire-bouchon, du poignet à l'épaule.

Le pis est que sa petite troupe se trouva cernée et isolée du gros de l'armée. La nuit survenant suspendit le carnage, et lui, prévoyant qu'au lever du jour, on se trouverait devant des forces nouvelles, auxquelles il serait impossible de résister, mais auxquelles aussi, il ne voulait rendre ni ses armes ni son drapeau, il banda sa blessure tant bien que

mal et piquant une pointe au milieu des ténèbres à travers les postes, dont les feux l'entouraient, il se fraya passage, lui cent cinquantième, entre les Prussiens, et traversa la frontière belge, avant que ceux-ci ne l'eussent rattrapé.

Là on trouva les soldats de la Belgique, on leur remit fusils, sabres et enseignes, à titre de dépôt, sur quoi l'autorité locale interna les valides, et envoya les blessés aux ambulances que la plupart des Belges avaient organisées.

Le jeune sous-lieutenant fut dirigé sur Bruxelles, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères, où il y avait un établissement de ce genre.

Là, il ne devait rencontrer que des compatriotes. Organisateurs, médecins, chirurgiens, infirmiers, cuisiniers même, tous appartenaient à la nationalité du jeune homme, et le drapeau de la France développait ses plis au-dessus de la porte extérieure.

C'était un local très vaste, une ancienne maison religieuse, changée d'abord en imprimerie, puis vacante au moment de la lutte.

Une dame française l'avait louée. Sans recourir à aucune souscription, elle avait fait arranger les salles, de façon à y installer quatre-vingts lits.

En cinq jours tout fut prêt.

Cette dame, c'était Adrienne Baroit, femme Rodolphe Le Fauve, qui se dissimula de son mieux, sous son nom de théâtre l'*Adriani*.

Quand le sous-lieutenant arriva, l'ambulance était comble. Plus un lit dans les salles.

Cependant la jeune femme ne le refusa pas.

Elle occupait deux chambres dans l'établissement, une pour elle, l'autre pour sa fille.

Elle donna la sienne et s'arrangea d'un lit de camp dans celle de son enfant.

La fuite en combattant, le voyage et l'absence de tous soins avaient terriblement aggravé la blessure du jeune homme. D'autre part, le froid, en lui cinglant la neige et la grêle à travers le visage, avait gercé le tissu cicatriciel de son coup de sabre en plein front. La plaie s'enflammait de nouveau, se rouvrait, menaçait de complications inquiétantes: érésipèle, peut-être le tétanos.

Pour comble, le pauvre diable, en faisant effort, s'était mis en moiteur, bataillant sous une pluie de neige fondue qui le trempait jusqu'aux os, buttant dans des ornières de boue glaciale qui transperçait les chaussures crevées.

De là refroidissement, toux spasmodique et fièvre intense, de quoi trépasser dix fois.

A peine couché, le délire le prit. Il fallut le veiller constamment: nuit et jour. Il avait perdu toute connaissance.

On pense qu'avec quatre-vingts autres blessés à soigner, le personnel avait son compte. Adrienne se chargea spécialement du sous-lieutenant.

Ce n'est pas qu'il se recommandât à elle plus particulièrement. Il y avait d'autres officiers dans la maison, d'un grade plus élevé, d'une condition sociale peut-être bien plus considérable, plus jeunes même et plus intéressants, par leur extérieur; car pour celui-ci, mon Dieu qu'il était vilain!

C'est à peine si on lui voyait le nez, dépassant les entrecroisements de bandages qui lui comprimaient les chairs de la face. Ses longs cheveux embrouillés, sa barbe inculte, le regard atone et moribond du seul œil qu'il avait de libre lui donnaient un aspect repoussant.

Qui était-ce au surplus? Le livre d'entrée portait:

« *Alfred Langelois, avocat, vingt-quatre ans, né à La Fournaille, arrondissement d'Avignon (Vaucluse), sous-lieutenant d'infanterie, à l'armée du Nord.* »

Un garçon comme un autre, le premier venu.

Mais qu'importe! il était blessé, en danger, et puis Français. Adrienne ne vit pas autre chose.

C'est durant la convalescence qu'on se lia.

Dès que le pauvre garçon put se mouvoir, causer, écrire à sa famille et en recevoir des nouvelles avec de l'argent, il fut aisé de constater qu'il était de bonne compagnie.

Adrienne le maintint dans cette chambre qui avait été la sienne. Il insistait cependant pour la lui rendre et coucher comme les autres dans les dortoirs. Mais elle invoqua son autorité, et il se laissa faire.

Un jour vint où il fut tout à fait rétabli.

— Madame, dit-il m'en voilà quitte, grâce à vous; je me sens solide à présent.

— Mon Dieu! fit-elle, est-ce que vous songeriez à y retourner?

— Précisément. La guerre n'est pas finie. Les nouvelles sont mauvaises pour nous, et les hommes manquent. Que voulez-vous? Il faut faire tout son devoir, quand on a une fois commencé. Tant d'autres s'y dérobent!

Gabrielle l'écoutait profondément impressionnée.

Elle était bien trop jeune encore pour se permettre d'intervenir dans le débat qui se poursuivait entre sa mère et le sous-lieutenant. D'ailleurs quelque peine qu'elle eût de penser que ce garçon allait peut-être au-devant de dangers plus graves que ceux auxquels il venait d'échapper, elle approuvait sa conduite.

Il avait une façon si douce et si patiente de discuter!

A toutes les objections d'Adrienne, il répondait par des « Parfaitement, madame. — Vous avez mille fois raison. »

Mais à cela il ajoutait toujours ;

— « C'est le devoir, voyez-vous, et il ne faut pas marchander avec le devoir. »

Il n'en démordit donc pas, et, tout ce qu'on put obtenir, fut qu'il attendrait une huitaine, afin d'être tout à fait guéri et reposé.

Après avoir tout dit, pour le dissuader, Adrienne en vint à l'aider à s'échapper. Des dispositions furent prises par elle et le jour du départ arriva.

Ils dînèrent tous trois dans un petit salon que la jeune femme s'était réservé. Dîner triste, malgré l'effort du jeune officier pour paraître dégagé.

Quand l'heure de se mettre en route approcha, Adrienne dit à son hôte :

— Vous allez être longtemps en voyage; avez-vous assez d'argent?

— Ne vous en préoccupez pas, madame. Déjà je vous dois tous les achats dont vous avez eu la bonté de composer mon bagage, et je ne voudrais pas abuser. D'ailleurs il est sur mon chemin de passer chez ma famille maternelle et je trouverai là tout ce qu'il me faut.

Adrienne l'avait laissé dire. Quand il crut l'avoir convaincue.

— Faites-moi un plaisir, dit-elle, donnez-moi toute sécurité à votre sujet, voulez-vous?

— Comment?

— Prenez ce billet de mille francs. S'il vous est inutile, tant mieux; si au contraire une circonstance imprévue vous amenait à en avoir besoin, j'en serais ravie.

Il hésitait, laissant le billet de banque sur la table.

Gabrielle le prit, le plia en quatre, et le lui présenta avec un sourire où il y avait une nuance de prière.

Le jeune homme prit la petite main qui le lui offrait, et la portant à ses lèvres, il sourit à son tour, n'osant parler crainte de ne pas contenir l'émotion qui lui serrait la gorge.

Adrienne devait conduire son hôte à la gare du Nord de Bruxelles. Les malles avaient été expédiées la veille sous un faux nom à Ostende, nom sous lequel la place de l'officier avait été retenue pour l'Angleterre.

De là, il comptait s'embarquer de nouveau, pour Nantes, d'où il lui serait facile de gagner Bordeaux, pour se mettre à la disposition de Gambetta qui, à peu près seul, voulait la guerre à outrance; c'est-à-dire lutter jusqu'à ce qu'au moins la dignité fût sauve.

Au moment de quitter ce salon, le jeune homme tendit la main à Gabrielle.

— Ne vous exposez pas trop pourtant! lui dit-elle, avec ce petit sourire navré qui, depuis le dîner, assombrissait son visage encore si enfantin, malgré l'aurore de jeune fille qui, à mesure, s'épanouissait en elle.

— M'exposer? répondit gaiement l'officier. Ce serait de l'ingratitude envers madame votre mère, mademoiselle. Je lui dois de respecter son œuvre, puisqu'aussi bien si je me retrouve en état d'être encore de quelque secours à notre cher pays, c'est à elle que je le dois.

On se sépara là-dessus.

Gabrielle seule dans le salon, resta debout, plantée à la même place. Elle entendit les pas s'éloigner, les portes se fermer, puis le roulement du fiacre qui gagnait l'embarcadère.

Alors ses yeux se remplirent de larmes, et, tombant sur un siège, elle enfouit sa figure entre ses mains.

On sait ce qui arriva des armées de la Délégation de Bordeaux. Alfred Langelois s'y distingua et, cette fois, fut assez heureux pour n'y attraper aucune blessure nouvelle.

La guerre finie, il se retira, non chez son père; mais en Poitou, chez un oncle, le frère aîné de sa mère, qu'il avait perdue en bas âge : « l'oncle Francisque, » comme on l'ap-

pelait dans la famille ; une famille qui appartenait à la petite noblesse du pays, noblesse de robe tout au plus.

Durant ce temps, Adrienne suivait son procès en appel : un triomphe complet, définitif, qui lui permit de rentrer en France et de se réinstaller à Paris.

A son tour, Alfred rentra dans la capitale, et se fit inscrire au tableau, suivant le Palais avec l'assiduité d'un néophyte qui cherche occasion de se faire connaître.

Dure besogne qui assez souvent, le décourageait au point de le désorienter.

L'influence des deux femmes l'empêchait de faire un coup de sa tête.

— Patience! lui répétait Adrienne.

La mère et la fille le prêchaient avec une nuance d'intimité particulière. On eût dit qu'il y eût un lien d'elles à lui, et de lui à elles, lien qui n'admettait pas qu'il pût être indiscret d'entrer si avant dans la conscience de chacun.

Pour Gabrielle, c'était plus frappant encore. Il semblait qu'elle eût droit de se mêler à la vie du jeune homme, de partager ses espérances.

Cependant, non seulement il n'avait pas été dit un mot de projets quelconques ; mais encore la jeune fille ne s'était jamais adressé une question si vaguement que ce fût, sur la nature de l'affection qu'elle ressentait pour Alfred ; affection que visiblement il lui rendait.

C'était comme une habitude d'enfance, bien qu'il y eût à peine six ans qu'ils se connussent.

Mais que de transformations des deux parts!

Il touchait à la trentaine, lui, et la sève de la jeunesse avait superbement réparé les avaries de sa constitution, avaries glorieuses et honorables, il est vrai, faites pour le grandir et le poétiser.

De cette cicatrice à travers le visage, il ne restait plus qu'une ligne blanche, mince comme un fil. Son bras, resté si longtemps atrophié, maigri, avait repris sa force et ses élégances de mouvement. A l'apercevoir, on était frappé de la mâle distinction de ce grand garçon, dont le regard et la parole avaient une douceur exquise.

Quant à Gabrielle, qui allait sur ses dix-huit ans, elle s'épanouissait en des grâces qui attiraient l'hommage d'une admiration discrète.

Elle avait une façon de regarder en face, au plus profond des yeux, qui faisait présumer une sensibilité extrême.

Et puis, elle gardait des silences prolongés, qui inquiétaient secrètement Adrienne. Par là, la jeune fille lui rappelait Agénor Baroit, cet homme au large front, à la boîte osseuse volumineuse, qu'aucun désastre n'avait jamais pu déconcerter.

Gabrielle, elle aussi, se réfugiait ainsi dans son être intérieur, repliée sur elle-même, réfléchissant des heures, pour arriver à exprimer simplement une résolution, dont elle paraissait avoir accepté toutes les conséquences, quelles qu'elles fussent.

Plus encore qu'Adrienne, le vieil ami de la maison, Louis Skébel, se préoccupait de cette tendance naturelle. Il aurait voulu que l'on combattît un peu cette disposition cérébrale, et qu'elle-même s'efforçât de réagir.

— Tu n'es pas assez *enfant*, lui disait-il souvent.

Elle avait pour lui une amitié sans bornes. Privée d'un père qu'elle n'avait pu aimer, l'ayant à peine connu et sachant trop, sans tout savoir, combien peu celui-ci méritait qu'on l'aimât, elle avait reporté sur le compositeur, dont les cheveux commençaient à grisonner, la part de facultés affectives restée vacante dans son cœur.

Elle lui portait un grand respect. Elle savait quel dévoue-

ment et quelle abnégation il avait mis au service de la famille. Elle sentait que cet homme avait acquis des droits supérieurs à une déférence spéciale et il lui était doux de lui obéir, comme si elle eût été pour lui la plus tendre et la plus confiante des filles. Il suffisait qu'il eût exprimé un avis pour qu'elle l'adoptât.

— Je ne démêle pas toujours qu'il ait raison, disait-elle. Mais il doit avoir raison. Il nous aime *mieux* que nous ne nous aimons nous-mêmes et il est plus clairvoyant.

Elle avait deviné ce qu'il y avait de tendresse pour Adrienne dans le cœur de cet homme; de la passion idéale, un culte chaste et élevé.

Avec le temps cette nuance de tendresse filiale s'était confirmée. Autrefois c'était l'élan instinctif d'un enfant, dont les premiers ans ont été plus ou moins agités. Maintenant c'était réfléchi.

En sa mère et en Louis se résumaient toutes ses affections; joie intime.

Cependant, un point triste, son père?...

Là une obscurité complète et la vague intuition de la vérité, à savoir que ce père était indigne.

« Indigne!... » Hélas! tant pis! Mais jusqu'à quel point? Par suite de quelles circonstances? Est-ce indignité naturelle, ou faiblesse à subir des entraînements étrangers? Y a-t-il circonstances atténuantes?

Il ne s'agit pas, pour ces âmes neuves, de prononcer sur l'indignité constatée. On peut encore plaindre un indigne, et pour l'enfant tout est là :

« — Puis-je aimer quand même?... »

Un soir, passé dix heures, Adrienne revenait du Cirque des Champs-Élysées, en compagnie de sa fille, qui donnait le bras à Louis Skébel.

Sur le boulevard des Capucines, on longea les tables d'un

café, autour desquelles étaient assis des hommes, dont le plus grand nombre portaient un bouquet de violettes à la boutonnière.

L'un d'eux se leva tout à coup, et rejoignant la jeune femme qui avait passé sans l'apercevoir, lui dit à mi-voix :

— Adrienne; un mot...

Celle-ci n'eut pas besoin de le regarder, pour savoir à qui elle avait affaire; elle n'avait que trop reconnu la voix de son mari.

Gabrielle tourna la tête, et d'un seul coup d'œil embrassa celui qui se permettait d'aborder sa mère.

— Va! lui dit vivement Adrienne. Je vous rattraperai.

Rodolphe était dans un lamentable équipage. Chapeau gras, bottes ternes, linge douteux, sous un habit râpé, dont les revers portaient des bavures en virgule.

Dix minutes après, la jeune femme rejoignit le Lorrain et Gabrielle.

Celle-ci fut frappée de la pâleur et de la crispation du visage de sa mère.

Elle remarqua que Skébel observait la jeune femme avec anxiété.

— Mon père?... demanda la jeune fille, d'une voix étranglée.

Adrienne la contempla, un moment.

Puis d'un ton étrange :

— Ton père; oui! répondit-elle, laconiquement.

XXII

GABRIELLE

Un jour vint, où l'ancien officier de Faidherbe dut s'avouer qu'il était épris de Gabrielle.

Jusque-là, il s'était laissé aller à l'attrait de la voir, de passer des heures près d'elle, sans éprouver le besoin de s'expliquer la nature des sentiments qu'elle lui inspirait.

Qu'importe! C'était si bon!

Il venait, elle paraissait; on causait, on le retenait à dîner et la soirée se passait, tantôt au salon, où elle travaillait en bavardant sur les sujets courants; tantôt dehors, à la promenade, au théâtre, où que ce fût; puis on se séparait sur une poignée de main, en se disant:

— A demain, n'est-ce pas?

Et le lendemain c'était exactement la même chose.

S'il restait deux jours sans se montrer, on lui demandait pourquoi. Est-ce qu'il les oubliait, l'ingrat? Est-ce qu'il se dissipait? Il fallait qu'il rendît compte des raisons de son éclipse.

Quelles affaires pouvait-il prétexter pour priver ses amis de sa venue? Dès les premiers mots d'explications, on haussait les épaules. Bagatelles! Mauvaises défaites. La seule grande affaire dont il dût se préoccuper, était de paraître à l'heure accoutumée, de se montrer, d'être là.

On lui faisait des semonces comiques, qui le comblaient de joie. Il était si heureux de voir qu'on tenait à lui, qu'il avait conquis une place dans la vie de ces deux femmes, à qui il devait tout; bien qu'en sa gratitude, il exagérât plutôt les services reçus.

A la fin, cependant, comme l'installation à la campagne du Bas-Meudon lui avait donné une huitaine de vacances, il se trouva si dépaysé, si contrarié, si en peine de son temps et de sa personne, qu'il réfléchit malgré lui.

Il ne lui fallut pas s'observer bien longtemps pour conclure. L'amour qu'il avait au cœur à l'état latent, paisible et respectueux, s'était maintes fois trahi à ses propres yeux.

Mais de quelle utilité était-il qu'il se formulât nettement sa pensée? Il y a des situations si douces, qu'on appréhende d'y rien changer. Le courant suivi jour par jour est si tranquille! On dirait l'impression enchantée d'un de ces aimables rêves qu'on fait au petit jour, à demi éveillé.

Telle était à peu près la situation d'Alfred, à l'égard de cette jeune fille, qu'il avait connue presque enfant; de cette belle et grave demoiselle à présent, dont l'intimité cordiale lui dilatait le cœur.

Eh! oui, il l'aimait. Mais elle, l'aimait-elle?

A vrai dire, il l'espérait de toute son âme, et avec une confiance dépourvue de fatuité.

Elle montrait si simplement qu'elle avait plaisir à le voir, à s'entretenir avec lui, à l'occuper d'elle-même, avec une petite jalousie décente, dont elle paraissait n'avoir pas conscience.

Cependant, que sait-on jamais positivement des sentiments d'une femme? Les plus perspicaces s'y trompent. Si cette préférence, qu'elle ne cherchait pas à dissimuler n'était, en somme, que de la sympathie amicale, exprimée avec la candeur presque imprudente d'une fille *qui ne sait pas.* Cela se rencontre quelquefois. Voyez-vous, qu'au mot amour, elle ouvrît de grands yeux, s'attristât, et répondît :

— « O mon pauvre cher ami, que vous êtes-vous mis en tête! Certes, vous avez une large place dans mon cœur; mais il n'est pas question d'amour. Je ne saurais! Songez donc que vous avez près de onze ans de plus que moi; que vous m'avez connue gamine; que vous avez essuyé mes larmes de fillette, en me donnant des consolations futiles, comme à un bébé qui a cassé sa poupée. Songez donc que vous m'avez promenée, en me tenant par la main, parce que mes jupes courtes ne souffraient pas que je vous donnasse le bras, et que, pour un peu, vous m'auriez fait sauter sur vos genoux. De vous à moi, mon ami, il y a je ne sais quoi de protecteur qui exclut l'amour; vous êtes comme un oncle pour moi, un beau-père, quelque chose qui tient du parent, et, de ma part, il y a une nuance de vénération familiale dans la tendresse que j'ai pour vous. »

Qu'eût répondu Alfred à cette belle tirade, cruelle en sa franchise honnête et digne?

Rien de bon, rien du tout; car un mot de réplique eût été de trop.

Mais tout le beau rêve, que fût-il devenu? Quelle peine tout à coup! Quel désenchantement! Et il aurait fallu partir, se sauver, disparaître; aller pleurer dans un coin bien isolé, bien sombre, sur une existence perdue.

Ah! la terrible appréhension, qui lui serrait le cœur à le meurtrir, qui provoquait des spasmes de la gorge, en façon

de sanglots secs, et faisait danser ses idées dans son cerveau, par une sarabande affolée et vertigineuse!...

Cependant, le silence dans lequel il s'enfermait, pouvait-il toujours durer? Non! Il le sentait. Mais il se trouvait lâche devant une situation qui le charmait.

On était au dix du mois de mai.

Depuis cinq jours, ces dames s'étaient installées à leur campagne du Bas-Meudon, et, comme il y avait eu des arrangements à pratiquer là-bas, on était resté tout ce temps-là sans se voir.

En s'éveillant vers onze heures, — à trente ans il faut sept bonnes heures de sommeil, — Alfred aperçut un soleil réjouissant. La fenêtre ouverte laissait entrer dans la chambre des émanations printanières. Il faisait beau et doux. Il lui passa par la tête des visions de feuilles nouvelles, des parfums de prairie, d'âcres senteurs des bois, avec des fleurettes ici et là dans l'herbe vert tendre.

En un instant il fut levé.

Il s'habilla gaiement, cherchant dans l'armoire quelque pantalon de nuance claire, au repos depuis la fin de l'été dernier. Puis, se coiffant d'un petit chapeau, il gagna la gare Saint-Lazare, projetant de descendre du train à Saint-Cloud, de déjeuner à la *Tête-Noire* avant de traverser le parc, pour aller surprendre ces dames, qui certainement seraient contentes de le voir.

Ainsi fut fait, avec l'attrait d'une partie de plaisir inpromptue, au grand air, sous un large ciel, après cinq longs mois d'hiver et d'emprisonnement frileux dans les appartements fermés.

Il avait l'esprit libre, s'étant simplement proposé une visite amicale après une promenade paresseuse.

Vers deux heures, il sonnait à la grille de la maison de campagne d'Adrienne.

Le jardinier lui ouvrit.

— Madame est à Paris pour des achats, dit celui-ci, mais mademoiselle est là, sous la charmille, à cueillir des fleurs. Entrez, monsieur.

Il entra.

A travers les massifs, Gabrielle le reconnut et accourut au-devant de lui.

— A la bonne heure! fit-elle. Vous êtes le premier qui vous soyez risqué à venir. Tout est prêt depuis hier, et l'on peut vous recevoir. Venez, débarrassez-vous de votre paletot; j'ai retrouvé votre chapeau de paille de l'année passée. Il est superbe encore, quoique les rats l'aient un peu grignoté au fond; venez, Alfred, je vais vous le donner, et vous m'aiderez à compléter mes bouquets.

Il la suivit, puis ils retournèrent au jardin, et l'on acheva de grouper les fleurs destinées à parer le salon et le surtout de table.

Tout cela avait entraîné des allées et venues dans ce modeste parc, dont une partie était en pente, en sorte que, la besogne terminée, les deux jeunes gens s'assirent sur la terrasse, devant le perron, pour se reposer un moment.

Il était déjà quatre heures. Adrienne ne devait rentrer que pour le dîner; ils avaient devant eux un long tête-à-tête. Mais ce n'était pas la première fois qu'ils se trouvaient ainsi seuls. Pourtant ils se sentirent un peu embarrassés; embarrassés chacun de soi-même et non pas de la présence de l'autre.

C'est que, de chaque côté, il y avait réflexion sur un sujet qui, à leur insu, leur était commun.

Alfred essaya de mettre la conversation sur des choses indifférentes, et Gabrielle s'efforça de lui donner la réplique; néanmoins ils ne purent continuer. Ils étaient également distraits,

Comment se fit-il que, subitement, sans intention formelle, entraînés plutôt par une incitation invincible et mystérieuse, ils en vinrent à parler à cœur ouvert de ce qui les occupait? On ne sait. Cela se subit sans s'expliquer. Le premier mot échappe sans qu'on s'en aperçoive, et quand une sorte de confusion survient, il est trop tard pour revenir sur ses pas. Le mieux est d'aller jusqu'au bout, ne fût-ce que par dignité et droiture.

— Pour moi, disait le jeune homme, je vous l'avoue simplement, Gabrielle, et cela sans prétendre vous influencer le moins du monde, je ne vois pas d'autre avenir que celui auquel vous seriez disposée à vous associer. En dehors de vous et de votre mère, il n'est rien qui m'intéresse. Mes idées, mes projets ont pris tout naturellement ce pli. Il faut que *vous en soyez* pour que je m'y attache, pour que mes plans aient de la consistance; sans quoi, c'est nul et sans charme. Jusqu'ici, il est vrai, j'en ai usé un peu arbitrairement, supposant, peut-être bien à la légère, que ces projets pourraient vous agréer. Mais à force, j'éprouve le besoin de les soumettre à votre appréciation. Sans doute, continua-t-il, surpris intérieurement d'en parler sans trouble et en telle liberté d'esprit que les phrases lui venaient couramment; sans doute, c'est là une singulière déclaration, ma chère Gabrielle. Mais, il me semble qu'en l'état de nos relations, c'est la seule qui convienne de ma part: une exposition de souhaits sans plus, qu'il n'est pas absolument indispensable de faire d'abord à votre mère. Le comprenez-vous ainsi, Gabrielle? Il m'a semblé qu'avant de lui dire, à elle, quels sont mes sentiments pour vous, je pouvais vous en demander l'autorisation nécessaire. Sans quoi, de quelle utilité dire ce qu'il en est? Vous en admettrez ou non le principe, et nous sommes d'assez bons amis pour que vous n'ayez rien à dissimuler avec moi. Si j'ai votre permission

d'un libre mouvement, qui ne peut, j'espère, vous embarrasser, j'agirai en conséquence, et comme je vous le dois. Sinon, je me tairai, et ce qui est dit en ce moment, ne sera jamais su de personne. En parler avant tout à votre mère, eût pu amener des tristesses en ce dernier cas. On aurait peut-être cherché à vous raisonner, à vous influencer. Je ne le veux pas, ma bien chère amie. En outre — et toujours dans le cas de désapprobation de mes vœux, — la conduite que je devrai tenir risquerait d'être appréciée par vous comme il ne le faut pas. Tandis qu'après votre décision, Gabrielle, mes propres résolutions ne prêteront à aucune erreur à vos yeux, et il vous sera toujours possible de me garder un bon souvenir. J'ai tout dit, ma chère enfant; et puisque, sans m'y être déterminé d'avance, je vous ai prise à l'improviste, réfléchissez-y à loisir, et surtout, n'hésitez pas à me répondre, ne cherchez pas de ménagements; je crois mériter votre franchise claire et nette. Le pensez-vous comme moi?

La jeune fille l'avait écouté sans cesser de le regarder directement, bravement; sans que sa physionomie marquât une émotion qu'elle eût la préoccupation de dissimuler.

Quand il eut fini, elle lui tendit la main, et, doucement, tranquillement, avec un sourire, elle lui dit :

— Maman va rentrer, nous dînerons tous trois; puis, quand les domestiques seront partis, nous lui dirons tout bonnement qu'avec sa permission nous voulons nous marier.

— Gabrielle!... fit Alfred avec des larmes plein les yeux.

— Voyons! reprit-elle, vous le saviez bien, n'est-ce pas? que j'étais dans les mêmes idées?

— Je vous jure...

— Non?... Vous êtes donc le seul. Mais il faut que ce soit bien visible, puisque, à ma confusion, maman, Louis et jusqu'au bon Thomas, sans compter sa femme et ses

enfants, ont fait cent fois allusion à ce qui paraît être le plus cher désir de chacun... moi comprise, ajouta-t-elle, avec une nuance de coquetterie gamine et bonne.

Le programme que Gabrielle avait proposé fut suivi à la lettre.

Quand Adrienne descendit du train, elle trouva les deux jeunes gens, qui l'attendaient à la station, derrière les barrières.

Ils étaient comme à l'habitude, tous deux libres d'esprit, gais, jeunes.

On se prit par le bras, Alfred tenant le milieu et faisant le *panier à deux anses*, comme un marchand de la cité de Londres, sans plus se soucier du ton de la haute société.

Adrienne avait acheté *tout plein* de belles choses qu'un facteur du chemin de fer devait apporter tout à l'heure.

— Vous allez voir! leur disait-elle, si c'est joli; si j'ai pensé à tout le monde!

Et c'était une joie en perspective, en songeant au moment de déballer tous ces paquets.

Pour admirer les achats, le dîner fut retardé d'une bonne demi-heure et on le mangea presque froid.

Alors, le grand moment arriva.

Quand le dessert fut sur la table et que les domestiques furent descendus à l'office, les deux jeunes gens échangèrent un regard.

Adrienne le surprit.

C'était un regard souriant et heureux, qui la fit sourire.

— Vous vous faites des signes? leur demanda-t-elle? Que vous prend-il tout à coup ?

Ils se levèrent d'un même mouvement et vinrent à elle.

Gabrielle, se plaçant derrière sa mère, lui entoura les épaules de ses bras, et s'approchant de son oreille, lui dit tout bas, dans un baiser :

— Écoute-le!...

En même temps, Alfred s'était avancé. Il regarda un moment la jeune mère et se laissa tomber à genoux.

Malgré tout, le cœur lui battait avec violence; la peur le reprenait et il commença en balbutiant.

Il rappela le passé, son arrivée à l'ambulance, les soins qu'Adrienne lui avait donnés, l'espèce d'adoption dont il avait été l'objet.

— Eh bien, dit-il en terminant, ce n'est pas assez. Mettez le comble à vos bienfaits; laissez-moi resserrer encore les liens qui nous unissent : .. confiez-moi le bonheur de Gabrielle!....

Adrienne s'attendait à la conclusion de ce discours, et pourtant, elle aussi, elle tremblait, elle aussi, elle était haletante et suffoquée.

Quand il eut terminé, elle lui prit la tête dans ses deux mains et l'embrassa pour toute réponse.

Avait-elle besoin de lui dire que ce mariage était son vœu le plus cher!

Assis contre elle, pressés à son épaule, les deux jeunes gens réunissaient leurs mains dans les siennes, et les y confondaient en suivant une discussion sur les meilleurs moyens d'arriver à la prompte consécration de l'union. Discussion étrange, à vrai dire; puisque tous trois étaient d'accord, et sur tous les points, du même avis.

Ils s'en aperçurent à la fin et ce conciliabule, commencé les larmes aux yeux, se termina dans un éclat de rire.

Dieu! qu'ils étaient heureux, et qu'ils avaient de joie à le laisser paraître.

D'après cela, il fut convenu qu'Alfred s'embarquerait le surlendemain pour la maison paternelle, afin de dévoiler le beau projet et demander le consentement des siens.

Il se serait bien mis en route dès le lendemain; mais

pouvait-on laisser Louis Skébel en dehors de l'affaire, agir sans l'avoir informé?

Non! Il fallait qu'il fût au courant de tout.

Demain matin, Adrienne irait le trouver, et elle le ramènerait à la campagne, où l'on dînerait, tous les quatre, en famille.

L'heure avait avancé sans qu'ils s'en aperçussent.

— Vite! vite, mon chapeau, s'écria le jeune homme. Je vais manquer le train.

Les deux femmes s'empressèrent, le servant elles-mêmes, et, jetant au hasard un vêtement sur leurs épaules, elles partirent avec lui, retrouvant leur position à l'arrivée: chacune pendue à un bras d'Alfred, qui, refaisait le *panier à deux anses*.

On arriva tout juste. Le train était en gare.

Il escalada le premier compartiment venu. Ils se firent des signes d'adieu. Puis un sifflet strident précéda l'échappement de la vapeur, et le train disparut.

Les soirées de mai sont fraîches, et les deux femmes se serrèrent étroitement pour redescendre à l'habitation, où elles rentrèrent sans avoir dit une parole.

Leur entrain était tombé; elles éprouvaient je ne sais quelle fatigue morale, qui les rendait paresseuses de parler.

Des deux parts, il y avait le sentiment d'une sorte de gêne, un excès de décence qui les embarrassait, sans qu'elles y comprissent rien.

Adrienne rangea des objets parfaitement en ordre, Gabrielle ferma le piano à clef, quoique ce ne fût pas l'habitude. Puis elles se regardèrent, et l'enfant courut à sa mère, se blottit sur son sein en cachant son visage.

— Es-tu heureuse? lui demanda tout bas Adrienne.

Un long baiser lui répondit.

Alors, elles se quittèrent, et Gabrielle remonta à sa chambre.

Onze heures et demie sonnèrent à l'église du village, et celles des petits pays voisins firent écho.

Le ciel était ruisselant d'étoiles, qui se reflétaient dans le courant de la Seine, séparant la campagne de l'incompréhensible agglomération de lumières de Paris; masse sombre, d'où s'élevait un murmure confus.

Gabrielle s'était accoudée à la fenêtre, et ses yeux erraient dans l'espace. Elle était dans cet état qui succède aux profondes émotions; un état de lassitude qui ne permet pas de faire un choix dans le chaos de pensées dont la tête est remplie. Il y a suspension de la personnalité; on s'abandonne, on ne sait plus bien ce qui est arrivé, le point où l'on en est resté.

On a l'impression d'une satisfaction qu'on n'éprouve pas le besoin de se définir.

Il y avait un petit fauteuil contre cette croisée ouverte. La jeune fille s'y laissa tomber, et appuyant la tête au dossier, ses yeux ne virent plus que le ciel.

Peu à peu, la contemplation de ces immensités inconnues la reposa, et elle ressaisit toute sa lucidité.

Sa vie, si courte encore, et déjà si pleine d'événements, se déroula à son imagination.

Tout à coup une sorte de terreur l'envahit. Il lui sembla qu'un danger la menaçait, menaçait de ruiner ce bonheur si récent, cette quiétude d'âme qui la tenait ravie jusque-là, et une question se formula dans son esprit :

— Et mon père?... se dit-elle.

Son père! Elle l'avait oublié. Les autres l'avaient-ils oublié de même?

S'il allait s'opposer à ce mariage? Le pouvait-il? Avait-on

les moyens de passer outre à sa défense? Faudrait-il s'y résoudre; l'oserait-on?

Mon Dieu! que de points noirs!

Et puis, qu'était-ce donc, en somme, que ce père? Que valait-il? Qu'était-il devenu?

A mesure, le contentement de cette bonne journée s'évanouissait dans l'esprit de la jeune fille. Il lui venait des craintes superstitieuses, et un nuage de mélancolie voilait ses idées.

Elle s'endormit très tard, épuisée, anéantie et comme désespérée.

Elle ne croyait plus tant à ses beaux rêves; elle en arrivait à douter de la réalité. Le sommeil la surprit pleurant sur son oreiller.

Elle dormait encore, quand sa mère entra dans sa chambre.

— Tu déjeuneras sans moi, dit Adrienne. Pour ne pas manquer Louis, je prends le premier train. As-tu bien dormi?

— Non.

— Moi non plus. Il y a tant de choses à concilier pour arriver au résultat qui nous enchante, que j'y ai songé jusqu'au petit jour. Mais, si de ton côté, il t'est venu des inquiétudes, ne t'y attache pas, ne t'en attriste pas surtout. Je suis là, et je saurai faire en sorte que tout se passe à ton souhait. Repose-toi, ma belle chérie. Je pense qu'il ne viendra personne; tu as toute liberté de faire la grasse matinée. Je t'y engage et je t'en prie, car, en effet, ton joli visage est tiré, tes yeux battus. Il faut être belle pour ce soir. Laisse-là tes soucis, mignonne; je suffirai à tout, c'est ma tâche à moi, qui n'ai que toi en tête, toi dans le cœur. Les moyens de réaliser ce que tu espères me concernent, ne t'en préoccupe jamais, je t'en prie. Vois-tu, ma belle et chère fillette, ajouta-t-elle, en l'attirant sur sa poitrine, la câlinant comme un bébé, l'expérience de la vie,

qui m'a coûté bien cher, aura eu cela de précieux pour moi, qu'il en est résulté la découverte d'une vérité, grâce à laquelle tout se simplifie. Le plus difficile en ce monde consiste à se satisfaire; je devrais dire l'impossible, puisqu'après tout on n'y parvient jamais qu'à moitié. Ce à quoi l'on a le plus aspiré, diminue singulièrement de prix, dès qu'on le possède enfin, et l'on s'étonne, et l'on s'attriste de la déception, sans même pouvoir se savoir gré à soi-même, des efforts prodigués pour atteindre le but. On n'est plus guère sensible alors qu'à ce qu'il en a coûté. Satisfaire les autres, au contraire, est d'une facilité ravissante ; à peine y a-t-il besoin d'un peu d'abnégation. Et quelle gratitude on provoque! Quelle récompense aussi que le spectacle de la joie que ces autres ressentent!... Il n'y a à peu près que cela de bon et de pur, ici-bas, vois-tu bien, ma fille: se dévouer, s'oublier pour autrui, se sacrifier au prochain, se proposer de réaliser l'idéal de ceux qu'on aime. Aie donc pleine confiance en ta mère. Sa vie, à elle, est finie; elle ne peut se survivre qu'en toi, mon cher et tendre mignon, et sachant bien ce que tu veux, il ne peut rien y avoir qui m'arrête pour que tu triomphes.

On frappa discrètement à la porte.

C'était la femme de chambre qui apportait du chocolat.

Adrienne le lui prit des mains.

— Tiens, dit-elle à sa fille, bois cela, et rendors-toi en confiance, avec la certitude de ta sécurité. A mon retour, tout sera convenu, arrangé, et nous n'aurons plus à attendre que les délais légaux, pour que tu sois la femme du meilleur homme que j'aie pu ambitionner pour beau-fils.

Cependant, Gabrielle restait vaguement soucieuse.

— Il y a dans ton esprit, lui dit Adrienne, quelque arrière-crainte, dont tu n'oses parler. Pourquoi? Dis tout, ma chérie; ouvre-moi ton cœur, je t'en supplie.

La jeune fille hésita encore un moment, puis, s'armant de courage, elle répéta à sa mère la question qu'elle s'était posée à elle-même:

— Et mon père?

— Oui, répondit Adrienne, voilà le point sensible, voilà ce qui altère ta joie de te savoir aimée de celui que tu aimes: « Et ton père? » Va! fit-elle, n'en demande pas trop sur ce point. Ta mère aurait peine à s'expliquer à fond, elle a trop le respect de ton âge, de ta pureté et de tes scrupules d'enfant pour te faire juge entre elle et son mari. Ce n'est pas que je redoute ton jugement, ma fille, mais il ne me sied pas de plaider ma cause devant toi. Plus tard, quand tu seras femme, quand tu seras mère, à ton tour, si tu l'exiges, ce qu'on t'a caché sera étalé sous tes yeux attendris et peinés, et tu prononceras en toute connaissance de cause. Jusque-là, mon enfant, ce que tu sais de moi doit te rassurer et tu peux t'en remettre à ma tendresse. Mon rôle est de ne rien épargner pour assurer le bonheur de ta vie, la paix, la joie de ton avenir. Et c'est parce que j'ai pleine connaissance de ce devoir envers toi que je pars de si grand matin. Louis sait le fin mot des choses; Louis me suppléera là où mon intervention directe aurait un caractère pénible pour celui à qui tu dois le jour.

Elle partit là-dessus, et, deux heures après, elle arrivait au bas de la rue Pigale, à l'appartement du compositeur qui précisément se disposait à aller la trouver au Bas-Meudon.

En quelques mots, elle lui apprit la bonne nouvelle. Elle avait compté sur un éclat de joie de la part de Louis. Ce fut tout le contraire.

Le visage du Lorrain se rembrunit.

— Qu'avez-vous, mon ami? lui demanda-t-elle avec inquiétude.

— Moi? répondit Louis. J'ai peur!...

— Peur? A quel propos?

Alors il lui répéta la question que venait de lui faire Gabrielle;

— Et son père?

— Rodolphe? reprit la jeune femme. Qu'appréhendez-vous de lui? *Un chantage?*

— Il en est fort capable, malheureusement pour lui. Mais ce serait peu de chose, et en marchandant on en aurait raison. Ce que je crains est pis: un caprice, une obstination d'amour-propre, une vilenie de cet être dépravé, que, — bien imprudemment, Adrienne! — vous avez poussé jusqu'au dernier degré de l'avilissement. C'était votre vengeance. Hélas! J'en redoute l'excès. Vous avez voulu qu'il y eût de la boue sur ce nom; votre succès passe votre espérance; car ce nom, vous le portez, ma pauvre amie, et ce qui est encore plus effrayant, c'est celui de votre fille. Avec de l'argent, vous pourrez peut-être acheter le consentement de cet étrange père; mais si l'argent ne lui suffit pas? S'il veut plus; des satisfactions d'un autre ordre; s'il exige d'exercer son droit paternel en toute cette affaire, où il y a à ménager la susceptibilité de la famille à laquelle vous vous alliez? Oh! ma chère, et toujours aimée Adrienne rappelez-vous ce que je vous ai dit à votre retour d'Italie, quand vous avez refusé de vous réfugier en mon cœur. « La haine ne produit jamais rien de bon pour personne. C'est une arme, qui se retourne contre ceux qui en usent et les blesse mortellement! » J'avais raison, ma pauvre amie. Quelles amertumes, au cours de cette lutte, contre celui que vous avez vaincu finalement? Et qui vous dit que ce soit fini? Croyez-vous que Monseigneur, ce puissant d'hier, humilié maintenant, soit diposé à se laisser attendrir, à propos d'une enfant que vous lui avez arrachée? Souhaitons que ses préoccupations d'ambition l'en aient désintéressé. Il est

encore bien fort, voyez-vous! S'il n'a plus titres ni commandement, il lui reste un crédit occulte considérable. Votre beau-père est en situation de prendre sa revanche sur vous, en vous créant des difficultés graves. Pensez-y mûrement, par prudence, si vous croyez comme moi, que Gabrielle soit profondément éprise de son fiancé; en un mot, apprêtez-vous, non à la lutte, — ce temps-là est passé, — mais à des concessions indispensables.

La jeune femme l'avait écouté avec attention.

— Je m'étais dit tout cela, Louis, répondit-elle; et je sais que la situation n'est pas sans danger. C'est pourquoi je suis venu vous voir.

Votre concours ne saurait faire doute pour moi, je commence par vous en assurer. Reste votre avis sur ce qu'il convient de faire. C'est cet avis que je vous demande, mon ami.

Louis réfléchit un moment.

— Mon avis!.. fit-il. Pour vous le donner, Adrienne, il faut que je me renseigne exactement sur la situation actuelle de votre mari. En savez-vous quelque chose de précis?

— Rien.

— Ce jour où il vous a abordé sur le boulevard, comme nous revenions du Cirque, que vous a-t-il dit?

— Il m'a demandé une entrevue.

— Vous la lui avez accordée?

— Non! J'ai eu peur de quelque manœuvre, en vue de lui rendre des droits sur nous. Mais jugeant à son accoutrement minable, qu'il avait surtout besoin d'argent, je lui ai fait tenir de quoi se vêtir décemment, et s'installer quelque part s'il lui plaisait.

— Eh bien, reprit Skébel, ne prenons aucun parti. Laissons le dîner des fiançailles se passer sans nuages. Demain Alfred sera en route, nous aviserons.

XXIII

LA LOGIQUE DES CHOSES

Au départ d'Alfred, celui-ci avait fait entendre que son voyage durerait tout au plus une huitaine. Pourtant, depuis cinq semaines, il était absent.

On avait reçu de lui une lettre confuse, singulière et triste. Le jeune homme y disait des choses peu claires, laissant soupçonner, non un changement d'idée, mais des obligations d'atermoiements motivés par des formalités légales, réalisations de capital; toutes choses dont Adrienne n'était pas dupe, elle qui ne demandait rien au fiancé de sa fille; elle qui se sentait assez riche pour suffire au train du jeune ménage.

Elle avait répondu dans ce sens. Alfred s'en était montré touché; mais il avait insisté pour qu'on lui permît de poursuivre.

Poursuivre quoi?

Il ne spécifiait rien.

Et Adrienne s'était informée.

Il ne lui avait pas été difficile d'être mise sur la voie.

Le père refusait son consentement.

Pour quelles raisons?

On n'osa les lui dire.

Alors Adrienne eut vraiment peur.

Elle faisait bon marché, maintenant, du sacrifice de son amour pour Louis Skébel autrefois. Qu'était-ce que cela, quand elle voyait Gabrielle, *sa* Gabrielle, contrainte peut-être de renoncer à Alfred? Ah! que c'était mille fois pis à ses yeux! La triste mère s'en sentait mourir.

Aussi, rien ne lui pouvait-il coûter, pour conjurer un tel malheur; foulant aux pieds toute fierté, tout orgueil, elle alla à celui qui avait gâché sa propre vie, qui avait meurtri son cœur, prête à s'humilier, à l'implorer, s'il le fallait, à condition qu'il fît assez pour que Gabrielle n'eût pas, elle aussi, l'âme brisée. Délibérément, elle se présenta un matin chez le père de son mari.

Quand Le Fauve entra dans le cabinet où elle attendait, ces deux êtres, qui, depuis vingt ans, avaient été en lutte ouverte, se toisèrent d'un regard silencieux, où l'étonnement de se trouver en présence dominait toute autre impression.

Cependant, par habitude de diplomatie, l'ex-homme d'État usa de ces banalités courtoises, qui lui étaient d'ailleurs un masque, et montrant un siège à sa bru :

— Je sais trop qui vous êtes, lui dit-il, pour supposer que vous veniez me provoquer chez moi, après m'avoir vaincu, sur tous les terrains. Je pense qu'au contraire, sans avoir de propositions de paix à me faire, il y a quelque point délicat à traiter entre nous.

— C'est cela, répondit Adrienne, d'une voix étranglée par l'émotion.

— En ce cas, répliqua Le Fauve, remettez-vous, et croyez que, malgré l'hostilité à laquelle la destinée nous a con-

damnés jadis, je ne suis pas homme à vous marchander les égards par dépit ou rancune. Parlez donc sans précaution. Qu'y a-t-il?

— Il y a, s'écria Adrienne, qu'un malheur menace ma fille, et que je suis impuissante à le conjurer. Vous l'avez aimée, cette enfant. C'est la plus innocente de nous tous; eh bien !... quitte à subir toutes les conditions, je viens vous demander de m'aider à éviter qu'elle ne paye pour chacun de nous.

En quelques mots, elle exposa la situation, ou du moins ce qu'elle en savait.

Sa fille, cette Gabrielle adorée, s'était éprise d'un homme de cœur, à tous égards, digne d'elle. Cet amour on l'avait encouragé et, se sentant forte de l'aveu maternel, l'enfant y avait donné tout son être.

— Eh bien? demanda Le Fauve.

— Eh bien, selon les avis que je reçois, la famille de son fiancé s'opposerait à ce projet.

Or, s'il faut y renoncer, ce sera pour ma fille une douleur dont il y a à redouter les suites.

Cette nature d'enfant n'a rien de la légèreté de son âge. La vie cérébrale, la contention d'esprit ont chez elle, une puissance de concentration qui, depuis bien longtemps, a donné sujet d'y prendre garde. Et pour tout dire d'un mot, j'ai peur !...

— Madame, répondit doucement l'excellence, vous avouerez que je l'aurais belle, en ce moment, à vous rejeter la plus grande part de responsabilité à ce propos...

— Faites! répliqua Adrienne. Je le reconnais et je m'accuse devant vous; j'ai eu tort de tout juger au point de vue de ma haine contre vous. Vous aviez une situation puissante alors, vous étiez fort; je n'ai vu que la lutte, je me suis grisée de la joie que j'éprouvais à venger les injustices

dont mon père a été la victime, à venger aussi l'horreur du sacrifice que vous m'avez réduite à faire, pour l'arracher à des tortures sans nom. J'aurais dû m'arrêter quand les événements, achevant ma tâche, renversaient, ruinaient votre pouvoir. Mais non! La colère qui grondait en moi n'a pu se calmer, l'impulsion était trop forte, et je n'ai pas su limiter mon triomphe sur vous. J'aurais dû alors, substituant l'amour maternel à l'aversion que je vous avais vouée, retenir dans sa chute, le malheureux que vous m'aviez infligé pour amant et dont j'avais fait mon mari. J'aurais dû oublier qu'il est votre fils, pour me souvenir seulement qu'il est le père de cette enfant; j'aurais dû l'empêcher de rouler jusqu'aux derniers degrés de l'abjection. Que voulez-vous, monsieur! on ne met pas impunément la révolte au cœur des faibles. Elle finit par les aveugler, et ils poursuivent leur œuvre destructive, après que le but est atteint. J'avais juré que vous verseriez des larmes en réparation des miennes, c'était fait; j'avais juré que vous auriez des hontes qui équivaudraient à celles que vous m'avez contrainte de subir, j'y étais parvenue. Mais à force de haïr, on perd la notion de la mesure, et en s'assouvissant, la rage entraîne à déchirer l'ennemi qu'on a étendu à ses pieds. C'est un mal, c'est un crime, et j'en demande pardon à Dieu. Mais, hélas! mon regret est impuissant, et la terreur me glace à la pensée de voir ma fille exposée à souffrir en expiation de l'aveuglement de sa mère.

Le Fauve l'avait écoutée en silence.

— Je commence à comprendre ce que vous attendez de moi, répondit-il après un moment. On peut refuser, en effet, à un fils, de lui laisser épouser la fille d'un homme dont la dégradation est de notoriété publique, plutôt éclatante, et vous espérez que je pourrai vous aider, au sauve-

tage de Rodolphe, ne fût-ce qu'un sauvetage apparent et temporaire. C'est cela, n'est-ce pas? A mon tour, je dirai : hélas! Vous vous êtes confessée, madame; je suivrai votre exemple. A l'âge que j'ai, en présence d'une vie à laquelle les événements que vous rappelez, me donnent le pénible loisir de songer plus que je ne voudrais, j'apprécie à sa mortifiante valeur, cette puissance, qu'avec une heureuse témérité vous avez combattue. J'ai cessé d'en être orgueilleux, je vous assure. Elle était grande pourtant cette puissance, mais dans le mal seulement. Il faut que j'en convienne, en face de moi-même et de vous, puisque — ce n'est pas la première fois que je le constate! — je sens en ce moment même, que je ne puis probablement rien pour sauver cette jeune fille, cette enfant, par qui vous m'avez si durement châtié. Ah! fit-il, sans paraître céder à l'attendrissement, je n'y mets pas d'amour-propre. J'en suis revenu comme de bien d'autres choses! Oui, vous avez triomphé de moi. Oui, vous m'avez vaincu, étendu à vos pieds et déchiré les entrailles. Cette enfant c'est la seule affection que j'aie eue de ma vie; le seul être que j'aie vénéré. Le jour où vous l'avez enlevée, vous avez tremblé peut-être, vous avez multiplié les précautions pour la dissimuler. Soins superflus, craintes sans objet! Je n'y aurais pu songer utilement; la peine, la douleur, telle que je ne l'avais jamais connue, soupçonnée jusque-là, annihilait mes facultés : tout l'attrait de la vie s'est évanoui pour moi. Je me suis jugé alors; j'ai compris que j'avais mérité cette punition d'en haut, et j'ai courbé la tête. N'eût été ce que la décence, la tenue la plus vulgaire imposait à un homme de ma position, envers ceux à qui je la devais, cette position, je me serais retiré dans un coin, pour y pleurer jusqu'à mourir, sentant qu'il ne dépendait de vous ni de moi, que vous me prissiez en pitié. Mais pour être resté en évi-

dence, presque malgré moi, par habitude peut-être, par une espèce de scrupule, dont au fond je ne fais aucun cas réel, je n'en suis pas moins mort à l'humanité, isolé en moi-même, perdu dans le vide qui m'entoure. Il y a des jours, où, dans la bataille qui se poursuit, et que je commande sans intérêt, les uns m'acclament tandis que d'autres me maudissent et m'injurient. Hélas ! encore : tout cela et rien, c'est même chose, pour moi. Oui, hélas ! car je songe au temps où ces luttes me passionnaient, où, sans me soucier de faire œuvre bonne ou mauvaise, sans discerner bien exactement en cela, il est vrai, j'éprouvais tantôt d'âcres joies à terrasser mes adversaires, tantôt des fureurs d'un charme douloureux à avoir le dessous ! Aujourd'hui, un mépris de glace me rend insensible à tout, je compte les jours probables qui me restent, trouvant que le temps est long à attendre jusqu'à ce que soit fini. Ce que je dis là, madame, n'est pas pour vous apitoyer. Qu'y gagnerais-je? Votre pardon? La vraie justice de Dieu ne permet pas que le pardon humain arrête la conséquence logique des choses. Force est de récolter ce que l'on a semé, et je m'incline, offrant en expiation le désenchantement final d'une existence que certains ont enviée.

Croyez-vous maintenant, madame, ajouta l'ancien homme d'État, avec un sourire navré, que vous avez triomphé au delà de vos espérances, en me séparant du seul être qui pouvait m'attacher à la vie ? Oh ! oui, elles ont été dépassées ! Vous m'avez retiré par là le seul ferment de repentir qui pût vous être utile à vous-même un jour, ne füt-ce qu'aujourd'hui. Il faut une raison de se repentir, un espoir de se réhabiliter aux yeux de quelqu'un. Où est ce quelqu'un-là ? Moi-même ? Je ne m'intéresse plus assez pour avoir souci de me rendre quelque estime. Mon fils ? Je n'ai pas su être son père. Vous ? Ce serait l'impossible. Restait

Gabrielle... Si elle se souvient de moi, ce ne peut être que pour m'abhorrer. Mais n'importe ! Vous craignez pour elle, me voilà ! Cherchons ensemble, madame, si de tout ce crédit passé, il reste quoi que ce soit qu'on puisse employer pour elle. Je ferai de mon mieux, sans grand espoir de réussir ; sans espoir non plus de réveiller en elle des sentiments dont les troubles de la famille l'ont forcément déshabituée.

Quand le beau-père et la bru se séparèrent un plan avait été arrêté entre eux.

D'une part, monseigneur, usant de ses relations administratives, s'attacherait à savoir exactement les raisons qui pouvaient empêcher la famille d'Alfred de consentir au mariage de celui-ci avec Gabrielle ; d'autre part, Adrienne s'était engagée à faire une démarche auprès de Rodolphe, en vue de l'amener à une entente.

Cette première démarche faite, l'Excellence agirait sur lui par d'autres voies.

— Ou je me trompe fort, avait dit Le Fauve à sa belle-fille, en la conduisant jusqu'à sa voiture, ou cela se réduit à une question d'argent. Fixez donc la somme avec lui, je ne suis pas en disposition de disputer sur le chiffre qu'il pourra exiger. Pour moi je ne m'en soucie guère ; mais je ne saurais payer trop cher la satisfaction de son enfant, qui, plus tard, après ma mort, si elle apprend tout cela, me saura peut-être gré de ma bonne volonté.

Puis, souriant d'un air singulier,

— La pitié d'un ange, ajouta-t-il, pour conclure, me sera sans doute d'un plus grand poids là-haut, que la messe en musique et les discours éloquents, dont on ne manquera pas d'allonger mes funérailles, pour *embêter* les républicains !

Sans être aussi renseignée que sa mère sur les causes de prolongation de l'absence d'Alfred, Gabrielle devinait qu'il

y avait difficulté, de son côté, à lui, au projet qui lui était cher.

A mesure, elle tendait son esprit, recueillant avec persistance les moindres indices propres à l'éclairer sur la réelle situation qui lui était faite.

Pourtant, elle ne demandait rien à personne, dissimulant soigneusement l'inquiétude d'humiliation qui lui serrait le cœur. Mais, en dépit des précautions prises par tout l'entourage intime, elle se confirmait chaque jour davantage dans ses prévisions de malheur.

Durant la nuit, la solitude et le silence exagéraient en noir les pensées qu'elle roulait dans son cerveau surexcité. Elle en venait à conclure à l'impossibilité de l'union projetée.

Alors, c'était en elle un affolement qui tenait du délire. La fièvre la prenait, la poussant à des résolutions dont elle s'intimidait ensuite, à des révoltes devant lesquelles rien ne tenait. C'eût été si injuste aussi! Qu'avait-elle fait pour que le bonheur facile et régulier, qui est à la portée des plus humbles, lui fût refusé à elle? Que pouvait-on lui reprocher?

L'indignité — pour elle vague encore — de son père? En était-elle solidaire? D'ailleurs, en compensation, n'était-elle pas la fille d'une femme honorable, à qui personne au monde ne songeait à marchander le respect?

Un moment vint où ce mystère lui fut insupportable. Il la blessait dans ses plus légitimes fiertés, et vingt fois par jour, elle était tentée de s'en ouvrir résolument à sa mère, prête à lui demander le fin mot des choses.

Ce qui retint Gabrielle fut une délicatesse : elle craignit par là de se poser en juge, de paraître demander des comptes.

Elle avait une peur aussi, une appréhension terrifiante, peur d'apprendre des choses qui l'eussent fait rougir.

Qu'on ne s'en scandalise pas : c'est le lot de tous les enfants dont la famille n'a pas une régularité absolue. Tous ont passé par là; tous en sont arrivés, par une suite de « pourquoi ? » douloureux, à une supposition qui les atterre et foudroie leur imagination, d'un doute horrible.

Ils sentent bien, quoi qu'on leur ait dit, pour leur expliquer les dissentiments de leurs parents et l'éloignement de l'un d'eux, qu'on ne leur a pas *tout* dit.

Celui-là qui s'est éloigné ou qu'on a éloigné, quels sont ses griefs à lui, que dévoilerait-il s'il avait à plaider sa cause; quelles accusations formulerait-il à la charge de l'autre?

Et puis, dans ces situations anormales, il y a toujours des tiers qui, avec ou sans intention mauvaise, laissent percer des appréciations que l'enfant surprend, et qui le frappent.

Une domestique, renvoyée sur l'heure, s'était permis de tenir tête à Adrienne. Puis seule, dans sa chambre, où elle groupait ses hardes pour s'en aller, elle avait donné cours à sa colère, en *bougonnant* toute seule, et ce que Gabrielle en avait entendu, pris d'abord pour injures basses et viles, s'était gravé dans sa mémoire. Cela équivalait à une suspicion des rapports d'Adrienne et de Louis; rapports que cette fille chassée colorait d'adultère, en des allusions gouailleuses que Gabrielle avait saisies.

Longtemps cet incident avait été méprisé haut la main par elle. Maintenant, le souvenir lui en revenait, et, quelque effort qu'elle fît pour s'y soustraire, il la poursuivait comme une obsession.

« Si c'était vrai, pourtant!... »

L'impossibilité de comprendre le silence d'Alfred la poussait malgré elle, à y chercher des raisons quelles qu'elles fussent, consolantes ou tristes, réconfortantes ou atroces;

mais quelque chose du moins, quelque chose qui mît fin à la perplexité de son esprit endolori, qui calmât ses pudeurs blessées, qui guérît la plaie saignante de son orgueil.

Et pourtant, se répétait-elle avec angoisse, « si c'était vrai?... »

Eh bien, tant pis! « Si c'était vrai, » si cette mère abreuvée de dégoûts venus d'ailleurs, succombant au chagrin, s'était jetée dans les bras d'un homme qui l'aimait, qui semblait s'être oublié pour se vouer à elle, à sa consolation, par pitié, ou par tendresse illégitime au point de vue de la loi et de la société, l'enfant de cette femme ne se sentait pas le courage de prononcer une condamnation.

Dès maintenant, avant tout, avant de rien savoir des causes et des événements qui eussent amené la défaillance maternelle, elle pardonnait, elle oubliait, elle voulait aimer comme autrefois cette mère éprouvée, quoique malgré tout, malgré la volonté la plus formelle, elle sentît la nuance de sa vénération filiale se modifier, s'atténuer, s'amoindrir.

Elle s'y cramponnait cependant avec une énergie de désespoir; mais avec quelle peine profonde elle constatait son impuissance!

Ah! l'odieuse douleur! L'abominable trouble de sa conscience d'enfant.

La nuit, réveillée brusquement par les cauchemars de son cerveau fiévreux, elle passait des heures à pleurer en répétant :

— « Maman!... ah! maman!... »

C'était une lutte terrible contre des impressions de mépris qu'elle voulait dompter, malgré tout; lutte qui l'abîmait et la laissait, à la fin, épuisée, désolée, folle jusqu'à l'amener à de vagues idées de suicide : l'irrésistible besoin d'en finir.

A l'égard de son vieil ami, de ce Louis Skébel, pour qui

jusque-là elle s'était senti une tendresse si large et si confiante, elle résistait moins à la réprobation qui lui venait en l'âme. A certains moments, au contraire, elle se prenait à le haïr.

Quoi! tout ce qu'il avait fait; tout ce dévouement qui ne s'était jamais ralenti, n'aurait pas été d'un désintéressement absolu? Cet homme n'aurait fait là que l'acte d'un amant fidèle?...

Ah! ce mot! « l'amant!... » l'amant de sa mère! Quel déchirement inouï pour cette fille, qui n'y avait rien vu, qui s'était laissée choyer, aimer, protéger, caresser par cet homme, cause de la déchéance de celle qu'elle adorait quand même, en dépit de sa chute mais qu'elle ne parvenait plus à respecter autant.

Au matin, la fièvre tombait; sa raison reprenait le dessus. Quoi de réel dans tout cela? Rien. Des hallucinations en somme!...

Pourtant, sa tenue envers Louis n'était plus la même. Elle se laissait embrasser par lui; mais elle ne lui rendait plus ses baisers, et elle se réservait visiblement à son égard.

Un matin, on avait pris le café dans le jardin de la campagne du Bas-Meudon. Il faisait un temps lourd; de gros nuages assombrissaient le ciel, et l'électricité répandue dans l'air, irritait le système nerveux.

Adrienne, qui devait aller à Paris, se fit apporter un manteau, embrassa sa fille, serra la main de Louis qui, depuis le commencement du mois, avait loué un appartement dans le voisinage, et prenait ses repas chez son amie, puis elle partit.

Gabrielle et le compositeur restèrent en présence, et, durant un long moment, ils gardèrent le silence; silence gêné en apparence, pendant lequel ils semblaient éviter également de croiser le regard.

C'est que tous deux, agités par une même indécision, étaient tentés de provoquer une explication, et chacun hésitait avec émotion.

Louis s'y décida cependant.

— Gabrielle, fit-il tout à coup, j'ai quelque chose sur le cœur contre toi. Veux-tu me permettre de te le dire?

— Oui, répondit-elle brièvement. Dis; mais dis tout!...

— Mon enfant, tu dois le savoir, c'est mon habitude, je dis tout ou je ne dis rien. Ne cherche donc pas à lire entre les lignes; ce qui, depuis quelque temps déjà, semble te préoccuper plus que de raison. Par là, tu blesses des cœurs qui n'ont pas mérité ta défiance. Tu vois que je m'efforce d'être clair. Eh bien, ma belle et chère enfant, tu me fais beaucoup de peine. C'est peu que tu paraisses te désaffectionner de moi, peu que tu me méconnaisses, mais c'est trop, c'est chose impossible à prolonger que, à ton insu peut-être, tu fasses souffrir ta mère en la méconnaissant elle aussi...

Gabrielle releva vivement le regard.

— Que vient faire ma mère en ceci? demanda-t-elle. Est-ce d'elle que tu as à me parler? Je ne l'ai pas compris ainsi, je te le déclare. C'est de toi seul qu'il était question dans ma pensée, et je ne comprends pas que tu sembles t'interposer entre ma mère et moi. Je ne suis disposée, je te l'avoue, à y souffrir personne, et à moins que tu n'aies des droits...

— Des droits, répéta Louis avec une profonde mélancolie. Tu t'es trahie, pauvre fille. Tu as montré la plaie qui te ronge, et laisse-moi te le dire, qui te rapetisse aux yeux de ceux qui t'aiment, comme à tes propres yeux.

Des droits !... Eh bien ! oui, j'en ai; mais non tels que tu descends à le soupçonner, malheureuse enfant !

Mes droits, vois-tu, ce sont les droits sacrés et imprescriptibles d'un chien fidèle à la maison dont il a fait son

foyer ; ce sont les droits d'un ami loyal et pur, qui a jeté aux quatre vents tout ce qui lui était personnel, pour se consacrer à des êtres aimés, et ces droits sont tels qu'ils me donnent de l'autorité jusque sur toi, qu'aucun lien naturel ne rattache à ma destinée.

Qu'as-tu pensé ? Qui t'a troublé le cœur d'une suspicion malhonnête ?

Ne me réponds rien : je le sais mieux que toi ; la douleur secrète des dissentiments de ta famille. Ce n'est pas ta faute, puisque tu n'as pas reçu du ciel assez de grandeur pour dompter ces incitations funestes à ton propre bonheur, et le moins que je te doive, est de te le pardonner.

Mais laisse-moi répandre des larmes sur toi-même; laisse-moi te plaindre d'avoir assez souffert pour salir ceux qui, par respect pour ton innocence, fussent plutôt morts que de t'exposer à rougir de leur conduite.

— Louis !... Louis !... s'écria la jeune fille en se jetant à son cou ; tais-toi. Ne m'accable pas, mon ami; je me fais horreur et pitié. Louis, ne dis plus rien et jure-moi que ma pauvre mère ne sait rien de ce que tu as deviné.

Elle avait glissé à ses pieds, pleurant sur les mains de l'artiste, résistant aux efforts qu'il faisait pour la relever jusqu'à la hauteur de ses baisers.

— Non ! disait-elle, laisse-moi à genoux devant toi. Je t'aime et je te bénis; je ne veux rien savoir de plus; j'accepte, d'un cœur ferme et enchanté, toute solidarité avec le passé de cette mère que j'honore et que j'adore, avec le tien, mon bon Louis, qui as remplacé mon père, et que j'ai eu l'ingratitude de soupçonner.

Je t'aime et je te bénis, répéta-t-elle, parce que tu es indulgent et bon, envers moi, qui t'ai méconnu, comme tu me l'as justement reproché ; parce que tu me pardonnes ma faiblesse et ma lâcheté.

Oui, Louis, j'ai de la peine et du chagrin. Mais je n'en veux plus avoir. Moi aussi, pour me rendre digne de vous, qui m'avez tout sacrifié, je veux faire abnégation de moi, ce qui m'est facile, puisque je puis me réfugier en vous.

Qu'on me dédaigne désormais, en vous imputant des torts quelconques, je ne m'en soucie plus. C'est vous qui méritez ma tendresse et mon amour.

Louis, la relevant de force, la tenait serrée dans ses bras l'embrassant, sur ses yeux humides.

— Enfant ! lui dit-il, à l'oreille. Sur quoi désespères-tu ? Tout s'arrange au contraire à ta satisfaction.

— Que veux-tu dire ?

— Ton fiancé revient aujourd'hui. Il dînera ici ce soir. Pour des raisons qu'il t'expliquera, si tu l'exiges, il a dû se prévaloir des droits que lui accorde la loi, pour forcer l'opposition systématique de son père, qui, tombé sous le joug d'influences intéressées, ne cherchait qu'à le dépouiller, en faisant obstacle au vœu le plus cher de son fils.

Lui non plus n'a reculé devant rien pour te donner la preuve de son attachement. Tu le sauras plus tard, innocente ingrate qui l'as soupçonné, lui aussi, sous l'influence maladive de ton imagination enfiévrée.

Plus tard, de même, tu sauras de quels sacrifices ont été capables cette mère et ce vieil ami de ton enfance, pour assurer ton bonheur.

Alors, mignonne, tu auras un peu de honte d'avoir douté de ceux qui n'ont que toi dans l'âme, et, rentrant en toi-même, tu verras que personne autant que toi, n'aura été, non aimée, mais respectée en tes puretés, en tes susceptibilités légitimes.

Gabrielle, intriguée du sens des dernières paroles de Louis, insista pour qu'il lui en donnât l'explication.

Il se borna à sourire tristement.

— Hélas ! fit-il, il est trop tôt. Revenue à des sentiments plus justes et plus généreux, tu voudrais peut-être faire obstacle à ce qu'ils ont résolu pour te donner toutes les satisfactions qui te sont dues. C'est assez de difficultés; n'insiste pas. Les faits prochains te donneront la mesure de l'amour qu'ils te gardent. Attends.

Attends; mais prépare-toi à des émotions imprévues, et pour commencer, tends-moi ta belle petite main, laisse mes lèvres se poser sur ton front et dis-moi adieu.

— Adieu ! fit Gabrielle avec une nouvelle sorte de terreur Adieu ! Jamais ! Que projettes-tu, Louis ?

— Mon enfant, je vous quitte.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il le faut, parce que c'est mon devoir.

— Je ne te comprends pas, et je veux te comprendre.

Louis regarda Gabrielle avec des larmes dans les yeux.

— Mon enfant, dit-il d'une voix altérée, si une créature aussi pure que tu l'es a pu ternir d'un doute les relations établies entre ta mère et moi, le monde, qui n'a pas à entrer dans le fond des choses, est encore moins indulgent. Aucune considération extérieure n'est faite pour le toucher ou le désarmer, et, puisqu'aussi bien il est impossible de vivre en dehors de lui complètement, de s'en retrancher sur tous les points, force est de se soumettre à sa loi. A l'heure présente, tu crois, n'est-ce pas, que ces relations qui t'ont donné de l'ombrage, sont d'une régularité parfaite ; mais j'ai dû m'efforcer de t'en convaincre, cependant !... Puis-je faire de même à l'égard de la foule ; puis-je aller crier en pleine rue que ta mère est une honnête mère ? Qui me croirait ? Ce sont des faits qu'il faut pour vaincre l'opinion. Je le comprends et je me soumets. Ce soir, ton père rentrera dans cette maison...

— Mon père ! s'écria Gabrielle, avec un mélange de crainte et de joie.

— Oui, ton père, de qui l'on a obtenu de reprendre la place qu'il n'aurait jamais dû abandonner, et ainsi ta situation redevient ce qu'il faut qu'elle soit, pour que tout obstacle raisonnable à ton mariage, à ta félicité, soit ruiné. Il revient, et je m'en vais, mon enfant. Je m'en vais, le cœur gonflé, mais la tête haute, et avec la fierté permise à un dévouement qui a poussé les choses à l'extrême, car c'est par moi que ce résultat est obtenu. C'est moi qui suis allé à lui, c'est moi qui ai pesé sur ses déterminations, c'est moi qui le ramène !... Regarde-moi bien en face, Gabrielle, et réponds franchement, sans te scandaliser des mots, puisque l'idée qu'ils représentent ne t'a pas fait reculer; réponds : Crois-tu que, si j'avais été l'amant de ta mère, je serais allé à celui qui a gâché et perdu sa vie, à celui qui m'a ravi mon bonheur et sa tendresse, pour le ramener à ma place ? Ah ! oui, *ma* place, répéta-t-il avec force, place que j'ai conquise et méritée, place que j'ai honorée, Gabrielle ; tu peux m'en croire quand j'en fais l'abandon, quand cet abandon est le plus déchirant sacrifice que je puisse faire à l'enfant que j'avais adoptée au plus profond de mon âme honnête, adoptée au point de m'illusionner jusqu'à avoir pris l'habitude, si chère et délicieuse, de te tenir pour ma propre fille !

Gabrielle ne répondit rien. Elle pleurait. Elle pleurait d'attendrissement et de remords, d'impuissance aussi, car elle sentait bien, quoi qu'elle dît, qu'il y avait, sous le chagrin de son ami, de son protecteur, de ce père adoptif, un vouloir de sacrifice impossible à ébranler, fût-ce par des supplications.

— Tu as voulu que je disse tout, ma pauvre enfant; j'ai passé les limites de ce que j'avais résolu de t'apprendre.

C'est que te quitter est si dur déjà, et que partir soupçonné par toi était au-dessus de mes forces Embrasse-moi, Gabrielle, et laisse-moi aller. Peut-être ne nous reverrons-nous plus jamais. Mais où que je sois, j'emporte ton souvenir et celui de ta mère, assez profondément gravés pour que, si loin que j'aille cacher ma peine, je ne cesse un instant de vivre avec vous.

C'était trop !

Gabrielle, entraînée par l'exemple, suivit l'élan de sa probité.

— Non, dit-elle, en l'étreignant. Non ! je ne veux pas te perdre ; c'est pis qu'un deuil ! Si ton abandon est la condition de mon mariage, j'aime mieux y renoncer, rester fille. C'est trop cher, entends-tu, Louis ; je ne veux plus ! Je ne juge pas mon père ; j'ignore ce qu'il est et n'ai pas à savoir ce qu'il vaut ; mais je sais qui tu es, toi ; je sais quelle est ta bonté inépuisable, ton affection pour nous, je ne veux pas que tu t'en ailles... Reste, Louis ! Qu'importe ce que l'on pense ; qu'importe ce que l'on dit. Je réponds de celui qui m'a prise pour fiancée. Il ne peut exiger que je sois ingrate envers toi, et si ta présence est la raison du refus de sa famille, il attendra que le temps ait eu raison des obstacles mis, par là, à notre union. Tout s'use à la fin. Plus les crises sont aiguës, plus elles passent vite. Je ne suis pas pressée ; aimez-moi tous, comme je vous aime, et restons ensemble. Je ne saurais goûter de bonheur si l'un de vous est privé d'en prendre sa part, n'en est pas spectateur attentif et attendri, et il n'est pas de joie possible pour moi, si l'un de ceux que j'aime la paye de sa tristesse et de ses pleurs...

XXIV

LE DERNIER ASSAUT

La réalité ne donne jamais exactement ce que l'esprit humain imagine. Tel événement qu'on supposait plein de difficultés, fécond en crises, se produit parfois avec une simplicité qui étonne et qui renverse toutes les prévisions.

C'est ce qui arriva à propos du retour de Rodolphe sous le toit conjugal.

Gabrielle qui avait extrêmement appréhendé l'abord de son père, se le figurant sous des dehors effrayants, fut étrangement surprise en l'apercevant.

La seule supposition qu'elle n'eût pas accueillie était qu'il pût être un homme *comme tout le monde;* et ce fut un homme *comme tout le monde* qui se présenta à ses yeux, le soir même du jour où elle avait eu une explication avec Louis Skébel.

Celui-ci assista à l'entrevue, qui n'eut rien de solennel ou d'embarrassé. Rodolphe revint là, et s'installa, dans la chambre qui lui avait été préparée, comme s'il n'eût fait

qu'une absence de quelques jours, comme s'il eût eu l'habitude de la cohabitation.

Il embrassa sa fille, lui fit un compliment, et l'on passa à la salle à manger, où, avec aisance, il présida le repas de famille, causant légèrement des intérêts généraux de la maison et du projet de mariage, donnant la réplique à Skébel, comme à un ami familier de son intérieur, parlant à sa femme, comme eût fait le chef d'un foyer paisible et régulier, et traitant Gabrielle avec une nuance d'affection, qui ne paraissait avoir rien d'affecté.

La jeune fille le contemplait en silence; satisfaite de lui trouver je ne sais quoi de posé, qui répondait à ce qu'elle imaginait du caractère paternel en général.

A ce moment, Rodolphe s'était très modifié à l'extérieur. Un certain embonpoint atténuait ce qu'il y avait toujours eu d'exigu en sa personne. Le cheveu, un peu rare au sommet de la tête, avait blanchi aux tempes, et la pâleur de son visage, pâleur dont l'enfant pouvait ignorer les causes inavouables, lui valait une sorte de respectabilité apparente.

Pour la jeune fille, ce père, tel qu'elle le voyait à la superficie, n'était pas pour lui valoir de l'humiliation. Que lui avait-on dit de sa prétendue indignité? Au contraire, il lui paraissait très digne, distingué, d'une affabilité faite pour attirer, pour commander l'attachement.

Ces dispositions de son enfant produisaient chez Rodolphe des satisfactions nouvelles et tout à fait inattendues. Elles le surprenaient agréablement. Était-ce éclosion du sentiment paternel ou congratulation d'amour-propre? Qui pourrait dire dans quelle proportion ces deux éléments se fondaient confusément en lui?

Ce qu'il y a de certain, c'est que les attentions de cette jeune fille le touchaient beaucoup. Son approbation cons-

tante et confiante, comme éblouie, le flattait au plus profond de son être. Il aimait à se trouver avec elle ; il recherchait sa compagnie, l'absorbant le plus possible, ayant l'air de vouloir faire bande à part avec elle, se la concilier exclusivement.

A l'abandon qu'elle lui montrait, il goûtait des jouissances inentrevues jusque-là : l'instinct de protection qui stimule la tendresse chez les hommes, se donnait libre cours en lui.

Quelques jours après, il prit Alfred à part, et tranchant du patriarche, se fit tout expliquer ; après quoi, il prit en main, d'un cœur déterminé, la conduite de l'affaire.

De ce côté, de même, il trouva de la soumission et de la déférence.

Le jeune homme, se sentant approuvé, s'illusionna, lui aussi, sur le personnage, qui lui montrait le plus vif intérêt, l'intention de résoudre toutes difficultés.

D'ailleurs, Alfred ne savait rien de précis quant aux griefs qu'Adrienne reprochait à son mari.

Les amoureux sont indulgents de nature, envers ceux dont leur bonheur dépend. Et puis, à tout péché miséricorde, pourvu qu'il y ait repentir. Or le retour à la maison, la tenue de ce mari, de ce père, les égards que, de parti pris, lui accordait ouvertement sa femme ne témoignaient-ils pas en sa faveur?

Adrienne y donnait les mains le plus qu'elle pouvait, quoiqu'il y eût là, pour elle, matière à réflexions, et particulière jalousie.

On n'en était plus qu'à attendre l'expiration des délais que la loi impose, pour rendre les arrêts définitifs et inattaquables. Beaucoup de patience à se donner encore !

Par bonheur l'amour avouable est facile à satisfaire. Les deux jeunes gens sûrs l'un de l'autre, jouissaient en paix

de la situation qui leur était faite. Ils se voyaient chaque jour, et chaque jour, le lien se resserrait. Ils étaient satisfaits du présent, confiants dans un avenir qui ne pouvait leur échapper. Que le grand jour vînt, on le saluerait avec joie ; mais aucun des deux n'éprouvait le besoin d'en hâter l'approche.

Seule, Adrienne y aspirait avec impatience. Pour ceux dont la vie a été tourmentée, qui ont eu à combattre, le succès n'est jamais certain, tant que les faits ne sont pas accomplis.

Un matin, le facteur apporta une lettre à Adrienne. Comme nous faisons tous, elle chercha à deviner qui pouvait lui écrire, en examinant les caractères de la suscription.

Ils lui étaient absolument inconnus. Le timbre de la poste portait en lettres circulaires : « Avignon ».

Elle eut un serrement de cœur, et déchirant vivement l'enveloppe, elle courut à la signature.

Alors, ce fut bien pis : une terreur aveuglante. Elle avait lu ces deux mots : « Amable Langelois », le père d'Alfred.

Que lui voulait-il? Que disait-il, dans ces deux pages? Tout l'avenir, toute la joie de sa fille étaient en question là-dedans.

Oh! les déchirantes émotions! On voudrait deviner le sens, d'un seul coup d'œil, savoir son sort brusquement, brutalement, et l'obligation de déchiffrer ces lignes, cause un tourment indicible.

Elle hésita un long moment. Puis rassemblant ses énergies, elle approcha le papier de ses yeux.

Il y avait :

« Madame,

» Vous admettrez aisément, sans doute, qu'un père, ait besoin de se renseigner par lui-même, avant de se résoudre.

» Au moment où vous recevrez cet avis, je serai en route pour me rendre auprès de vous, de qui je me crois en droit de solliciter un entretien.

» Dès la descente du train et ma chambre arrêtée dans le premier hôtel venu, je me dirigerai vers votre maison de campagne, vous priant d'excuser, vu l'urgence, l'heure à laquelle il me sera possible de me présenter.

» Vous sentirez, j'espère, que la conférence à laquelle je vous prie de vous prêter, doit être ignorée de mon fils, de votre fille et de vos amis; c'est pourquoi je vous saurai gré de donner des ordres, afin que je ne rencontre aucune de ces personnes avant de vous avoir vue.

» Au cas — inexplicable pour moi — où vous ne croiriez pas devoir condescendre à mon désir, je vous prie de m'en faire informer par celui de vos serviteurs qui aura à se trouver là au moment de mon arrivée. »

Suivait une formule de politesse très sèche; puis le nom du bonhomme avec un paraphe enjolivé de boucles calligraphiques assez prétentieuses : la signature d'un sot.

Mais Adrienne était trop impressionnée pour s'arrêter à ce détail, caractéristique pourtant. Cet homme personnifiait un grand danger pour elle, et, par avance, elle s'en intimidait.

L'obligation d'éviter toute rencontre au père du fiancé de sa fille lui causait de l'embarras en surplus. En effet, comment faire? Rodolphe était là, et Alfred devait venir dîner.

Si encore le père de celui-ci eût indiqué une heure précise, elle eût pu s'arranger de façon à éloigner son monde. Mais non. Il fallait être prête, au moment de sa venue.

Elle réfléchit, se demandant, s'il fallait accorder l'entrevue. Au point où en étaient les projets, peut-être eût-il été sans grand inconvénient d'éluder des explications, sans

utilité formelle, et dont, par instinct, elle n'attendait pas grand'chose de satisfaisant.

Pourtant, qui sait!... Que sait-on jamais en pareille circonstance! Telle crise redoutée ne donne-t-elle pas, assez souvent, le contraire de ce qu'on ne pouvait se défendre de craindre?

A la fin, par besoin de sortir de l'incertitude — un malaise poignant, pour certains caractères — la jeune mère se résolut à satisfaire, sur tous les points, le père du fiancé de Gabrielle. A tous risques, elle accepta ce qui, dans son esprit, ne devait être qu'un combat pénible: mais un combat qui, du moins, trancherait définitivement les positions réciproques, et donnerait le droit d'agir en conséquence du résultat final.

Elle sonna sa femme de chambre, une femme discrète et dévouée, lui expliqua sommairement la situation, et lui donna ses ordres, d'après lesquels le visiteur appréhendé pourrait être introduit, sans qu'on y vît rien, dans la chambre d'Adrienne. Là, personne n'entrerait; là, on pourrait vider la question à fond, tout dire, sans être entendu de qui que ce fût.

Une fois les dernières mesures prises, elle se trouva plus calme, se disant qu'à toute force, le mariage des enfants ne pouvait plus être empêché maintenant.

Toute la journée, elle se montra de légère humeur.

Rodolphe qui était allé à Paris, rentra en compagnie d'Alfred, à l'heure du dîner, et le repas se prolongea en causeries, auxquelles Adrienne prit part, avec d'autant plus de liberté d'esprit, qu'à voir la soirée avancer, elle supposait que Langelois, débarqué trop tard à Paris, avait remis sa visite au lendemain.

On s'était levé de table.

Les jeunes gens avaient gagné le petit parc éclairé par

les teintes violacées d'un splendide soleil couchant, et Rodolphe les avait suivis en allumant un cigare.

Un peu après, la femme de chambre entra.

— Madame, dit-elle à mi-voix, ce monsieur est là.

— A cette heure?

— Il est arrivé au moment où l'on se mettait à table. Mais sachant que M. Alfred dînait ici — il l'a vu à la descente du train — il a exigé qu'on ne prévînt madame qu'après la sortie de la salle à manger.

— Bien! fit Adrienne.

Elle s'était armée de résolution, et elle avait hâte, à présent, d'affronter la rencontre.

Seulement, elle voulait qu'on n'intervînt pas, quoi qu'il arrivât, et elle prit quelques précautions.

— Vous veillerez à l'entrée de ma chambre, dit-elle à la domestique, pour le cas où l'on aurait quelque chose à me demander, et vous entrerez seule chez moi.

Cela convenu, elle descendit au jardin.

— Mon cher enfant, dit-elle à Alfred, souhaitez-moi le bonsoir. Je ne vous verrai pas au moment du départ.

En raison du prochain événement, j'ai certaines formalités d'affaires à remplir, et mon notaire m'a envoyé son clerc pour en conférer.

— Ce soir? fit Rodolphe. Voilà une drôle d'étude, par exemple! Je croyais, du reste, ma chère, que tout était réglé à ce sujet. Ne sommes-nous pas allés ensemble chez ce notaire; n'ai-je pas donné toutes les signatures qu'il réclamait?

— Si vraiment, répondit la jeune mère; mais ce n'était pas tout, et je vous expliquerai cela plus tard. Bonsoir. Embrasse-moi, Gabrielle. A demain.

L'observation de son mari avait paru la troubler légèrement. Gabrielle le remarqua.

— Que diable peut lui vouloir ce clerc ? fit Rodolphe quand Adrienne fut partie. Et puis, par où est-il entré? Est-ce que vous l'avez aperçu, vous autres, ce mystérieux tabellion en herbe?

La conclusion fut qu'Adrienne ménageait quelque surprise; mais que sa malice était cousue de fil blanc.

Pour Gabrielle, ce doute, confirmant l'embarras qu'elle avait surpris tout à l'heure sur les traits de sa mère, la frappa de nouveau.

Elle aurait pu répondre à son père qu'elle, du moins, avait entrevu la personne en question.

En effet, de sa place, à table, elle plongeait au dehors par une large fenêtre, tenue entr'ouverte à cette saison, et ce mot « tabellion en herbe » la fit réfléchir.

Un clerc de notaire était nécessairement supposé jeune, et celui qu'elle avait remarqué, et au-devant de qui s'était portée assez vivement la femme de chambre d'Adrienne, était un homme à cheveux blancs, gros, très rouge, à la démarche lourde.

En tout cas, si tant est que ce fût un clerc, pourquoi ne pas l'avoir introduit par les grandes entrées?

Il y avait quelque mystère là-dessous, ainsi que Rodolphe venait de le dire. Mais l'explication était-elle bien celle que celui-ci donnait : une surprise, une libéralité au profit du futur ménage?

Quand on a espéré longtemps la réalisation d'un projet cher au cœur et que cette réalisation a rencontré des obstacles, plus on approche du moment envié, plus les nerfs se tendent, deviennent susceptibles. On a peur. Au moindre incident, de vagues appréhensions, des superstitions intimident.

C'est ce qui se produisit en cette circonstance chez la jeune fille.

Elle remarqua en outre que, de son côté, son fiancé était devenu pensif, et son inquiétude s'accentua.

Profitant d'un moment où Rodolphe était allé dans l'habitation, afin de prendre un chapeau pour conduire le jeune homme au chemin de fer, Gabrielle demanda à Alfred la raison de son changement d'aspect.

— Mon Dieu! répondit-il, je ferais peut-être mieux de m'en taire; car, quoi qu'on entreprenne, il n'est pouvoir humain qui parvienne seulement à retarder notre union. Mais je crains quelques fâcheuses manœuvres de la dernière heure, et je serais contrarié de savoir que votre mère eût à subir un assaut déplaisant.

— Vous ne croyez donc pas à la qualité du personnage que ma mère reçoit en cet instant?

— Sans aller jusque-là, j'ai cru remarquer qu'elle en parlait en personne qui donne un prétexte et désire qu'on n'insiste pas. Vous voyez, au surplus, que l'impression de votre père est la même.

— La même pour moi aussi, ajouta la jeune fille. Cependant, que supposez-vous? Dites, je vous en prie, mon ami.

— Rien que de vague, assurément.

— Une démarche de votre famille?

— Peut-être.

— Quelque envoyé de votre père?

— C'est cela.

Gabrielle réfléchit un moment. Puis, tout à coup :

— Comment est-il votre père? demanda-t-elle.

— De taille moyenne, un peu obèse...

— Les cheveux blancs?

— Tout à fait blancs, crépus et abondants, jusqu'à en être incommodé, au point de tenir presque toujours son chapeau à la main. Pourquoi me demandez-vous cela?

Gabrielle ne répondit pas directement à la question. Elle

affecta de se soustraire à ces impressions si peu fondées en apparence, et changeant de ton :

— Nous sommes fous! dit-elle en souriant. L'explication de mon père est la seule vraisemblable.

— Vous croyez?

— Sans doute! Que pourrait-on obtenir de ma mère? Autant que nous, elle est résolue, et puisque, dites-vous, aucun pouvoir humain ne peut se dresser devant nous, votre père doit assez le savoir pour s'éviter une tentative inutile.

Elle avait quelque mérite à affecter la confiance, car, à la description qu'Alfred lui avait faite de son père, elle avait reconnu celui-ci, dans l'homme gros et court, que la femme de chambre d'Adrienne avait introduit comme en cachette.

Les craintes de la jeune fille avaient pris un corps solide maintenant. Assurément un danger était là; une crise décisive allait se produire. Qu'elle tremblait!...

Mais de quelle utilité inquiéter le jeune homme? Que pouvait-il, pour conjurer l'orage? Rien. Autant valait qu'il partît tranquille.

Seulement... ah! seulement! qu'il partît vite! Ce masque de quiétude qu'elle s'imposait lui était pénible, et elle aspirait à la liberté de se consulter sur ce qu'il fallait penser, sur ce qu'il fallait faire, peut-être.

Son père revenait vers eux. Qu'il approchait lentement au gré de Gabrielle!

— Eh bien! fit-il en les abordant, tu ne nous accompagnes pas à la gare, ma fille?

— Pas ce soir, répondit-elle en faisant un dernier effort, pour paraître dégagée. Il fait si lourd que je me sens paresseuse. Vous ne m'en voulez pas, Alfred?

Pour toute réponse, il lui baisa la main.

Enfin! les deux hommes se mirent en route. Elle les

suivit du regard, jusqu'à ce qu'ils eussent tourné la grille, puis, avec l'élan d'un oiseau effrayé, elle courut au perron, escaladant les degrés, sans regarder autour d'elle.

Sa chambre communiquait à celle de sa mère par un couloir étroit, qu'on pratiquait peu. A l'habitude elle passait par l'appartement d'Adrienne pour entrer chez elle. Sa mère ainsi l'avait comme sous son aile, et un vaste cabinet de toilette leur était d'un usage commun.

La grande hâte avec laquelle la jeune fille s'était précipitée dans sa chambrette était irraisonnée. Elle avait obéi à un instinct de curiosité poignante : le besoin de savoir à quels débats sa destinée était soumise. Mais une fois là, une certaine honte l'arrêta. Pour savoir ce qui se passait entre la jeune mère et le père de son fiancé, quel autre moyen que de se glisser furtivement par le couloir et d'écouter à la porte? Aucun!

Un sentiment de décence lui jeta comme un seau de glace sur la tête.

Mais, d'un autre côté, l'attente passive, dans une inaction abominable, lui semblait insupportable.

Autant mourir; autant renoncer à tout sur-le-champ!

Ah! les duretés de ces minutes, de ces heures, de ces éternités d'appréhension! Le cœur lui défaillait. La surexcitation nerveuse mettait en son cerveau des égarements confinant à la folie; une torture!

Il lui vint tout à coup à l'esprit que cette mère aimée pouvait être insultée par cet antagoniste, résolu à toute extrémité, pour faire obstacle à une union qu'il désapprouvait, en raison d'intérêts ténébreux; mais, par cela même, puissants.

Cet homme, qui ne craignait pas de poursuivre le dessein de dépouiller son fils, qu'on avait assez aveuglé pour l'amener à des actes que la moindre probité condamne,

regarderait-il à brutaliser une femme que les circonstances jetaient en travers de ses visées, de ses intentions obstinées? Se retiendrait-il de l'injurier, de la menacer peut-être?

Hélas! tout prétexte nous est bon pour légitimer, plus ou moins sincèrement, les actes mauvais qui nous tentent. Dès que la jeune fille parvint à se donner un semblant d'excuse, elle surmonta ses scrupules.

Sans plus réfléchir, crainte de retomber dans l'indécision dont elle souffrait jusqu'au délire, elle ouvrit, avec précaution, une petite porte, cachée sous un rideau, et marchant sur la pointe du pied, elle se glissa dans l'obscurité de ce corridor, où elle était certaine de ne pas être surprise.

Dès les premiers pas, elle perçut le murmure de deux voix, l'une bien connue de son oreille, l'autre étrange, cassante en son accent, autoritaire et agressive. Mais les mots ne parvenaient pas encore jusqu'à elle.

Lentement, à tâtons, elle chercha la porte qui donnait accès dans la chambre où la conférence avait lieu. Un des gonds de cette porte se trouva bientôt sous sa main, et à la hauteur de sa ceinture elle remarqua un point lumineux.

C'était un rayon de la lampe qui passait par le trou de la serrure.

Gabrielle avait tant fait de venir jusque-là, qu'elle ne résista pas à l'envie de regarder par ce trou, bien qu'une voix intérieure, la voix de sa conscience, protestât, et lui reprochât son action.

Bah! Le sort en était jeté; il fallait tout savoir!

Elle se mit à genoux et regarda.

Sa mère, pâle et défaite, se tenait debout, appuyée à un meuble, en face d'un être épais, au visage congestionné, qui s'enfonçait dans les capitons d'un fauteuil.

Il avait l'air d'un juge en face d'un accusé, qu'il fascinait

de sa parole et de sa présence, sans même avoir besoin de l'écraser sous son regard.

Adrienne, au contraire, gardait l'attitude d'un coupable qui en est à renoncer à se défendre.

Gabrielle écouta.

Langelois disait :

— J'admire l'assurance avec laquelle vous accusez mon entourage d'une prétendue captation à mon égard. Regardez-moi, madame, voyez mes cheveux blancs, pensez à l'expérience que mon âge me vaut, et à la considération qu'on veut bien m'accorder. Puis, mettez en parallèle la jeunesse de mon fils, son caractère plutôt fougueux, irréfléchi. Poursuivez encore, descendez en vous-même, mesurez-vous aux personnes qui, au dire de mon beau-frère (de tous temps mon ennemi), m'imposent leur influence. D'un côté — du leur, — des gens de mœurs austères, d'un caractère quasi-sacré, d'un état qui les détache des biens temporels ; de l'autre — du vôtre, — quoi?... Qui êtes-vous, en fin de compte? La fille d'un insurgé, d'une sorte d'aventurier, qui, sous prétexte de foi politique, — dont vous avez pu être dupe, il est vrai! — ne visait qu'à se faire octroyer quelque sinécure, grassement rétribuée. Voilà le fond du sac de la majorité de ces prétendus philanthropes, qui chantent leur antienne lugubre, aux oreilles de ces brutes de paysans, de ces farouches ouvriers, qu'on a eu la sottise sacrilège d'armer d'un bulletin de vote. Est-ce tout? Non point. Vous, qui vous permettez de parler des personnes de mon intimité, quelle est votre position dans le monde? Celle d'une ancienne chanteuse, dont on a pu, pour un écu, admirer les formes, au parterre d'un théâtre ; profession méprisable, trop voisine de la courtisanerie, pour que votre renom soit bien pur. D'où vous vient donc l'insolence avec laquelle

vous osez charger mes amis, des personnalités qui, par leurs fonctions officielles, commandent le respect des honnêtes gens? Vous êtes riche, direz-vous peut-être. C'est un sujet de considération en ce temps de désagrégation universelle. Soit!... Mais dites-moi, là, entre quatre yeux, quelle est l'origine de cette fortune, dont vous semblez tirer vanité? D'un marché, madame, d'un marché dégradant que les iniques lois des régimes révolutionnaires ont pu sanctionner, mais que la morale des gens de bien réprouve. Votre argent sent mauvais, je ne vous le cache pas, et je tiens qu'un membre de ma famille n'en pourrait recevoir un sou sans se déshonorer. Le mariage a pu passer là-dessus; un prêtre, trompé, a pu de même appeler, — sans résultat, soyez-en certaine, — la bénédiction du ciel sur votre union, mais vous n'en restez pas moins un être déclassé, irrégulier et équivoque. N'est-il pas, dès lors, compréhensible qu'un homme tel que moi, s'oppose, jusqu'à la dernière extrémité, à l'alliance de son fils avec vous? J'en appelle à votre bon sens; prononcez.

Adrienne garda le silence un moment. Puis, d'une voix glaciale, elle répondit lentement :

— Voilà une heure que vous m'insultez impunément, monsieur; voilà une heure que je combats en moi la tentation d'appeler des laquais pour vous jeter dehors, afin de m'éviter de vous rendre insulte pour insulte. Vous sentez sans doute que mon parti est pris de tout entendre. Aussi outrepassez-vous les bornes. Eh bien, monsieur, en tout pays et en tout temps, ce que vous faites là s'appelle une lâcheté.

Langelois se dressa menaçant.

— Une pure lâcheté! répéta Adrienne sans faire un mouvement. Lâcheté d'autant plus caractérisée, que votre but, en m'insultant est de provoquer un éclat scandaleux

devant lequel votre fils serait, selon votre espérance, ébranlé dans ses résolutions, intimidé au point de n'oser plus se marier à la fille d'une femme que vous auriez contrainte à user de rigueur envers vous. Mais vous en serez pour vos peines, je vous en avertis !

— Soit ! répliqua le père d'Alfred, en dévorant sa rage. Je sais bien que les moyens me manquent pour tirer mon fils des lacs que vous lui avez tendus. Mais ne triomphez pas trop vite. Si la loi m'interdit de m'interposer entre lui et vous, cette loi ne peut m'empêcher de faire ce que ma conscience me dicte, et à mon tour, je vous en avertis, pour qu'il n'y ait pas de surprise. Le jour où vous vous présenterez à la mairie, le jour où vous arriverez devant l'autel, je serai là, et, quitte à ce que la police m'appréhende, j'élèverai la voix, et je dirai au magistrat, au prêtre et à l'assistance :

« — Au nom de l'autorité paternelle, je proteste, et je m'oppose à ce que mon fils prenne pour épouse la fille d'une femme qui, avant d'être madame Rodolphe Le Fauve, a été la maîtresse, la concubine *entretenue* de son mari... »

— Sortez ! dit Adrienne en avançant d'un pas.

— Je sors, en effet, répliqua le vieillard ; car aussi bien, j'ai tout dit. Vous voilà prévenue, agissez à votre convenance. Mais ne croyez pas à une menace vaine. Je ne crains rien au monde, et le scandale ne peut m'atteindre. Ce que je vous annonce, je le ferai, à l'heure précise, hautement, sans émotion, avec la certitude d'accomplir ainsi un devoir sacré envers ceux qui m'ont transmis leur nom, comme envers la société chrétienne. Adieu !...

Gabrielle n'entendit plus qu'un mot, prononcé par sa mère, d'un accent sauvage :

— « Misérable !... »

Puis ce fut un bruit de portes ouvertes et refermées ; après quoi, un silence sépulcral, que l'obscurité aggrava.

En s'appuyant aux murs, elle regagna sa chambre. La lampe qui brûlait dans un coin l'éblouit. Elle fit quelques pas chancelants, et tomba sur un fauteuil, près de la fenêtre ouverte.

Sur le moment, elle s'étonna de se sentir si calme, et reposée. Elle ne savait plus bien ce qui venait de se passer. Ne l'avait-elle pas rêvé, là sur ce siège où le demi-sommeil d'une nuit orageuse l'aurait surprise?

Il y avait suspension de vitalité, ou, à tout le moins, d'initiative cérébrale. Elle ne se sentait plus; sa personnalité se confondait dans l'espace, dans l'immensité de la création, la réduisant à une passivité qui n'était point sans charmes.

Sans en être distraite, elle entendit son père revenir à la maison. Elle vit le point lumineux de son cigare à travers le feuillage.

Peu après, les domestiques fermèrent portes et persiennes. Minuit sonna. Sous un vent imprégné d'humidité — l'orage avait éclaté quelque part au loin — les arbres balancèrent leurs cimes au-dessus des massifs, et la lune démasquée, entre deux nuages frangés de dentelle d'argent, éclaira la campagne d'un ton glauque.

Quelle paix profonde tout à coup! Quelle fraîcheur bienfaisante! La brise en ricochant contre les montants de la croisée, caressait le front de la jeune fille, inerte, à la même place.

Il lui sembla que l'atmosphère attiédie de sa chambre l'oppressait. L'air libre la tenta; ce mouvement lui parut un besoin.

Alors, tout simplement, elle se leva, et marchant avec précaution, se faisant légère, elle descendit.

L'office ouvrait derrière la maison, par une porte à un seul battant. Gabrielle tira les verrous sans bruit, et se trouva au jardin.

Un gros chien de garde grogna d'abord. Elle l'appela, à mi-voix, et l'ayant caressé, elle se laissa suivre par lui, devenu dès lors docile et silencieux.

Puis, elle s'en alla au hasard. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

A trois heures du matin, la cuisinière s'éveilla, tendit l'oreille, et poussant son mari, qui faisait fonctions de jardinier :

— Écoute donc, dit-elle. Entends-tu le chien?

— Oui, fit-il. Il n'aboie pas; c'est qu'il n'y a personne.

— Il n'aboie pas; non; mais il pleure.

— C'est qu'il s'embête, fit le mari en se retournant.

La cuisinière en fit autant, en murmurant entre ses dents :

— On dirait qu'il hurle la mort!

En dépit de l'impression, elle se rendormit, en rêvant de choses fantastiques.

Le même jardinier, en se rendant à son ouvrage au point du jour, aperçut quelque chose de blanc, sous le couvert d'un bois, qui bornait la propriété, en haut de la pente.

— Qu'est-ce que c'est que ça? se demanda-t-il, frappé d'un incompréhensible pressentiment.

Il faillit passer outre pourtant. Mais soucieux de la bonne tenue de son jardin, il avança dans la direction de l'objet insolite qui le chiffonnait.

Il faisait une clarté douteuse; fausse, en cela que la lune à son déclin, semblait lutter contre elle. L'ombre des taillis ajoutait à la difficulté de distinguer, et l'homme avança jusqu'auprès de ce qui attirait son regard.

Tout à coup, le chien sortit des broussailles, courant à lui, et lui léchant la main, avec de petits cris étranges.

Dix pas plus loin, le jardinier se trouva en face de Gabrielle, froide, rigide, verte!

Épouvanté, il cria au secours, en la relevant pour la ramener en courant dans le salon.

— Morte? cria Adrienne, descendue affolée.

— Je ne sais pas, madame! fit le jardinier.

XXV

ÉPILOGUE

A la fin de novembre suivant, une voiture, aux glaces relevées, longeait presque au pas, cette route, taillée en étagère, dans le flanc des Alpes-Maritimes, qui contourne la côte de la Méditerranée.

En haut, le mistral se faisait sentir; mais dès que le chemin redescendait, pour peu qu'à l'est quelque promontoire s'élevât, en poussant sa pointe dans la mer, la tiédeur d'une température factice se faisait sentir.

La voiture fermée, dont nous avons parlé se dirigeait vers un tout petit pays, aimable et pittoresque; le petit bourg de Villefranche.

Figurez-vous une anse, au fond de laquelle un cirque de montagnes s'élève brusquement, et au bas, presque dans l'eau, la voie du chemin de fer entre deux tunnels.

Sur la gauche, soixante maisons bâties à l'italienne,

groupées dans un espace exigu, autour d'un ancien monastère, dont la tour carrée domine à mi-côte.

Sur une roche, à vingt mètres dans l'eau, un poste de marine, à peine préservé du gros temps, par un mur épais à angle obtus et une petite digue, qui relie le poste au rivage. Puis, dans la baie, une eau transparente comme celle du petit lac d'Annecy, sur un fond granitique, où les herbes salines ont peine à prendre racine.

Entre les maisons, des rues couvertes à la façon orientale, ou bien, pour celles dont les constructions ne se confondent pas en haut, des draperies tendues d'un pignon à l'autre, abritant les passants contre les rayons brûlants du soleil.

Peu de boutiques; aucun de ces industriels que la mode a fait pulluler sur les autres points du littoral. Ici, la paix, le calme; le vrai caractère du pays. Un endroit délicieux.

Après avoir gravi une montée assez rude, la voiture tourna la pointe du rocher qui englobe le bourg, et les voyageurs découvrirent en bas ce nid d'éternel printemps qui se démasque tout à coup.

Si riant que fût le paysage, aucune des trois personnes enfermées dans la calèche ne parut prendre plaisir à le contempler.

La voiture n'alla pas jusqu'en bas. Aux trois quarts de la descente, elle s'arrêta à la porte d'une villa à deux étages, plantée de biais, et exposée au plein midi, avec des orangers tout autour.

Au bruit des roues sur le sable, un domestique se hâta d'accourir, suivi d'un homme à cheveux grisonnants, qui s'élança, ouvrit la portière, aida une vieille femme à mettre pied à terre, puis, prit dans ses bras une jeune fille, enfouie sous des burnous, et reposant sur le sein d'une autre femme, dont la chevelure, à elle aussi, montrait de nombreux fils d'argent.

Il ne fut pas dit un mot.

L'homme, saisissant doucement la jeune fille, la descendit comme un enfant, et la porta dans l'habitation. Arrivé dans un petit salon, comme il allait la déposer sur une chaise longue, il sentit deux lèvres se poser sur sa joue, et une voix faible le salua d'un :

— Bonjour, Louis.

Cette jeune fille, c'était Gabrielle.

Elle relevait à peine d'une affreuse maladie qui, vingt fois, avait amené le docteur à se dire :

« C'est miracle, si elle passe la nuit!... »

Cependant, elle avait survécu; mais dans quel état se trouvait-elle! Elle était méconnaissable. Maigre à épouvanter, elle avait ces tons de chair blafards qui semblent incompatibles avec la vie. Les mains blanches, osseuses, restaient étendues, comme paralysées, comme si l'action des doigts eût été une fatigue. Passer d'une chambre à l'autre était au-dessus de ses forces, et sa tête penchait sur sa poitrine dès qu'elle était debout. On eût dit qu'elle sortît du tombeau.

Son regard seul témoignait d'une prolongation d'existence. Enfoncés dans leur orbite cerné, ses yeux avaient un éclat fiévreux qui se traduisait en une fixité parfois intimidante. On ne pouvait la soutenir, et l'on sentait derrière ces deux prunelles, une âme surexcitée, des ardeurs maladives, une puissance extraordinaire de pensée.

A cet âge, la vie a des ressorts singuliers. Il y a, à l'habitude, des énergies de vitalité remarquables. Dans la convalescence, les êtres très jeunes semblent lutter désespérément contre la destruction, braver la mort.

Chez Gabrielle cette résistance manquait; il y avait abandon de soi, par épuisement ou dégoût de la lutte. Soumise aux prescriptions du médecin, elle avait l'air de se désin-

téresser du résultat, se laisser aller plutôt, prête à tout, insoucieuse de mourir ou de vivre encore. Qu'importe!... Une indifférence absolue et universelle.

Le jour où le jardinier la trouva évanouie dans le petit bois de Meudon, on crut que c'en était fait d'elle. Durant trois heures elle resta sans connaissance, et c'est à peine si, à force de frictions, de bouteilles d'eau bouillante on parvint à rappeler un peu de chaleur.

Aussitôt qu'elle ouvrit les yeux, une fièvre intense se déclara par des frissons irrésistibles et des claquements de dents.

Elle eut difficulté à rappeler ses souvenirs, à se rendre compte de ce qui lui arrivait. On ne l'en pressait pas, d'ailleurs. De quelle utilité, maintenant que le mal était fait?

A trois heures, Alfred, prévenu par un mot, se présenta à la maison de campagne. Au point où en étaient les fiançailles, on pensa qu'il pouvait être amené à la jeune fille.

Quand elle l'aperçut, tout le cruel souvenir lui revint, et son visage se colora vivement sous un flot de sang au cerveau. Elle se revit écoutant, derrière une porte, ce que le père de son fiancé jetait à la tête de la femme qu'elle aimait tant. Elle se vit, étouffant dans sa chambre, et descendant au jardin.

Là, elle se souvenait d'être allée s'asseoir sur un banc, puis, crainte d'être aperçue; elle avait gagné le bois, l'œil sec, la gorge serrée, avec un bandeau de feu d'une tempe à l'autre, tourmentée par mille pensées qui se mélangeaient dans son esprit avec des incitations de résolutions folles.

A un moment, les sanglots soulevèrent sa poitrine, et elle se coucha dans l'herbe pour pleurer.

Mais ici, un vide. Sa mémoire faisait défaut; tout sombrait doucement. Elle ne savait plus.

Une fois passée, la première émotion que lui produisit la

présence d'Alfred, elle eut un sourire amical en lui tendant la main. Puis après un moment de causerie discrète sur l'accident, elle se tourna vers Adrienne :

— Maman, lui dit-elle avec sérénité, veux-tu me permettre de lui dire une chose en secret?

La jeune mère en fut surprise; mais la requête était faite avec tant de calme qu'elle ne s'en inquiéta pas.

— Oui, répondit-elle. Je le laisse avec toi.

Quand elle fut seule avec son fiancé, Gabrielle lui tendit de nouveau la main.

— Approchez, dit-elle, tout près, tout près de moi! Ce que je vais vous dire, mon ami, va vous attrister; mais quelque impression que vous en ressentiez, sachez que je vous aime de toutes les forces de mon cœur; croyez que toute mon âme est à vous, et pleine de vous; croyez enfin que jamais un sentiment analogue ne pourrait se substituer à mon amour pour vous.

— Vous m'épouvantez, Gabrielle. Pourquoi ces précautions; pourquoi cette apparente solennité? Est-ce que votre esprit serait effrayé d'une indisposition que votre jeunesse et les soins de votre mère abrégeront? Voyons, ma bien chère amie, serais-je si tranquille au cas où il y aurait l'ombre de danger? Ne vous frappez pas, Gabrielle; ne concevez aucune crainte; je sais ce qu'a dit le médecin ce matin. Il se borne à attendre et il n'a rien prescrit d'extraordinaire.

— Ce n'est pas cela! reprit la jeune fille en l'attirant à elle. Je ne songe pas aux risques de ma santé.

— A quoi donc?

Elle le regardait avec des yeux passionnés; puis faisant effort, elle avança son front jusqu'aux lèvres du jeune homme.

— Je vous aime! lui répéta-t-elle tout bas; je jure de

n'aimer que vous au monde ; mais... mon pauvre bien-aimé, je ne puis être votre femme.

Alfred eut un mouvement de terreur. Il se recula pour la contempler, comme s'il eût craint que le délire se dé-clarât.

— Écoute ! dit-elle ; écoute, mon ami...

Puis, doucement, à mi-voix :

— C'est ton père qui est venu hier soir...

— Mon père !... s'écria le jeune homme en pâlissant.

— Ton père, oui. Écoute... écoute.

Et avec une précision de souvenir douloureuse, elle lui raconta sans en rien atténuer, la scène qu'elle avait sur-prise.

Quand elle eut fini, elle l'interrompit en lui saisissant la main par une étreinte énervée :

— Jure-moi, mon fiancé, lui dit-elle, jure sur notre amour, que tu garderas éternellement le silence là-dessus. La plus grande preuve d'amour que je puisse te donner, la voilà ; je n'ai pas craint de rougir devant toi. Mais c'est tout ce que je puis faire. Un Dieu inflexible et cruel a voulu que l'enfant payât les fautes de ses parents, si inno-cent qu'il en fût ; c'est son inique loi et je courbe la tête !.. Plus favorisé que moi, vous avez mission d'homme ; de quoi donner un champ honorable à vos facultés ; oubliez-moi, mon ami ; c'est le mieux pour tous. Que je vive ou que je meure, jamais je ne serai votre femme ; mais jamais l'amour que vous m'avez inspiré ne cédera la place à un autre amour. Je me tiens pour veuve de vous ; une veuve fidèle et respectueuse du souvenir qui la charme ; souvenir qui suffit à emplir sa vie. Adieu ! Embrassez-moi encore. Nul autre baiser d'amour n'effleurera mes lèvres, je vous bénis, je vous vénère, et je vous adore !

Épuisée, elle glissa de ses bras pour retomber sur l'oreil-

ler, et comme il allait lui répondre, lui jurer qu'il ne lui obéirait pas, qu'il aimerait mieux mourir que de renoncer à elle; qu'il renierait plutôt sa famille et son père, il s'aperçut qu'elle était tombée en syncope et qu'elle ne l'entendait plus.

Il appela; on accourut, mais quoi qu'il fît par la suite jamais il ne put la trouver en état de l'entendre.

Le soir même de ce jour, le médecin étant revenu, reconnut les symptômes d'une fièvre cérébrale, compliquée de pneumonie aiguë, et, malgré le sang-froid professionnel, les craintes que lui inspirait l'état de la jeune malade transpirèrent, mettant Adrienne dans une anxiété indicible.

On l'a dit: la jeune fille fut entre la vie et la mort longtemps. Durant une sorte d'accalmie, elle prit sa mère à part, et, avec une fermeté de résolution sur laquelle il n'y avait pas d'illusion à se faire, elle lui déclara qu'elle ne voulait pas qu'Alfred parût à ses yeux.

— J'en mourrais! dit-elle. Autant vaudrait me tuer!

— Que t'a-t-il fait?

— Rien!

— Pourtant?...

— Ne me tourmentez pas! s'écria la jeune fille avec une véhémence frappante. Je n'ai rien à expliquer; mais si vous voulez que je guérisse, faites que je ne le revoie pas.

Le jeune homme se borna, désormais, à venir au portier, demander des nouvelles, avec une persistance, une régularité, qu'on cacha à la malade.

Puis le temps fit son œuvre habituelle. Sauf Adrienne, tout le monde s'habitua à la situation; sauf cette mère, chacun s'en rapporta aux médecins qui prodiguaient leurs soins, chacun se fit à cette idée, que l'enfant ne supporterait pas l'atrocité de la crise.

Rodolphe le premier répétait :

— Elle est perdue!

Quand certains caractères en sont à ce point, un phénomène étrange se produit dans leur esprit. Puisqu'il n'y a plus d'espoir, mieux vaudrait qu'on en finît tout de suite.

— Il le vaudrait mieux; oui... pour elle! disait le père.

A écouter leur intime désir, le médecin ferait œuvre pie, acte charitable d'*achever* le patient, par une potion qui, équivalant à un coup de couteau en plein cœur, supprimerait une agonie qu'ils appréhendent, une prolongation de souffrance qui dérange leurs habitudes.

Ah! que pour Rodolphe la vie devenait maussade dans cet intérieur lugubre! Les domestiques avaient à peine le temps de s'occuper de son service. Le plus souvent, il déjeunait et dînait seul, Adrienne se disant retenue au chevet de sa fille. Et les journées qu'il passait dans l'isolement lui duraient une éternité. Il n'y avait pas de cigare ou de livre nouveau qui en abrégeât la durée, qui en atténuât la monotonie accablante.

Chaque matin, il montait à la chambre de sa fille. Mais outre qu'elle ne le reconnaissait même pas, le désordre qui entourait l'enfant, le détail des soins à lui donner le choquaient un peu. Ces linges qui sèchent, ces récipients où l'on chauffe les tisanes, cataplasmes et emplâtres, ces ustensiles de toutes sortes, qui gisent ici et là, afin qu'on les ait sous la main, l'atmosphère imprégnée d'émanations pharmaceutiques, tout le chiffonnait.

Et puis, sa femme, qui passait les nuits dans un fauteuil en tenant pressée dans les siennes la main de son enfant, lui apparaissait en un négligé qui le heurtait.

L'ennui, des dégoûts mesquins l'achevèrent; sa propre société continuelle l'horripila. Il parla de rentrer à Paris,

prétextant la liquidation de certaines affaires, où, disait-il, il y avait des intérêts graves à surveiller.

On le laissa partir.

Durant la première quinzaine qui suivit, il vint chaque jour à Meudon, voir où en était la maladie de Gabrielle; puis il manqua un jour; puis, une autre fois, il envoya quelqu'un; puis ses visites s'espacèrent de plus en plus.

Eh! mon Dieu! puisque c'était toujours la même chose; puis qu'*il n'y pouvait rien!*

Un jour, il arriva, amenant avec lui Louis Skébel.

Il l'avait rencontré dans la rue et lui avait appris en quel état était sa pauvre fille.

— J'y vais, lui avait-il dit, accompagnez-moi. Peut-être votre vue lui fera-t-elle du bien. En tout cas, ma femme se sentira plus forte en vous sachant là. La malheureuse Adrienne a bien besoin, je vous assure, qu'on lui remonte le moral. Venez, mon cher!...

L'ayant ainsi ramené, il insista de lui-même pour que le compositeur s'installât dans la maison.

— Vous ferez mieux que moi. Gabrielle a pris le pli de vous écouter, tandis qu'elle me connaît à peine, et n'entend pas mes conseils. A votre voix, mon cher grand homme, elle croira vous devoir confiance et docilité. Restez, je vous en serai reconnaissant, mon cher ami.

La paternité était chose trop lourde pour cet être diminué par les excès.

De ce moment, Louis suppléa la jeune mère avec cette simplicité de dévouement qui enlève tout scrupule, et Rodolphe se fit plus rare, lassé par la prolongation d'une situation qui était encore une fois « toujours la même chose... »

Les mois s'ajoutèrent aux mois, avec des alternatives épouvantables qui vieillissaient, sans les user, les deux êtres déterminés à sauver la pauvre fillette.

Il y eut des crises atroces, des désespoirs à se briser la tête contre les murs, des délires de l'enfant à rendre fous la mère et son ami.

Puis avec les mauvais temps de l'automne, la convalescence arriva.

— Il ne faut pas rester ici, dit le médecin. La température pourrait être funeste à la malade.

Gabrielle toussait.

Quand elle fut déclarée en état de supporter un voyage dans le Midi, Louis partit en avant, chercha, trouva dans ce merveilleux trou de Villefranche un petit hôtel à louer, et l'on a vu que Gabrielle avait pu y arriver sans avoir rendu l'âme en route.

Au moment du départ, il y avait cinq semaines que son père n'était venu, se contentant de recevoir des bulletins de sa santé, régulièrement envoyés par ce Louis Skébel, qu'il soupçonnait d'avoir été l'amant de sa femme.

Alfred, informé de même, supplia Adrienne de lui obtenir une entrevue avec sa fiancée.

« Le médecin le défend, lui répondit celle-ci. Oh ! mon cher enfant, pitié pour elle. Attendons que nous l'ayons tout à fait sauvée. Elle vous aime! elle le montre à tous moments. Aimez-la de même. Mais vous qui êtes fort et en santé, craignez de lui causer une émotion qui pourrait avoir des conséquences que vous vous reprocheriez. »

Elle en parlait ainsi, le long de quatre pages de texte serré, empreint d'une affection visible, et elle signait en se donnant cette qualité :

« Votre mère. »

Instruite de l'état de santé de sa petite-fille, madame veuve Baroît arriva.

C'est ainsi que l'enfant, en débarquant à la villa de Villefranche, se trouva entourée d'Adrienne, de sa grand' mère et de Louis.

Au début, le climat produisit bon effet. Huit jours après l'arrivée, la jeune malade pouvait descendre le perron, en s'appuyant légèrement au bras de quelqu'un, et prendre un bain de lumière, de soleil, en face de cette nappe d'eau bleue, dont les petites vagues chantaient en déferlant sur les roches usées par la lame.

Le seul inconvénient de ce petit pays, c'est la difficulté d'y trouver ce surcroît de confortable auquel les Parisiens sont habitués. Sans doute, la maison était pourvue du nécessaire; mais Adrienne souhaitait d'y ajouter un superflu qu'elle estimait indispensable à sa fille; des sièges plus commodes, des tentures ici et là; que sais-je! cent brimborions à l'absence desquels elle craignait que son enfant ne fût sensible.

Par une belle matinée, elle partit pour Nice, en compagnie de Louis, afin d'acheter tout cela, laissant madame Baroît à la garde de la convalescente.

Mais celle-ci trouvait plutôt exagérée la surveillance dont sa petite-fille était l'objet. Elle allait bien cette petite; elle toussait à peine, à la tombée du jour, le temps qu'un bon feu attiédît la température de l'intérieur.

Or, à quelques kilomètres de là, il y a un monastère, dont le patron vous a, là-haut, un crédit hors ligne, et qui, de bonne composition, met ce crédit au service des faibles mortels, pourvu qu'on fasse un don à sa chapelle et qu'on le prie d'une âme fervente.

Madame Baroît remettait depuis longtemps d'y aller faire ses dévotions.

Après déjeuner, voyant Gabrielle installée commodément en plein midi, et sachant que cinq serviteurs des deux

sexes s'empresseraient d'accourir au premier appel, la bonne dame se coiffa d'une capeline, et venant à Gabrielle :

— Ma chère petite, lui dit-elle, comme en confidence, je profite de ce que tu n'as pas besoin de moi, pour accomplir un devoir de conscience. A tantôt, chérie.

— A tantôt, grand'mère. Faites en toute sécurité. Je me sens très bien, ce matin.

La vieille partit.

Durant plus d'une heure, Gabrielle resta en contemplation devant cet horizon lumineux, toujours le même et toujours attrayant, laissant son imagination fatiguée errer de pensées en pensées, que la pureté du ciel rendait agréables et riantes.

Bientôt un bruit de grelots lointain éveilla son attention. C'est presque un événement, à Villefranche, que le passage d'une voiture, et la jeune fille prêta l'oreille.

Peu à peu, le bruit grandissait. On approchait, on allait passer devant la grille, et Gabrielle tendait son regard, espérant entrevoir le touriste au passage.

Mais non. Le roulement s'arrêta tout à coup. Elle entendit refermer une portière. Puis, après un instant, un jeune homme parut prudemment à la grille, ayant l'air de chercher quelqu'un à qui parler, avant d'entrer, au cas où ce fût à cette maison qu'il eût affaire.

Entrer, c'était bien facile. La porte n'était qu'à demi poussée. Gabrielle avait envie de lui crier de pénétrer, ou, mieux encore, envie d'envoyer une servante s'enquérir de ce que l'inconnu souhaitait.

Mais, las d'observer inutilement, le survenant se glissa comme avec crainte à l'intérieur, et elle cessa de l'apercevoir.

L'entrée de la villa était en contre-bas. Aussitôt la grille franchie, on avait à monter un escalier d'une dizaine de marches taillées en plein roc, pour arriver au niveau du

jardin, qui semblait suspendu, et dont les terres surplombant la route, étaient retenues par un gros mur entièrement dissimulé sous un fouillis de géraniums grimpants, perpétuellement en fleurs.

Deux minutes après, un chapeau apparut aux yeux de Gabrielle, et une émotion confuse lui serra le cœur, émotion qui devint foudroyante dès que le visage du visiteur éclairé de biais, se montra.

Gabrielle avait reconnu son fiancé.

D'un mouvement irrésistible, elle tendit les bras vers lui en poussant un petit cri, et, sans penser à sa faiblesse, elle se leva.

Mais l'effort la fit chanceler, et, ses jambes se dérobant, elle s'affaissa à moitié, soutenue par Alfred, qui s'était élancé, l'avait assise et restait à genoux à ses pieds, tandis que Gabrielle, le tenant étroitement serré sur son sein, lui répétait à l'oreille.

— C'est toi!... c'est toi.... O mon ami, que tu me manquais, et que je suis heureuse!...

Suffoquant, elle l'éloigna d'elle doucement, en appuyant les mains sur ses épaules, et en le regardant d'un air enchanté.

— Tu pleures? fit-elle, en voyant deux grosses larmes déborder des yeux du jeune homme. Est-ce de joie, dis; ou bien, l'état dans lequel tu me trouves te fait-il de la peine? Est-ce que je ne suis plus jolie? Est-ce que je te plais moins?... Non!... ajouta-t-elle aussitôt: Ma beauté t'est égale, n'est-ce pas, mon bien-aimé? C'est mon cœur, c'est ma tendresse pour toi, qui t'a charmé. Viens que je les boive dans un baiser, ces pleurs que tu ne parviens pas à renfoncer; viens que je te console, moi qui pourtant aurais plus besoin que toi d'être consolée, puisque j'ai le chagrin de t'attrister, mon époux, mon maître!...

Un long moment, elle resta silencieuse, la tête appuyée sur la joue du jeune homme.

Quand elle reprit la parole après s'être redressée, elle avait une physionomie souriante.

— Je suis bien heureuse répéta-t-elle de t'avoir revu! Mais il ne faut pas rester près de moi, mon ami. Je te ferais trop de chagrin!...

— Pourquoi? demanda le jeune homme avec anxiété.

— Pourquoi?... Hélas! tu le sais bien!... Voyons, sois courageux et fort; ne te berces pas d'espérances stériles, de chimères décevantes. Sois homme et que ton courage égale ma résignation.

— Gabrielle! s'écria Alfred, tais-toi, je t'en conjure.

— Tu vois bien que tu m'as comprise. Il faut être plus grand que le malheur, mon ami. Eh bien!... Je ne veux pas que tu me voies mourir.

— Non! tu ne mourras pas. Le climat, les soins de ceux qui t'aiment te sauveront, Dieu fera un miracle...

— Dieu est dur! répliqua l'enfant. Dieu m'a abandonnée; Dieu te condamne à souffrir, toi qui ne l'as pas mérité pourtant. Ne compte pas sur lui, ami, mon heure approche, je le sais et je suis prête à paraître devant son tribunal, forte d'une vie qui n'a pas une tache, forte d'une conscience qui n'a pas à réclamer sa pitié. Ce que je crains, ce que je redoute, par faiblesse de femme qui aime, c'est ta présence à mes derniers moments, l'horreur de surprendre dans tes yeux, l'affliction qui déchirerait ton âme. Je ne veux pas, entends-tu! Je veux que tu t'en ailles. Jusqu'à l'heure où une dépêche te dira: — « C'est fini; son dernier souffle a été un soupir d'amour pour vous », il te restera dans l'esprit un « peut-être!... » qui te soutiendra. Et puis!... (mon Dieu, pourras-tu le comprendre?...) je veux te dérober les cruautés... disons tout: les répugnances de mon

agonie: je ne veux pas que tes yeux m'aperçoivent sans vie. C'est laid, la mort. Je t'aime tant, que je veux t'éviter l'effort de te surmonter, pour approcher de ce qui restera de ta fiancée. Pars, vas-t'en! Garde dans tes yeux l'image encore poétisable de cette pauvre enfant, pâlie dans ses voiles blancs; mon souvenir restera doux et tendre à jamais dans ton imagination. Je t'en supplie, éloigne-toi. C'est dans les romans et les poèmes, vois-tu, que les mortes aimées n'offrent rien qui heurte à ce moment final. Mais ce n'est malheureusement pas vrai, et ce m'est une torture de penser que tu puisses être là! J'en ai des terreurs folles; je m'en sens blessée dans de suprêmes décences. Ah! puisque tu m'aimes, va t'en...

Quitte à n'en rien faire, et seulement pour la calmer, car l'animation la brisait, il le lui promit.

— Tu me le jures?

— Sur mon amour pour toi, sur ce que je respecte au monde.

— Bien! fit-elle. Merci.

Et elle l'attira de nouveau, pour se blottir sur sa poitrine.

— Je suis bien là, fit-elle.

Quand, le soir, Adrienne et Louis revinrent, ils tremblèrent en apprenant la venue du jeune homme.

Ils coururent au salon.

Gabrielle était étendue sur une chaise longue, Alfred, assis à ses pieds sur un tabouret, lui tenait la main. Tous deux paraissaient tranquilles.

— Le voilà, maman, dit la jeune fille. Il est venu, je suis bien contente, va!

Dans la nuit, Adrienne fut brusquement éveillée par un chant joyeux, qu'elle croyait d'abord entendre en rêve. Mais à la clarté douteuse de la veilleuse, elle aperçut sa fille, assise sur son lit et gesticulant.

Elle chantait à plein gosier, un air d'opéra de l'ami Skébel; les couplets du rôle de sa mère dans la *Princesse Aldée*, qu'elle avait si souvent entendus.

Adrienne s'approcha vivement. L'enfant était brûlante, et elle ne la reconnaissait pas.

La pauvre femme appela avec égarement. Gabrielle chantait toujours.

— A toi! dit-elle, en apercevant Alfred; le duo; vite!...

Puis, à l'ami de son enfance :

— Allons, Louis, accompagne donc. C'est l'entrée de mon fiancé, tu sais; vite, vite, le souffle va me manquer.

La crise dura deux heures. Au point du jour, le médecin arriva de Nice.

Il y avait rechute de fièvre cérébrale, avec un redoublement qui consterna le docteur.

Pendant deux jours, il se contraignit à se taire; se disant, comme tant d'autres de sa bienfaisante et cruelle profession : — « Qui sait? »

Mais après ces deux jours, appréciant la fragilité des forces de résistance du *patient*, il se résolut à prévenir la famille.

— Elle ne s'en relèvera pas, dit-il à Skébel; si vous avez des dispositions à prendre, dépêchez-vous.

— C'est fini pour elle! dit le compositeur à Alfred. Ne nous quittez pas, mon ami.

Celui-ci fut d'avis de prévenir Adrienne.

— Si vous vous en sentez le courage, repartit Louis, allez la trouver. Moi je n'ose pas.

Le jeune homme osa.

Mais la pauvre femme ne le laissa pas achever.

L'œil sec, la voix brève, vibrante, elle lui saisit les mains par une étreinte convulsive, en lui disant :

— Taisez-vous!... Je le sais!

Ce jour-là, Rodolphe reçut un télégramme ainsi conçu :

« Si vous voulez voir votre fille une dernière fois, accourez.

» Louis Skébel. »

Le surlendemain, vers neuf heures, deux hommes descendirent d'un coupé devant la villa, c'étaient Rodolphe et son père.

La grille était grande ouverte. Ils entrèrent.

Dans l'antichambre, une servante demanda ce qu'ils voulaient.

— Remettez nos cartes, repondit l'ancien pilier du régime impérial.

— Veuillez attendre ici, fit la domestique, en ouvrant la porte d'un salon, qui suait l'abandon.

Tout à coup, une porte s'ouvrit, et Adrienne, portant une lampe, apparut au seuil.

Elle leur parut un spectre, et une sorte de timidité les envahit.

— Vous voilà tous deux! dit-elle. Que voulez-vous?

— La voir, répondit Le Fauve.

— Non, répliqua la mère. Elle est morte!

— Morte!

— Oui, morte, en nous maudissant tous!...

— Tous?

— Tous! moi aussi!... Allez! c'est justice ; puisque devant cette innocence, ni vous ni moi n'avons su dompter nos haines; puisque nous n'avons pas compris que notre premier devoir était de nous oublier, pour assurer le bonheur de cette enfant, qui pouvait sinon nous concilier, du moins nous offrir un terrain sur lequel nous devions faire trêve à nos ressentiments, sacrifier le passé douloureux et déshonorant à l'aurore de son avenir. Elle est morte, et elle nous a

maudits, dans un accès de fièvre chaude, dans une crise de délire, nous reprochant sa naissance, et la lugubre destinée que nous lui avons faite, durant son court passage ici-bas.

Puis s'adressant plus particulièrement à Le Fauve.

— Vous voulez la voir? ajouta-t-elle. Au fait! venez si vous avez l'âme robuste. Venez, monsieur. Peut-être aurez-vous le courage de supporter le regard de ce cadavre, dont nous ne parvenons pas à clore les paupières rigides ; regard qui nous poursuit de sa malédiction! Venez! Ses lèvres contractées gardent l'empreinte des protestations qu'elle a jetées, en suprême adieu, à l'horrible vie qu'elle a eue, grâce à nous!

Le vieillard restait immobile comme pétrifié.

— Eh quoi, s'écria la mère de la morte avec une excitation égarée, vous tremblez à l'idée d'approcher de cet ange vengeur? Elle est morte je vous dis, et sa bouche entr'ouverte n'a plus de souffle pour proférer de nouvelles malédictions! Depuis quand le cadavre de vos victimes vous intimide-t-il? Ne craignez rien, monseigneur. Elle ne protestera pas, celle-ci. Elle ne peut plus vous rappeler les tortures que vous avez infligées à mon père, les déshonneurs auxquels vous m'avez condamnée, les désenchantements de sa propre existence; je vous le répète: elle est morte! Venez!...

En prononçant ce dernier mot, elle s'était avancée vers son beau-père et d'un mouvement furieux, elle lui avait saisi le bras, l'attirant pour l'entraîner de force.

Alors, le vieillard glissa de son siège, tombant à genoux à ses pieds, et murmurant un mot; un seul:

— Pardon!...

. . . . . .

. . . . . .

Au début de l'automne dernier, l'affiche de l'Opéra annonçait un nouveau spectacle, et on lisait sur tous les murs :

CE SOIR,

Première représentation (à ce théâtre) de

LA PRINCESSE ALDÉE,

Paroles de MM. Michel Carré et Jules Barbier, musique de

LOUIS SKÉBEL

Il n'y avait plus *monsieur* devant le nom du compositeur.

Vers deux heures, un fiacre glissant sur le pavé gras, gravissait péniblement les hauteurs du quartier Saint-Georges.

Arrivé à la cité Frochot, il s'arrêta. Un homme grand et droit, aux cheveux blancs et embrouillés, en descendit vivement.

Comme il allait sonner à la porte d'un petit hôtel ombragé de feuilles jaunies, cette porte s'ouvrit et une femme en deuil, au visage blafard parut.

Il lui tendit la main et la fit monter dans la voiture qui, prenant les anciens boulevards extérieurs, gagna le parc Monceau.

Là, ces deux personnes mirent pied à terre en silence. En silence, l'homme prit le bras de la femme en deuil, le passa sous le sien, et à pas mesurés, la conduisit jusqu'à un banc que le soleil réchauffait doucement.

Cet homme c'était Louis Skébel ; celle qu'il accompagnait c'était Adrienne.

— C'est donc aujourd'hui la reprise de *notre* opéra, Louis? fit-elle.

— Ce soir, oui.

— Irez-vous l'entendre?

— Non.

— Pourquoi?

— Je ne veux pas vous laisser seule.

Elle parut réfléchir.

— Quel jour sommes-nous? demanda-t-elle ensuite.

— Le dix-sept.

— Le dix-sept!... Tiens!... Il y a vingt-trois ans qu'à pareil jour, je chantais mon rôle, pour la première fois, dans votre opéra, mon ami! Que de douleurs en ces vingt-trois ans; que d'effondrements de toutes sortes! Si je les avais prévus à cette heure-là, jamais je ne me serais cru le courage de les supporter. Cependant, nous voilà! Franchement, mon ami, était-ce la peine de les vivre, ces vingt-trois cruelles années? A quoi ont servi nos souffrances, nos sacrifices et nos abnégations?

— A nous aimer! dit Louis Skébel.

— Triste amour! Qu'en reste-t-il, enfin?

— L'orgueil du devoir accompli et le respect de nous!

Asnières, — Octobre 1878.

FIN

TABLE

		Pages.
I.	— Louis Skébel	1
II.	— Le Fils de Son Excellence	11
III.	— Adrienne	27
IV.	— Une soirée théâtrale au château de Compiègne	36
V.	— La Perquisition	48
VI.	— Un homme considérable	60
VII.	— Le Marchandage	77
VIII.	— La Fête d'Asnières	88
IX.	— Un nouveau bail	97
X.	— La Haine et l'amour	109
XI.	— Dans les petits appartements	122
XII.	— Le Nid d'une fauvette	132
XIII.	— Le Vicomte Gontran de Val-Huchon	153
XIV.	— Compères et compagnons	157
XV.	— En désespoir de cause	170
XVI.	— La Bru de Monseigneur	187
XVII.	— Le Réveil	196

Pages.

XVIII. — Quid ? 211

XIX. — L'Audience. 226

XX. — Le Jour de l'an. 246

XXI. — L'Enfant des séparés. 266

XXII. — Gabrielle. 278

XXIII. — La Logique des choses 294

XXIV. — Le dernier assaut. 311

XXV. — Épilogue. 329

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DÉPÔT LÉGAL R.F.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie,
RUE BERGÈRE, 20, A PARIS. — 5242-9.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 02885810 9